

2^{me} Année — N^o XXI

15 Octobre 1906

Je sais tout

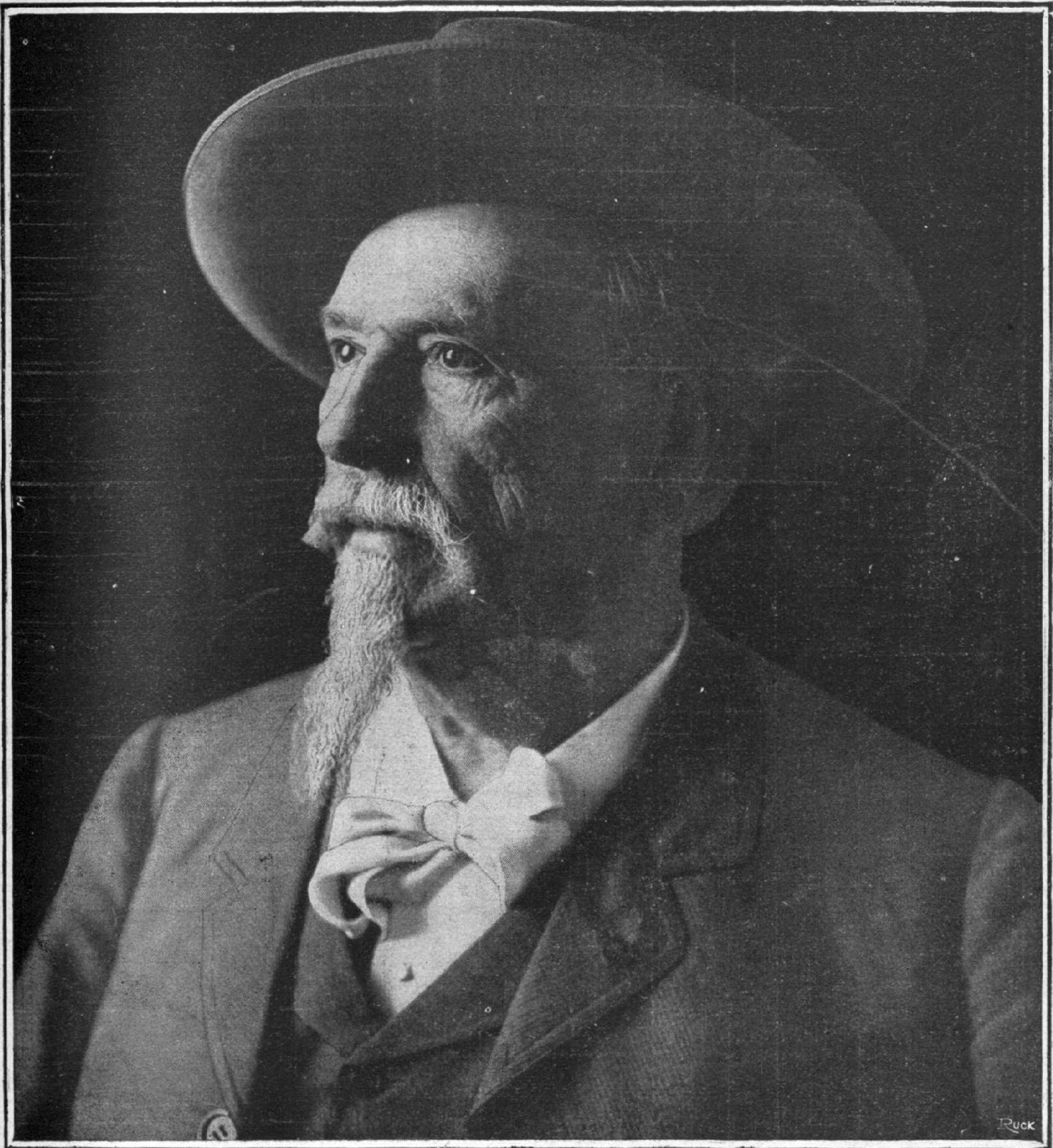
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & C^{ie}, 9 et 11, Avenue de l'Opéra

Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

280-52, 280-56, 254-88

Chang^t d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



LE GRAND POÈTE FRÉDÉRIC MISTRAL

Cl. Je sais tout

Frédéric Mistral, l'immortel auteur de *Mireille*, qui, on le sait, a obtenu le prix Nobel (pour la littérature), et dont on va publier les Mémoires, a été interviewé par *Je sais tout*, dans sa propriété de Maillane, au pays du soleil.

2^e ANN. 2^e SEMESTRE. III. — 18.

(Voir notre article page 271)

SOMMAIRE

Vol. 21, 2^e année : 15 octobre 1906

Frontispice : FRÉDÉRIC MISTRAL	231
STÛESSEL EST-IL UN TRAITRE? par MARCEL L'HEUREUX (2 illustrations de Du Mond, 8 photographies et 1 plan)	233
CHAPEAUX BAS, MÊSDAMES! par MAURICE LEVEL (14 photographies et 1 dessin de Wély).	241
LE REPROCHE , poésie inédite de CHARLES DERENNES (1 photographie).	246
GRANDS FAITS : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906.	247
THÉÂTRE & MUSIQUE : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906	249
Les Grands Procès : LE MYSTÈRE DU GLANDIER , par HENRI VARENNES (3 dessins d'Aug. Leroux).	251
PARIS, TOUT LE MONDE RENTRE! par LUCIEN MÉTIVET (4 pages illustrées).	259
L'APOTHÉOSE D'UN GRAND MUSICIEN , par HENRI DUVERNOIS (7 photographies et 1 autographe).	263
LETTRES & ARTS : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906	267
VIE SOCIALE : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906.	269
LE POÈTE DE MIREILLE ET DU SOLEIL , par JEAN AJALBERT (12 photographies et 1 autographe)	271
Au Pays des Prophètes : CE QUE SERAIT LA SOCIÉTÉ DE DEMAIN , par GEORGES MONTORGUEIL (10 photographies et une composition de Lanos).	279
LE BEAU ROLAND , roman complet inédit, par GEORGES OHNET (Illustrations de De Parys).	
NOTES DES ÉDITEURS	
SCIENCE & NATURE : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906.	287
A TRAVERS LE GLOBE : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906.	288
ARMÉE ET MARINE : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906	289
Supplément d'Art : CHEFS-D'ŒUVRE INDISPUTÉS , par HENRY ROUJON, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (8 reproductions de tableaux de maîtres).	291
UNE LOCOMOTIVE A LA COUR DE MÊNÉLIK , par HUGUES LE ROUX (3 photographies et 1 dessin de De Parys).	299
JE SAIS TOUT-NOËL	305
DE LA BUTTE MONTMARTRE A L'ODÉON : INTERVIEW D'ANTOINE , par PIERRE MORTIER (1 portrait par De Losques et 10 photographies)	306
Tous LES SPORTS : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906	315
ÉLÉGANCES : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906.	317
CURIOSITÉS : 20 AOÛT AU 20 SEPTEMBRE 1906	318
L'ARC DE TRIOMPHE A CENT ANS (6 photographies)	319
LE COLLIER DU MORT (Suite) , par WHITE, adapté de l'anglais par F. DE GAIL (3 dessins de Camoreyt)	325
<i>Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains.</i>	

**ATTENTION! Le 15 novembre prochain JE SAIS TOUT
FERA PARAÎTRE SON
NUMÉRO DE NOËL**

Jamais aucun magazine n'aura réuni un ensemble aussi imposant d'articles sensationnels et d'illustrations variées **HORS-TEXTE EN COULEURS**

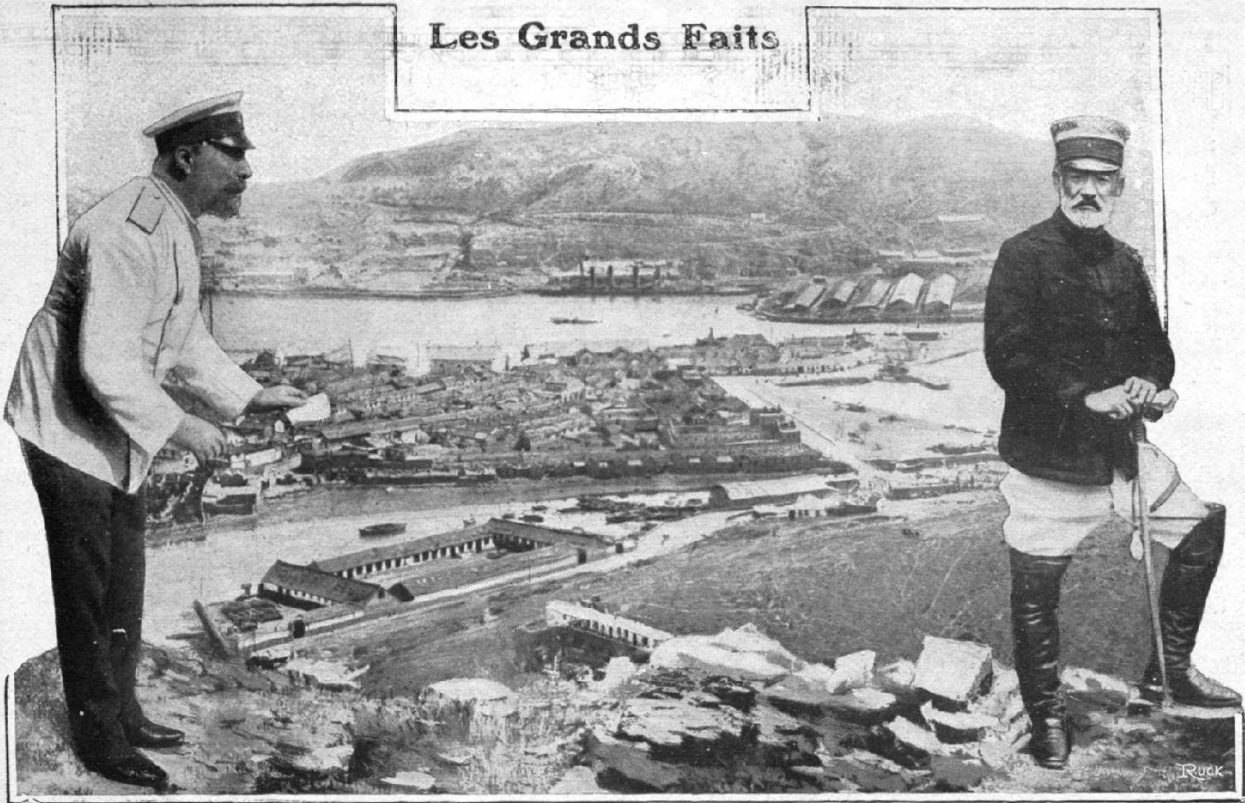
Retenez d'avance votre JE SAIS TOUT-NOËL à votre libraire ou à votre marchand de journaux. Il fera rapidement prime.

Lire attentivement la page 305 du présent numéro

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Les Grands Faits



Cliché de l'Illustration

Cl. Underwood and Underwood

LE SIÈGE DE PORT-ARTHUR : STOESEL ET NOGI

Deux noms qui traverseront les siècles, évoquant, l'un dans la défaite, l'autre dans le triomphe, les péripéties d'un des plus grands drames militaires qui se soient joués sur la scène du monde.

Stoessel est-il un traître ?

Le général Stoessel, que l'on s'était habitué à dépeindre comme le héros de Port-Arthur, passe en Conseil de guerre pour crime de haute trahison. L'article suivant a été écrit d'après les notes d'un officier russe assiégé dans Port-Arthur et celles des correspondants de guerre aux armées japonaises, qui entrèrent dans la ville après sa reddition. On y lira, en regard des accusations portées contre Stoessel, les raisons que ce général allègue pour sa défense. Ainsi nos lecteurs pourront juger si oui ou non cet officier a fait tout son devoir.



LE 13 décembre 1904, un obus de onze pouces éclatait sur le fort de Ki-Kouan, faisant une large brèche dans la casemate où les officiers russes se réunissaient durant les rares heures de répit que leur laissaient les assiégeants.

Un obus, quelle que soit sa taille, est si peu de chose dans les annales d'un siège comme celui de Port-Arthur, que l'on s'étonnera peut-être de voir mentionner celui-ci.

Aussi bien, celui-ci a-t-il une histoire

Le 15 décembre, à six heures du soir, le général Kondratenko, occupé à faire réparer les dégâts du 13, se trouvait dans la casemate, causant gaiement avec les officiers. L'un d'eux emplit un verre de *vodka* et but à sa santé.

— Buvez plutôt à la vôtre, mes enfants ! répliqua le général,

A la seconde précise où il levait son verre, un obus de 15 pouces pénétra exactement par la brèche du 13.

Une lueur aveuglante — une explosion formidable : le général Kondratenko était mort, tué, non par les éclats du projectile, mais par le déplacement de la colonne d'air qui l'avait projeté contre le mur.

Le 18, le fort de Ki-Kouan tombait entre les mains des Japonais qui, en quelques jours, s'emparaient des forts Kumirusciarsky, Ehrlungshan, Souchounchan et de la fameuse colline de 203 mètres.

La résistance opiniâtre que, ni les assauts furieux des Japonais accrochés aux flancs des coteaux, ni les mines savantes, ni la maladie, ni la faim, ni l'isolement n'avaient pu vaincre, un projectile aveugle en eût raison, car, en tuant le général Kondratenko, il détruisit l'âme même de la résistance.

Stœssel ne serait-il donc pas le véritable héros de Port-Arthur, et faut-il reporter sur un autre la gloire de cette lutte de onze mois ?

Les faits sont ici plus forts que les légendes.

Nul n'a le droit d'émettre un jugement en pareille matière, mieux que ceux qui furent enfermés dans la ville depuis le début du siège, mieux que l'officier du génie qui, ayant combattu sous les ordres de Kondratenko, blessé à ses côtés, et prisonnier de guerre au Japon après la chute de la forteresse, en suivit jour par jour, heure par heure, la défense, les désespoirs et l'agonie. Libre aujourd'hui, sans remords mais aussi sans passion, il nous a dit ce qu'il a vu, ce qu'il a su, et ce qu'il a compris.

PORT-ARTHUR MIS EN ÉTAT DE DÉFENSE SOUS LE FEU DES BATTERIES JAPONAISES

Sans chercher à discerner ce qu'il y eut d'équitable et de vrai dans la lutte pour le haut commandement de la forteresse, laissant de côté les rivalités entre amiraux et généraux, ceux qui s'enfermèrent dans Port-Arthur ne tardèrent pas à se rendre un compte très exact de l'antipathie de Stœssel pour Smyrnoff. Tous deux du même grade, ils pouvaient tous les deux prétendre au haut commandement. L'ancienneté de Stœssel régla cette question. Dès lors, Smyrnoff affecta de se désintéresser complètement de la défense, abandonna toute initiative, se bornant à obéir avec une passivité déconcertante.

Lorsque, dans les conseils de guerre où l'on discutait les décisions à prendre, on lui demandait son avis, il se bornait à répondre :

— Je n'ai rien à dire, mon général. Je n'ai pas d'opinion. Je suis sous vos ordres.

Stœssel, de son côté, sentait la partie perdue, et ne se cachait pas pour dire que les Russes seraient vaincus. Il avait combattu aux côtés des Japonais à Tien-Tsin, et, comparant les armées du Tsar à celles du Mikado, sentait toute son infériorité. Pour lui, l'issue de la campagne n'était pas douteuse, et le premier obus qui tomba sur la ville le trouva absolument découragé.

Port-Arthur, en effet, n'était pas, au début du siège, la forteresse inexpugnable qu'on a dépeinte. La ligne des forts était de loin en loin jalonnée de constructions inachevées, et si, à cette époque, les Japonais avaient voulu, ils s'en seraient aisément emparés par un coup de main.

Mais la prise de Port-Arthur n'entraîna pas dans leur plan de campagne, et la suite des événements le montra bien. En principe, un rideau de 15 à 20.000 hommes devait être laissé sous les murs. Maîtres de la mer, libres de débarquer leurs troupes, sans craindre le canon des Russes, les Japonais n'avaient qu'à marcher sur Kouropatkin. Des raisons politiques et financières les obligèrent à modifier leur plan. Pour obtenir de l'argent des Américains, il leur fallut un gage et ce gage fut Port-Arthur. Croyant qu'ils en délogeraient les Russes, comme ils en avaient délogé les Chinois, ils envoyèrent sous ses murs, non pas un tacticien, mais un général de cavalerie, « un officier brillant », quelque chose comme leur Lassalle ou leur Murat. Mais on ne prend pas une ville avec quelques escadrons ; le siège leur apparut alors tel qu'il était : une opération formidable et méthodique et ils mirent plusieurs semaines à investir la ville.

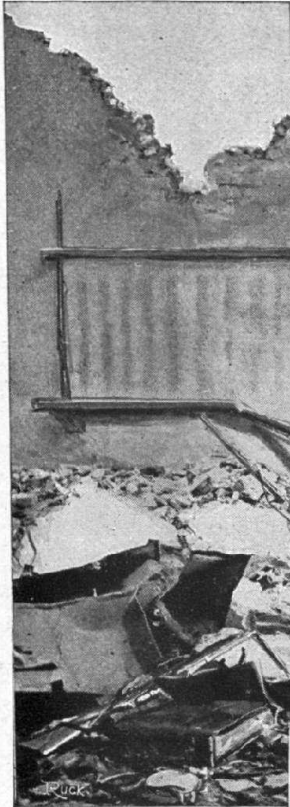
C'est dans cette période de plus de deux mois qu'apparaît pour la première fois Kondratenko.

En huit semaines, avec une ingéniosité, un courage, une rapidité extraordinaires, il met la ville en état de défense. A la date du 8 février, les forts n'existaient que sur le papier : il les construit, les arme, semant leurs approches de chausse-trappes, de fougasses. Dès le mois de juillet, il obtient un ordre supérieur obligeant la flotte à lui livrer une partie de ses canons. A la fin d'août, après la sortie désastreuse de l'escadre, il arrache un nouvel ordre prescrivant le désarmement total de la flotte. C'est avec ces canons enlevés aux cuirassés devenus inutiles que Port-Arthur va résister pendant six mois.

Le siège se poursuit méthodique et meurtrier. Quelques ouvrages avancés sont tombés aux mains des Japonais. Mais la ligne de défense est intacte.

Pourtant, Stoessel

de l'escadre. Mais ils sont à ce point épuisés par l'effort, que les Russes les en chassent le lendemain. Le 22, nouvel et furieux assaut. Les Japonais, pour la deuxième fois,



est abattu, découragé. Il sait que de Libau une flotte part ou va partir pour le débloquent du côté de la mer, que Kouropatkine va tenter un effort pour le délivrer. Mais le temps passe, et il perd toute patience, toute énergie.

Le 18 août, après des jours d'efforts, les Japonais s'emparent de la colline de 203 mètres qui domine la rade et d'où ils pourront couler ce qui reste



LE GÉNÉRAL KONDRATENKO

En haut, Kondratenko et sa famille, photographie prise avant le départ pour Port-Arthur. Au milieu, la casemate où le général fut tué. En bas, une galerie « caponnière » du fort Ki-Kouan.

occupent la colline.

Un conseil de guerre se réunit. Au milieu d'un grand silence, Stoessel, qui écrivait dans un ordre du jour : « Tant que j'aurai un canon, tant que j'aurai un obus, tant qu'il me restera un homme, je lutterai ! », parle pour la première de capituler.

Kondratenko se lève d'un bond :

— Qui parle de capituler?

« La question



APRÈS LA REDDITION.

Les officiers et les soldats russes, dont une des plus grandessouffrances morales fut de se sentir isolés du reste du monde, s'infor-

n'est pas là! Il s'agit de savoir quand on reprendra la colline de 203 mètres! Et je pars la reprendre. »

Le 24, la position retombait aux mains des Russes qui ne devaient l'abandonner — cette fois sans espoir — qu'à la fin de novembre!

Dès lors, moralement, Stœssel abandonne le commandement à Kondratenko. Il est absolument



A LA GARE DE PORT-ARTHUR

Le général Stœssel seul, sans amis, sans escorte, s'embarque à Port-Arthur pour Dalny, d'où il gagnera la Russie.

DE PORT-ARTHUR

ment auprès des officiers japonais des événements qui se déroulèrent pendant les onze mois de la résistance.

découragé. Lâche? Non; mais il est las. Dès qu'un nouveau revers frappe la forteresse, il parle de reddition. Sitôt qu'un fortin est pris par les Japonais, il s'écrie au conseil :

— Toute résistance est inutile.. C'est la clé de la ville qui est entre leurs mains.

Jour par jour, heure par heure, Kondratenko lutte contre les assiégeants et contre lui.

Déjà les Japonais ont laissé plus de 20.000 morts ou blessés autour de Port-Arthur. Ils ont maintenant plus de 80.000 hommes sous ses murs. Dans leur fièvre de prendre la ville, de briser cette résistance, ils se jettent à l'assaut, sans même attendre que les travaux préparatoires du génie soient terminés.

Voyant que ses attaques contre l'Ouest sont sans effet, le chef de l'armée assiégeante, Nogi, porte son effort vers l'Est. Il prend, puis reperd le fort Kouropatkine. Kondratenko — Kondratenko seul — défend le terrain pied à pied. Il sait bien que la forteresse tombera aux mains des ennemis, mais il calcule qu'il peut encore tenir. On est en octobre. Il dit à ses officiers :

— Nous pouvons résister jusqu'à fin février... et la ville prise, il y a encore une belle défense à opposer !

STOESSEL SE REND CONTRE L'AVIS DES GÉNÉRAUX

Le 30 octobre, une effroyable bataille se livre autour du fort de Ki-Kouan. Les Japonais sont repoussés avec de telles pertes qu'ils ne tentent plus le moindre effort apparent jusqu'au 25 novembre. Puis, à partir de cette date, les attaques ne cessent plus. Les forts sont devenus un enfer. Ils tiennent cependant.

Stoessel parle encore de se rendre.

— Jamais, crie Kondratenko.

Novembre s'achève sans que les Japonais aient remporté de succès décisif. Dès le début de décembre, ils redoublent leurs attaques sur Ki-Kouan... C'est l'obus du 13... c'est l'obus du 15. Chacun a la sensation que tout est fini désormais... ; que, privées de Kondratenko, les troupes marcheront sans élan vers une mort inutile. C'est le deuil par la ville fumante... c'est le jour véritable de la capitulation morale.

En moins de deux semaines, ces forts, qui avaient tenu onze mois, tombent aux mains de l'ennemi. Un conseil de guerre suprême se réunit.

La Montagne-Haute est prise. Ce qui reste de l'escadre est détruit.

Stoessel propose de capituler.

La plupart des généraux refusent.

— Nous devons rester, disent-ils, jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche.

... Deux jours après, Stoessel rendait Port-Arthur de sa propre autorité.

Il y a là, incontestablement, un fait presque unique dans les annales de la guerre : un général capitulant contre l'avis

de tous les membres du conseil de défense.

Le général Stoessel aura à répondre devant un conseil de guerre de cette décision.

LES ARGUMENTS DE LA DÉFENSE

La garnison était épuisée moralement et physiquement.

Stoessel prit le commandement d'une place forte où rien n'était prêt et dut, aidé de Kondratenko, la fortifier en deux mois.

Le blocus de Port-Arthur fut à ce point effectif, dès le début, qu'un seul bateau chargé de farine put entrer.

Impossibilité de maintenir l'ordre dans une ville où 5.000 laboureurs assiégeaient les auberges et menaçaient à chaque instant de se révolter.

La garnison ne comptait plus à la fin de décembre que 3.500 hommes en état de porter les armes.

La ville était presque complètement détruite.

Les vivres manquaient. Sauf les blessés, à qui l'on donnait de très faibles rations, les hommes ne tou-

LES CHARGES DE L'ACCUSATION

Tant que Kondratenko a participé à la défense, la garnison ne donna pas le moindre signe de défaillance. Le nombre des hommes en état de porter les armes était supérieur à celui qu'accuse Stoessel.

Loïn de coopérer à la mise en état de défense avec Kondratenko, il paralysa l'action de ce général, ainsi qu'en font foi les dépositions des officiers qui furent témoins des efforts désespérés que Kondratenko dut faire pour obtenir le transport des canons des cuirassés dans les forts.

Pendant 4 mois, le blocus par mer fut illusoire. Il fut incomplet jusqu'à la fin du siège. La seule constatation que le siège de Port-Arthur ne faisait pas partie du plan japonais détruit cet argument.

A quel général commandant en chef d'une place forte fera-t-on croire qu'on ne peut réduire 5.000 mutins sans armes qui, au demeurant, n'ont jamais fait autre chose que de s'enivrer !

Quand les Japonais entrèrent dans Port-Arthur, ils purent réunir une colonne de 26.000 hommes et lui faire faire à pied une seule étape de 25 kilomètres environ.

Les correspondants de journaux qui entrèrent dans Port-Arthur après la reddition furent tous frappés du peu de dégâts que les projectiles avaient faits dans la ville même.

En entrant dans la ville, les Japonais trouvèrent 1.920 chevaux vivants. (Stoessel affirma, il est vrai, que ses hommes détestaient cette viande). Ils trouvèrent, de

chaient presque plus rien et se nourrissaient de débris ; quelques-uns étaient à ce point affamés qu'ils mangèrent du papier trempé dans plus, 700 tonnes de farine de seigle ; 40 tonnes de maïs ; 80 tonnes d'avoine concassée ; 40 tonnes de bœuf conservé ; 400 tonnes de sel ; 20 tonnes de sucre ; 1 tonne de riz.

Sur les navires en rade ;

l'huile des machines.

700 tonnes de farine d'avoine ; 40 tonnes de sucre ; 2 tonnes de beurre ; 75.000 tonnes de charbon de Cardiff ; 55.000 tonnes de charbon japonais ; 15.000 tonnes de briquettes, et du vodka en grande quantité.

Le général n'a parlé de se rendre que quand la position fut devenue absolument intenable.

Il n'avait plus ni matériel d'artillerie, ni munitions pour les fusils et les canons.

Après la première prise de la colline de 203 mètres, Stessel en plein conseil proposa de capituler, et Kondratenko reprit la position et la garda trois mois et demi.

Le matériel n'était pas à ce point hors de service puisque certaines pièces prises par les Japonais, à Port-Arthur, tirèrent dans la suite sur les troupes de Moukden. Quant aux cartouches, rien n'était plus facile dans une ville comme Port-Arthur que d'en fabriquer.

400 hommes mouraient par jour dans les hôpitaux, tant du scorbut que d'autres maladies et de blessures, et il y avait 18.000 malades dans les hôpitaux.

Etant donné que Port-Arthur ne comptait jamais plus de 42.000 hommes de garnison, ce chiffre, qui donnerait une mortalité de 12.000 hommes par mois, est certainement faux, si l'on songe surtout que 26.000 Russes furent faits prisonniers le 31 décembre (dont 1.600 officiers). Même observation pour le chiffre des hospitalisés.

Après la prise de la colline de 203 mètres, la situation devenait intenable et la ville ne pouvait plus résister que 3 ou 4 jours au plus.

En août, Kondratenko avait repris la colline, et, la colline prise, toute la ligne des forts entourant Port-Arthur d'une façon immédiate était intacte. Kondratenko disait que, même délogés du 203, les Russes pouvaient tenir deux mois.

Les défenseurs étaient absolument découragés.

Comment expliquer qu'ils ne l'étaient pas le 14 et qu'ils le furent le 16, sinon en admettant que, Kondratenko mort, l'âme de la résistance était morte, elle aussi ?

Toute prolongation de la résistance était inutile.

La phrase des généraux au dernier conseil de guerre répond à cet argument.



« STESSEL DANS PORT-ARTHUR, C'EST MASSÉNA DANS GÈNES »

Après cinq mois de résistance héroïque, de souffrances de toutes sortes, après avoir lutté avec une poignée d'hommes, réduit à manger jusqu'aux chevaux et aux semelles de ses bottes, Masséna sort de Gènes, hâve, déguenillé, plus glorieux que son vainqueur.

Que disaient donc les généraux — sauf Stoessel — le 30 décembre, à la veille de la reddition ?

Ils disaient : *Nous sommes là pour arrêter les Japonais. Nous devons rester jusqu'à la consommation du dernier homme et de la dernière cartouche.*

De toutes les accusations portées contre Stoessel, cette parole renferme peut-être la plus terrible. Le seul devoir des assiégés consistait à retenir Nogi et ses divisions le plus longtemps possible. Nogi sous les murs de la ville, c'étaient 100.000 hommes immobilisés, 100.000 hommes de moins à l'armée d'Oyama. Tout ce qui était là n'était pas sur Kouropatkine, et la suite le fit bien voir, puisque, la forteresse prise, ce fut avec les vétérans de Port-Arthur, ces soldats éprouvés, grandis encore par la victoire, qu'Oyama enfonça les Russes à Moukden.

UNE COMPARAISON HISTORIQUE FACILE A RÉFUTER

On a voulu comparer Stoessel à Masséna : Stoessel dans Port-Arthur, c'est Masséna dans Gênes... a écrit François Coppée.

Au point de vue géographique et stratégique, la similitude est absolue, mais elle s'arrête là, — et c'est tout à l'honneur de nos armes. Quand Masséna sortit de Gênes, depuis des semaines ses hommes n'avaient plus pour nourriture que la semelle de leurs bottes. Jamais siège ne fut plus héroïquement supporté.

Si Masséna avait capitulé plus tôt, les troupes de Mélas renforcées des assiégeants de Gênes auraient été numériquement supérieures à celles de Napoléon, et les Français auraient peut-être été vaincus dans les plaines de Lombardie. Stoessel n'avait pas à juger le plan de Kouropatkine, à désespérer d'un secours promis et qui ne venait pas. Il tenait 100.000 hommes accrochés à ses remparts. Il devait les garder. Du jour où sur ses murs flotta le drapeau blanc, c'en était fait de l'armée de Mandchourie.

Stoessel, pour sa défense, invoque les droits imprescriptibles de l'humanité. Faible argument en temps de guerre. Ceux-là qui virent la capitulation, qui abandonnèrent les remparts arrosés de tant de sang, ne lui pardonnent pas, et lui-

même baissa les yeux sans doute devant ses officiers qui, le 3 janvier, partirent prisonniers, préférant les casemates de Tokio au retour sans gloire dans la patrie vaincue.

Quelques-uns cependant, de ceux qu'il avait de tout temps protégés, demeurèrent à ses côtés. Les autres, ceux qui avaient obscurément fait leur devoir, l'accablèrent de leur mépris.

Smyrnoff, dont peut-être l'attitude n'avait pas été exempte de



APRÈS ONZE MOIS DE SIÈGE

Le général Stoessel sort de Port-Arthur, monté sur le cheval qu'il donnera au général Nogi. La garnison comptait encore plus de 1.800 chevaux et des vivres pour deux mois.

reproches depuis le début du siège, mais qui, du moins, avait protesté contre la reddition, eut un cri de fureur en le voyant pour la dernière fois.

Dans le train où devaient prendre place les officiers qui avaient signé le revers, et qui s'en allaient vers Dalny, un compartiment de première avait été réservé par les Japonais pour Stœssel. Smyrnoff, entouré de quelques officiers, se promenait sur le quai gardant un silence farouche. Les officiers russes se précipitèrent sur les wagons, délogeant les femmes, criant, chantant, fumant, ayant perdu sans doute au cours de ces longs mois de siège toute notion de respect et d'éducation. Comme le train allait se mettre en route, un officier japonais s'approcha de Smyrnoff et, lui désignant le wagon de Stœssel, lui dit :

— Il est également pour vous, général...

Alors, Smyrnoff s'écria à voix si haute, qu'on l'entendit de tous côtés :

— Monter avec cette canaille ! Jamais !

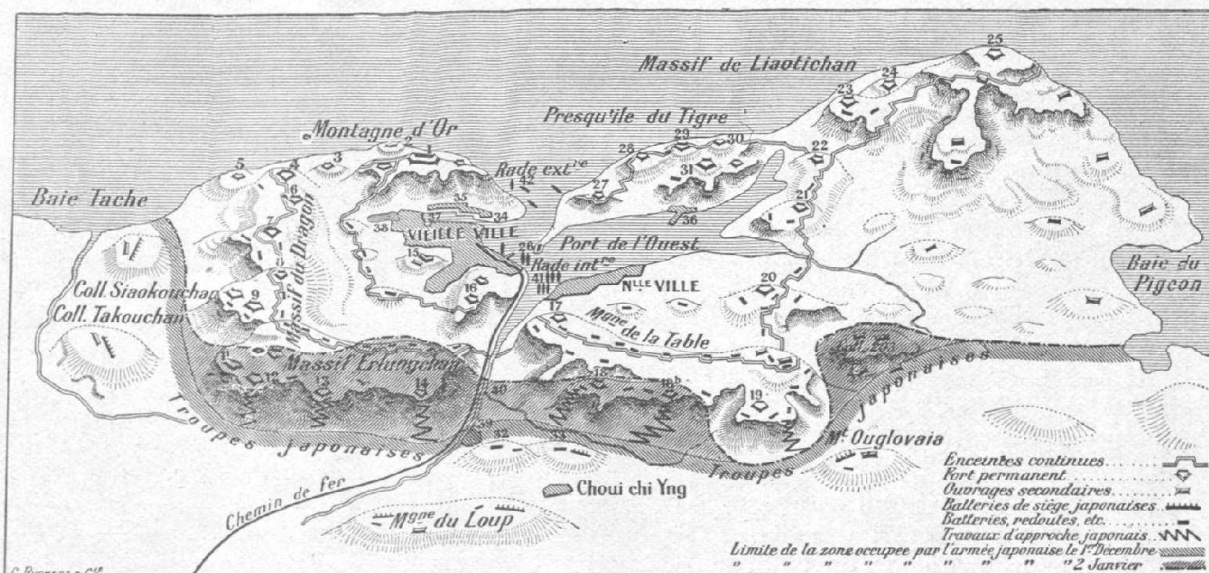
S'il n'y a pas de place ailleurs, je monterai dans un wagon à bestiaux ! Mais là !...

Et tous les compartiments étant pleins, il sauta dans un fourgon.

Telle fut la dernière parole que Stœssel entendit sur cette terre de Mandchourie, sous les murs de cette ville qu'il n'avait pas su, ou qu'il n'avait pas pu défendre.

Peu importe le jugement d'un tribunal. Stœssel apparaît dès aujourd'hui devant l'Histoire, sinon comme un coupable, du moins comme un chef médiocre, faible et sans grandeur d'âme. Mais si sa mémoire périt, il en est une qui vivra, pour la gloire des armes russes : celle de Kondratenko, mort sur les remparts de la ville, de Kondratenko qui, durant des mois, presque seul, sans appui moral, sans ressources et sans autre ambition que de servir son pays, retarda la capitulation de Port-Arthur et la défaite de Kouropatkine.

MARCEL L'HEUREUX.



PLAN DES FORTIFICATIONS DE PORT-ARTHUR LE 1^{ER} JANVIER 1905

La place de Port-Arthur à la veille de la reddition. La ligne des forts les plus rapprochés, bien qu'entamée, pouvait encore tenir quelque temps, et cette ligne même aux mains des Japonais, il restait aux Russes la ressource de faire une défense dans la ville même.



DERRIÈRE UN CHAPEAU DEVANT LEQUEL IL SE PASSE QUELQUE CHOSE

Tranquillement assise dans son « fauteuil avancé », cette gracieuse Parisienne n'a pas du tout l'air de se douter que les spectateurs placés derrière elle font, pour voir le spectacle masqué par son chapeau, des efforts dignes d'un meilleur sort...

CHAPEAUX BAS, MESDAMES!

Après avoir suscité d'innombrables discussions, des incidents et même des procès, la question des chapeaux au théâtre vient d'entrer dans la période active. — Il nous a paru intéressant de retracer les principaux épisodes d'une lutte qui semble, cette année, devoir être définitivement close par l'intervention des directeurs de théâtres eux-mêmes



DANS quelques deux ou trois cents ans, un candidat, peu ferré en histoire, sera peut-être refusé au baccalauréat pour n'avoir pas su répondre à cette question :

— Monsieur, que s'est-il passé à Paris dans la nuit du 1^{er} au 2 juin 1906?.....

Comme d'autres le furent au XIX^e et au XX^e siècle pour avoir ignoré ce que fut la nuit du 4 août.

Car l'une et l'autre sont des nuits historiques : celle-ci marqua l'abolition des privilèges et leur abandon par quelques-

uns de ceux qui en bénéficiaient ; celle-là vit le premier coup que le peuple de Paris, celui des faubourgs comme celui des avenues, porta à ce nouveau tyran : *le chapeau de théâtre*.

Et vraiment, il fallut un certain courage pour oser s'attaquer à lui, pour oser en réclamer hautement la disparition, ou tout au moins la modification. Aussi, convient-il de louer sans réserve l'initiative de la comtesse Greffulhe qui créa la « Ligue des Petits Chapeaux », et celle de l'*Echo de Paris* qui imagina, dans les principaux théâtres de Paris, un referendum dont le

résultat, d'autant plus surprenant que les femmes étaient électeurs, fut :

Suppression radicale du chapeau au théâtre.

Qu'était donc au juste cette grave question qui fit couler tant d'encre et provoqua dans les théâtres des incidents innombrables, comiques et parfois sérieux ?

De tous temps, la galanterie française se plut à tolérer chez les femmes toutes les libertés. Alors que l'homme doit se découvrir au spectacle, il était admis que les dames pussent conserver leurs coiffures. Or, il advint que la mode ou la fantaisie aidant, ces coiffures prirent des proportions telles qu'elles fermaient complètement l'horizon à ceux qui avaient le malheur de se trouver derrière elles.

Il en est pour qui le plaisir des oreilles est suffisant et qui, ayant entendu des vers sonores ou une musique harmonieuse, n'en demandent pas davantage et s'en retournent chez eux satisfaits.

Il en est d'autres — et le nombre est respectable, — qui prétendent, ayant payé leur fauteuil, que leurs yeux ont les mêmes droits que leurs oreilles, que les décors sont faits pour être vus, les acteurs pour être regardés et qu'un ballet, dont on perçoit les seuls rythmes, constitue un plaisir incomplet.

Or, tel chapeau de dimension démesurée les prive de cette satisfaction : Ils réclament.

Les dames, la plupart du temps, demeurent sourdes à leurs doléances. Le grand chapeau sied à leur beauté, il suffit et le reste n'importe guère. On murmure, on proteste à leurs côtés. Elles n'en ont cure. Seuls les voisins, et parfois le mari souffrent de cet état des choses, ainsi qu'en fait foi cette anecdote authentique :

Une dame, la tête ornée d'un chapeau gigantesque, est assise à l'orchestre. A ses côtés, son mari disparaît sous le rempart des manches à *gigot* et des plumes retombant en cascade. Derrière, des spectateurs protestent, doucement d'abord, puis à voix presque haute :

— C'est une honte... Chapeau... Ça ne devrait pas être permis.

Silence obstiné de la dame. Le chœur des mécontents reprend :

— Si j'étais le mari de cette personne, je lui arracherais son chapeau.

— On ne permet pas à sa femme de sortir avec un chapeau pareil.

Quelqu'un, trouvant que les protestations

prenaient un ton trop acerbe, intervient timidement.

— Ne parlez pas si haut, le mari peut entendre...

Alors, le mari se retournant :

— Hélas! Messieurs, dites à madame et à son chapeau tout ce qu'il vous plaira. Ce n'est pas moi qui me fâcherai! Vous ne leur en direz jamais autant que je leur en ai dit avant de partir!...

UNE REINE DONNE LE MAUVAIS EXEMPLE

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette question des chapeaux date d'hier. Sans vouloir remonter jusqu'à la plus haute antiquité, on peut la retrouver dès la fin du XVIII^e siècle. Une reine, à l'époque, donnait déjà le mauvais exemple, que d'autres femmes, moins illustres, devaient hélas, si bien suivre.

Dans une gazette de 1775, on trouve, en effet, l'entrefilet suivant :

« La reine Marie-Antoinette a imaginé plusieurs coiffures extraordinaires. Plusieurs d'entre elles représentent, en effet, des montagnes élevées, des prairies émaillées, des ruisseaux argentés, des forêts, enfin un jardin à l'anglaise. Un panache soutient tout l'édifice par derrière. »

On se fait aisément une idée de ce que pouvait voir de la scène le malheureux embusqué derrière un semblable édifice.

C'était le temps de la coiffure dite *Frégate*, de ces chapeaux de dimensions inusitées que les caricatures de l'époque montrent si hautes que les voitures devaient, pour que les élégantes se rendant à l'Opéra, puissent y prendre place, avoir un couvercle mobile.

Un premier essai de conciliation tenté en 1780 — le souffle de la Révolution monte déjà — par M^{lle} Marie de Villermont, dans son histoire de la coiffure féminine, n'aboutit guère.

89-93 ! La Révolution ! La Terreur ! Tout s'écroule ! Les seuls chapeaux restent debout, si l'on peut dire. Avec le Directoire, l'Empire, le retour aux modes de l'antiquité les fait disparaître. Mais ils rentrent bientôt triomphants dans les fourgons des émigrés et la Révolution de 1830, les Barricades de 48 les retrouvent bravant la tempête.

La force d'inertie des jolies femmes a eu raison de toutes les colères et la cause du chapeau semblait à jamais gagnée; on allait, comme on dit au Palais, *classer*

l'affaire quand, vers la fin de 1897, M. André Hesse, dans son *Code pratique de Théâtre*, la remit si bien d'actualité qu'elle eut les honneurs d'une thèse de doctorat en droit.

Dans un discours prononcé à la Faculté de Poitiers, M^e Guiteau, docteur en droit traitant des droits et des devoirs du spectateur au théâtre, au point de vue juridique, rapporte le jugement rendu par le Tribunal de Paris, à la suite de

A la deuxième représentation de *Mme Putiphar*, à l'Athénée-Comique, un spectateur s'étant obstiné à demeurer couvert fut obligé, par la force armée, à quitter le théâtre. Peu satisfait de cette expulsion, il traduisit le directeur du théâtre devant le juge de paix du IX^e arrondissement, dans les termes qui suivent :

« Attendu, en droit, qu'aucune prescription n'impose aux hommes l'obligation de se découvrir, quand ils assistent dans un théâtre à une représentation,

« Attendu que l'on objecterait vainement que les chapeaux dits à haut de forme sont susceptibles de gêner la vue des autres spectateurs,

« Attendu, en effet, que les chapeaux de femmes, qui, par leurs dimensions ridiculement exagérées, causent une gêne autrement plus grave que celle résultant du chapeau d'homme, sont pourtant tolérés à toutes les places, dans tous les théâtres,

« Attendu que la différence du sexe ne saurait suffire pour expliquer cette inégalité dans la tolérance d'un véritable abus, à une époque surtout où

justice de paix l'incident suivant : présentation de

beaucoup de femmes paraissent revendiquer les droits des hommes et devraient commencer à se soumettre aux mêmes obligations au lieu d'imposer leurs modes ridicules et abusives dans la coiffure,

« Attendu que les hommes ont plus de motifs que les femmes à vouloir garder le chapeau sur la tête

que, notamment, il y en a parmi eux qui, étant fâcheusement atteints de calvitie sont exposés à des rhumes. »

Il n'en fallait pas plus pour réveiller les colères endormies. De tous côtés, des protestations s'élevèrent, véhémentes, et les petits eux-mêmes, ces apprentis hommes, voulurent montrer à leurs aînés que les temps étaient révolus où le sexe fort savait tout endurer du sexe faible. Le proverbe serait-il vrai qui dit que c'est auprès des enfants qu'il faut toujours chercher la vérité ?

C'était à une représentation de *Guignol* ; la salle était remplie de petits garçons et de petites filles. L'une de ces dernières avait un immense chapeau. Derrière elle, deux petits garçons essayaient en vain de suivre le spectacle. L'un d'eux, enfin, s'écria :

— Mais on ne peut pas voir!...
— C'est ce chapeau qui est devant



LA QUESTION DES CHAPEAUX Choisissez!



UN DRAME SILENCIEUX CHEZ GUIGNOL

Il n'est pas jusqu'aux petits spectateurs de Guignol qui n'aient à se plaindre des grands chapeaux ! Voyez plutôt, à droite, cette fillette dont le chapeau cache complètement le spectacle à ses petits camarades placés derrière elle ! Oh ! ce chapeau !

théâtres de la ville, pour s'assurer qu'aucune spectatrice ne porte une coiffure de nature à gêner les personnes placées derrière elle. Si elle découvre une « coupable », elle doit la prier, « avec toute la politesse possible », d'enlever son chapeau. En cas de refus, le directeur du théâtre procédera lui-même à la suppression de l'accessoire encombrant.

Nous n'en arriverons pas là en France — espérons-le. — D'autant que cette année plusieurs directeurs de Paris ont décidé d'interdire le chapeau à certaines places.

D'autant surtout que *Femina* organise, pour la nuit du Réveillon, un concours de chapeaux de théâtre. Non plus un concours théorique, si l'on peut dire, mais un concours pratique.

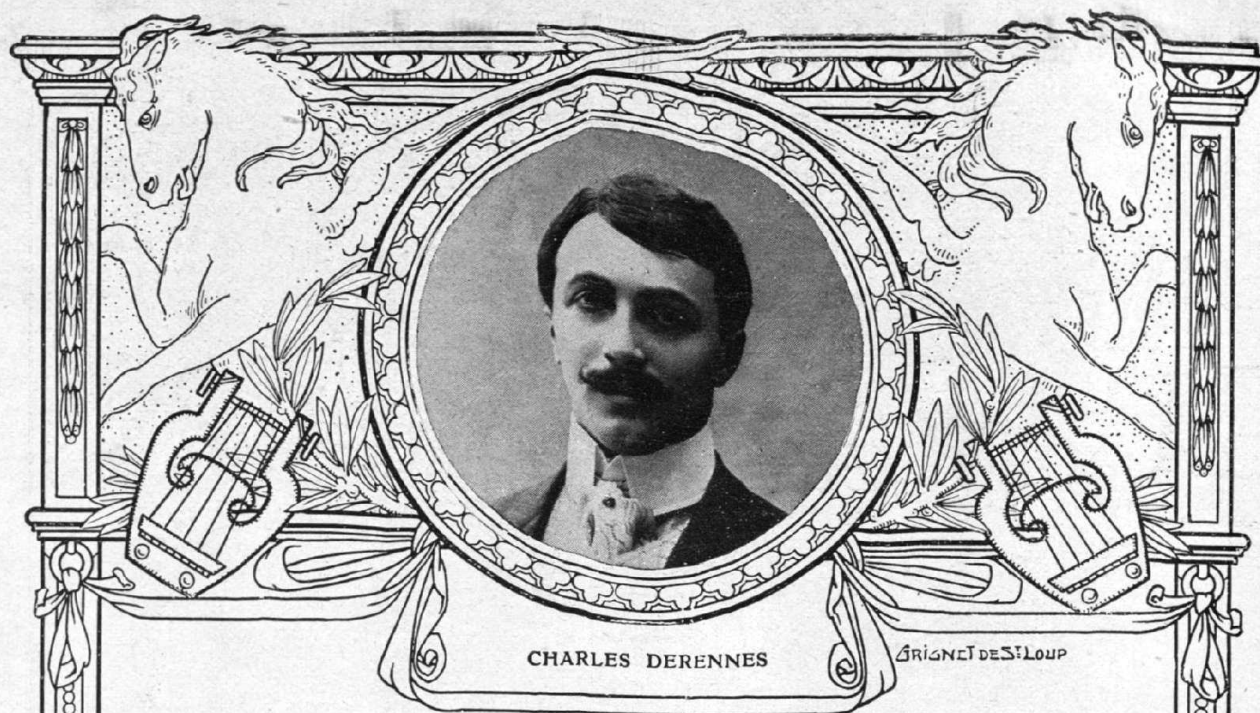
Quelques femmes du monde se rendront pendant la représentation de Noël, dans les différents théâtres de Paris et décerneront un prix à celles des spectatrices qui porteront la coiffure à la fois la moins volumineuse et la plus seyante. L'espérance d'une victoire fera, espérons le, ce que les raisonnements les plus sages n'ont pu faire et les salles de théâtre verront éclore le 24 décembre, le chapeau idéal. Et dans quelques semaines, le grand chapeau aura vécu.

Que les femmes se consolent, pourtant.

Les jolies seront jolies sans chapeaux, comme elles l'étaient avec, et les autres, mais montrez-moi donc celle qui ne se croit pas jolie!...

MAURICE LEVEL.





CHARLES DERENNES

GRIGNET DES LOUP

LE REPROCHE (1)

Vous êtes la clarté de mes nuits, et vous êtes
La fraîcheur de mes jours, et l'orgueil de mes fêtes;
Lorsque je vous respire, amoureux et charmé,
Vous êtes dans ma joie un sachet embaumé;
Le vent n'a de parfums que lorsqu'il vous caresse,
Vous remplissez pour moi le monde entier, maîtresse,
Et le monde n'est plus, on dirait par vos soins,
Que la part de vous-même à qui je tiens le moins;
Tout, par vous, prend un air de douceur et de grâce...
C'en est trop; cet amour m'importune et m'agace :
Voyez-vous, je voudrais que vous fussiez aussi
Par instants ma douleur, ou, du moins, mon souci.
Mais non! sur mon bonheur, ô petite merveille,
Vous êtes une esclave attentive qui veille.
Sans trêve, nuit et jour, des talons aux cheveux
Je vous trouve toujours telle que je vous veux;
Et vous ne savez pas, tandis qu'en ma demeure
Vous ponctuez le cours monotone de l'heure
D'un rire clair, d'un mot, d'un baiser ou d'un chant,
Que je suis dur, jaloux, irritable, méchant,
Orgueilleux, que j'éprouve à souffrir, par caprice,
Comme à faire souffrir un étrange délice,
Et que — dérision d'un sort malencontreux —
N'ayant que du bonheur, je ne suis pas heureux.

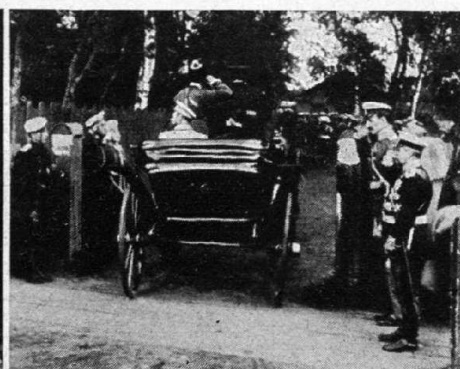
CHARLES DERENNES.

(1) Après avoir donné dans notre numéro d'août des vers de M. Abel Bonnard, premier prix de Rome de poésie, nous sommes heureux de publier aujourd'hui une poésie de M. Charles Derennes qui le suivit immédiatement dans le classement fait par le Jury.

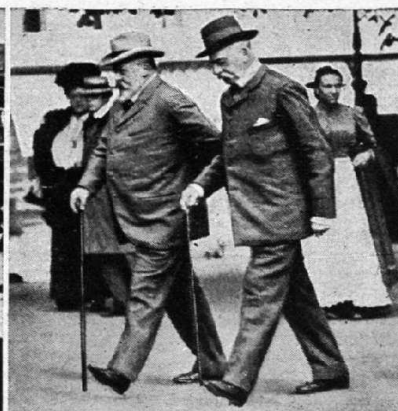


L'ATTENTAT CONTRE M. STOLYPINE. — Un attentat, qui a fait de nombreuses victimes, a été commis le 25 août dans la villa du premier ministre russe, à l'île des Apothicaires (banlieue de Saint-Petersbourg). Deux femmes et deux hommes demandaient audience, quand l'un de ceux-ci, habillé en gendarme, laissa tomber de son casque une bombe qui, en éclatant, détruisit

une partie de la villa. M. Stolypine, dans son cabinet, ne fut que contusionné. Trois des meurtriers furent tués sur le coup. Il y eut 30 morts, presque autant de blessés, parmi lesquels deux enfants du ministre. Nos photographies montrent les ravages de l'explosion. On voit au-dessus et à droite M. et M^{me} Stolypine arrivant à leur villa. Cette dernière vue a été prise la veille de l'attentat.



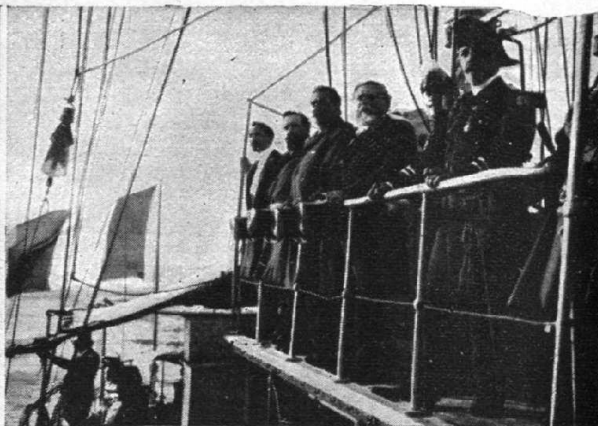
L'ASSASSINAT DU GÉNÉRAL MINN A PÉTERHOF. — Le général Minn, chef d'un régiment qui prit part à la répression des émeutes de Moscou, a été tué de cinq coups de revolver, à la gare de Péterhof, le 26 août, par une jeune fille, qu'arrêta la propre femme de la victime. Un service à la mémoire du général fut célébré le lendemain au camp de Péterhof. L'une de nos photographies montre le tsar se rendant à la cérémonie. A gauche, le général Minn, qui avait 55 ans. A droite, sa meurtrière, M^{me} Konaplianikoff, qui a été condamnée à mort et exécutée le 12 septembre ; âgée de 27 ans, elle avait été emprisonnée déjà pour faits politiques.



M. ESTRADA PALMA, président de la République cubaine, étant impuissant à rétablir l'ordre dans l'île, les Etats-Unis ont envoyé des navires et débarqué des marins à la Havane (12 septembre), pour protéger leurs nationaux ; intervention diversement commentée.

EDOUARD VII A MARIENBAD. — Le roi d'Angleterre a quitté Marienbad le 7 septembre, après avoir achevé sa cure. Il est rentré à Londres avec le général Stanley Clarke, représenté sur notre photographie accompagnant son souverain dans une promenade :

GUILAUME II, AUX MANCEUVRES DE SILÉSIE (6 au 14 septembre), a prononcé un discours dont le ton menaçant a fortement mécontenté la presse allemande : « Je ne veux pas de pessimistes, a-t-il dit ; que celui qui n'est pas content se cherche un autre pays. »



M. FALLIÈRES A MARSEILLE. — Le Président de la République a été, les 15 et 16 septembre, l'hôte de la ville de Marseille, qui l'avait convié à une visite à l'Exposition coloniale et à l'inauguration d'un nouvel hôtel de la Mutualité et du monument à la gloire du statuaire Pierre Puget. L'éclat des fêtes a été rehaussé par la présence de l'escadre française et des vaisseaux italiens, anglais et espagnol venus pour saluer le chef

de l'Etat. Celui-ci a passé, à bord du contre-torpilleur *La Hire*, une revue rapide des bâtiments en rade. Les amiraux Touchard et Marquis l'accompagnaient, ainsi que M. Thomson, ministre de la marine, qu'on voit à côté de M. Fallières. Notre première photographie montre l'arrivée du Président à l'Exposition coloniale. On a profité de sa présence à Marseille pour poser la première pierre du canal du Rhône.



MORT DU GÉNÉRAL TRÉPOFF. — Dimitri Trépoft, qui joua un rôle considérable dans la répression des émeutes russes, est mort le 15 septembre à Pétersbourg de la rupture d'un anévrisme. Il était particulièrement chargé de veiller sur le tsar.



LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU CHILI. — M. Pedro Montt a pris possession de ses fonctions le 18 septembre. Le ministère formé par ses soins est composé d'éléments de tous les partis politiques, ce qui permet de lui prédire quelques chances de durée.



MORT DU PRINCE ALBERT DE PRUSSE. — La régence du duché de Brunswick est vacante à la suite du décès, survenu le 13 septembre, du prince Albert de Prusse, oncle du kaiser. On sait que la famille de Hanovre revendique la souveraineté sur ce duché.

DIVERS. — LA FRANCE AU SOUDAN. — L'oasis de Bilma a été occupée le 16 juillet par un détachement de méharistes algériens, commandé par le lieutenant Crétin. Cette prise de possession rend la France maîtresse d'une des routes commerciales les plus importantes du Sahara.

UNE CRISE A L'OFFICE COLONIAL ALLEMAND. — La démission du prince de Hohenlohe a eu pour effet la nomination au poste de directeur de cette institution d'Etat d'un homme d'affaires, M. Dernbourg, directeur de la Banque de Darmstadt. Ce choix, indiqué à l'empereur par M. de Bulow, a plongé dans la stupeur les sphères politiques et administratives, où l'on reproche au nouveau venu la médiocrité de sa naissance.

LE CYCLONE DE HONG-KONG. — Un typhon d'une violence terrible s'est abattu le 18 septembre sur Hong-Kong; il a duré deux heures. Plus de 8.000 personnes ont trouvé la mort, 38 navires ont été coulés ou endommagés; parmi ces derniers, on signalait deux contre-torpilleurs français.

LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE. — La situation continue à être très troublée dans l'empire russe, notamment en Pologne, où des attentats sont commis presque journellement, amenant de terribles représailles.

A Siedlec, un pogrom anti-Israélite, rappelant celui de Biélostok, a éclaté le 10 septembre. Il a commencé par une fusillade de la part des soldats contre une maison de la rue de Varsovie, du grenier de laquelle des inconnus avaient tiré sur une patrouille. Un échange de coups de revolver et de fusil s'en est suivi entre les habitants et la troupe. Les soldats ont saccagé dans plusieurs rues les boutiques et les logements des Israélites. Le gouverneur a ordonné de canonner les maisons jusqu'à ce que les meneurs aient été livrés. Plusieurs ont été anéantis, d'autres endommagés, un grand nombre incendiées, les pompiers étaient restés inactifs. Il y a eu plusieurs centaines de blessés.

Le tsar et sa famille sont partis le 13 septembre à bord du *Standart*, pour le golfe de Finlande. En son absence, un complot a été découvert à Péterhof.

A PROPOS DE LA RÉOUVERTURE DES THÉÂTRES A PARIS. LES PRINCIPAUX DIRECTEURS



M. JULES CLARETIE administrateur de la Comédie-française a reçu pour cette année des pièces de MM. Arnyvelde, Paul Adam, Henry Bataille, Emile Fabre, Henri Bordeaux, Gabriel Nigond.

(Cl. Je sais tout)



M^{me} SARAH BERNHARDT, doit donner cette saison au théâtre qui porte son nom, *Sainte Thérèse* de C. Mendès et des pièces de Miguel Zamacoïs, Fraudet, Paul Billaud et Michel Carré, etc.

(Cl. Reutlinger)



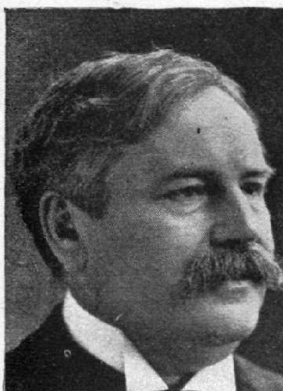
M^{me} RÉJANE, à l'imitation de la grande Sarah, aura à son tour son théâtre cet hiver et elle jouera du Porto-Riche, du Max Maurey, du Marcel Prévost, du Capus, du Feydeau, etc.

(Cl. Reutlinger)



M. PIERRE GAILHARD directeur de l'Opéra joue cette année *Ariane*, de Massenet et *Catulle Mendès*; la *Fille de Ramès*, de P. Vidal et *Camille de Sainte-Croix*, etc.

(Cl. Nadar)



M. POREL, dir. du Vaudeville, annonce qu'il jouera la *Laplas amoureuse*, de L. Besnard; *Le Nid*, de M. Provins; *Circé*, de De Flers et Caillavet, et qu'il reprendra *Education de Prince*.

(Cl. Nadar)



M. ALBERT CARRÉ, dir. de l'Op.-Comique, promet pour cette saison *Le Chandelier*, de Messager; *Ariane* et *Barbe Bleue*, de P. Dukas; *Le Chemineau*, de X. Leroux; *Les Armaillés*.

(Cl. Berger)



M. DEVAL, directeur de l'Athénée, — théâtre hors la Société des Auteurs, — vient de rouvrir ses portes avec l'étonnant succès de *Triplepatte* qui marche vers la 400^e rep.

(Cl. Nadar)



M. SAMUEL, dir. des Variétés, met à son programme, *Miquette et sa mère* de De Flers et Caillavet, une revue de Gavault et des comédies de Gyp et de Croisset.

(Cl. Nadar)



M. ANTOINE dont nous racontons plus loin la curieuse et vaillante carrière va prouver que l'Odéon peut être un théâtre vivant, artiste et populaire.

(Cl. Boissonas et Taponier)



M. GÉMIER, dir. du théâtre Antoine, jouera du Fabre, du Courteline, du Jean Jullien, du Coolus, du Capus, du Fauchois, du Thurner, du De Flers, et Caillavet. (Cl. H. Manuel).



M. ALPHONSE FRANCK dir. du Gymnase s'apprête à mettre sur l'affiche, de Croisset et Tarride, H. Bernstein, Edm. Sée, Ed. Guiraud, Romain Coolus, etc. (Cl. Nadar).



M. JUDIC, fils de la délicieuse diva, et qui fut dir. du Châtelet, devient dir. du Palais-Royal où il donnera des com. de Verber, Hennequin, Gavault.

(Cl. Reutlinger)



M. GUITRY, directeur de la Renaissance, jouera cette année, entre autres pièces importantes, *Armande Béjart* de Maurice Donnay, *Passagères* d'Alfred Capus, et une comédie historique de Fernand Vanderem et Lenôtre, dont c'est la première collaboration.

(Cl. Paul Boyer.)



M. FRANCIS DE CROISSET sera, après peut-être nos collaborateurs de Flers et Caillavet, l'auteur le plus joué de la saison. Quatre théâtres annoncent une pièce nouvelle de lui, et le Gymnase vient d'ouvrir ses portes avec une reprise du *Tour de main* (20 sept.)

(Cl. Paul Boyer.)



M. ALBERT GUILLAUME, le spirituel et très parisien dessinateur et humoriste qui collaborera largement à notre numéro de Noël, et dont les illustrations ne seront pas la moindre attraction de ce beau volume que *Je sais tout* offre à ses lecteurs.

(Cl. E. Pirou.)



Edith Wynne Robert Loraine
Matthison

AS YOU LIKE IT (*Comme il vous plaira*) la ravissante comédie de Shakespeare, telle que l'a jouée, en plein air, une troupe de comédiens, aux États-Unis, pendant toute la belle saison.



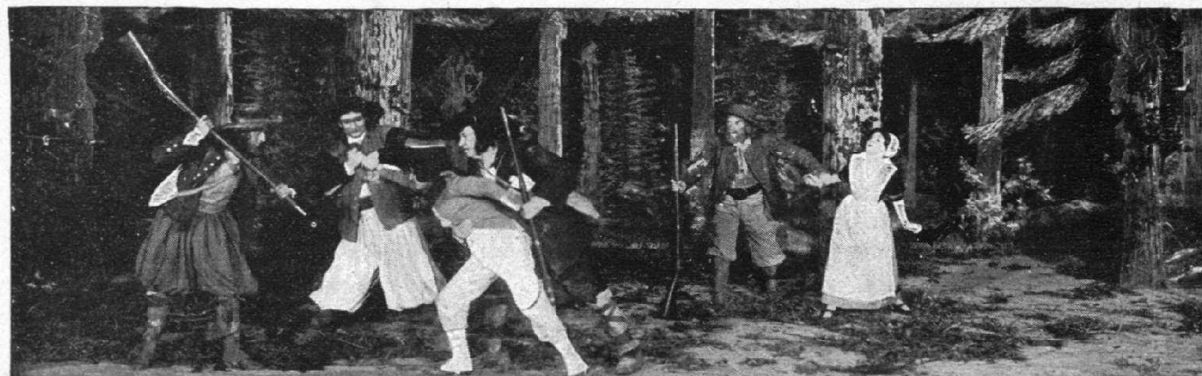
M^{lle} ROBINNE, qui vient d'être engagée à la Comédie-Française au retour d'une brillante saison en Russie. La dernière fois que le public parisien a eu le plaisir de la voir et de l'applaudir, c'était au théâtre Sarah-Bernhardt dans *Par le fer et par le feu*.

(Cl. Reutlinger)



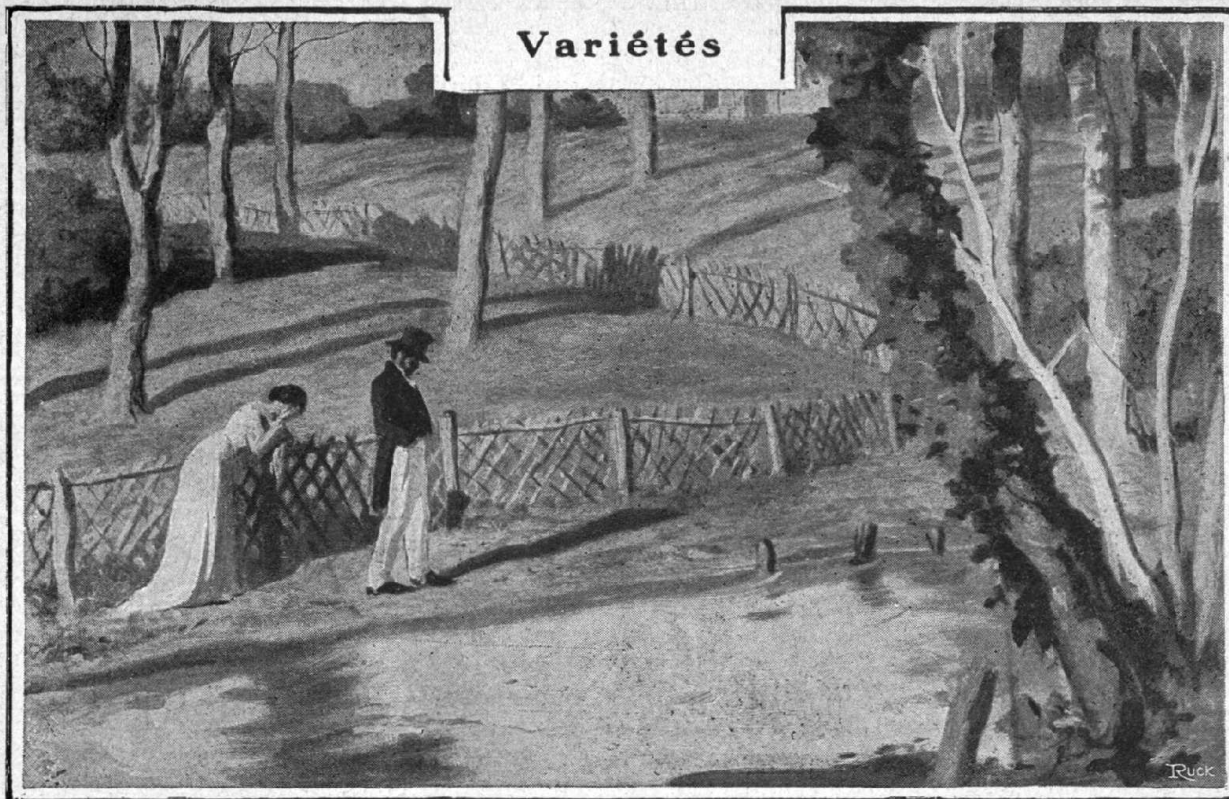
MISS RUTH obtint, en septembre, au théâtre Marigny un grand succès dans ses danses originales et hindoues. Elle mime d'une façon très remarquable une sorte de vision : *Rhoda* où elle évoque l'Inde de façon très personnelle.

(Cl. Je sais tout)



LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ (Direction Hertz et Jean Coquelin) a ouvert la saison théâtrale (16 sept.) avec un drame fort bien agencé, *Jean Chouan*, par MM. Decori et Olivier. Les auteurs ont bâti sur un épisode des guerres de Vendée une pièce émouvante, et d'où le rire n'est pas exclu. Le personnage quasi légendaire de Bara, le petit tambour, y joue un rôle sentimental, que M^{lle} Mellot a créé de façon exquise. M. Decori a brillamment interprété Jean Chouan. A ses côtés, MM. Péricaud, Gravier, Maxime Capoul, M^{lles} Bodys et Magda. La scène représente la mort de Bara (Presse assez bonne).

(Cl. Photo)



LA PREMIÈRE DISPUTE

Après la noce qui se fit à Paris, les époux Lafarge partirent au Glandier, et, dès l'arrivée au château, dans l'intimité du tête-à-tête, eut lieu la première querelle suivie, en peu de temps, de beaucoup d'autres (Page 252, col. 2).

Les Grands Procès

LE MYSTÈRE DU GLANDIER

De récents débats d'assises ont ramené l'attention sur les grandes causes criminelles où le poison a joué un rôle. Ces procès, aux côtés toujours mystérieux, passionnent l'opinion en dépit des ans écoulés. — Le dernier mot a-t-il été dit dans la fameuse affaire Lafarge, qui se termina, après une dispute épique entre savants, par la condamnation d'une femme, à l'innocence de laquelle tant de contemporains ont cru ?

L E procès de Mme Lafarge est un des plus dramatiques parmi les plus mystérieux qui jamais se soient déroulés. Après soixante ans, l'énigme, provisoirement résolue par la condamnation de l'accusée, passionne encore les fervents des problèmes judiciaires. En 1840, lorsqu'il se déroula, il divisa la France, pendant quelques semaines, en lafargistes et anti-lafargistes. Jamais femme, sur qui la justice s'acharna,

ne fut défendue avec plus de sincère ardeur. Un de ses avocats, Me Bac, annonçait au cours des débats qu'il demanderait la main de celle qu'il assistait, s'il avait le bonheur de la sauver; et Me Lachaud, qui figurait à ses côtés au banc de la défense, soutint toute sa vie l'innocence de Marie Lafarge à laquelle le grand avocat d'assises avait voué un véritable culte.

Sans prendre parti, on peut dire qu'elle est, dans les annales du Palais, ou la plus émouvante des victimes de la Justice, ou la

plus audacieusement habile des empoisonneuses.

Fille d'un colonel d'artillerie, elle avait, toute jeune, perdu son père, M. Cappelle, qui lui laissait en mourant une petite fortune d'une centaine de mille francs. Sa mère s'étant remariée à un diplomate allemand, ce fut une de ses tantes qui éleva l'orpheline : « Douce, gracieuse, instruite, charitable, et du meilleur caractère » ; « ses bonnes qualités faisaient encore plus d'impression que l'agrément de son esprit » ; « tout le monde l'aimait ». Voilà quel portrait firent d'elle, à la veille de sa condamnation, ceux qui l'avaient connue et reçue quand elle était jeune fille : le marquis de Mornay (gendre du maréchal Soult), la vicomtesse de Montesquiou, la comtesse de Valence, belle-mère du maréchal Gérard, etc.

Cependant, un défaut que ses amis ne relevaient point et qui, à cette époque, était une qualité à la mode, devait contribuer à la perdre. Elle était romanesque. Vivre une belle aventure était son rêve et, jeune fille, elle se mêla, elle créa, semble-t-il, une intrigue qui fut une des causes de sa condamnation.

En 1839, elle avait vingt-trois ans, un parti se présenta : un veuf de vingt-huit ans, un maître de forges. C'était un assez triste personnage que M. Charles Pouch-Lafarge. Il se présentait comme un riche industriel et comme un châtelain. Il faisait de son domaine du Glandier, dans la Corrèze, une description magnifique ; il disait gagner 40.000 francs par an avec sa forge... En réalité, il se débattait dans les pires difficultés, il en était réduit aux pires expédients : billets faux, traites de complaisance. Il cherchait une dot et s'était adressé à l'agence célèbre de M. de Foy qui lui indiqua, parmi les jeunes filles du monde à marier, Marie Cappelle.

Le mariage fut décidé tout de suite. La jeune fille, qui, parmi ses talents, possédait celui d'écrire avec autant de verve enjouée que de simplicité, décrivait à une amie ses fiançailles ainsi :

« Mercredi, je vois un monsieur chez M.... ; je lui plais ; il ne me plaît pas beaucoup. Jeudi, il se fait présenter chez ma tante ; il se montre si soigneux, si bon, que je le trouve mieux. Vendredi, il me demande officiellement. Samedi, je ne dis pas oui, mais je ne dis pas non. Et dimanche, aujourd'hui, les bans sont publiés. »

Elle faisait de son mari, dans une autre lettre, ce portrait qui, en peignant l'homme,

fait aussi connaître le caractère de celle qui le dépeignait :

« M. Lafarge a vingt-huit ans, une assez laide figure, une tournure et des manières très sauvages, mais de belles dents, un grand air de bonhomie... Il m'adore, ce qui me semble assez doux. Il aime les chevaux. Il a deux chevaux de selle et une voiture, il me donne un délicieux habit vert... J'ai le dessin de mon petit château qui est charmant. Il y a de belles ruines, une rivière passe sous les fenêtres... »

La jeune fille se promettait mille plaisirs. Elle recevrait. Elle, l'orpheline, jusque-là sans foyer, elle aurait un château ; elle inviterait les hôtes titrés qui jadis lui avaient fait accueil. Elle donnerait *des fêtes*. Et l'imagination de Marie Cappelle organisait la plus luxueuse et la plus belle vie pour la future châtelaine.

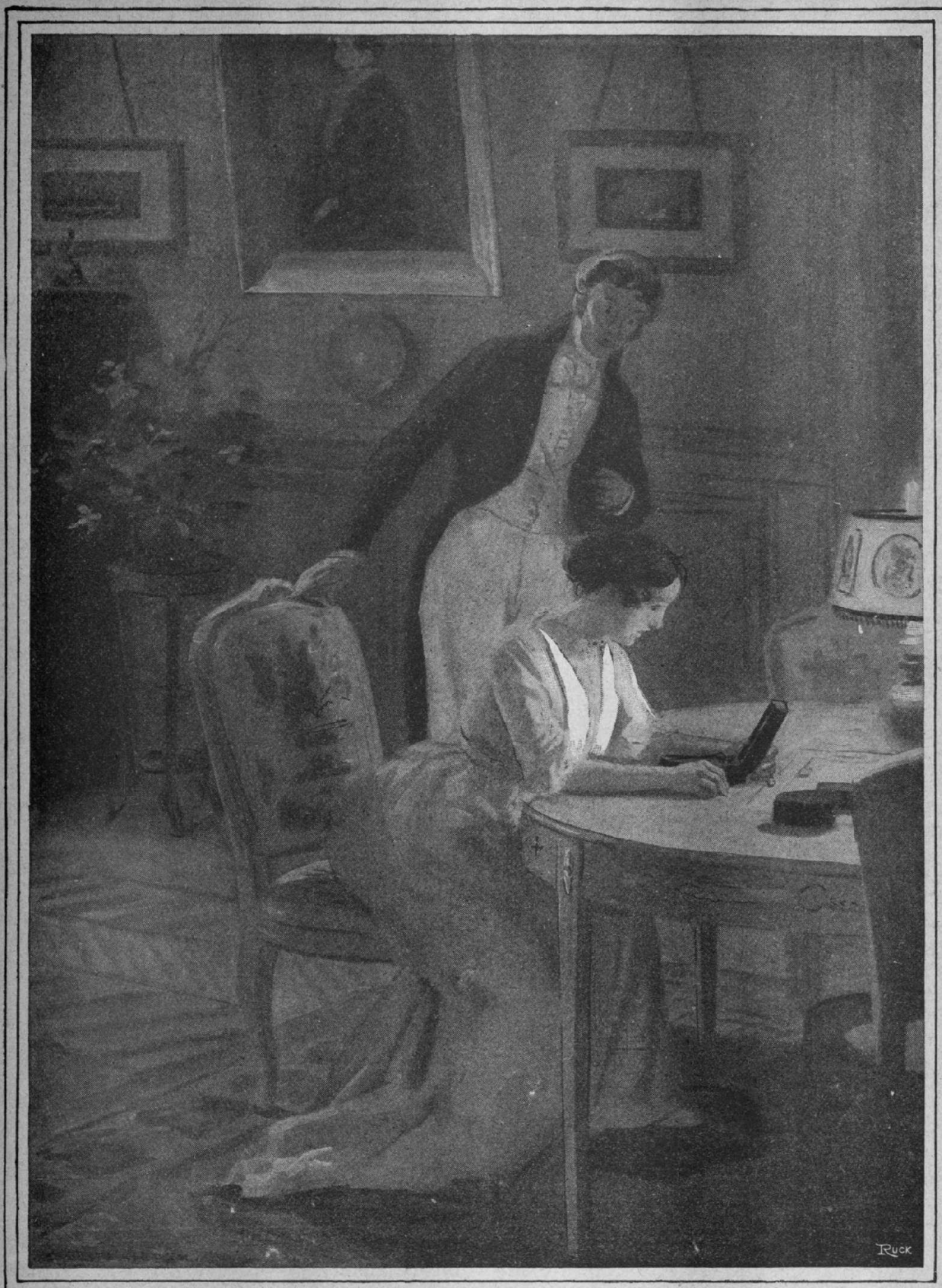
Pauvre Perrette ! Les premiers jours de son mariage lui réservaient les pires déceptions...

UNE UNION QUI COMMENCE MAL

Après la noce, qui se fit à Paris, les époux partirent au Glandier et, dès l'arrivée au château, dans l'intimité du tête-à-tête, eut lieu la première querelle. Froissée dans ses susceptibilités féminines par un mari inculte et peu délicat, elle s'enferme dans sa chambre et lui écrit une lettre de folie : « Elle ne pourra jamais l'aimer ; elle veut le quitter, partir en Orient. Qu'il garde sa dot. Elle ne demande que sa liberté... »

Quand, six mois plus tard, son mari étant mort d'un mal mystérieux, elle fut accusée de l'avoir empoisonnée, cette lettre fut une des charges que l'accusation releva pour expliquer le mobile du crime imputé à la jeune femme. Sans doute, la défense répondait en montrant, après ce premier moment de révolte contre le caractère de Lafarge, l'amour sincère que l'accusée allait témoigner à son mari. Sans doute, on expliquait, par la tristesse du décor où se déroulaient ces premières heures du mariage, l'état de désespoir où se plongeait la romanesque mariée :

« La vue de cette vieille et sale maison limousine, que M. Lafarge avait pompeusement nommée « château », avait fait une douloureuse impression sur cette jeune femme qui rêvait encore aux riants paysages de la Picardie (où elle avait passé de longs mois de son enfance). Les galeries étaient sombres et solitaires, les murs à



LA DÉCOUVERTE DU VOL

Tout le monde sortit, et ce n'est que le soir que l'écrin fut reporté dans une armoire. A quelques jours de là, Mme de Léotand, devant son mari, ouvre son écrin, pousse un cri: ses diamants avaient disparu (Page 255, col. 1.).

deux renversés, les fenêtres mal jointes, les chambres désertes, les tentures décolorées. Elle arrivait après un horrible voyage par des chemins tortueux et défoncés. Elle se croyait au bout du monde. Elle était seule avec un homme qu'elle ne connaissait pas même de vue le mois d'avant, et dont elle regardait, avec un désespoir de jeune Parisienne élégante et fine, les ongles noirs et le linge défraîchi. Elle désespérait... »

Mais elle avait vingt-trois ans, elle était jolie. Son mari, grossier mais bon, se montra patient, tendre et doux; elle prit son parti.

« Je me secouai, écrivait-elle quelques jours plus tard, je regardai autour de moi, j'étais mariée; j'avais adopté cette position; elle se trouvait extérieurement fort déplaisante; mais, avec de la force, de la patience et l'amour de mon mari, je pouvais en sortir. Aussi je pris mon parti de bonne grâce et, aujourd'hui, je suis déjà avec les maçons, les charpentiers; je bouscule, je fais tout ce qui peut me convenir et Charles devine mes idées, à croire qu'elles deviennent les siennes, aussitôt que je les ai pensées... Charles m'adore et moi je suis vraiment touchée de cette vénération affectueuse qui me suit... Je suis la femme la plus maîtresse, la plus obéie de France et de Navarre. »

Six mois se passent. Les deux époux vivent en bon accord. Mme Lafarge s'occupait d'organiser sa maison, de préparer pour la saison suivante des réceptions. Lafarge avait découvert un procédé nouveau pour la fabrication du fer; il l'avait expliqué à sa femme qui s'intéressait maintenant à ses affaires, allait à la forge, devenait vraiment sa compagne. Ensemble ils entrevoyaient la fortune possible et rêvaient d'un avenir qui réaliserait les promesses mensongères et les illusions perdues.

L'accord était entre eux si parfait qu'ils se firent réciproquement donation de tous les biens qu'ils posséderaient à leur mort...

Ces bons sentiments, à en croire l'accusation qui allait se dresser bientôt contre Mme Lafarge, n'étaient que pure comédie. Dès le lendemain de son mariage, dès qu'elle eut compris la vie qui lui était réservée, « elle voulut se débarrasser d'un homme qu'elle détestait. La cupidité fut l'ignoble accessoire de cette résolution... »

Au mois de décembre 1839, Lafarge vint à Paris afin d'y contracter un emprunt et y prendre un brevet pour son procédé nou-

veau de fabrication du fer. La correspondance entre le mari et la femme restait des plus affectueuses et, si Mme Lafarge fut criminelle, elle apporta dans la dissimulation de son projet abominable un art inouï, et aussi, dans la perpétration du crime, un luxe de complications peut-être superflu.

LE GÂTEAU FATAL. UNE MORT SUSPECTE

Le 14 décembre, au Glandier, Mme Lafarge mère proposa de faire des gâteaux que l'on servirait dans une réunion de famille. Marie Lafarge demande à sa belle-mère d'envoyer sa part à l'absent. Idée gentille, que la belle-mère naturellement approuve.

Les gâteaux faits, la jeune femme les emballe elle-même et les adresse à son mari dans une caisse fermée de crochets, et contenant aussi son portrait, une montre, des souliers, de la musique, etc...

Elle écrit en même temps à Lafarge de manger « ce délicieux gâteau » (singulier qui deviendra plus tard compromettant) le 18 au soir, à minuit; elle ferait au Glandier, à la même heure, un repas semblable et « s'unirait à lui par une pensée commune en l'accomplissement d'un fait identique ».

La caisse arriva à Paris le 18 à neuf heures du soir. Lafarge la fit ouvrir par un garçon d'hôtel.

Détail étrange dont s'emparèrent et l'accusation et la défense : ce n'étaient pas des petits gâteaux que contenait la caisse, mais un seul gâteau de forme ronde, ayant six ou sept pouces de circonférence, large comme une petite assiette.

A l'heure prescrite (minuit, ô mélodrame!) Lafarge, déférant à l'enfantine recommandation de sa femme, mangea le gâteau qu'il avait reçu en tenant à la main le portrait joint à l'envoi. Il fut aussitôt pris de douleurs d'entrailles et de vomissements.

Encore mal remis de cette secousse, il rentra au Glandier, le 3 janvier suivant. Sa femme, qui avait (dit plus tard le ministre public) accusé pendant son absence d'étranges inquiétudes de la santé de son mari et exprimé de sombres pressentiments, témoigna du retour de Lafarge la plus grande joie. Elle lui fit fête... Mais Lafarge était souffrant. Il prit le lit aussitôt. Il ne devait plus se relever.

Le médecin appelé ne diagnostiqua qu'une inflammation vulgaire... Mais, après

de vives douleurs, le 14 janvier suivant, Lafarge rendait le dernier soupir.

Sa mort parut suspecte. Une enquête fit découvrir dans un reste de lait de poule, administré dans les derniers jours au malade, un résidu qu'on crut être de l'acide arsénieux. On accusa M^{me} Lafarge, contre laquelle une charge lourde — qui sans doute plus tard détermina le jury — vint se dresser tout d'abord. Le 15 décembre, elle avait fait acheter de l'arsenic « pour détruire les rats qui l'incommodaient ». C'était le jour même de l'envoi du gâteau à Paris... Le 5 et le 11 janvier, elle en achetait encore au cours de la maladie de son mari, elle prépare des médicaments et des boissons auxquels elle mêle sans cesse « de la gomme en poudre », comme si elle voulait habituer son entourage à la voir manipuler des poudres blanches. Enfin, dans le corps de Lafarge, l'autopsie releva de l'arsenic « en masse ».

ROMANESQUES AVENTURES DE DEUX JEUNES FILLES

Telles étaient à la fin de l'instruction les charges qui pesaient sur la jeune femme, charges assez faibles, en somme, car bientôt une contre-expertise allait démentir l'autopsie et conclure à l'absence d'arsenic dans le corps du malheureux maître de forges. Mais, en 1840, la justice avait des pratiques déplorables. Avant de juger « l'empoisonneuse », on la déshonora en la poursuivant en police correctionnelle sous l'inculpation de vol. Ce premier procès est plus troublant encore et plus romanesque que celui dont nous venons d'exposer les données. Il nous faut revenir d'une année en arrière. Les faits ici sont, contre M^{me} Lafarge, écrasants en leur matérialité. Et cependant, plus encore que dans le procès d'empoisonnement, on peut croire à l'innocence de la prévenue.

Quelques mois avant son mariage, en juin 1839, M^{me} Lafarge (alors encore Marie Cappelle) était installée au château de Busigny, près de Pontoise, chez son intime amie la vicomtesse de Léotand, née Marie de Nicolaï, et nouvellement mariée. Un jour qu'on était réuni au salon, sous un prétexte quelconque, M^{me} de Léotand fit apporter un écrin contenant une riche parure qui lui appartenait. On examina les brillants, puis la parure fut rangée dans son écrin et laissée plusieurs heures sur un meuble du salon. Tout le monde sortit et ce n'est que le soir que l'écrin fut reporté dans une

armoire. A quelques jours de là, M^{me} de Léotand, devant son mari, ouvre son écrin, pousse un cri : ses diamants ont disparu.

Plainte est adressée au préfet de police. Les soupçons se portent sur un vieux domestique que l'accusation désespère. Marie Cappelle, qui apprend la piste suivie par la police et le chagrin de celui qui est accusé, fait venir le brave homme, lui rend courage et lui promet de s'intéresser à lui... Mais l'enquête est bientôt abandonnée. M. de Léotand ayant, sur les conseils de sa femme, retiré sa plainte...

Il la porta à nouveau, cette fois contre Marie Lafarge quand la châtelaine du Glandier fut arrêtée. Une perquisition fut faite au domicile de M^{me} Lafarge, on trouva les brillants de la parure démontés, enfermés dans une petite boîte... D'abord l'accusée déclara qu'elle ignorait la provenance de ces diamants, qu'ils lui avaient été remis par une inconnue... Puis, pressée de questions, ne pouvant soutenir l'imprécision de cette fable, voici ce qu'elle raconta :

Elle et M^{me} de Léotand avaient simulé le vol des bijoux. L'écrin avait été descendu au salon du château pour en faire constater la présence à tous, puis laissé sur un meuble pour rendre l'hypothèse de la soustraction plus vraisemblable. Le soir, la parure avait été sortie de la boîte par toutes deux et les diamants dessertis avec des ciseaux. Elles s'étaient enfermées dans la chambre de Marie Cappelle pour mener à bien, loin des regards indiscrets, cette opération étrange.

Quel en était le but? Racheter à un certain M. Clavet des lettres compromettantes que lui avait écrites M^{lle} de Nicolaï avant son mariage. Le rachat n'avait pas eu lieu. Marie Cappelle s'était mariée; elle était partie pour le Glandier après avoir soumis les diamants à un bijoutier parisien.

Qu'y avait-il de vrai dans ce récit?

Presque tout, semble-t-il. L'intrigue avec un jeune Espagnol avait bien existé. Marie de Nicolaï avait un jour rencontré Félix Clavet aux Champs-Élysées. Il l'avait suivie. Ils s'étaient parlés. Une correspondance s'était établie. Marie Cappelle avait servi d'intermédiaire, et le bel Espagnol, dans ses lettres, avait fini par comprendre « les deux Marie » dans ses protestations enflammées d'admiration, de dévouement et d'amour :

« Adieu, mes deux amies, leur écrivait-il un jour qu'il retournait en Espagne; je voudrais vous presser sur mon cœur pour que vous y puisiez tout ce qu'il y a de

souffrance, de grandeur, d'amour et de fierté... Mon sang est glacé, ma tête est froide. Priez Dieu qu'il donne à son soleil un peu plus de chaleur pour que mon cœur se ranime et que mon imagination reflouisse! Adieu... »

M. Clavet adressait aussi des vers à la jeune fille :

Je l'aime comme le zéphire
Aime la rose du matin,
Comme le fleuve qui soupire,
Les rives de son frais bassin...

...Quand viendras-tu dans ma nacelle,
Ange de mes derniers soupirs?
La mer l'attend, ma voix l'appelle
Et tout sourit à mes désirs...

Ce sont les réponses à cette littérature bien datée de 1838 que M^{lle} de Nicolaï, devenue M^{me} de Léotand, avait conçu le projet de racheter au poète. Celui-ci était parti en Algérie, où il occupait un emploi. Et les deux jeunes filles lui faisaient peut-être une double injure en le croyant capable soit de se servir de lettres qui pouvaient déshonorer une femme, soit de ne les rendre à la signataire que contre argent.

Sans y réfléchir, et dans leur besoin de se croire, de se vouloir les héroïnes d'un beau roman, Marie Cappelle et M^{me} de Léotand avaient peut-être inventé le péril et recouru au plus compliqué stratagème pour se tirer d'un danger imaginaire. Réclamer des lettres, les recevoir par retour du courrier, rien n'eût été si prosaïque. Mais sauver son honneur en simulant un vol, vendre ses bijoux pour rentrer en possession de « lettres écrites en des heures d'égarement », quel joli chapitre à ajouter au feuilleton de la vie!

Les juges n'entrevirent pas cette explication. Malgré les preuves réelles qu'apportait M^{me} Lafarge, le tribunal correctionnel, adoptant la version du vol pur et simple, condamna la jeune femme à deux ans de prison.

Et l'accusée fut renvoyée devant le jury pour y répondre de l'empoisonnement qu'on lui imputait, convaincue déjà d'être une voleuse...

DEVANT LES ASSISES. — UNE DISCUSSION MÉMORABLE SUR L'ARSENIC

Les débats s'engagèrent à Tulle, le 3 septembre 1840, dans les conditions les moins faites pour assurer l'administration d'une bonne justice. La ville était envahie de curieux. « Il n'était pas, dit un journal de l'époque, jusqu'aux auberges ordinaire-

ment habitées par les bouviers qui ne soient occupées par plus d'un élégant. » L'opinion publique dominait le prétoire.

Dans l'interrogatoire, le président, M. le conseiller Berny, s'efforça de dégager le mobile du crime : l'aversion qu'inspira dès les premières heures à sa femme M. Charles Lafarge. La métamorphose qui, au bout de quelques jours, s'opéra dans leurs rapports, le retour de la jeune femme à la gaieté, ses témoignages d'affection à son mari : autant de moyens d'écartier d'elle les soupçons, tandis qu'elle attendait l'occasion favorable pour réaliser son dessein. Le voyage à Paris sembla le moment propice : si le gâteau empoisonné avait fait son effet, M. Lafarge mourait dans la capitale tandis que sa femme au Glandier l'attendait impatiente, anxieuse de ses nouvelles, qui l'eût soupçonnée...!

L'achat de l'arsenic demeurait la charge écrasante, d'autant plus que les lettres dans lesquelles M^{me} Lafarge le demandait au pharmacien étaient à la fois compliquées, embarrassées et pleines d'un enjôlement factice et suspect.

Ce n'est pas tout : « la mort aux rats » que cet arsenic était destiné à préparer n'avait pas été employée toute. La pâte destinée aux rongeurs fut analysée. Elle ne contenait point d'acide arsénieux...

A toutes ces charges M^{me} Lafarge répondit avec précision. Les gâteaux avaient été changés par quelque inconnu, car elle avait bien envoyé les « choux » confectionnés par sa belle-mère. L'arsenic était bien destiné aux rats. Elle n'avait jamais manipulé autour du lit de son mari malade que de la poudre de gomme.

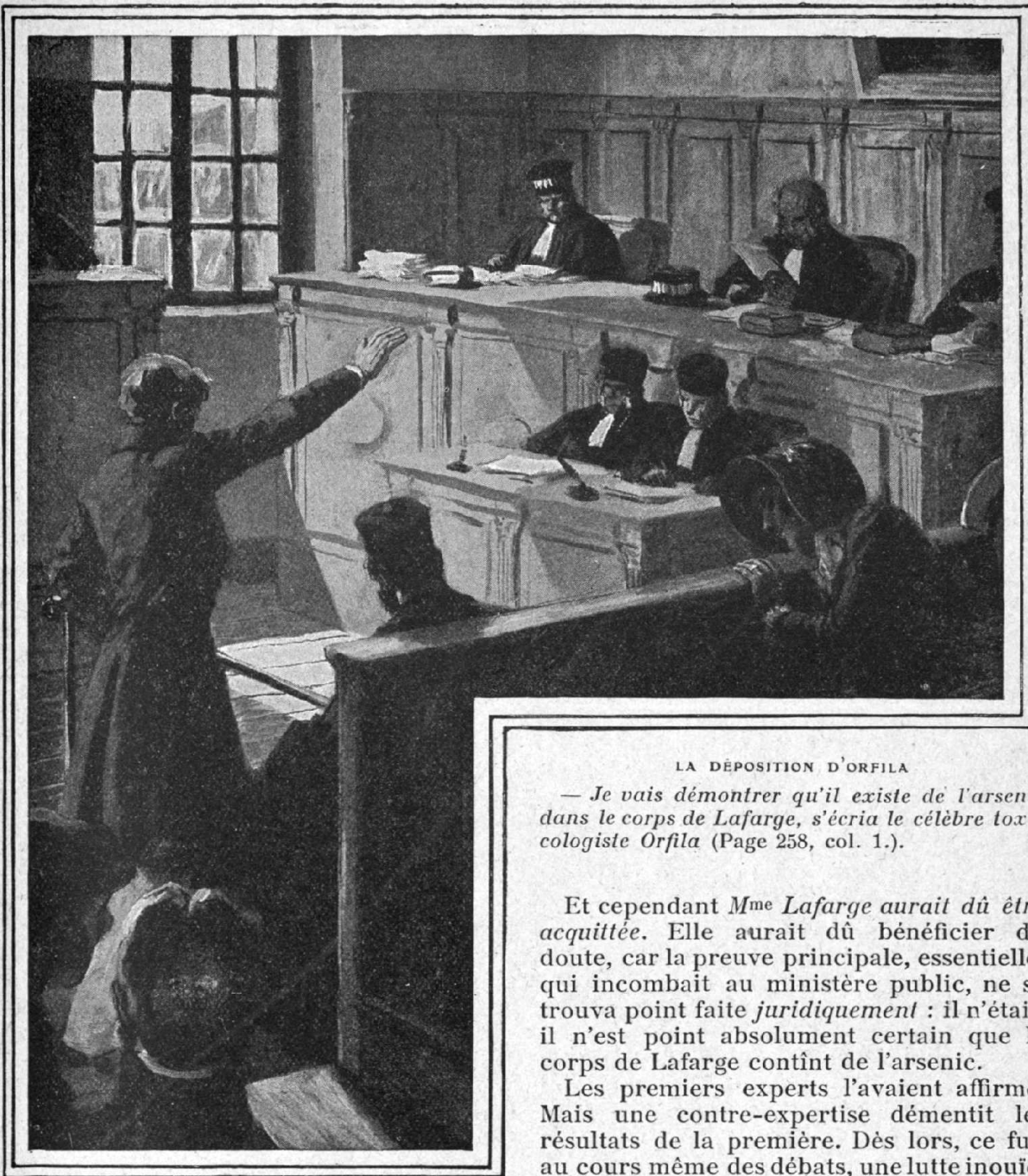
— Si votre mari n'a point été empoisonné, disait le président à la fin de l'interrogatoire, s'est-il, selon vous, suicidé?

— Je n'ai pas de raisons de le supposer, répondit M^{me} Lafarge. Les médecins disaient d'abord qu'il était mort de la gastro-entérite pour laquelle ils l'avaient soigné. J'espérais toujours que la Providence prouverait qu'ils ne s'étaient pas trompés. C'est pour cela que j'ai suivi l'autopsie avec un empressement qu'on me reproche à tort.

— Croyez-vous pouvoir accuser de la mort de votre mari quelque autre personne?

— Je n'accuserai jamais personne d'une pareille infamie; j'ai trop souffert pour me montrer envers un autre aussi cruelle qu'on l'est avec moi...

Parmi les témoignages entendus, le plus ardent, le plus venimeux contre l'accusée



LA DÉPOSITION D'ORFILA

— Je vais démontrer qu'il existe de l'arsenic dans le corps de Lafarge, s'écria le célèbre toxicologue Orfila (Page 258, col. 1.).

Et cependant *Mme Lafarge* aurait dû être acquittée. Elle aurait dû bénéficier du doute, car la preuve principale, essentielle, qui incombait au ministère public, ne se trouva point faite *juridiquement* : il n'était, il n'est point absolument certain que le corps de Lafarge contient de l'arsenic.

Les premiers experts l'avaient affirmé. Mais une contre-expertise démentit les résultats de la première. Dès lors, ce fut, au cours même des débats, une lutte inouïe, folle, monstrueuse entre chimistes, plus soucieux de prouver contre leur confrère la supériorité de leurs méthodes et de leur savoir que de proclamer seulement les résultats indiscutables de leurs travaux, avec la réserve et la modestie qu'imposent à des experts la conscience de leur responsabilité et le souvenir de la faillibilité de la science.

Les expériences se poursuivirent, tout le temps des débats, dans le palais de justice grouillant d'une foule passionnée. Les analyses à peine achevées, les chimistes venaient faire leurs rapports à la barre, et

fut celui d'un certain Denis Barbier, personnage assez louche, factotum du défunt maître de forges, son bras droit dans toutes les affaires de billets de complaisance ou d'émission de fausses traites. Il était à Paris, en même temps que son maître, à l'insu de tous, en décembre 1839, lors de l'envoi des gâteaux... Il dressa contre l'accusée un réquisitoire haineux qui précéda et servit celui du ministère public. Tous les gens du Glandier, toute la famille Lafarge avaient fait chorus avec lui.

la malheureuse accusée, ballottée entre ces docteurs tant-pis et ces médecins tant-mieux, passait du désespoir à la joie, pour ensuite perdre à nouveau toute espérance...

Dupuytren, mandé à Paris, avait conclu à l'inexistence de l'arsenic. Mme Lafarge était sauvée!... Le ministère public, aussitôt, demanda une quatrième expertise. Orfila fut appelé. Il arriva le soir, analysa des restes de viscères exhumés à nouveau et, le lendemain matin, proclamait solennellement, au milieu d'une audience où s'écrasait la foule :

— Je vais démontrer qu'il existe de l'arsenic dans le corps de Lafarge.

Mais il dut reconnaître qu'il n'en avait découvert que des quantités impondérables.

L A CONDAMNATION. GRACE TARDIVE

La défense avait fait à son tour, pour répondre à Orfila, venir Raspail de Paris. Mais la Cour, qui avait sursis dans l'espoir, réalisé, de voir Orfila détruire l'effet de l'expertise à décharge, ne voulut point qu'une nouvelle expérience ruinât l'accusation. Elle passa outre et les débats furent clos sans que Raspail eût pu venir contrôler, comme il le proposait, les réactifs employés par Orfila dans ses expériences...

— Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense? demanda le président à Mme Lafarge, dont les cheveux étaient devenus presque blancs au cours des débats et qu'on devait amener à l'audience sur un fauteuil, où, à tout moment, elle s'évanouissait.

Mme Lafarge (d'une voix faible qu'elle s'efforce d'assurer). — Je suis innocente, je vous le jure. (Des larmes s'échappent de tous les yeux. On emporte l'accusée qui paraît souffrir vivement. Sa vue excite la plus grande émotion.)

Après une heure de délibération, le jury rapporte un verdict de condamnation mitigé de circonstances atténuantes. Des exclamations éclatent dans les tribunes; la foule, qui est entassée dans le prétoire, reste morne. Pas un mot, pas un geste. Ils sont comme frappés d'immobilité par une commotion électrique. Tous les regards sont fixés sur la porte par où Marie Lafarge va entrer pour la dernière fois. Un quart d'heure se passe et rien n'est venu rompre le silence de mort que s'est imposé l'auditoire. Mme Lafarge est évanouie et ne peut pas être amenée à l'audience.

Tel était alors l'état d'esprit du ministère public, que l'avocat général insista pour que l'accusée fût amenée à l'audience afin d'entendre sa condamnation « dans l'état où elle se trouvait ». La Cour se contenta, toutefois, de lui faire sommation de comparaître. Elle était étendue inerte sur son lit. Elle ne répondit rien à l'huissier et ce silence, tenu pour un refus, sauva la fôorme.

La Cour condamna Mme Lafarge aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique.

Dès le lendemain, une campagne de journaux et de brochures, en France et à l'étranger, commença en faveur de l'accusée. Elle n'aboutit que douze ans après, à une grâce bien tardive, car, l'année même de sa libération, elle mourait, sans avoir cessé de protester contre l'erreur dont elle avait été, disait-elle, victime.

L'année suivante, à Pau, dans une maison d'aliénés s'éteignait Félix Clavet, l'Espagnol qui avait été le héros de l'intrigue des deux jeunes filles, leur enflammé correspondant. Il n'avait point reparu depuis lors en France et il mourut sans avoir dit le mot qui pouvait éclaircir l'affaire des diamants, mystérieux prologue d'un drame obscur...

HENRI VARENNES.



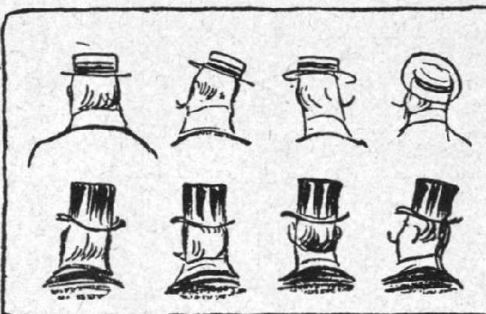
RENTRES

LA POLITIQUE



Le chef de l'Etat nous donne l'exemple. Enfants de la patrie, l'heure est arrivée; on rentre, citoyens, quittez vos Loupillons... et réintégrez vos Elysées...

M. Clémenceau, retour de Bohême; il a fini de Carlsbadiner, ses employés également.



Plus de conseils des ministres sous les ombrages Rambolitains, plus de chapeaux de paille... les feuilles tombent... où iront les portefeuilles?



M. Briand reprend son collier de soucis et ses démêlés avec le Conseil de l'Ordre qui ne veut recevoir ni conseils ni ordres.



L'infatigable M. Dujardin-Beaumetz qui inaugura tout l'été et ne se trouve pas dépourvu l'hiver venu.



Ces Messieurs du budget. Que cherchent-ils? Un rien, quatre milliards!



Signe de mauvais temps, l'hydre des interpellations commence à grogner.

MM. Jaurès et Guesde : les apôtres, les prophètes, nous apportent le repos quotidien et le capital hebdomadaire.

Le général André, inimitable dans les mémoires: Saint Simon, l'Estoile, Beaumarchais, M^{me} Roland, M^{me} Camille, sous un képi.

LES LETTRES . LE THÉÂTRE

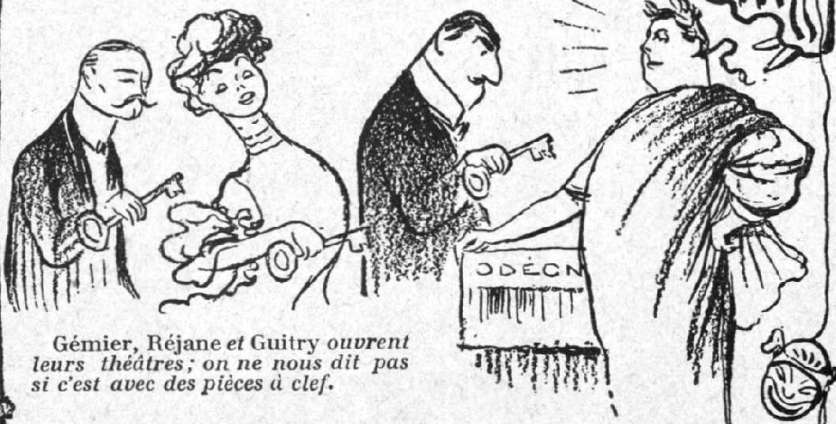


Changement de garnison du régiment de ces messieurs et dames de lettres : quartiers d'hiver, poèmes et proses, psychologies lumineuses et légumineuses, plus de trois mille pièces en cinq actes » destinées à une grande scène du boulevard ».



Celui qui n'a pas Chantecler.

Celle qui a sainte Thérèse.



Gémier, Réjane et Guitry ouvrent leurs théâtres; on ne nous dit pas si c'est avec des pièces à clef.

Antoine, imperator de l'Odéon
Il joue Jules César (sans commentaires, ça peut passer pour un programme).



Maison de Molière
Les deux colonnes du temple : Mouny-Sullet et Coquelet Cadin.

Albert Brasseur de tournées :
« Voilà le bonheur, Mesdames! »



M^{lle} Brandès
On n'est vraiment rentré, que lorsqu'on est rentré à la Comédie-Française.



M. Claretie
— Non, mon cher Mirbeau, pas de « Foyer » j'en ai déjà deux dans mon théâtre!

Nos Pantins
Mayin, Polem, Dranol, ils nous amusent depuis deux lustres, et on vient de les réengager pour dix ans.

L. M

LES SPORTS



Impeccables mondains et correctes mondaines, qui se douterait en vous voyant dans les salons que, sous couleur d'automobilisme, de camping, d'alpinisme, de records natatoires, vous avez passé l'été en des accoutrements de Samoyèdes, de Hurons, de Papous et de Botocudos?



Ils reviennent aussi les bons petits chevaux qui, juste revanche, ont fait courir leurs propriétaires de Cabourg en Deauville, de Deauville en Dieppe, etc...

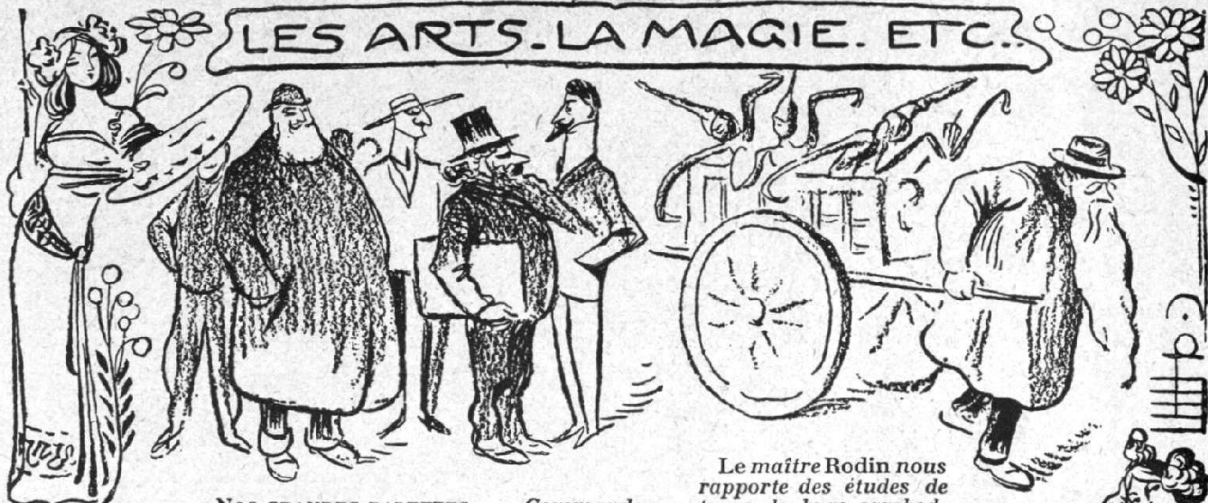


On les vit au bord du flot bleu,
Sem, Boldini, Helleu,
Inséparablement unis,
Helleu, Sem, Boldini,
L'un rentre, les autres idem,
Boldini, Helleu, Sem.

Recordman! Circuitier! Héros! il a démolé quatorze automobiles!

Elle a tant joué au tennis qu'elle ne peut plus servir autrement une tasse de thé.

LES ARTS. LA MAGIE. ETC.



NOS GRANDES PALETTES. — Commandez vos portraits, Mesdames, voici l'étrénelant Besnard, le sombrero Gandara, le rude Cottet, et Chartran, peintre des rajahs.

Le maître Rodin nous rapporte des études de tours de bras cambodgiens.



Devah, Tevah-Levah, Mevah, mages et marchands devins, fakirs et faquins, les livres de cet hiver.



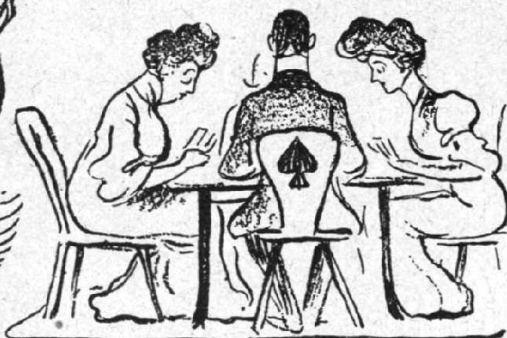
On signale des alpinistes impavides qui ont accompli des prouesses, sans quitter les alentours de l'Opéra.



NOS MUSIENS — Saint-Saëns qui a fait à piano le tour du monde ; Massenet (c'est Ariane, un souffle Ariane !) Debussy, l'accidenté ; le remiarkable Alex. Georges ; Fauré, réformateur, et Messenger qui fait des chandeliers à musique.



Oui, c'est bien la rentrée, le Tout-Paris est à son poste, et seul, triste exilé sur sa terre étrangère, le délicieux Sisovath manque à l'appel et à notre bonheur.



FANATIQUES. — Juillet aux eaux, août à la mer, septembre à la campagne : total 92 jours de bridge.



M^{lle} L. BRÉVAL

MASSENET

M^{lle} EMMA CALVÉ

A gauche et à droite du Maître, sont deux de ses plus exquises héroïnes :
Griselidis et Salomé incarnées par deux de ses plus éminentes interprètes.

L'Apothéose d'un grand Musicien

Massenet est certainement le plus populaire des musiciens français ; l'Opéra de Paris et celui de Monte-Carlo donneront de lui, cette saison, le premier *Ariane*, le second *Thérèse*. A cette occasion, les plus grands littérateurs musicaux apportent leur hommage au maître dans un numéro spécial que publiera *Musica*, le 25 octobre. A cette apothéose d'un grand musicien, *Je sais tout* se devait de joindre sa déférente contribution en publiant quelques notes anecdotiques sur l'illustre auteur de *Manon* 🎭 🎭



HUT, écoutez...

Nous sommes chez Massenet. Les fenêtres de la calme maison qu'il habite, rue de Vaugirard s'ouvrent sur les frondaisons du Luxembourg. Au sourire qui est habituel au Maître, a succédé une véritable indignation : aussi rouge que la somptueuse robe de chambre cardinalice dans laquelle il s'enveloppe, il répète : « Écoutez ! »

Le silence adorable de ce paisible quartier est, en effet, déshonoré par une locataire d'un étage voisin, laquelle, mieux intentionnée qu'inspirée, hasarde, sur le

piano, d'un doigt incertain, la phrase qui rythme au premier acte de *Manon* l'entrée de des Grieux. Cette admiratrice incomprise, ayant fini, recommence, inlassable : — Et c'est tous les jours comme cela, soupire Massenet, navré.

Pourtant il débuta dans la vie par un premier prix de piano en 1859, suivi en 1863 du premier grand-prix de Rome. Un dessin de Chaplin, reproduit dans le numéro spécial de *Musica*, montre Massenet sur un âne, dans la campagne romaine, notant un air que vient de jouer un pâtre et qu'il intercalera plus tard dans *Marie-Magdeleine*. Puis en 1869, à l'Opéra Comique, c'est le



LE CHATEAU
D'EGREVILLE

C'est dans ce joli site de Seine-et-Marne que le Maître Massenet villégiature tout l'été. C'est là qu'il composa Ariane.

premier ouvrage dramatique du Maître : *La Grand'Tante*, joué par M^{lle} Heilbron qui devait plus tard créer *Manon*. Et puisque ce nom magique est tombé sous notre plume, reportons-nous à la soirée mémorable du 19 janvier 1884.

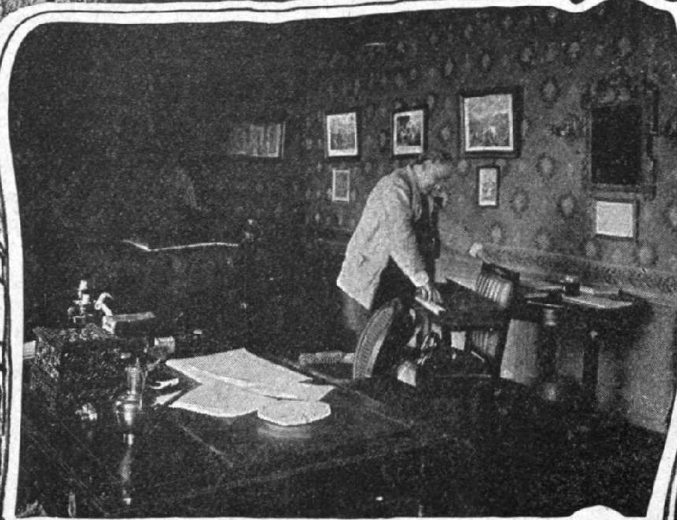
Le soir de la première, les musiciens avaient trouvé sur leurs pupitres les partitions gravées, tour de force prouvant qu'il n'y avait eu ni coupures, ni changements, avant les répétitions. Quand on en réclamait, Massenet disait tranquillement :

— Allons, au revoir mes amis, je m'en vais.

Et il s'en allait. Le lendemain il n'en était plus question.

On comptait sur un succès, mais personne n'espérait un triomphe duquel, dans les annales de notre histoire théâtrale, on ne peut rapprocher que celui de *Cyrano de Bergerac*.

La *Manon* idéale ne s'était pas trouvée facilement. M. Carvalho avait songé un instant à Jeanne Granier qui chantait délicieusement l'opérette aux Variétés. Mais Jeanne Granier à l'Opéra-Comique ! On eut peur de changer l'ordre de chose établi et consacré par le Boulevard ! Massenet



MASSENET COMPOSANT

Le Maître n'use point du piano pour l'élaboration de ses œuvres ; il s'en tient seulement à éprouver parfois au clavier muet, la facilité d'un arpegge.

aurait voulu Vaillant-Couturier. C'est l'éditeur Hartmann qui alla voir Heilbron et l'amena à Paris où elle fut dirigée quotidiennement par l'auteur. On conte à ce propos qu'un mélomane américain avait loué à l'hôtel Suffren où habitait la diva, un appartement contigu au sien pour connaître avant la lettre les beautés de la partition. Ce voisinage gênant fit fuir M^{lle} Heilbron.

Le rôle de des Grieux était réservé à Talazac. Un intime de Massenet, violant le secret professionnel, lui avait fredonné, bien avant qu'il prit connaissance du rôle, la phrase initiale de des Grieux. Talazac, charmé, la retint soigneusement et en profita pour faire au Maître la plus mauvaise

faree qui soit. Il rencontre Massenet qui lui demande ;

— Que répétez-vous, en ce moment ?

— Lakmé !

— Et ça va ?

— Oui, écoutez plutôt.

Et il fredonne, sur des paroles fantaisistes, le propre air de *Manon*. Stupéfaction consternée du Maître :

— C'est dans *Lakmé*, ça ?

— Oui.

— Pas possible ! C'est dans *Manon* aussi !

Talazac dut ensuite rassurer en riant son auteur à qui il venait de faire passer un des plus mauvais moments qu'on puisse infliger à un compositeur.

Les premières furent parfois plus anxieusement attendues, plus fertiles en orages, que celle de *Manon*. Une anecdote, tout à l'honneur des deux amis qui en furent les héros, en fait foi. On jouait *Marie-Magdeleine* à l'Odéon. Massenet arpentait les coulisses, escorté par son ami Hartmann. L'orchestre attaque une des plus belles pages de l'oratorio qui a commencé la réputation de l'auteur de *Manon* :

— C'est mauvais, s'écrie Massenet, plus que mauvais : exécrable !

— Je trouve cela bien, moi, dit froidement Hartmann.

Massenet se retourne, furieux :

— Ah ! vous trouvez cela bien et si je vous flanquais une paire de gifles, trouveriez-vous cela bien aussi ?

A ce moment, des applaudissements chaleureux retentissent dans la salle ; on acclame Massenet qui se jette dans les bras de son ami et l'embrasse en lui demandant pardon.

Il serait fastidieux de faire ici l'énumération de tant d'œuvres jaillies d'un labour colossal et souriant, depuis les *Erinnyes* jusqu'au *Jongleur de Notre-*

Dame, en passant par *Hérodiade*, *Thaïs* etc. Nul, on en conviendra, ne méritait plus l'hommage éclatant de *Musica* qui associera les interprètes à l'auteur et publiera la galerie des « Manons célèbres ».

Catulle Mendès, Paul Vidal, Reynaldo Hahn, l'illustre ténor Van Dyck, Henri Cain, Maurice Lefèvre, Gabriel Astruc, Georges Pioch, Robert Brussel, Félicien Grétry, Raoul Brévannes ont

apporté leur collaboration à ce numéro sensationnel. Pour l'icongraphie, ce sont des dessins ou des peintures de Chaplin, H. Pille, J. Veber, Sem, Aublet, Capiello, Maurice Leleu, Orazzi, Rochegrosse, etc., plus de cent illustrations résumant l'œuvre et la vie de Massenet. Mais les

collaborateurs les plus judicieux de ce numéro unique sont peut-être l'érudit et aimable éditeur de Massenet, M. Heugel, et le Maître lui-même. Grâce à M. Heugel qui est aussi le directeur du plus vieux journal de musique français : *Le Ménestrel*, ce numéro aura pour supplément un album musical de vingt-quatre pages, toutes signées de Massenet

qui a bien voulu choisir lui-même les morceaux composant cet album.

LES HOMMAGES ADRESSÉS A MASSENET EMPLETTENT DEUX PIÈCES ENTIÈRES CHEZ SON ÉDITEUR

L'hommage constitué par le numéro spécial de *Musica* ira certes au cœur du grand compositeur qui, pourtant, aurait le droit d'être blasé. Son éditeur n'avait-il pas deux pièces pleines d'immenses palmes, de lyres en papier doré, de fleurs artificielles liées par des rubans aux couleurs de toutes les nations, ornées d'inscriptions enthousias-



M^{lle} MARY GARDEN

La réputée cantatrice est figurée ici dans le rôle de Chérubin qu'elle a créé avec une délicieuse originalité.

Marie-Magdeleine aux pieds de la Croix

Lent et triste.

O bien-ai-mé, O bien-ai-mé, sous ta sombre Lou-
 zonne, Ton front sanglant rayonne, Ton front rayonne plus que le front d'un
 roi! O bien-ai-mi, O bien-ai-mi ton front sanglant rayonne plus que
 le front d'un roi!

M. Massenet

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE MASSENET

Ce sont les premières mesures de l'imploration que Marie-Magdeleine, dans le célèbre oratorio de Massenet, exhale au pied de la croix.

tes dans les langues les plus diverses et qui constituaient un original musée de l'admiration.

Ces palmes et bouquets avaient été offerts par des fervents au Maître qui s'ex-

cusait spirituellement ainsi de ne pas les garder *at home* :

— Ce n'est pas que j'en fasse fi... mais ça tient de la place!

HENRI DUVERNOIS.



MASSENET ET SON CHIEN



Marquis de Ségur



M. Lenôtre



Maurice Donnay



Marcel Prévost



Jean Revel

AU SEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. LES CANDIDATS AU FAUTEUIL D'ALBERT SOREL

Six candidats se présentent à l'Académie française pour succéder à l'historien Albert Sorel : deux historiens : le marquis de Ségur, d'une dynastie d'académiciens, auteur de *Julie de Lespinaise* et du *Dernier Condé*, et M. Lenôtre, l'auteur bien connu de *Vieux papiers, vieilles maisons*; deux romanciers M. Marcel Prévost, qui élu deux fois président de la Société des Gens

de Lettres, occupe une haute situation dans la littérature d'aujourd'hui (ouvr. princ. *Les Demi-Vierges*, *Les Lettres à Françoise*, dont *Femina* va publier une nouvelle série, *Léa*, *La princesse d'Herlinge*, *La plus faible*, et M. Jean Revel,

notaire à Rouen et qui a signé quelques ouvrages remarquables, par exemple : *Les hôtes de l'Estuaire*; un auteur dramatique illustre Maurice Donnay dont on ne compte plus les succès : *Amants*, *La Douce-loureuse*, *Georgette Lemanière*, *La Bascule*, *L'Autre danger*, *Paraitre*, etc. ; et un critique, M. René Doumic, dont nous parlons page 268, sa candidature étant venue la dernière.



RUDYARD KIPLING dont on vient de traduire *Capitaines courageux*, son plus beau livre peut-être, qui est comme le poème épique des pêcheurs. Leur vie sur le banc de Terre-Neuve est peinte avec une exactitude et un relief qui n'avaient jamais été atteints. (Cl. Elliott et Fry)



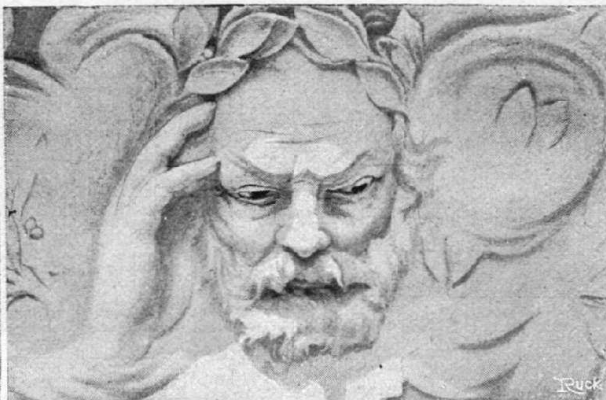
M. LOUIS FABULET, le vulgarisateur de Kipling en France, publie *Capitaines courageux* et avec A. Austin-Jackson, *Cahiers de la Reine* (dessin du marquis de Trévise).



GIUSEPPE GIACOSA, le plus célèbre des dramaturges de l'Italie qui est mort (2 sept.) à Parella, auteur de la *Partie d'échecs*, du *Comte Rouge*, de la *Comtesse de Challant*, de *Tristes amours*, joué en France au Vaudeville sous le titre de *Une provinciale*, avec un vrai succès.



LE MONUMENT DE MARAT, par Jean Baffier, qui est resté des années en souffrance au dépôt des marbres et qui va être placé aux Buttes-Chaumont.



HAUT-RELIEF placé sur la maison du 124 de l'avenue d'Eylau, remplaçant l'hôtel où mourut Victor Hugo, en 1885.

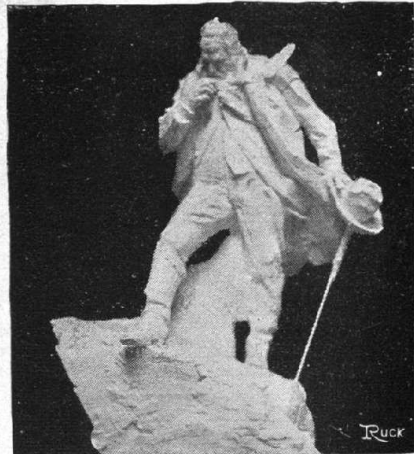


Monument à FRAGONARD, par AUG. MAILLARD, qui sera inauguré prochainement au Parc Monceau, à propos du centenaire de l'illustre peintre. Voir à ce propos le supplément d'art de *Je sais tout* (juillet) où se trouvent réunis les principaux chefs-d'œuvre de Fragonard.



Le célèbre peintre ALFRED STEVENS, né à Bruxelles en 1828, est mort à Paris le 24 août. Principales œuvres : *Printemps de la vie*, *l'Innocence*, *Étrennes*, la *Dame au papillon* et de nombreux portraits. Ce fut le peintre des élégances de son temps.

(Cl. Gallot.)



Curieuse statue de VICTOR HUGO par JEAN BOUCHER et qu'on doit bientôt inaugurer à Lisbonne. Le grand poète est représenté un peu comme on représente Homère, en marche à travers les temps. Le Portugal, en échange, doit offrir un Camoëns à Paris.



Le doyen des journalistes français, M. PHILIBERT AUDEBRAND, né à Saint-Amand (Cher) en 1815, est mort à Paris, le 5 septembre. Il est l'auteur de nombreux romans. Monselet disait de lui qu'on couvrirait la place du Carrousel avec tout ce qu'il a écrit.



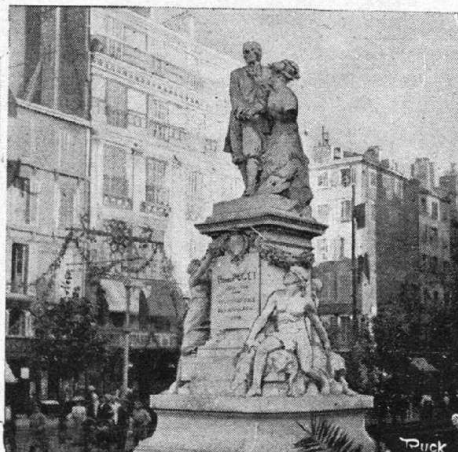
Un curieux et un peu excentrique projet de monument au grand dramaturge norvégien IBSEN, imaginé par un de ses compatriotes.



Dernier portrait d'ALBERT SAMAIN, le poète mort en 1900, dont on représenta à Orange le *Polyphème*. Le drame vient de paraître en librairie, s'ajoutant aux volumes de poèmes : *Au Jardin de l'Infante*, *Le Chariot d'or*, *Aux Flancs du Vase*.



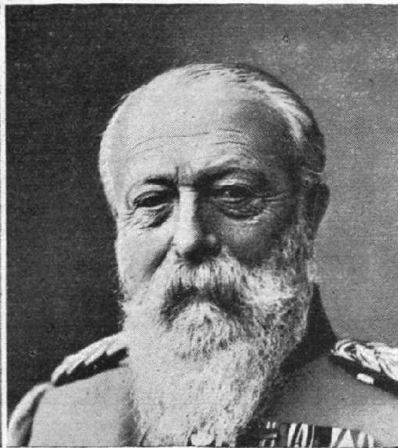
M. GEORGES OHNET, l'auteur du *Beau Roland* que nous publions en entier dans ce volume, est bien trop connu de tous nos lecteurs pour que nous insistions sur sa personnalité. Qui n'a lu et relu *Le Maître de Forges*, *Serge Panine*, le *Docteur Rameau*, etc.?



STATUE DE PUGET inaug. à Marseille (16 sept.) en présence de M. Fallières. Puget (1622-1694) fut peintre, sculpteur et architecte. Ses chefs-d'œuvre en sculpture sont : *Milon de Crotone* et *Persée déliurant Andromède*.

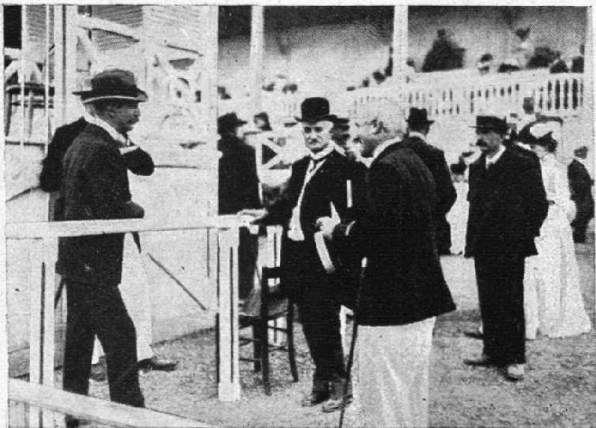


M. RENÉ DOUMIC, candidat à l'Académie française (fauteuil d'Albert Sorel) est un des principaux collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*. Ancien normalien, il a beaucoup écrit sur la littérature et le théâtre. M. Doumic a 46 ans. (Cl. Marius.)



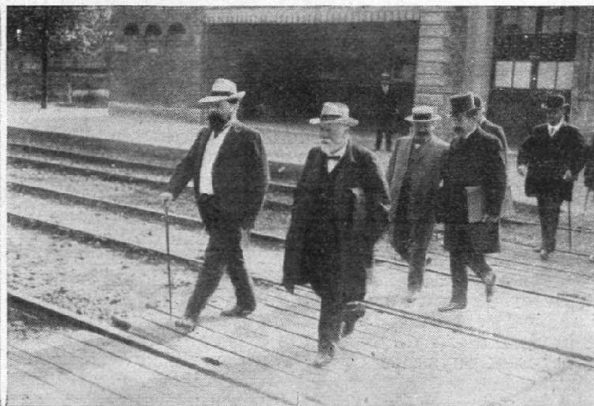
NOCES D'OR DU GRAND-DUC ET DE LA GRANDE-DUCHESSE DE BADE. — Des fêtes jubilaires ont eu lieu à Badenweiler, séjour d'été des souverains, et à Carlsruhe, la capitale, pour célébrer la 80^e année du grand-duc Frédéric (9 septembre), le cinquantenaire de son avènement (5 septembre) et celui de son mariage (20 septembre) avec la princesse Louise de Prusse. La grande-duchesse, tante du kaiser, est chef d'un régiment prussien.

MORT DE LADY CAMPBELL BANNERMAN. — La femme du Premier anglais est décédée le 29 septembre, à Marienbad. Le roi d'Angleterre assistait aux obsèques. La défunte était une fervente de l'art français.



LE ROI DE GRÈCE A AIX-LES-BAINS. — Georges I^{er} a séjourné à Aix du 25 août au 15 septembre. Notre photographie le montre aux courses, causant, accoudé sur une balustrade, avec M. Mairat, l'acteur parisien, tête nue et qui a pour voisin M. Paoli, commissaire spécial.

VICTIMES DU DEVOIR. — L'été dernier, on a compté de nombreux incendies de forêts. Au Mont-Gaume, près de Toulon, le 23 août, trois soldats du 111^e de ligne, en combattant le fléau, sont tombés dans un fond embrasé et ont été retrouvés complètement carbonisés.



LA SECONDE ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES (4 au 8 septembre) a donné sa complète adhésion à l'encyclique pontificale interdisant les associations cultuelles. Une cérémonie à Notre-Dame a clôturé les travaux des prélats. Voici à la sortie Mgr Laborde, évêque de Blois; à gauche, Mgr Delamaire, évêque de Périgueux.

LES MINISTRES A RAMBOUILLET. — A la sortie de la gare, M. Lanes, secrétaire général de la présidence, marche à côté de M. Sarrien. Puis, M. Doumergue, coudoyant M. Briand, au pesant maroquin. On se rend au château pour décider en conseil (11 septembre) que la loi sur les associations cultuelles sera appliquée.



LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES JÉSUITES. — Le père François-Xavier Wrnz (prononcez Verniz), dont l'élection a eu lieu à Rome, le 8 septembre, est né en 1842, dans le Wurtemberg; sa désignation a enthousiasmé le parti catholique allemand.



EXPLOSION D'UNE POUDRIÈRE. — La poudrière du fort de Montfaucon, près de Besançon, a fait explosion le 16 septembre. Deux militaires et cinq civils ont été tués. Causes probables de l'accident : la foudre. L'hypothèse de la malveillance a, cependant, été examinée par les enquêteurs.



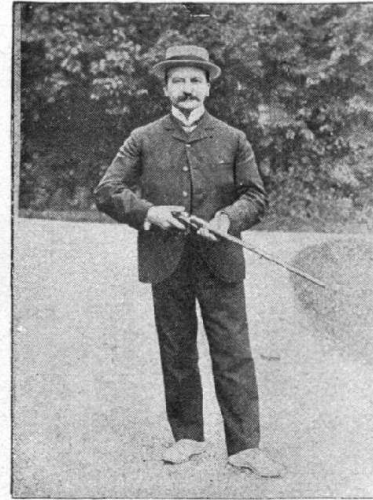
LA MEURTRIÈRE D'INTERLAKEN. — M^{lle} Tatiana Léontieff, qui a tué dans la salle à manger d'un hôtel, le 1^{er} août, un commerçant français, M. Müller, qu'elle déclare avoir pris par erreur pour M. Dournovo, l'ancien ministre russe.



LA CONVALESCENCE DE M. DE BULOW suit son cours. Le chancelier allemand s'est installé pour deux mois, à partir du 19 septembre, à Hombourg, dans le château impérial. Il est très vieilli et sa moustache est devenue toute blanche. L'empereur lui a conservé sa confiance.



BERCEAU PRINCIER. — Cadeau de l'impératrice d'Allemagne Augusta-Victoria, à l'occasion du baptême de son petit-fils, l'héritier du kronprinz, célébré au nouveau Palais, à Potsdam, le 29 août. Le futur empereur a reçu les prénoms de Frédéric-François-Joseph-Christian-Olaf. Rappelons qu'il est né le 4 juillet 1906.



M. ARMAND BERNARD. — Le nouveau secrétaire général de la préfecture de la Seine, successeur de M. Aufran nommé préfet de Seine-et-Oise. Né dans le Doubs en 1868, il a eu une brillante carrière administrative. Depuis 1901, il était attaché au cabinet de M. de Selves.

DIVERS. — **AU CONGRÈS ESPÉRANTISTE.** — Du 28 août au 1^{er} septembre s'est tenu, à Genève, au palais de l'Université, le deuxième congrès espérantiste, qui a réuni un millier d'adhérents. Le docteur Zamenhoff, créateur de la nouvelle langue, a ouvert les travaux du congrès en insistant sur l'idée de fraternité universelle, qui fait à ses yeux la grandeur de l'espérantisme, indépendamment des avantages pratiques qu'on peut en attendre. L'assemblée a adopté le projet de création d'un bureau permanent des congrès espérantistes, dont le siège provisoire est à Paris, et la formation de consulats espérantistes dans les principaux pays du monde. Tous les discours ont été prononcés en espéranto, et deux pièces, écrites en cette langue, ont été représentées au Grand-Théâtre de Genève. Le prochain congrès aura lieu en Angleterre, sans doute à Cambridge.

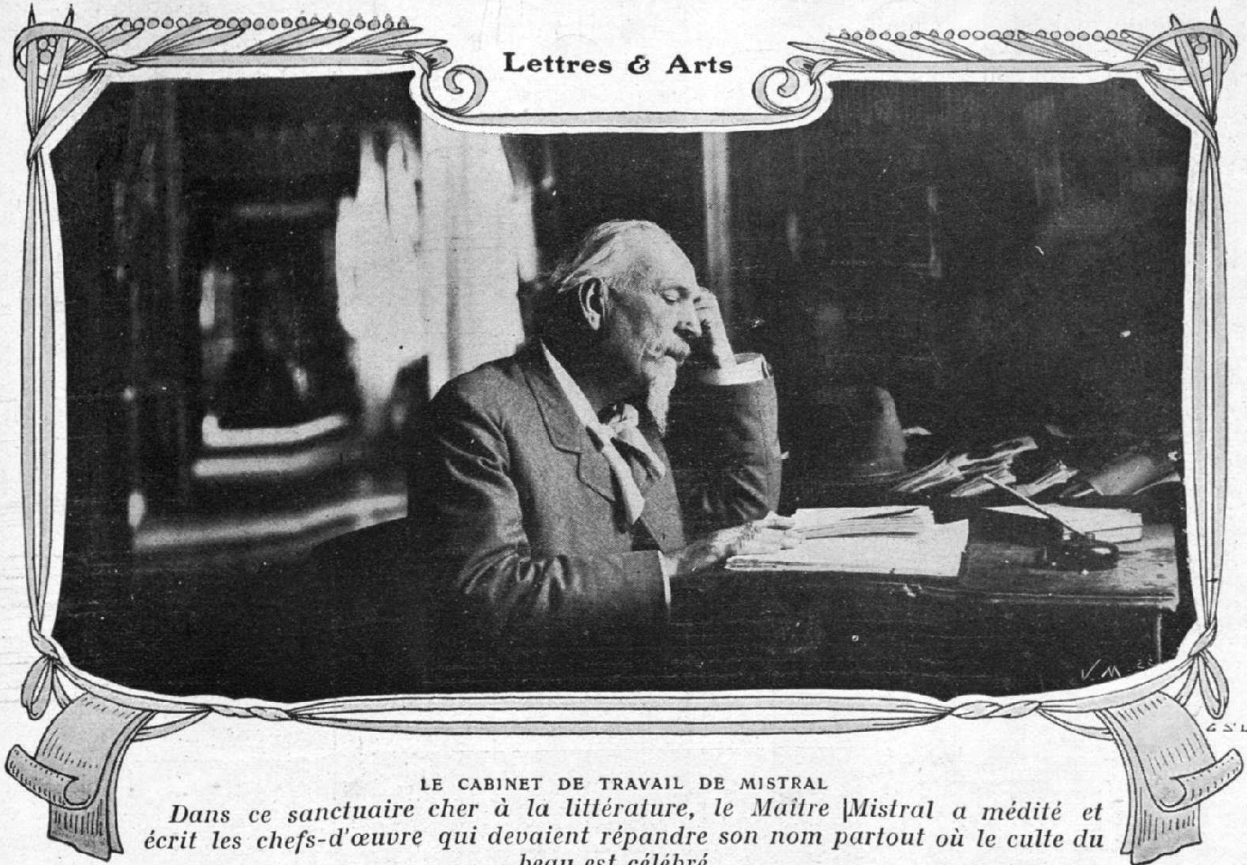
CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDIANTS. — Le Congrès international des étudiants, qui s'est ouvert le 31 août à Marseille, a réuni les délégués de quinze nations, en outre de ceux de dix Universités françaises. Les nations étrangères étaient : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie,

la Russie, la Pologne, la Bulgarie, l'Arménie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, la Grèce, et la Chine, représentée par deux étudiants.

Les congressistes ont jeté les bases d'une fédération internationale d'étudiants, après que les délégués parisiens, hostiles à cette idée, se furent retirés, l'assemblée ayant refusé de leur accorder plus que la voix à laquelle avait droit chaque Université.

Le 4 septembre, avant de se séparer, les congressistes ont voté un ordre du jour de sympathie aux étudiants russes.

L'APPLICATION DU REPOS HEBDOMADAIRE. — La loi sur le repos hebdomadaire est entrée en vigueur à partir du 2 septembre; elle n'a donné lieu jusqu'au 20 à aucun désordre sérieux, mais de nombreuses protestations se sont élevées au sujet de son application. Les coiffeurs, certaines banques ont eu satisfaction. Par contre, les bazars, les magasins de nouveautés et les libraires n'ont pas obtenu le repos par roulement qu'ils demandaient. Un *modus vivendi* a été trouvé pour les ventes aux halles, et l'on en cherchait un pour le commerce de l'alimentation, restaurants, cafés, etc.



LE CABINET DE TRAVAIL DE MISTRAL

Dans ce sanctuaire cher à la littérature, le Maître Mistral a médité et écrit les chefs-d'œuvre qui devaient répandre son nom partout où le culte du beau est célébré...

Le Poète de *Mireille* et du Soleil

Nulle personnalité littéraire n'est plus intéressante que celle de Mistral, l'illustre poète de *Mireille*; nulle personnalité n'est plus mal connue. Mistral fuit toute réclame et vit modestement dans cette Provence qu'il a si harmonieusement chantée. L'interview que lui a prise pour *Je sais tout*, M. Jean Ajalbert, jette un jour nouveau sur le grand écrivain que ses admirateurs voudraient voir prendre place à l'Académie française. ❖ ❖ ❖ ❖



LE 8 septembre 1830, un brave cultivateur d'Arles travaillait au milieu de ses champs, quand, s'étant redressé, il vit venir à lui, courant sous le grand soleil, un homme, qui, du plus loin qu'il pût se faire entendre lui cria :

— Maître! venez! La Maîtresse est mère maintenant même!...

— Une fille? un garçon? demanda le paysan.

— Un beau garçon, ma foi! répondit le messager.

— Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage!

Et, sans plus, comme si de rien n'était,

ayant achevé son labour, le brave homme lentement, s'en revint à la ferme.

Le gamin qu'il trouva, tout rouge et criant fort, devait être quelque quarante ans plus tard, le grand Mistral, l'immortel auteur de *Mireille*, le poète qui chanta la Provence et rendit glorieux le patois du pays, au point qu'en 1905, on lui décernait le prix Nobel.

Aujourd'hui, vieux et pourtant solide, Mistral n'a pas quitté son pays d'Arles. Il chérit la petite patrie où ont vécu, où sont morts ses aïeux: le vieux père dont il retraça les traits dans ses poèmes, et la maman, dont il parle avec des yeux tout attendris.



Le Maître a soixante-seize ans, et sa vieillesse, forte, aime à rappeler le temps des folies d'autrefois! Il évoque avec joie ses premières années, les légendes qui flottaient autour de son berceau, et les superstitions pieu-

M^{me} Mistral
LA SALLE À MANGER
MISTRAL
Sur la table, on peut voir les fruits succulents cueillis dans le jardin même du grand poète.



APRÈS LE REPAS Mistral M^{me} Mistral
Le repas achevé, le Maître aime à se promener avec ses chiens qui gambadent au soleil.

La maison qui l'abrite, illustre maintenant, est toute simple.

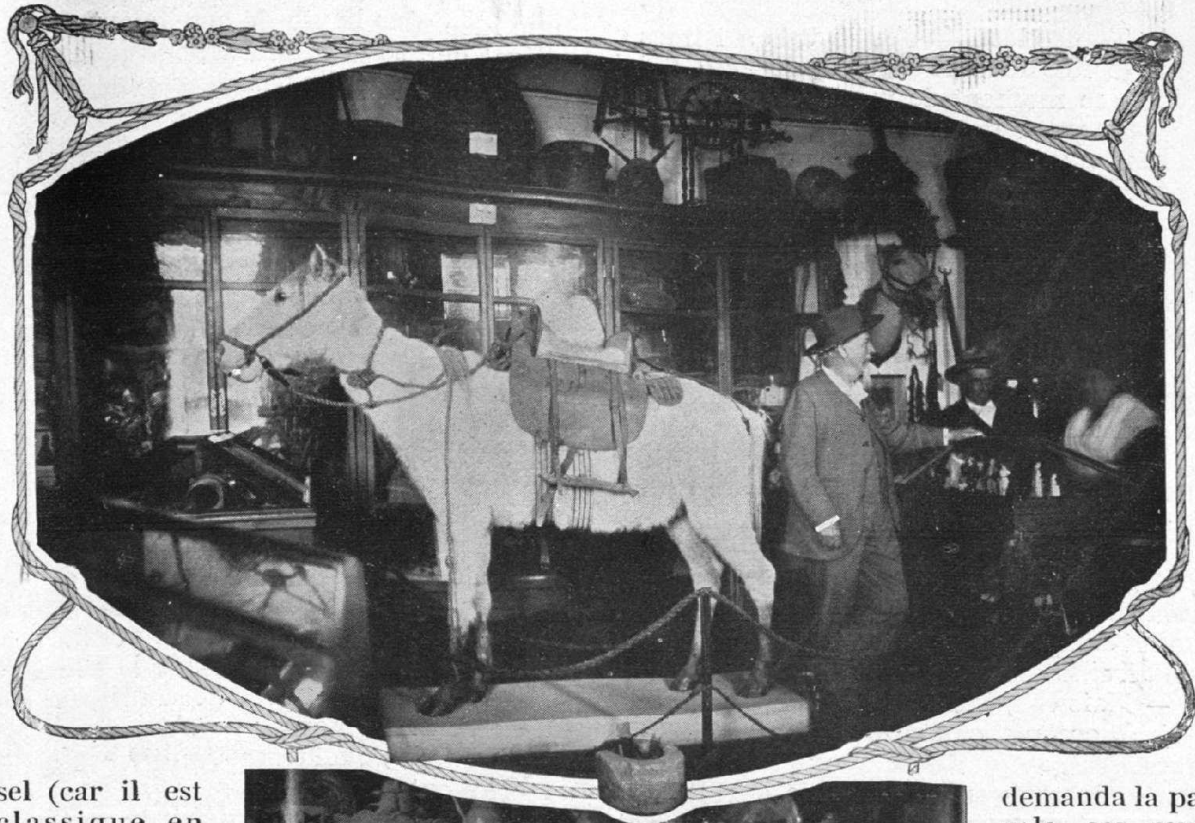
Elle sommeille, volets clos, au milieu du jardin brûlé par la canicule... Rien ne bouge jusqu'à notre arrivée à la porte, qui s'entr'ouvre juste pour nous laisser pénétrer, et prestement se referme contre la chaleur — et les mouches...

Peu à peu, l'œil se fait aux demi-ténèbres, et, dans le cabinet de travail, la haute, fière stature de Mistral se précise, toujours la même, droite et robuste, depuis vingt ans où je l'aperçus pour la première fois.

ses que lui légèrent ses parents. Peut-être, s'il chanta si bien les amours de Mireille, c'est qu'il grandit entre des parents qui s'étaient bien aimés.

— On me baptisa Frédéric, dit-il, en mémoire d'un pauvre petit gars qui, au temps où mon père et ma mère se *parlaient*, avait fait gentiment leurs commissions d'amour, et qui, peu de temps après, était mort d'une insolation.

Puis, c'est son enfance studieuse, ce sont les souvenirs de sa vie d'écolier; et, célèbre aujourd'hui dans le monde entier, univer-



sel (car il est classique en Allemagne, en Suède, dans tous les grands centres d'Europe où furent créées des chaires de langue provençale), il conte, en souriant, ses débuts, le retour au pays, après s'être fait recevoir bachelier. Bachelier! Titre magique pour les bonnes gens d'Arles! Et quand il revint chez lui, ayant passé ses examens avec succès :

« Les hommes, les femmes, les filles, tout le monde sortit, et en veux-tu des embrassades et des poignées de main! On eût dit que la manne venait de leur tomber. »

« Puis un homme



M^{me} Mistral AU « MUSEON ARLATEN » Mistral

Tous les jeudis, Mistral se rend au musée d'Arles où il a réuni mille reliques du pays provençal.

demanda la parole, ses yeux étaient humides, et il dit :

« — Maillanais, allez, nous sommes bien contents! vous leur avez fait voir, à ces petits messieurs, que de la terre il ne sort pas que des fourmis : il en sort aussi des hommes. Allez, petites, en avant, et un tour de farandole.

« Nous nous primes par les mains et, dans la cour du *Petit Saint-Jean*, un bon moment, nous farandolâmes. Puis on s'en fut diner : nous mangeâmes une brandade, on but et on chanta jusqu'à l'heure du départ.

« Il y a de cela cinquante-huit ans pas-

sés. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que je vois de loin l'enseigne du *Petit Saint-Jean*, ce moment de ma jeunesse reparait à mes yeux dans toute sa clarté — et je pense avec plaisir à ces braves gens qui, pour la première fois, me firent connaître la bonhomie du peuple et la popularité. »

L'HISTOIRE DE " MIREILLE "

C'est ainsi, vivant doucement, au milieu de l'affection de tous, que lui vint l'idée d'écrire des vers... d'écrire *Mireille*!...

— Dans ces temps d'innocence, dit-il, je ne pensais pas à Paris. Pourvu qu'Arles reconnût un jour sa poésie dans la mienne, c'était toute mon ambition.

Ainsi, il se mit à écrire, ne suivant aucun plan, laissant à l'inspiration son libre cours. Je lui demande pourquoi il choisit ce nom de Mireille et si l'héroïne exista jamais.

— Mais oui, Mireille a existé! comme a existé, comme existe la Provence!... Si je l'ai baptisée Mireille, c'est que ce nom fortuné, qui porte en lui sa poésie, devait fatalement être celui de mon héroïne... J'ai recueilli une histoire de mon pays, une histoire perdue... dont il ne subsistait que ce seul nom : Mireille!...

Puis, voici qu'il retrace son voyage à Paris; il n'a pas oublié les épigrammes qui saluèrent son arrivée dans la capitale : il sourit en citant cet entrefilet où il était écrit :

« Le Mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème; nous verrons si ce sera autre chose que du vent! »

Mais, modeste, il omet de citer ces mots de Lamartine qui saluait ainsi son ardent génie :

« Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil! Un vrai poète homérique en ce temps-ci, un poète né d'un caillou de la Crau, un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon, un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien!... »

Mistral remerciait un peu plus tard Lamartine par la dédicace de *Mireille* : « Je te consacre *Mireille*, c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années. C'est un raisin de la Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan... »

Peut-être l'admiration que l'étranger professe pour Mistral nous donnera-t-elle

une idée plus haute de son talent, qui n'a d'égal que sa timidité artistique. Le prix Nobel de cent mille francs est plus un tourment qu'une joie pour lui.

— Ah! me dit-il, je ne vais savoir que faire de tous ces cent mille francs! Je n'ai pas l'habitude! Quand, pendant trois quarts de siècle, on a vécu d'anchois et d'oignons, il n'est pas facile de prendre d'autres goûts! Et voilà, maintenant, qu'ils m'offrent un million pour faire des conférences en Amérique! Enfin, je voudrais employer tout cela pour le *Museon Arlaten* (Le Musée d'Arles).

Mais il se plaît, courant au gré de son caprice, parmi ses souvenirs, comme, enfant, il courait dans les sentiers de son pays, à sauter à d'autres sujets.

Tandis que la servante dépose devant nous les pêches, le raisin et l'eau fraîche du puits, sa voix s'attriste un peu... il se souvient des tristes choses, de la mort du père qui, l'appelant près de son lit, lui dit, les mains déjà glacées :

— Frédéric, quel temps fait-il?

— Il pleut, mon père...

— Eh bien! s'il pleut, il fait beau temps pour les semilles.

Et il rendit son âme à Dieu!...

Et voici qu'un autre disparu se lève devant sa mémoire, ce compagnon de jeunesse, l'ami des vingt ans, Daudet, cet autre enfant de la Provence qui sut en dire le soleil et la joie.

Nous avons fini de goûter, et, lentement, à petits pas, nous errons dans le jardin parfumé. Aussitôt la grille franchie, Mistral nous désigne la maison d'en face. Là vint Alphonse Daudet. Ils couchaient dans la même chambre, et, plus d'une fois, ils s'évadaient tous deux, la nuit, leurs chaussures à la main, afin de ne pas éveiller maman Mistral, pour courir s'amuser « en » Avignon!

Le voilà lancé! Il nous reedit l'anecdote de Daudet, debout sur l'étroit parapet du pont, terrifiant le bourgeois qui passait, d'une folle clameur :

— C'est ici que nous avons noyé le maréchal Brune!

Et cette autre qui faillit mal tourner :

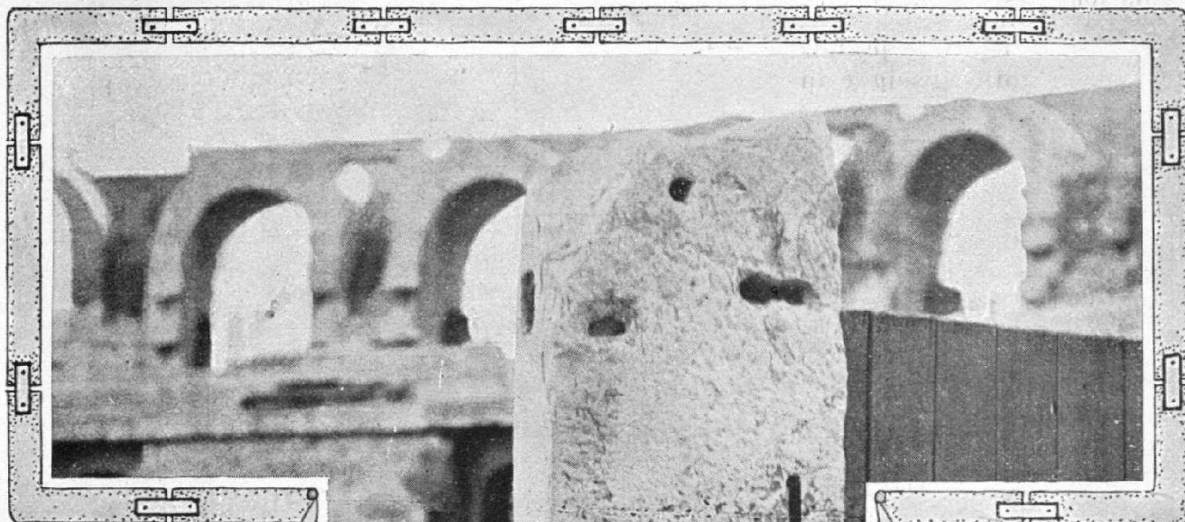
Un soir, comme ils passaient sur le pont d'Avignon, ils croisent une noce.

— Parions, dit Daudet, que j'embrasse la mariée!

Et, pris d'un vertigo, il s'élançait au cou de la mariée, et l'embrasse, l'embrasse!...

Mistral, en racontant, ne se tient plus de rire :

— Ah! quelle mêlée, mon Dieu! Si



jamais de la vie nous nous vîmes en presse, ce fut bien cette fois-là! Vingt gars, le poing levé, nous entourent et nous serrent.

— Au Rhône les marauds ! Au Rhône!

Ils ne durent leur salut qu'à l'intervention d'un ami. Mais, c'est égal, Daudet, Mistral, balancés dans le fleuve, nous n'aurions jamais eu *Mireille*... nous n'aurions jamais connu *Tartarin*!...

Il semble que cela date d'hier et que ce soient de toutes récentes équipées, tant la voix vibre de jeunesse, tant le regard flambe, tant la taille se cambre et le geste s'élanche.

Hochant la tête, les yeux brillants, il murmure :

— Nous en avons fait bien d'autres, car nous étions

quelquefois un peu gris!...

Mais, souriante et douce, Mme Mistral arrête son mari :

— Oh! gris de paroles!... Car tu n'as guère bu jamais!

Après tout, les paroles, la femme et le soleil ne chauffent-ils pas le cerveau, et n'étaient-ce pas les meilleurs vins pour le Maître qui prit pour devise :

Lou solen me fai
[canta!
(Le soleil me fait
[chanter).

Le soleil monte dans le ciel flamboyant. Au loin, des cloches sonnent. Voici l'heure des vêpres. Il faut nous hâter si nous voulons surprendre dans leurs atours de fête les jolies Arlésiennes au petit bonnet de velours, toutes ces sœurs de Mireille. Sur le parvis de la petite église, elles

MISTRAL AU MILIEU DES ARÈNES

C'est pour Mistral un passe-temps agréable que d'aller rendre visite à ses chères arènes.



UNE MAISON CHÈRE A MISTRAL
C'est là qu'habitait Alphonse
Daudet lorsqu'il venait à Maillane.

passent, évoquant l'Immortelle adorée toujours présente à la mémoire des hommes.

C'est le jour de la fête votive. Maillane m'apparaît sous un aspect animé que je ne lui avais pas vu à de précédentes visites; loin avant d'arriver, notre voiture dépasse des groupes de femmes en grande toilette provençale, qui se rendent aux vèpres; les hommes sont au frais dans les auberges, protégés de *tendelets* et de feuillage; les champs sont abandonnés et tout repose dans les cours de fermes.

L'office achevé, Mistral s'en va vers le Musée, le *Museon Arlaten* où il a réuni, avec quelques amis, mille reliques du pays provençal, ce qui a trait à l'habitation, au costume, à l'alimentation, aux coutumes, aux industries locales, aux sciences, à tout ce qui se fit et ce qui se créa en Provence!

Ce petit Musée, trop à l'étroit déjà, dans le local qu'il occupe au-dessus de la justice de paix, reçoit jusqu'à huit cents entrées par mois! Aussi a-t-on songé à lui trouver un logement plus vaste. Et c'est à cette installation définitive que Mistral rêve de consacrer son temps et sa fortune. Car, en

dehors de ses *Mémoires*, le Maître a cessé d'écrire...

Il a réalisé, et bien au-delà, on rêve des bachelier.

Il a chanté la Provence, le pays d'Arles; il a appris aux gens du Nord, à ceux de l'Est et de l'Ouest, à la France, à l'Europe entière ce qu'était son pays et comment il a su l'aimer.

Et la gloire est venue, couronnant tout cela, une gloire dont sa modestie s'étonne et dont il se réjouit seulement parce qu'elle



LES DEUX AMIS
Daudet et Mistral aimaient à évoquer le temps
de leur jeunesse et les folles équipées des 20 ans.

rejaillit sur les siens, sur la mémoire des vieux parents disparus, sur ses compatriotes qui entrèrent dans l'immortalité avec lui, si quelque jour, ainsi qu'on en a longuement parlé, il est admis à l'Académie française.

Lui-même veut nous faire les honneurs de ses chères collections, dont chaque objet a son histoire...

L'AMITIÉ DE MISTRAL ET D'ALPHONSE DAUDET

Là, dans le sanctuaire des choses chéries, il parle d'abondance, comme ceux dont la vie coula paisible et longue; il aime à revenir sur le passé défunt, à redire des noms qui lui furent chers, avec sa large voix pleine de joie et de soleil.

Ainsi, dans ce cadre qu'il ne quitta



jamais, il apparaît bien tel que le dépeignit Alphonse Daudet, qui lui rendait l'hommage « d'avoir été son initiateur, de lui avoir montré le riche filon provençal!... »

Mais, lui non plus, n'oublie



pas le compagnon d'autrefois. A tout instant, ce nom de Daudet revient sur ses lèvres; — si Mistral fut le poète de la Provence, le poète parfois mélancolique, Daudet en fut le chanteur éperdu. Il chanta son ciel et ses arbres, ses routes, ses jardins, les champs brûlés par le soleil, et les routes si blanches



LES SŒURS DE MIREILLE

Groupes de Maillanaises, au milieu, une reine de Félibrige; la fille du poète Roumanille

qu'elles vous éblouissent les yeux. Appuyé sur sa canne, la main tendue vers la campagne qui s'endort, Mistral hausse les épaules :

— Et l'on a dit que Daudet n'était pas un excellent Provençal!

« Parce qu'en plaisantant il aura ridiculisé les Tartarin, les Roumestan et les tante Portal?... pour cela, Tarascon lui garderait rancune? »

« Non! La mère lionne n'en veut pas, n'en voudra jamais au lionceau qui, pour s'ébattre, l'égratigne quelquefois! »

Comme la journée s'achevait, cette journée chaude et bleue où les arbres, sous la poussière, dressaient d'immobiles feuillages d'argent, quelqu'un s'approcha de Mistral et nous parla d'un charretier, dont je n'ai pas retenu le nom, un charretier d'Arles, qui est un admirable poète

provençal, affirmèrent tous les Arlésiens présents. Ce n'est pas tout. Ce charretier n'était pas que poète,

mais encore un excellent père de famille — qui venait d'avoir, à quelques nuits de là, deux jumeaux — un comme charretier, un comme poète, sans doute.

Et ses admirateurs et ses amis voulaient lui manifester leur sympathie... On avait ouvert une souscription... Mais que pourrait-on bien offrir?

Je ne crois pas qu'à Paris, on eût eu l'idée charmante qui surgit au café Brusque... Il fallait des païens — absolument — comme les poètes

du Rhône, pour imaginer d'acheter, avec le produit de la souscription, pour les offrir à l'heureuse famille, une chèvre, deux chèvres, un troupeau de chèvres, de jolies chèvres du pays d'Arles...

JEAN AJALBERT.



*Je sais tout a eu du flux en vous
envoyant cueillir une vision des
Maillanais, en train de célébrer leur
fête de votre Dame de Grâce j'espère
que les photographes seront heureusement
venus en, mes chers Ajalbert, je
vous remercie de tout, mais surtout
de votre article pour la Revue
Delachen C. d. A. L.*

J. Mistral

Maillane, 9 septembre 1906



SUR LE BANC DU JARDIN

Notre collaborateur Jean Ajalbert « interviewe » l'auteur de Mireille.



LA PLACE DE LA CONCORDE DANS LA CITÉ DE DEMAIN

Le collectivisme ayant rendu Paris à la culture, on verrait sur la place de la Concorde, les paysannes laver aux fontaines et les bœufs labourer au pied de l'obélisque.

AU PAYS DES PROPHÈTES

Ce que serait la Société de demain

Les prophètes qui prédisent que le collectivisme transformerait notre vieux monde, pouvaient-ils nous dire comment on vivrait dans cette Société future ? Notre collaborateur M. Georges Montorgueil est allé les interroger et rapporte ici leurs réponses authentiques ❧ ❧

LES plus grands maux de l'humanité, ce sont les mots. C'est pour des mots qu'on se querelle, qu'on se dévore, qu'on se bat. La paix serait peut-être parmi les hommes s'ils ne parlaient pas. C'est dans la limitation de l'expression verbale à laquelle ils sont assujettis que les animaux doivent de pratiquer, entre eux, une sociabilité relative.

Ils s'entendent parce qu'ils se taisent. Nous autres, nous causons, et voilà d'où viennent tous nos désaccords. A chaque instant, un mot nouveau surgit, mot de ralliement ou de combat, qui jette ceux-ci dans les plus folles espérances et ceux-là dans les transes les plus chimériques. Un groupe s'en empare qui le brode sur un drapeau ou le coud à son bonnet. Et voilà la guerre allumée!

C'est ce mot qui passe, passera. Car le propre de ces mots magiques, c'est d'être essentiellement éphémères. Mais un moment, ils font fortune. Le mot du jour, c'est *collectivisme*.

La famille des mots en *isme* a tenu une certaine place dans nos agitations. Celui-ci n'est pas très neuf; il a été assez long à s'imposer, il y est parvenu. Nous lui échapperons peut-être, mais il ne nous échappe pas. Il a un certain air à la fois menaçant et mystérieux. Il énonce avec fracas une doctrine, il en énonce même plusieurs. J'en sais quelque chose. Je viens de toucher, si on peut dire, le collectivisme du doigt, en chair et en os dans la personne de ses répondants.

Je reviens du pays des prophètes.

Cette idée d'y aller m'était venue le mois de mai dernier, quand nos rues étaient encore bariolées de ces affiches électorales dont l'intransigeance des couleurs n'a pas résisté à huit jours de pluie. Mais alors elles clamaient, flambaient, rutilaient. Devant l'une d'elles, d'un beau rouge vif, deux ouvriers étaient arrêtés, qui dissertaient sur le parti de leur candidat et ses promesses. Il était né collectiviste. L'un des deux électeurs ne comprenait pas très bien et l'autre croyait comprendre.

— Collectiviste! disait le moins fixé des deux, qu'est-ce que ça veut dire au juste?

Alors l'autre, qui avait reçu la lumière, avec la supériorité condescendante de celui qui sait :

— Une supposition : que la société soye collectiviste, on te donne un bon, pas? Avec ton bon, t'as un habit, un habit cossu comme celui de ton patron; t'as du veau... t'as du poulet... t'as des fraises... t'as, quoi, tout ce que tu veux, puisque tout est à toi... Le collectivisme, c'est ça...

LES APÔTRES DU COLLECTIVISME

Qu'on ne s'étonne pas de la matérialité des appétits. L'instinct, quand il parle, ne rapine point; le brave homme allait au plus pressé. Un jour, j'entendis dire à un malheureux chiffonnier qui pleurait sur la misère des temps... « Si seulement qu'on pourrait manger « quelquefois », du fromage de cochon ! »

Le compagnon qui supposait le rêve réalisé traduisait, et non sans candeur, mais avec une certaine fidélité, l'exposé de la doctrine; les chefs pour être plus éloquents ne promettaient pas sensiblement

autre chose: « Tu veux un habit, tu le prends... tu veux du poulet, t'en as. »

J'ai voulu savoir, et de la bouche même des prophètes et des théoriciens, c'est tout comme, qui, dans la société future, serait en habit et élèverait les poulets.

Je l'ai demandé à Jean Grave qui a écrit la *Société Mourante*, et pour cette raison a passé, par ordre de la société qui ne veut pas mourir, quelques années en prison; je l'ai demandé au docteur Paul Brousse qui est broussiste et dont les avis sont savamment prudents; je l'ai demandé au citoyen Allemane qui est allemaniste, et dont la parole est assurée à la décision de ces terribles comités; je l'ai voulu savoir du citoyen Guesde qui est guesdiste; il perche dans un petit logement des Batignolles où son orgueilleuse conviction comme le glaive d'Alexandre, tranche ce qu'elle ne dénoue pas; je l'ai demandé à Hamon, créateur de l'*Humanité Nouvelle* (fils spirituel de Tolstoï), qui jardine pacifiquement, dans sa petite propriété bretonne en face de l'océan où il médite entre ses poules et ses artichauts, sur la suprême convulsion qui fera place à son système où tout est prévu; je l'ai demandé au prince Kropotkine, un grand seigneur russe qui a déposé ses titres et sa fortune sur les autels de l'anarchie, quitté le palais pour la cellule, et vit en solitaire dans un cottage anglais, où, sur son enclume idéale, il forge la charpente chimérique de la société de demain; je l'ai demandé au citoyen Vaillant, surpris dans l'antre de ses études, en sa paisible maison, tout proche des « fortifs », enveloppée des fumées des trains de ceinture et des nuages de ses projets, l'œil vif derrière ses lunettes à la Proudhon, brillantes en la broussaille d'une barbe révoltée; je l'ai demandé au citoyen Jaurès qui se rappelle que les tables de la loi s'enlevèrent sur le Sinaï dans une nuée sillonnée d'éclairs où le tonnerre grondait, formidable, et je l'ai trouvé fulgurant et tonnant, sur un Sinaï dont Moïse, ne serait pas descendu. M. Lucien Deslinière me guida dans ces ténèbres tumultueuses, disciple du prophète, un peu son guide, et faute de tables de la loi, me montra les tablettes de ses notes que M. Jaurès avait approuvées.

J'avais vu ainsi, l'un après l'autre, ceux qui nous mènent vers cet édifice inconnu qu'est la cité de leurs rêves ardents et dont le style se rapproche plus sûrement de la tour de Babel que du temple de Salomon. Toutefois, il s'en dégagait quelques idées directrices communes qui mettaient une certaine unité dans cette confusion et

permettaient de soupçonner à peu près ce que pourrait-être la société future si le coup de baguette du collectivisme, du possibilisme ou du communisme, était doué du pouvoir de métamorphoser, en un monde tout neuf, ce vieux monde de vilipendi, qui, dirait Renan, a pourtant un mérite à nos yeux, c'est d'être le nôtre.

Sur la catastrophe, le plus anarchiste, M. Jean Grave, me rassura :

— La révolution sort de l'évolution, me dit-il, aux premiers mots de notre entretien, aux bureaux de *la Révolte*, en plein quartier Mouffetard. Il n'y a pas de milieu entre hier et demain, entre hier et aujourd'hui. Demain est le fils de la veille.

Si demain doit continuer hier, il est peut-être inutile de faire une révolution : M. Jean Grave, d'une voix très douce, et l'aspect bonhomme, en cherchant ses mots, timide un peu, prophétise :

L'HYDRE SOCIALISTE ET RÉVOLUTIONNAIRE
MM. Guesde, Vaillant, Gérault-Richard, Allemane, Lafargue, Jaurès et Brousse piochent le sol de la société future.

— Tout de la vieille société a disparu, mais parmi les ruines subsisteront certaines des constructions que nous voyons s'édifier déjà.

C'était de constructions sociales, d'institutions qu'il parlait. Vous entendez bien que la révolution, pour le reste, ne sera pas la pluie de soufre des temps bibliques qui anéantissait les cités rebelles. Tout ce que nous voyons demeurera, maisons, champs, usines.

Seulement, me fait observer M. Jean Grave, il n'y aura plus de pares d'agrément, ni de terrains de chasse : toute parcelle du sol sera cultivée. Il n'y aura plus de petites propriétés bourgeoises avec leur système égoïste de clôture et leurs pièges à loups. Plus de morcellement obligeant l'individu à se calfeutrer dans un coin. Il n'y aura plus de coin.

C'est ce qu'a bien voulu m'expliquer également le prince Kropotkine. Il entend que, le jour de la grande expropriation, les locaux petits et grands, aussi bien que les palais, seront disponibles, donc, non détruits; on n'est pas des Vandales; et ce qui est fait est fait, c'est toujours ça.

— Qui logera, ai-je demandé, en ces maisons et en ces palais ?

— Dès les premiers actes de la révolution, m'a-t-il répondu, on s'organisera dans le quartier, dans la rue; des groupes de citoyens de bonne volonté offriront leurs services pour s'enquérir du nombre des appartements vides ou encombrés de familles nombreuses. Ces citoyens iront trouver des camarades qui habiteront des taudis, et leur diront simplement :

« Venez ce soir à tel endroit. Tout le quartier y sera, on se répartira les appartements.

— Si un citoyen habite la maison qu'il a fait construire, est-ce qu'on le mettra à la porte ?

Le grand vieillard chauve sourit de pitié dans sa barbe de fleuve.

— Non, si la maison ne suffit qu'à loger sa famille, et si elle n'existe pas exagérément grande pour un; mais si, dans sa maison, il loue un appartement à un autre, le peuple ira trouver cet autre et lui dira : « Vous savez, camarade, que vous ne devez plus rien; restez dans votre appartement sans payer. »

Par là, vous voyez que dans la société future il n'y aura plus de propriétaire et pour cette raison il n'y aura plus de propriété. Seulement, il s'agit là de maisons toutes faites, de palais construits dans les époques d'erreurs et de préjugés que nous traversons. Ces constructions, avec le temps, tomberont en ruines. Qui en referra d'autres? Pour construire des maisons, le concours harmonieux d'un peuple d'ouvriers est nécessaire, ainsi que des matériaux, fer, bois, pierres, apportés de loin...

— On construira des maisons soi-même, m'a répondu M. Jean Grave. Les maisons alors seront peu compliquées. Dans la société future, les goûts seront très simples. Pour édifier ces constructions faciles, on s'entr'aidera. *L'entr'aide* : voilà le secret de demain. Tous alors œuvreront de leurs dix doigts, ne l'oubliez pas, ils seront propres à apporter à toute besogne, un concours opportun, actif et précis.

Sur ce point, l'entente au travail, libertaires et collectivistes m'ont paru d'accord. Il n'y aura plus de riches, plus de flâneurs, plus d'oisifs, plus d'intermédiaires.

— Plus d'intermédiaires!... Alors, ai-je demandé à M. Deslinière, — que M. Jaurès a présenté dans une préface célèbre, comme l'architecte de la société future, — il n'y aura plus de magasins.

— Les magasins actuels, m'a-t-il dit, seront remplacés par des magasins communaux plus ou moins spécialisés.

— Ce qui fait l'attrait d'une ville comme Paris c'est le décor de ses boutiques, leur éclat et leur diversité.

— Paris changera d'aspect évidemment, sans magasins de luxe, et Marseille donc, avec sa Cannebière sans cafés... Ce ne sera plus ça, mais ce sera autre chose...

M. Hamon m'a dit :

— Le commerce, tel qu'il est dans la société contemporaine, aura disparu. Les coopératives actuelles de consommation, avec leur fédération pour leurs achats en gros, indiquent la direction vers laquelle marche la société.

— Nous assistons à ce phénomène, m'a dit M. Paul Brousse, qu'il s'agit d'ouvrir les yeux pour voir que l'expropriation est commencée, les grands magasins ruineront les boutiques, la grande industrie ruine le patronat.

Vers quelque école qu'on se tourne, vers

l'école collectiviste avec son Etat providence ou vers l'école communiste qui est purement l'anarchie, le commerce disparaît. Il disparaît, comme inutile, avec le soldat car il n'y a plus d'armée, et avec le prêtre car il n'y a plus d'église; il disparaît avec le fonctionnaire car tout fonctionnaire sans fonctionnaire; cependant, le collectivisme garde des délégués et des préposés qui leur ressemblent furieusement. Ceux-là distribueront les denrées et dirigeront scientifiquement le travail, ce qui fait bondir les communistes.

COMMENT LES PROPHÈTES ORGANISERAIENT LA SOCIÉTÉ DE DEMAIN

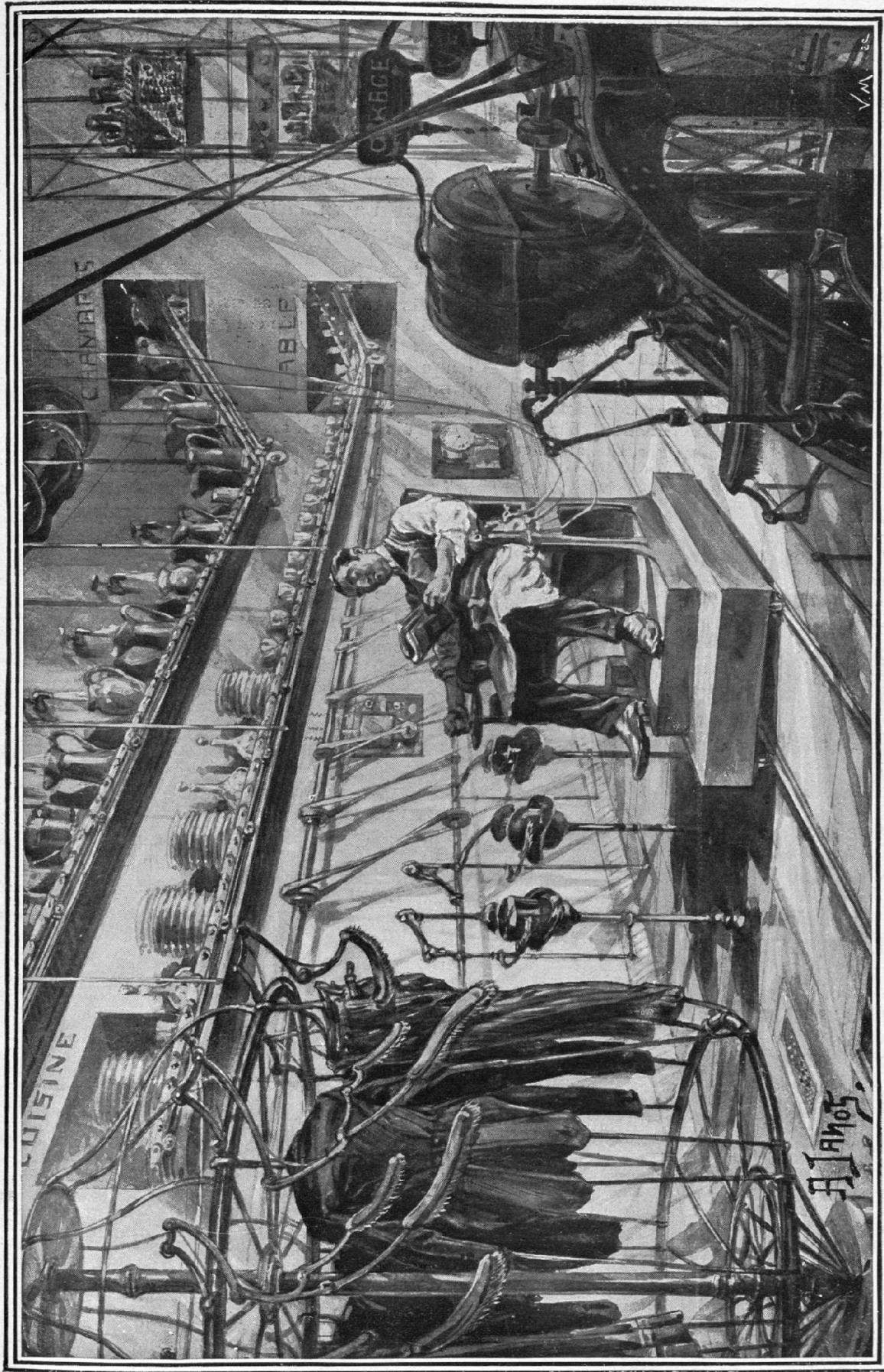
Tous sont d'accord là-dessus que chacun travaillera; accord qui ne dure guère, car les uns, comme M. Jaurès, M. Deslinière, M. Guesde, M. Vaillant, veulent reconnaître le travail accompli avec des bons. Les communistes libertaires, comme M. Kropotkine et M. Grave, repoussent les bons.

— Le collectivisme, me dit le prince Kropotkine, conserve, avec les bons, le salariat. Le système se réduit à ceci : tout le monde travaille, la journée est réglée par l'Etat. Chaque journée est échangée pour un bon qui porte, je suppose : *huit heures de travail*. Avec ce bon, l'ouvrier peut se procurer dans les magasins de l'Etat ou les coopératives toutes sortes de marchandises. Le bon est divisible. En sorte que l'on peut acheter pour une heure de travail de viande, pour dix minutes d'allumettes ou bien une demi-heure de tabac. Au lieu de dire quatre sous de savon, on dirait, après la révolution collectiviste, cinq minutes de savon.

De cela — et pourtant sentez-vous comme ce serait commode — les communistes, qui sont des collectivistes avancés, ne veulent pas. Le bon du travailleur est suspect : il leur rappelle le billet de banque. Horreur!

— C'est une monnaie, riposta le disciple de M. Jaurès à qui je transmettais les observations du prince anarchiste, oui, mais on l'accumulerait en vain : elle ne porte pas d'intérêt et l'héritage étant supprimé, pourquoi économiserait-on?

Le communisme ne s'embarrasse pas des bons trop bourgeois du collectivisme; je suppose qu'au lieu de ces grands vides que nous voyons, il n'y aura plus que des terres de culture. Le blé poussera place de la Concorde, et il y aura des plants de carottes tout le long des boulevards. La cité s'étendra dans la pleine nature : la vie redevenue agricole, retournera aux champs où les hommes vivront en groupe — pour ne pas dire en troupeaux — par



LE RÈGNE DE LA MACHINE

Confortablement installé dans un large fauteuil avec, à la portée de la main, toute une série de boutons électriques, — le domestique de l'avenir se prélassé; de temps à autre, il presse un bouton qui met en marche une machine qui frotte les chaussures, emplît les brocs d'eau, etc., évitant à l'homme toute fatigue... même légère!

affinités. Les uns cultiveront et apporteront le blé et les textiles, les autres la viande et le cuir; ceux-ci feront des chaussures et ceux-là des habits. Toutes choses seront mises en tas.

J'ai objecté à M. Kropotkine.

— Et si celui-là veut tirer au tas qui n'y a rien mis?

Le cas des paresseux n'a pas été sans préoccuper nos visionnaires, mais ils partent de ce principe que, dans la société future, l'homme sera meilleur, il sera plus « conscient » (c'est le vocable du jour), que le « mieux être » (autre vocable à succès) fera des miracles; des miracles révolutionnaires, s'entend.

— Il n'y a pas tant de fainéants que vous le croyez, m'a répondu textuellement M. Kropotkine : les empereurs, les ministres, les banquiers eux-mêmes ne sont pas des fainéants. S'ils étaient des fainéants, il y a longtemps qu'ils n'existeraient plus.

— Voyez les fils de famille, objecta quelqu'un qui se trouvait là, il a suffi d'un caprice de la mode, pour en faire des chauffeurs.

— Puisque tel est leur goût, ils seront les mécaniciens sur les chemins de fer qui seront alors à la disposition du public; chacun pouvant y prendre place sans payer.

— Vous ne craignez pas l'encombrement?

— Il n'est tel que de posséder un droit, pour en jouir avec discrétion.

Mais on a perdu de vue le fainéant; on y revient. Dans la société selon M. Jaurès, le fainéant ne mangera pas.

— On ne pourra forcer personne à travailler, me dit le rédacteur de la *Société future*. Mais les paresseux prendront leur pitance où ils pourront.

M. Jean Grave leur est moins hostile. Il ne repousse pas les fainéants, et il ne redoute pas les voleurs, puisqu'il n'y aura plus de gendarmes, ni de magistrats, ni de prisons pour cette raison qu'on ne vole pas ce qu'on a le droit de prendre. Il m'a conté cette savoureuse petite historiette.

— Dans certaines tribus, un individu s'est éloigné de chez lui, il a faim, il entre dans la première case venue : c'est l'heure du repas, il s'assoit à la table, au milieu de la famille, il puise au plat sans en demander la permission à personne. Une fois repu, il s'en va sans même remercier ses hôtes de rencontre, sans que ceux-ci pensent le moins du monde avoir été volés. Eux-mêmes en auraient fait autant dans une situation analogue. Question d'habitude et de réciprocité, voilà tout.

— Et cela se passe?

— En Polynésie.

La Polynésie est certainement un idéal :

nous, nous l'aurions plutôt crue derrière nous que devant. Redevenus sauvages, elle ne nous apparaissait point comme le terme de la civilisation, nous eussions penché à croire que c'en était à peine le prélude.

— Et puis, a dit M. Guesde, on travaillera si peu! En onze minutes par jour, l'homme pourrait assurer sa subsistance.

Mais on a vu là une boutade d'un prophète un peu pince sans rire.

A la fin du dix-huitième siècle, m'a expliqué M. Kropotkine, Franklin s'arrêtait à la limite de trois heures pour assurer le pain toute l'année à une famille de cinq personnes; trente à quarante demi-journées assurent le logement; cinquante, les vêtements. Il reste cent cinquante demi-journées pour les autres nécessités de la vie, café, meubles, transports.

— Puis le travail sera si attrayant, dit M. Deslinière, on en aura le libre choix.

— En ce cas, qui voudra être domestique?

L E CHOIX DES MÉTIERS. A CHACUN SELON SON GOÛT!

A cette question l'auteur de la *Conquête du pain* n'était pas à bout d'arguments.

— Les socialistes, m'a-t-il dit, répondent que chacun s'acquittera du travail de la maison. « N'est-ce pas, chérie, disent-ils à leur femme, que tu te passeras bien de servante dans la société socialiste. » A quoi la femme répond avec un sourire aigre-doux : « Mais oui chéri » tout en se disant à part soi qu'heureusement cela ne viendra pas de sitôt. C'est que la femme veut sa part dans l'humanité. Elle ne veut plus être cuisinière, lavandière, balayeuse. Elle veut être affranchie de ces besognes : n'est-ce pas à la machine de les faire? Vous cirez vos chaussures. Est-il rien de plus stupide que de cirer des chaussures! aujourd'hui on a des brosses mécaniques. Il y aura des machines à laver la vaisselle. N'est-ce pas déjà la machine qui retire la poussière des tapis? Le gros travail d'une ménagère sera fait à l'extérieur.

A l'extérieur ou dedans, il sera toujours fait. Et alors qui le fera? Qui fera les travaux incommodes, ennuyeux ou répugnants, quand chacun aura le libre choix de sa tâche obligatoire.

M. Jean Grave m'interrompt :

— Je vous vois venir; je pourrais vous répondre : il y aura le tout à l'égout, ou il n'y aura plus le tout à l'égout, eh bien! mon Dieu, chacun y mettra du sien quand le besoin s'en fera sentir.

Il m'a paru que cette idée le réjouissait follement pour ce que mesurait la mine allongée des bourgeois d'aujourd'hui devant la nécessité d'un tel coup de main!

Mais le collectivisme de M. Jaurès tranche la difficulté autrement.

— Les travaux les plus désagréables seront les moins demandés. On les mettra aux enchères. Comme on manquera de travailleurs pour les exécuter on décidera par des bons plus avantageux ceux qui consentiront à les faire. Un égoutier, si on manque d'égoutiers gagnera plus qu'un peintre et qu'un médecin, mais on aura des égoutiers, ce qui est l'essentiel.

Et comme chacun n'aura pour la satisfaction immédiate de ses appétits que les fruits de son travail, les égoutiers, les boueux, et leurs camarades de la sanie et de la fange, seront les citoyens les plus cossus de la société future.

— Mais, ai-je dit à M. Vaillant, si on donne une peine à l'effort, l'égoïsme reste à la base de l'effort.

— Nous n'avons pas la prétention de supprimer l'égoïsme, m'a-t-il répondu, c'est le ressort de la volonté. Mais s'il reste conforme à la nature de l'homme, il cesse d'être hostile au développement de l'humanité. Vous connaissez la formule : « chacun suivant ses besoins, à chacun selon ses forces ».

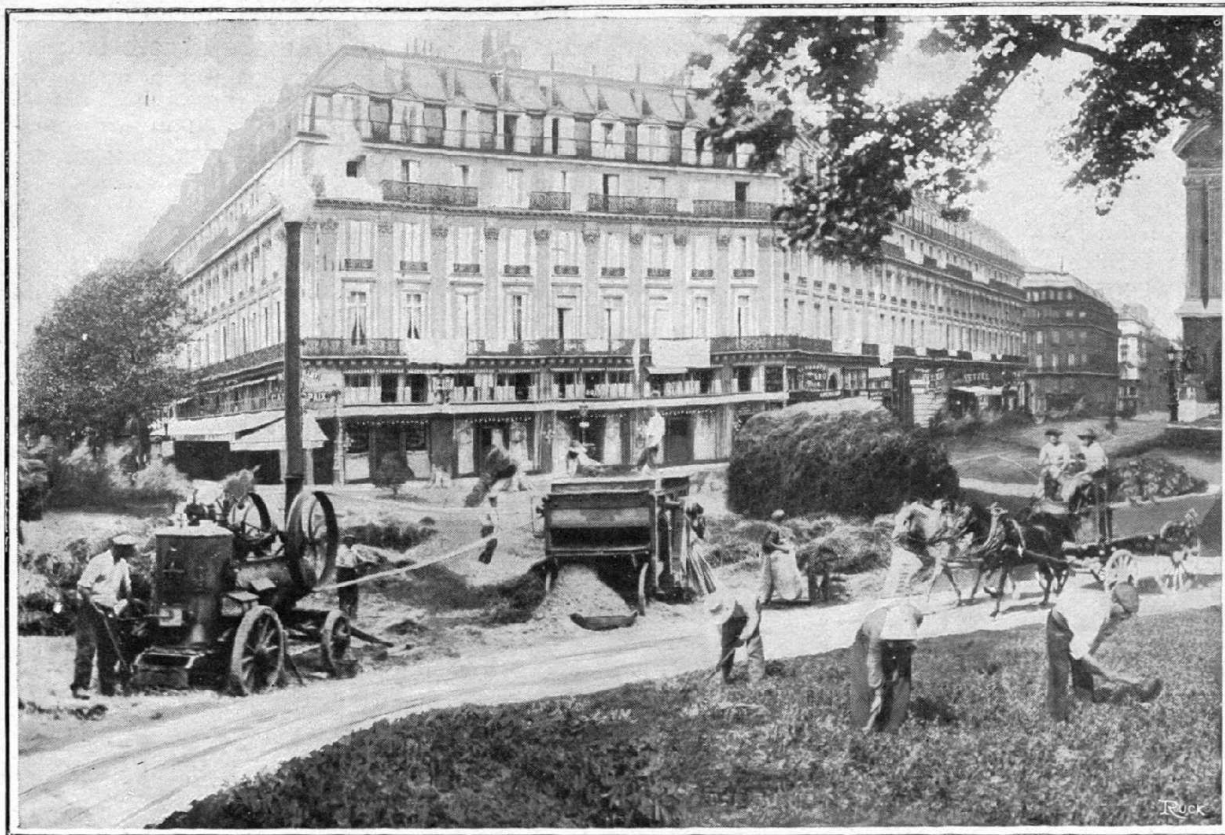
J'ai abordé avec ces prophètes, ces théoriciens, ces voyants, le chapitre délicat

de la famille. Quelle sera la situation de la femme et de l'enfant dans la société future ? J'ai compris que mes inquiétudes à leurs yeux se ressentiraient des préjugés de mon éducation. Il m'a paru que le mariage serait une institution inconnue, mais qui ferait une certaine place à l'amour, pour cette raison qu'il se ferait bien tout seul. Toutefois, on lui demandera de modérer ses exigences qui ne cadreraient point avec le mépris total de la propriété, et de corriger cet exclusivisme jaloux qui a mis le code à sa dévotion. Un homme ne dira plus « cette femme est à moi ». La femme ne sera à personne, sans être cependant à tout le monde, elle s'appartiendra et disposera d'elle sans s'aliéner.

— La femme, m'a dit M. Jean Grave, se choisira son compagnon, selon son idéal éthique et esthétique. Le mariage sera remplacé par l'entente de deux êtres libres. Ils auront des enfants, s'ils en veulent, et les élèveront s'ils les aiment. Comme l'enfant est une joie, et que sa subsistance sera assurée, je pense qu'ils en auront beaucoup.

M. Hamon a précisé :

— Le mariage, m'a-t-il dit, se fera sans auto-



LA PLACE DE L'OPÉRA, SELON LE RÊVE COLLECTIVISTE

Le collectivisme ayant supprimé le commerce du luxe, les boutiques et les « cafés de Paris », on ferait la moisson sur les grands boulevards transformés en champs de blé.

risation parentale, sans cérémonie statale, une simple déclaration suffira pour l'établissement des statistiques d'état-civil. Les enfants seront élevés dans la famille. Si la famille les refuse, la société s'en chargera. N'est-ce pas déjà ce que nous voyons; mais avec quelle médiocrité, et quel arbitraire!...

Et voilà donc ce que j'ai appris dans mon voyage au «Pays des Prophètes» et ce que, fidèlement, je vous en rapporte. Aucun de ces propos n'est imaginé; ils ont tous été tenus. Je les ai recueillis mot à mot, dans l'espoir d'en exposer une vue d'ensemble, de prévoir ce que sera notre vieux monde quand sera arrivé le règne du collectivisme, ou du communisme, qui en est le perfectionnement.

J'ai cru comprendre que sur l'espace terrestre d'où les grandes cités auront disparu, et où la verdure aura reconquis le terrain que lui dispute aujourd'hui la pierre, riches de nos outils et de notre cabane, nous aurons notre pain quotidien, si nous avons chaussé ou vêtu notre voisin le boulanger. Notre tâche matérielle sera courte et notre activité sans horizon. Nous ne besognerons que pour fourrer au tas, où puiseront les autres et nous-mêmes, sous l'œil de l'Etat collectiviste.

— Le collectivisme, me dit le fondateur communiste des *Temps nouveaux*, ce serait l'Etat tyran. Si votre bonheur ne consiste qu'à changer de joug, vous aurez bien du plaisir dans le collectivisme.

Avec son système, il en serait bien autrement, mais M. Brousse me dit :

— Le communisme est un rêve, mettons, si vous le voulez, que c'est un rêve d'avenir.

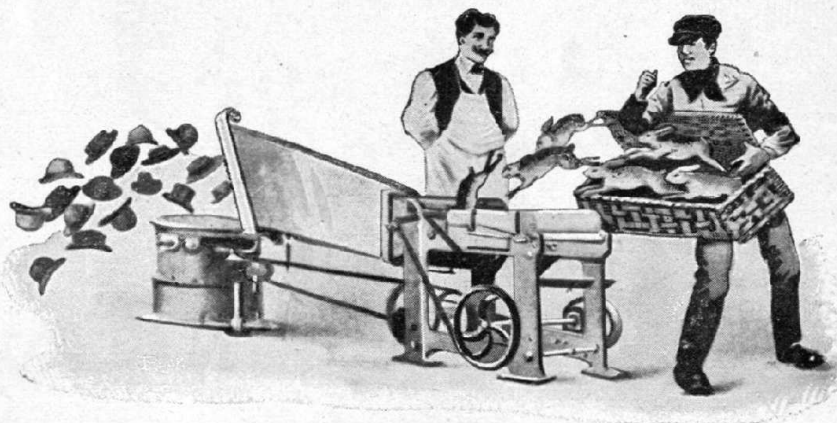
Tous ces systèmes sont étudiés avec soin, encore que certains de leurs organes apparaissent un peu enfantins. Leurs auteurs se targuent pourtant, d'avoir répondu à toutes les objections, même d'avoir surmonté toutes les difficultés. La petite machine en raccourci, dans leur cabinet, fonctionne assez bien. Il lui manque d'avoir subi l'épreuve de l'agrandissement et de l'usage. Elle est redoutable.

L'homme-volant est un inventeur dont on parle de temps en temps. Un audacieux, qui n'ignore rien des échecs antérieurs de ses devanciers, a tout fait pour en conjurer le retour. Homme perfectionné des temps futurs, lui aussi, il a des ailes, les ailes factices de son invention. Il planera par l'effet de sa machine ingénieuse et compliquée. Comme il prend en pitié l'homme d'hier qui marchait! Il volera lui! Il va voler! A lui l'espace.

Au jour dit, il assemble les peuples, monte au plus haut de sa tour, ouvre ses ailes mécaniques, s'élance, décrit quelques paraboles affolées, retombe et se brise.

C'est un désastre, mais encore, avec son rêve, ne brise-t-il que lui!

GEORGES MONTORGUEIL.



LE REPOS QUOTIDIEN

Ce qui mettrait tout le monde d'accord, c'est la machine travaillant toute seule pour permettre à l'homme de goûter les joies du repos quotidien.



LE RETOUR DE ROLAND.

— Est-ce toi, Roland? — Oui. — Arrive donc. Tu nous a assez tourmentés. Comment es-tu si en retard?
(Page 1, col. 1.)

LE BEAU ROLAND

Roman inédit

Par Georges OHNET

Nous avons le très grand plaisir d'offrir à nos lecteurs la primeur d'un roman de M. Georges Ohnet, le célèbre auteur du *Maître de Forges*, de *Serge Panine*, de la *Grande Marnière*, de la *Conquérante*, dont chaque œuvre nouvelle, toujours si dramatique, est attendue avec impatience. *Le Beau Roland* est peut-être le plus pittoresque roman qu'ait écrit M. Georges Ohnet.



1
Est-ce toi, Roland?
— Oui!
— Arrive donc. Tu nous as tourmentés. Comment es-tu si en retard?

— Une seconde. Je mène les chiens à la paille, et je rentre.

La voix montait, du fond des ténèbres,

jusqu'à la fenêtre ouverte par laquelle Hervé de Kéranou interrogeait son ami. Dans la cour de vagues ombres passèrent, un limier hurla, sans doute la patte écrasée par un soulier à clous, des claquements de fouet et des ordres rudes se firent entendre, une lueur de lanterne, au loin, troua l'obscurité.

— Ferme donc, Hervé, il entre du froid par la fenêtre...

Le jeune homme repoussa les battants de la croisée ogivale, aux petits carreaux cernés de plomb, et revint vers la haute cheminée de pierre, au rétable sculpté, dans laquelle flambaient de grosses bûches de pommier. Devant une table, sur laquelle le café venait d'être servi, se tenaient assis une jeune fille, celle qui avait demandé à M. de Kéranou de fermer la fenêtre, et un prêtre à figure rubiconde, à chevelure blanche, qui fumait un cigare, avec un air de béatitude.

— Je ne suis pas fâché de savoir cet enragé de retour, dit Hervé. Le pays a beau être sûr, on ne sait pas ce qui peut arriver à un chasseur qui appuie quatre bâtards comme les miens, sous la conduite d'un infatigable piqueur comme Le Pouldu...

— Il est de fait que si vos chiens, monsieur le baron, avaient empaumé la voie d'un grand loup dans les landes de Guirec, et que M. de Fréville se fût cru obligé de lui faire la conduite, il aurait fort bien pu du Finistère passer dans le Morbihan, et, ayant lancé près de Quimper, faire hallali, trois ou quatre jours après, vers Hennebont!

— Ou ne pas faire hallali du tout, et s'en revenir bredouille, fit en riant Mlle de Kéranou...

— Eh! Mademoiselle Ursule, c'est arrivé plus d'une fois à votre cher père, du temps des grandes chasses, quand il était loupvieux...

— Et que nous étions riches! soupira Hervé.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long. Roland de Fréville entra dans le salon. C'était un grand garçon, mince, blond, élégant, les yeux bleus, la moustache frisée, vêtu d'un costume de cheval en peau de taupe grise, une cape en velours à côtes sur la tête, un couteau de chasse à la ceinture. Il jeta sa cape sur un canapé, déboucla son ceinturon et se tournant vers Mlle de Kéranou :

— Je prie la maîtresse de la maison de bien vouloir m'excuser. Mais, si je suis en retard, il n'y a pas de ma faute...

— Avez-vous dîné? demanda Ursule.

— Mais non!

— Et il est neuf heures, chasseur infortuné!

Elle sonna, et à une jeune servante, qui parut sur le pas de la porte :

— Vite! vite! qu'on serve M. de Fréville... Va à la cuisine, Annic. Moi je me charge de la salle à manger...

— Que de peine je vous donne! s'écria

Roland. Et que d'excuses j'ai à vous faire accepter...

— Tu les offriras tout à l'heure, dit Hervé de Kéranou. Commence par dîner... Si vous voulez, Monsieur le curé, nous accompagnerons ce veneur affamé, pour ne point retarder sa restauration, et afin qu'il puisse nous expliquer plus vite ce qui lui est arrivé...

— A vos ordres.

Le château de Kéranou, vieille maison du quatorzième siècle, bâtie sur les ruines, et avec les matériaux du donjon fortifié qui avait soutenu pendant quatre siècles les assauts des Anglais, des Français et des Bretons, pendant les guerres de la succession de Bretagne, et les campagnes de la guerre de Cent ans, est un des spécimens les plus remarquables de l'architecture dont le château de Josselin est la merveille. Un parc de vingt hectares, planté de chênes séculaires, l'entoure, occupant la partie enclose autrefois par les défenses avancées de la place forte. Les anciens fossés, dans lesquels la petite rivière de la Juigne, détournée de son cours, coule encore, lente parmi les herbes, forment la clôture de la propriété. De larges percées, au travers du taillis, ménagent des vues sur la vallée qui descend du côté de Roscanvel jusqu'à la mer. Le vent du large, qui souffle du nord, est brisé par les grands chênes dont les puissantes racines courent sur le granit du sol breton. Un parterre à la française s'étend, au midi, entre la façade principale du manoir et les communs. A deux lieues de Douarnenez, au milieu des landes, le château de Kéranou est à l'entrée d'une vallée qui s'abaisse vers la plage bordée de salines sévèrement surveillées par les douaniers. Des pierres druidiques, renommées dans la contrée, entourent le cirque de ses collines, au bas duquel commencent les salines. Un cromlech domine de sa masse moussue les dolmens irrégulièrement plantés. Sur la pierre, qui formait autrefois l'autel, une large rigole se remarque encore par laquelle coulait le sang des victimes, sous le couteau du sacrificateur. Un silence profond enveloppe ce coin de terre, éloigné de tout hameau, de toute ferme, couvert de genêts et d'ajoncs marins dans lesquels les grands lièvres roux se gisent, ou se reproduisent les bécasses attardées. Dans ces fourrés presque impénétrables, de rares loups existent encore. Ils vont des forêts de la Vendée aux landes de Bretagne, faisant aux chevreuils une guerre impitoyable, et descendant pen-

dant les longs et rudes hivers jusqu'aux portes des villes pour y guetter les chiens flâneurs, ou les chèvres mal gardées. C'est un pays sauvage, sentant la bruyère et le goémon, triste et gris, où le soleil ne se montre que comme à regret, et que la pluie, tiède pendant une moitié de l'année, arrose de ses ondées amollissantes.

Hervé Gréhel de Kéranou, fils de l'ancien député du Finistère, habite, depuis six ans, le manoir où il est venu s'installer pour refaire sa santé gravement ébranlée par la vie de plaisir qu'il avait menée à Paris. Sollicité de briguer la députation, pour l'arrondissement autrefois représenté par son père, Hervé s'y est refusé, voulant, a-t-il dit, se consacrer à sa jeune sœur Ursule, retirée par lui du couvent, et promue à seize ans aux fonctions de maîtresse de maison. Dans la tranquille existence de province qu'il s'est créée, au fond de sa Bretagne natale, le baron de Kéranou s'est guéri de la neurasthénie qui l'accablait. Auprès de sa sœur, aimable et gaie, en compagnie de son curé, ancien professeur au petit séminaire de Brest, esprit cultivé, cœur évangélique, indulgent aux autres, sévère pour lui-même, n'ayant qu'un seul défaut, son goût pour le tabac, Hervé vit heureux, dans l'aisance, cultivant ses terres, exploitant ses bois, et taquinant son préfet par une opposition politique incessante. Ses chiens sont les meilleurs de la contrée, et il possède des bidets Corlay, aux sabots durs comme le fer, qui font leurs vingt lieues sans débri-der, et recommencent le lendemain, sans traces de fatigue. Son piqueur Le Pouldu excelle à découvrir une passée de sanglier, à rembûcher un chevreuil aux ronciers. Tous les ans, à l'arrière-saison, il reçoit la visite de son ami le vicomte de Fréville, celui qu'à Paris on appelle, dans le monde des cercles, le beau Roland.

Alors ce sont des chasses, des promenades, des visites aux foires et aux pardons, à dix lieues à la ronde. Car si Hervé est bien revenu des folies de ce monde,

Roland est toujours amateur de jolies filles. Et le pays de Quimper est renommé pour la beauté de sa race, curieux mélange de Celtes et de Saxons, qui donne aux femmes les cheveux blonds, les yeux noirs, et une élégance de formes irréprochable. Telle est Annic, la camériste d'Ursule, fille de pauvres bûcherons des bois de Roscanvel, recueillie toute petite à Kéranou, et grandie au manoir, comme l'enfant de la maison. Cette belle fille, au teint éclatant, à la gorge dure, aux jambes souples, passe dans la vie un sourire aux lèvres, chérie des maîtres et des gens, mais adorée par un gars au poil roux, sabotier de son état, le plus habituellement occupé à braconner, et nommé Yves Cloarec.

C'est le réfractaire le plus impénitent de cette contrée, où l'insoumission aux lois et règlements est passée dans les mœurs, depuis la chouannerie, au point que pendant longtemps les gendarmes n'auraient pas osé, une fois la nuit tombée, faire leur ronde entre les criques de Landevésé et la forêt du



LA LOUVE

Que l'on poursuit dans tout le cours du roman.

Marcoët. Car, dès que la nuit descend sur la terre, d'où s'élèvent des brumes légères, comme des gazes qui traînent, c'est l'heure des loups, des braconniers et des poulpicans. Les routes sont encore assez sûres, au dire des gens du pays, mais il ne fait pas bon s'aventurer au bord de la mer, ou dans la lande. On peut rencontrer des coureurs de grèves, qui vous conduisent droit à quelque trou caché dans les récifs et d'où l'on ne sort jamais, ou bien les lavandières du clair de lune, qui battent à grands coups, dans l'eau brune des mares, le linge des trépassés. On raconte, à la veillée, en fumant une pipe auprès de l'âtre, en buvant à petits coups l'eau-de-vie de grains soustraite aux perquisitions du rat-de-cave, la récente aventure de Conan Graëc, qui, ayant voulu surveiller sa chènevière où on maraudait la nuit, rencontra la Korigane de Fégorlé, qui l'obligea à danser avec elle jusqu'au jour. A preuve que, quand on le trouva mort, dans la lande, au coin de sa

chèrevière, il avait la figure noire, à force d'avoir tourné et les côtes enfoncées à force de s'être époumoué. Cependant Yves Cloarec rit silencieusement quand on lui parle de ces choses, et hoche la tête d'un air de doute. Aussi est-il craint comme s'il était complice des errants de la nuit, et les enfants ne sont pas éloignés de l'appeler meneux de loups. Seule, Annic le défend, plaisante les détracteurs de son amoureux, et déclare qu'il est moins peureux que les autres gars du pays, ou que, peut-être, pour avoir couru les chemins, pendant les nuits obscures, il en connaît les mystères et sait qu'ils ne sont pas redoutables, à moins de vouloir les pénétrer dans des intentions malveillantes. Tel ce greffier de la justice de paix du canton de Plémuré qui, voulant faire du zèle, par un beau clair de lune alla se promener le long des salines, pour s'assurer que nulle déprédation ne se commettait au préjudice de l'État, fut retrouvé sur le bord de la mer ficelé comme un paquet avec des harts et pensa demeurer fou de la peur qu'il avait eue. Pays mélancolique, tranquille et silencieux, les environs de Kéranou, pour les esprits simples et qui se contentent de la vie calme ; pays sauvage, obscur, inquiétant, pour qui veut aller plus loin que les apparences, chercher le pourquoi des choses, et expliquer l'inconnaissable.

C'était à quoi ne s'était jamais arrêté Hervé. Et quand le bon abbé Choucas, qui avait la passion de l'archéologie, s'ingéniait à pénétrer les secrets de la terre celtique, le baron lui disait en riant :

— Monsieur le curé, ne vous mettez pas mal avec les farfadets. Vous n'en aurez que des ennuis.

— Il n'y a pas de farfadets, répliquait l'abbé Choucas, mais des coureurs de grèves ou de routes, qui ne veulent pas être dérangés dans leurs expéditions nocturnes et qui s'arrangent pour forcer les gens à se tenir clos dans leurs logis.

— Eh bien ! s'ils ne veulent pas être dérangés, qu'on ne les dérange pas ! Mais avouez, en tout cas, que ce serait bien dommage de renoncer à toute cette mythologie, qui cadre si bien avec les brumes de notre pays, avec ses pierres ancestrales, ses landes et ses forêts. Toutes ces légendes, qui se perdent dans la nuit des temps, sont bien poétiques, et si nous devions nous résigner à remplacer les lutins, les gnômes, les elfes, et tous nos petits démons familiers, par de simples braconniers, de vulgaires pillards et de déplo-

rables fraudeurs, ce serait au détriment de la couleur, de la poésie de notre Bretagne.

— Eh ! qui vous dit le contraire ? Je suis plus amoureux de vos légendes que vous-même, et quand l'ouvrage auquel je travaille depuis dix ans, et qui sera intitulé : *La Bretagne depuis les Druides*, aura paru, vous verrez si je partage vos goûts. Mais ce n'est pas une raison pour donner dans les sottises des gens qui nous entourent, et croire aux contes de veillées... Il n'y a plus de korrigans, il n'y a plus de lavandières de nuit, il n'y a plus de meneux de loups... Y a-t-il encore des loups ?

L'AVENTURE DE ROLAND.

Il y en avait, à n'en pas douter, et le beau Roland en pût, ce soir-là même, donner des nouvelles « par corps » comme disent les veneurs, les quatre chiens d'Hervé de Kéranou, sous la conduite du piqueur Le Pouldu, s'étant emballés, pendant qu'ils chassaient un lièvre, sur un grand loup qui, sautant du liteau à leur approche, et se donnant à vue dans un champ de sarrasin, avait amené le plus beau hourvari qui se pût voir. Salé d'un coup de quatre dans les fesses, à cinquante mètres, le gaillard n'en avait couru que mieux, et, prenant le grand trot, il avait conduit, de boqueteaux en boqueteaux, les chiens et les chasseurs jusqu'à Lesguiren, où il s'était évaporé, comme une nuée, sans qu'il fût possible de retrouver sa trace. Après ce magnifique buisson creux, ayant six lieues de pays à faire pour rentrer au manoir, Le Pouldu et Roland, les chiens couplés, s'étaient acheminés vers Kéranou, au déclin du jour, pour rentrer fort tard, et par le clair de lune.

Dans la grande salle à manger, mettant les bouchées doubles, servi par Annic, qui s'empressait, pendant qu'Hervé, Ursule et le curé assis autour de la table, regardaient le chasseur dévorer, Roland racontait son aventure. Il en avait après la bête grise, qui venait de lui jouer si gaillardement le tour.

— Touchée, tu entends bien. Je l'avais touchée, cette grande bique ! Car, il n'y a pas à dire, elle était dans le coup ! Ah ! Ouich ! Elle n'a pas paru s'en douter. Et Le Pouldu, qui court bien, et qui prenait tout le temps les grands devants, n'a pas pu arriver à un seul passage pour la saluer d'un bon coup de fusil !

Annic, qui écoutait, depuis un moment avec une mine intéressée, ne put se retenir de hasarder :

— Ce sera encore la louve du bois de

Guirec, qui a mangé, cet hiver, sept moutons à la métairie de Roscanvel... Ah! Cloarec la connaît bien!

— Ah! Cloarec la connaît bien! fit en riant Roland, qui devisagea la jolie fille, de façon à la faire rougir. Et pourquoi ne l'a-t-il pas abattue? Il aurait eu la prime.

— Ce n'est pas l'affaire de Cloarec de tuer les loups, dit Annic.

— Et pourquoi ça? demanda Roland. Est-ce parce que les loups ne se mangent pas entre eux?

La Bretonne lança au jeune homme un coup d'œil courroucé. Et, sans répondre, elle sortit, en emportant le plat dont Roland venait de se servir.

— Pourquoi la tourmentez-vous, avec son Cloarec? demanda Mlle de Kéranou.

— Il m'agace, ce gaillard-là! Je l'ai rencontré, ce tantôt, pendant que je courais derrière les chiens. Et il m'a regardé passer, sans mot dire, la tête basse, comme s'il se désintéressait de ma chasse. Il avait cependant aperçu la bête. Elle n'avait pas dû sauter le chemin à plus de trente pas de lui. Ne pouvait-il me donner une indication, un encouragement?... Non! Il a préféré me narguer. Comme dit votre Annic: ce n'est pas l'affaire de Cloarec de tuer les loups! De braconnier à loup, il y a sympathie. Les uns ont deux pieds, les autres quatre pattes. Ils font le même commerce! Pourquoi chercheraient-ils à se nuire? Et puis les loups ont bon dos: on met sur leur compte tous les moutons qui disparaissent. C'est tout bénéfique pour les Cloarec...

— Oh! Tu as tort! Cloarec n'est pas, cela est sûr, un fameux gars. Il vaut mieux être bien que mal avec lui. Quand il a un coup d'eau-de-vie dans la cervelle, il joue facilement du pen-bas, et se soucie de casser une tête, comme de fumer une pipe. Mais ce n'est pas un voleur. Et puis, ne dis pas ces choses-là trop haut. Je ne voudrais pas que Cloarec apprit que tu parles mal sur son compte. Il est très susceptible, comme tous nos Bretons, taciturne et renfermé. J'aimerais mieux te voir retourner à Paris, ce qui me priverait grandement, que de savoir Cloarec mal disposé à ton endroit.

— Là! Là! Crois-tu que je le craigne? fit Roland avec un orgueilleux sourire.

— Je sais bien que tu ne le crains pas, mais ce n'est pas une raison pour le mépriser.

— Il vaudrait mieux, dit l'abbé Choucas, vous entendre avec lui pour mettre à bas la louve de Guirec, si c'est elle. J'en entends parler, depuis quelques années, comme d'une bête fantastique. Personne ne la con-

naît, et toutes les pilleries, dont les poulaillers ont à souffrir, tous les méfaits accomplis dans les environs des fermes, sont portés au compte de cette bête. Je crois bien que ce n'est pas elle qui mange tout ce qui disparaît. Mais si vous pouviez la tuer, même avec le concours de Cloarec, ce serait un bel exploit.

— Je ne demande pas mieux; mais où le trouve-t-on, le sieur Cloarec?

— Il est installé, en ce moment, à deux kilomètres d'ici, au bois de Guirec, où il a dressé sa hutte, pour l'hiver. Il y fait son métier de sabotier... Si tu le désires, je le ferai venir...

— Il suffira d'en parler à Annic, dit en riant le jeune homme.

— Cela suffira, en effet.

— Est-ce que vraiment cette jolie fille est destinée à épouser ce pauvre hère?

— Mais, sans doute.

— Comment s'habituerait-elle à vivre dans le dénûment, après avoir joui du bien-être auprès de vous? Car il y aura une différence, entre la dureté de l'existence avec le sabotier Cloarec, et le service bien doux qu'elle fait dans votre maison.

— Oh! nos Bretons sont des gens à part, qui se plient aux nécessités, avec une souplesse et un détachement singuliers. Excepté de vivre loin du pays et au milieu de gens qui ne parlent pas leur langue, ils acceptent tout. Voilà une petite fille, qui est confortablement logée, bien nippée, qui mange à sa faim et qui boit du vin. Mettez-la dans la cabane de Cloarec, nourrissez-la avec des galettes de sarrasin et des pommes de terres, abreuvez-la de cidre aigre, et habillez-la d'un simple casaquin et d'un mauvais jupon. Dans un mois vous la trouverez acclimatée, ne se plaignant pas du changement et même très satisfaite de son sort.

— Oui, dit Roland, c'est bien possible. Au fond, ces gens-là ont la nostalgie de la crasse. Ils sont nés dans un taudis, entre le porc et la vache. La propreté les gêne. Ils retournent tout naturellement à leur misère atavique. Et le compagnon tout désigné d'une Annic, déguisée, pour le moment, en petite servante coquette, c'est le fauve et mal odorant Cloarec.

— Parfaitement.

Le beau Roland s'étant levé, son repas terminé, les hôtes du manoir repassèrent au salon, et Hervé reprit sa partie de piquet avec l'abbé Choucas.

Roland de Fréville, qui se montrait si simple chez son ami Kéranou, au point de passer la soirée en costume de chasse,

sans faire d'autres cérémonies que de retirer ses bottes, était à Paris la fleur des élégants. Ses succès mondains l'avaient mis en évidence. Il cachait avec soin que Roland n'était point un nom de baptême, mais son nom de famille, et que l'adjonction de Fréville était légitimée par la possession d'une terre ainsi appelée et située en Normandie. Son arrière-grand-père, qui avait été conventionnel, avait acheté Fréville, à la liquidation des biens nationaux. Et ce jacobin, devenu sénateur de l'empire, n'avait pas hésité à adjoindre Fréville à Roland. Les enfants avaient continué. Et, maintenant, l'usage avait si bien consacré cette usurpation que « Roland », qui, pour la régularité des actes, figurait toujours dans l'état civil, était devenu un prénom qui ne tirait pas plus à conséquence que Roger ou Octave. A Roland, l'épithète de « beau » avait été ajoutée par la petite Nelly Corail, des Variétés, qui avait eu une toquade très accentuée pour M. de Fréville, et qui, en parlant de son ami, disait avec admiration à ses camarades : « Mon beau Roland ! »

Le terme était resté et, par raillerie, par habitude, par affection, tous ceux qui connaissaient le jeune homme l'appelaient le beau Roland. Il n'en tirait pas vanité. Jamais garçon plus simple n'accueillit avec moins de satisfaction une qualification aussi flatteuse. Il en riait avec les femmes, en faisait la moue auprès de ses amis, et quelquefois s'en fâchait à l'encontre des indifférents. Avec un membre de son cercle, Josuah Springfield, il eut même une affaire, parce que, sans penser à mal, cet Anglais l'avait interpellé en ces termes : « Sir beau Roland ». La grande affaire de M. de Fréville, dans la vie, c'était la chasse. Il aimait le fusil, de passion. Galoper, à la queue des chiens, pour forcer un cerf ou un sanglier, n'était pas son plus vif plaisir. Ce qu'il lui fallait, c'était la poursuite de l'animal, et la faculté de le tirer, au risque de se faire éventrer ou découdre. Les dangers ajoutaient un piment particulier et nécessaire à son sport favori. Et, quand il avait acculé une bête rousse à un ferme décisif, il éprouvait, à la voir, en face de lui, prête à bondir, une jouissance supérieure. Infatigable, il appuyait ses chiens, pendant tout un jour, sans faiblir. Mais il avait autant de satisfaction à battre la plaine avec son setter rouge et blanc, tirant devant lui, dans les sarrasins, quelques beaux coqs tout dorés sous le soleil, ou de rapides perdreaux fouettant l'air d'une aile vigoureuse. Le

lapin, dans les taillis, l'occupait également, pendant des après-midi entiers. Tout ce qui était chasse l'intéressait et lui paraissait digne d'y employer son temps. Ce Nemrod trouvait en Bretagne, chez son ami Hervé, la plus variée des occupations cynégétiques. Il y menait la vie dure et monotone des paysans, avec un plaisir infini. Levé dès l'aube, il ne rentrait, la plupart du temps, qu'à la nuit. Et, pour courir les bois et les landes, il n'avait pas besoin que M. de Kéranou l'accompagnât. Il se contentait très bien de Le Pouldu, pour le suivre et le guider. L'important, pour lui, c'était d'avoir l'horizon largement ouvert, de pouvoir pousser, traquer, tirer un animal de chasse quelconque. Son habileté, comme tireur, était remarquable. Jamais il ne tirait aux pigeons, mais en plaine, ou au bois, il ne connaissait pas de maître. Fermement planté sur ses jambes, avec son chargeur derrière lui, portant un fusil de rechange, il tenait, dans les battues premières des environs de Paris, son rang parmi les plus célèbres tireurs. On le comptait au nombre des quatre premiers grands fusils. Les arbitres qui classaient le mérite cynégétique avaient, entre le comte Clary, lord de Grey, et lui des hésitations. Et, pour le tir en rase campagne, devant soi, sans artifice, sans repérage préparé, il paraissait bien qu'il fût le plus fort. Ce blasé, qui tirait ses six mille cartouches par an, et devant lequel tout faisan, qui passait à portée, était un oiseau abattu, trouvait des plaisirs tout particuliers à la chasse de Kéranou. Jamais il n'avait manqué de venir passer six bonnes semaines, chez ses amis de Bretagne. Il y reprenait de la force, de la santé pour son hiver, et puis il y trouvait Ursule.

Mlle Gréhel de Kéranou, sortie du couvent de Quimper, à la mort de son père, pour rejoindre son frère Hervé et tenir la maison, était une jeune personne de vingt ans, très simple, très calme, ayant eu, pour la vie religieuse, une vocation que les événements avaient modifiée, mais qui donnait à toutes ses actions, et même à ses paroles, une douceur et une gravité qui imposaient à tous le respect. L'abbé Choucas l'adorait ; les bonnes femmes de ce pays sauvage avaient voué à la demoiselle de Kéranou une affection faite de déférence pour son rang et de reconnaissance pour ses bontés. Quand il y avait une misère à soulager, uné maladie à soigner, le premier mouvement de chacun était de venir à Kéranou. Nul n'avait jamais manqué d'y trouver soins ou

secours. Il existait, entre les humbles penchés vers la terre et ceux qui sont considérés comme des seigneurs, une solidarité touchante. Il n'était pas rare d'entendre un vieux paysan dire à Hervé :

— Ah! mon grand-père a fait le coup de fusil avec le vôtre, du côté de Machedoul, il y a longtemps. C'était un solide que M. Gréhel, et, s'il n'est pas resté à la Pénisnière, ça n'a pas été la faute des rouges.

Pour ce petit-fils de chouan, les rouges d'alors, c'étaient les soldats de Louis-Philippe.

Tous ces sentiments traditionnels, fortifiés par des services quotidiens et une sollicitude sans cesse éveillée, faisaient à Mlle de Kéranou une situation exceptionnelle dans le pays. Si Hervé avait eu des ambitions politiques, ses paysans l'auraient suivi aveuglément, mais il avait l'unique souci de sa tranquillité. Il restait chez lui, à cultiver ses terres, à améliorer la condition sociale des habitants du pays, et à faire avec l'abbé Choucas des recherches archéologiques, qui promettaient à l'ouvrage sur les antiquités armoricaines une documentation remarquable. En attendant, il caressait un projet très simple et fort sage, qui consistait à marier sa sœur avec son ami. Mlle de Kéranou ne se doutait nullement des rêves matrimoniaux faits, pour son compte, par son frère. Elle trouvait Roland, très bon garçon, s'étonnait un peu qu'on le jugeât si beau. Elle se bornait avec lui à la franche amitié. Elle avait tellement l'habitude de parler librement, en sa présence, que le jeune homme n'ignorait rien des plus petits incidents de sa vie, et qu'il pouvait se flatter de lire dans sa pensée.

Elle lui plaisait infiniment. Il y avait, entre cette jeune fille franche et simple et les demoiselles compliquées, inquiétantes, qu'il avait l'habitude de rencontrer dans le monde, le même contraste qu'entre les landes fleuries de bruyères roses et de genêts d'or de la Bretagne et les jardins artificiels, morbides et charmants de Paris. Il connaissait trop les jardins pour ne pas préférer la laude. Mais c'était un étrange garçon, qui, tout en pensant à Ursule, s'occupait d'Annic, tant un joli minois exerçait de séduction sur lui. Et puis Annic était si farouche qu'il prenait un amusement singulier à la guetter, à la surprendre. C'était encore de la chasse. Et, comme à l'autre, il était, à cette chasse-là, passé maître.

De là ses mauvaises dispositions à l'égard

de Cloarec. Cela passait sa compréhension que cette jolie fille eût un faible pour ce vilain drôle. Il n'avait pu se défendre de le lui dire, et elle en avait triomphé. Car elle paraissait éprouver contre Roland autant d'animosité que le beau Parisien en ressentait contre son galant. Elle l'évitait avec autant de soin qu'il en mettait à la chercher. Et, lorsque, croyant la tenir dans un coin, il se préparait à lui conter fleurette, elle parvenait à lui échapper, c'était avec un rire



LE BAISER.

Annic poussa une sourde exclamation, se raidit et trembla. (Page 8, col. 1.)

presque insolent, qui exaspérait Roland. Un jour qu'il avait réussi à lui parler, pendant quelques minutes, dans la buanderie, la voyant rouge et furieuse, prête à l'invective et à la menace :

— Voyons, Annic, ma petite. Qu'est-ce que je t'ai fait? On dirait que tu me détestes....

— Oui, je vous déteste! fit-elle, les yeux étincelants, parce que vous me tourmentez! Qu'est-ce que vous voulez de moi?

— Je veux t'embrasser, tout simplement.

— Ma figure n'est pas pour vous!

— Elle est pour Cloarec, n'est-ce pas?

— Pour lui, ou pour un autre, si ça me plaît. Mais pas pour vous!

— Es-tu mauvaise! Je ne te mordrai pas, ne crains rien!

— Vous croyez peut-être que les filles de ce pays-ci sont faites pour votre caprice, comme vos mijaurées de Paris? Détrompez-vous?

— Ah! c'est de là que vient le vent? On t'a raconté des histoires sur mon compte!

— Oui, monsieur, qui en rit avec l'abbé Choucas, et Le Pouldu, cet imbécile, qui est en admiration! devant vous, et qui dit en faisant des yeux blancs : « Toutes les femmes de Paris, mademoiselle Annic, toutes! »

— Il exagère, ma petite. Quelques-unes, tout au plus! Très peu, je t'assure, et qui ne te valent pas!

— Oui! Allez, hypocrite que vous êtes! Peu ou beaucoup, que m'importe! En tout cas, pas les femmes d'ici!

— Ma foi, tu as raison. Elles sont trop méchantes, trop hargneuses. Elles ont des piquants, comme les ajoncs. On ne peut pas les approcher. Bonsoir!...

Il fit mine de s'en aller. Elle marcha à sa suite, fière de le voir battre en retraite. Ses manches relevées montraient ses jolis bras nus un peu hâlés par le soleil. Elle tenait dans sa main une boule de bleu, enfermée dans un linge et prête à être mise dans le cuveau à lessive. Arrivé sur le seuil, Roland se retourna, saisit la Bretonne par les épaules, et, la tenant contre lui, il l'embrassa vivement. Elle poussa une sourde exclamation, se raidit, trembla. Une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, ses yeux se voilèrent, et brusquement, comme brisée, elle s'abandonna, la tête sur l'épaule du jeune homme. Il n'abusa pas de sa victoire. Et, au bout d'un instant, Annic, reprenant possession d'elle-même, se laissa tomber sur un escabeau, cacha son visage dans ses mains et répandit un torrent de

larmes. Lui, très amusé de ce trouble, un peu ému de cette douleur, toucha du doigt le front de la petite Bretonne, et doucement :

— Eh bien! Les fleurs d'ajoncs, malgré leurs piquants, on arrive à les respirer tout de même. Allons! Calme-toi, nigaude. Te voilà bien malade pour t'être laissée embrasser et pour avoir montré que cela ne t'était pas désagréable!

A ces mots Annic releva la tête, lança un regard noir à Roland. Et, sans vouloir l'écouter un instant de plus, elle se sauva dans le jardin.

La semaine suivante, comme M. de Fréville, rentré de la messe avec Hervé et Ursule, faisait un tour dans le parterre, en attendant que l'abbé Choucas vint déjeuner, ainsi qu'il en avait l'habitude tous les dimanches, le prêtre entra par les communs, au lieu de se présenter à la grille d'honneur, et, avisant le Parisien, qui déambulait au soleil, se dirigea vers lui.

— Ah! monsieur le curé, voilà du beau temps! Pas un nuage, et un petit vent léger qui dilate le cœur.

— Nos automnes de Bretagne sont admirables. Mais venez un peu par ici, grand chasseur, que je vous dise trois mots, tandis que nous sommes seuls....

— Ah! mon Dieu! que se passe-t-il?

— Rien encore. Mais il pourrait se passer des choses très fâcheuses, si vous n'étiez pas raisonnable.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends... Je voudrais surtout me faire entendre de vous, sans toucher au vif du sujet... Une de mes pénitentes est venue se plaindre à moi... Mon Dieu! se plaindre n'est pas le mot exact... Elle ne se plaint pas, la pauvre enfant, mais elle voudrait obtenir de vous sa tranquillité... Je me suis chargé, à contre-cœur, de sa requête... Vous comprenez combien elle m'a paru délicate... Je ne pouvais cependant pas me récuser... Mon devoir me forçait à accepter... Enfin je me suis chargé de vous faire des représentations très humbles, croyez-le bien, et je suis convaincu que vous en tiendrez compte....

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites, fit Roland, égayé par l'embarras du bon prêtre... De qui s'agit-il?

— De la petite Annic, qui est venue me confier ses soucis...

— En confession?

— Eh non! Je ne vous en parlerais pas.

— Et cette petite sotte prétend que je m'occupe d'elle?...



CHEZ CLOAREC.

Dans la clairière du bois de Quirec, se dressait la cabane de Cloarec, le sabotier. (Page 10, col. 1.)

— L'aurait-elle rêvé ? Ce serait parfait !

— Voilà bien des affaires pour un simple badinage !

— Ah ! vous voyez !... C'est que ce qui est badinage, pour un homme tel que vous, paraît une énormité à une simple fille comme elle... Enfin, badinage ou non, promettez-moi de ne plus recommencer.

— Soyez en paix, Monsieur le curé, je vous le promets....

— En bien, tant mieux ! Voyez-vous, je n'aurais pas été sans inquiétude, si vous aviez persisté...

— Ah ! ah ! Cloarec, n'est-ce pas ?

— Oui, Cloarec... Nos gars sont les meilleurs fils du monde, mais il ne faut pas toucher à ce qui leur appartient, ou à ce

qu'ils croient leur appartenir.

— Et Annie appartient à Cloarec ?

— Il l'épousera dans quelques mois.

— C'est l'affaire de cette petite. Mais

vraiment, est-ce que vous voyez là une union bien assortie ?

— Vous en jugez avec vos idées d'homme raffiné. Que voulez-vous que devienne cette enfant, si elle n'épouse pas un paysan ? Faut-il l'envoyer à la ville ? Vous savez d'avance comment elle y tournera. Il convient qu'elle suive sa destinée, qui est humble et monotone. Heureusement pour elle, le démon de la vanité ne l'a pas visitée. C'est une simple. Elle est laborieuse, elle vivra sage, à sa place dans la société, ce qui n'est pas un résultat méprisable. Et ne la plaignez pas. Elle se trouvera plus à l'aise dans la chaumière que dans le château. Elle a eu plus d'efforts à faire, pour se plier aux exigences de la vie auprès de ses maîtres, qu'elle n'en aurait à faire pour s'accommoder aux nécessités de l'existence rude et malaisée auprès de Cloarec. Son éducation, son affinement, tout cela n'est qu'apparence....

— Et la réalité, c'est Cloarec ? Grand bien lui fasse ! Alors, cette petite est condamnée à devenir rapidement, de la femme qu'elle est, la femelle qui gîte dans les chaumières de vos villages, ridée, tannée, crasseuse, buvant de l'eau-de-vie de cidre, fumant la pipe.... Pouah !

— Oui, pouah ! Allons ! cette petite n'est pas votre affaire, vous vous en rendez compte ! Aussi bien, laissez-la à sa vocation, qui est d'épouser Cloarec, et ne l'exposez pas à être obligée, pour vous avoir écouté, de se sauver à Lorient ou à Quimper, et de finir dans une condition plus misérable que celle dont vous la plaigniez, à l'instant même.

— Ainsi soit-il.

Ils reprirent, en causant, le long des plates-bandes de fleurs, le chemin de la maison, où la cloche sonnait gaiement pour le déjeuner.

Dans une clairière du bois de Guirec, se dressait la cabane de Cloarec. Le sabotier avait, sur une largeur de cent mètres carrés, brûlé la bruyère qui tapissait le sol, et, avec des baliveaux de hêtre recouverts de mottes de terre, s'était construit un abri spacieux et bien clos. Une porte en planches fermait la cabane. Par le toit, passait un tuyau, d'où s'échappait une légère fumée bleue, qui prouvait que le repas du soir popotait dans l'âtre, pendant que le sabotier travaillait en plein air. Il était, en effet, assis sur une souche énorme, tenant entre ses genoux un sabot qu'il creusait adroitement avec une gouge. A deux pas de lui, un gros chien, mâtiné de berger et d'épagneul, dormait dans la noire poussière. Au bout de la clairière, auprès d'une source, des ruines rongées par les ronces, montraient de vagues assises de pierres et des fûts de colonnes brisées. Le petit ruisseau, qui s'échappait de la source, passait à côté de la cabane de Cloarec et se perdait sous la hêtrée. Un silence profond régnait dans ce lieu sauvage. Pas un grincement de charrue révélant la présence d'un laboureur prochain ; pas un bruit de sonnailles ; pas un claquement de fouet lointain sur une route ; pas un cri de berger rassemblant son troupeau. C'était la solitude complète et morne.

UNE VISITE CHEZ LE SABOTIER MYSTÉRIeux.

Cloarec, retirant sa courte pipe noire d'entre ses lèvres, frappa le fourneau éteint sur la souche qui lui servait de siège, et, se levant, alla poser auprès de sa cabane la paire de sabots qu'il venait de finir. Au même moment, son chien, brusquement tiré de son sommeil, ouvrit les yeux, remua les oreilles, puis dressa la tête. Un léger murmure de voix se faisait entendre dans l'éloignement. Cloarec prononça en patois trois mots brefs. Le chien se mit sur ses pattes, et partit au galop. Au bout d'un moment, le sabotier entendit des aboiements, et, sans plus se préoccuper, il entra dans sa cabane, ressortit tenant d'une main un plat plein de pommes de terre, de l'autre une miche de pain noir. Il se rassit sur la souche de hêtre, et se prépara à manger. Le soleil, haut dans le ciel, était à la moitié de sa course. Au travers de l'épais et froid feuillage des hêtres, il dardait ses rayons sur la clairière et faisait briller comme une lame d'acier l'eau claire du petit ruisseau. Des pas résonnèrent dans le sentier, qui, par les genêts et les bruyères,

conduisait à la cabane de Cloarec, et l'abbé Choucas, accompagné par le beau Roland, parut à la lisière du bois. Le chien, escortant le prêtre, marchait en remuant la queue, comme pour dire à son maître : « C'est un ami ». Le sabotier, sans se lever, toucha son bonnet, et détendit par une sorte de sourire les lignes dures de son visage. Il prononça, dans le dialecte gaël, quelques paroles à l'adresse du curé. Mais celui-ci répondit en français :

— Monsieur ne comprend pas notre patois, mon ami ; il ne serait pas poli de nous entretenir devant lui, comme s'il était un étranger. »

Cloarec eut un mouvement de sourcils très expressif qui signifiait clairement : « N'en est-il pas un ? » Mais il déféra au désir de l'abbé Choucas et dit :

— Vous voilà en promenade, monsieur le recteur... Ne vous attardez pas trop, il pleuvra ce soir. Les crapauds commencent à chanter et les roches de Guirec sont mouillées...

— Voilà un phénomène des plus curieux, monsieur le vicomte, dit le curé. Dans les fonds du bois de Guirec s'élèvent des pierres druidiques qui offrent cette particularité de suer, c'est le mot, lorsque le temps doit se mettre à la pluie. Quand on passe auprès de ces pierres, on n'a qu'à les toucher, et, suivant qu'elles sont sèches ou humides, le temps sera beau ou mauvais. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'en 1870, avant la déclaration de guerre, les roches de Guirec, pendant plusieurs jours, suèrent un liquide rougeâtre comme du sang.

— Mon père l'a vu, lui, et me l'a conté, dit gravement Cloarec. Et, à la fin de la campagne, lors d'une bataille où les gars de Bretagne furent tués en grand nombre, le petit étang de Lesguiren, qui est près des roches, devint tout rouge.

Le beau Roland eut un sourire.

— Il y a sans doute du fer dans la composition du sol, dit-il et, à certains moments, l'eau peut se teinter et devenir couleur de rouille. Vos Bretons, épris du merveilleux, n'en ont pas demandé plus pour voir là un phénomène divinatoire.

Cloarec fronça le sourcil, eut un léger mouvement d'épaules, puis, sans vouloir continuer l'entretien, il retourna à son poëlon et à ses pommes de terre. Le curé et Roland s'avancèrent vers les ruines, et les examinèrent en silence, puis l'abbé Choucas dit :

— Ce sont certainement des restes de

construction phénicienne. Il est reconnu que les marins de Tyr vinrent sur les côtes de Bretagne, pour y faire du commerce, et s'y établirent, avant la conquête de la Gaule, par César. Le passage des légions romaines ne fut pas assez prolongé pour que les Latins, toujours si pressés à construire, aient eu le loisir de laisser dans le pays des traces de leur passage. La religion druidique, dédaigneuse des temples, n'entretint pas celui dont nous avons les restes sous les yeux.

Le prêtre, dans ses mains, souleva un fragment de chapiteau sur lequel des traces de sculpture très nettes se voyaient, et, du doigt, indiquant à Roland une ligne du dessin :

— Voyez, n'est-ce pas une tête d'ibis? Rien dans la sculpture romaine, ni dans le style gothique ne ressemble à ces formes-là. L'Orient a passé par ici. Il ressort de toutes nos recherches que la construction dont nous foulons les vestiges était un temple dédié à Baal ou Bélus... le mauvais esprit, comme le croyaient les Hébreux qui, de Baal, avaient fait Belphégor et Belzébuth, noms sataniques, ainsi que vous le savez... En résumé, il est probable que Baal était considéré par les anciens comme le créateur de la matière, car les Grecs l'identifiaient à leur Zeus, et les Latins à leur Jupiter...

Roland, pendant cette douche d'érudition théologique, avait pris dans son veston un étui d'argent et, sans sourciller, allumait une cigarette.

— Vous ne m'écoutez pas, monsieur le vicomte, fit l'abbé Choucas d'un ton de reproche.

— Si, très bien! Je vais vous répéter tout ce que vous m'avez dit sur Baal, Bélus, Belphégor, Belzébuth...

— Ça ne vous intéresse pas, tout ça?

— Prodigieusement! Cela me rappelle une féerie du Châtelet, où une chanteuse, qui était faite comme une divinité, paraissait en costume de Méphisto, avec un maillot rouge, et chantait un rondeau étonnant...

— Oh! s'exclama le prêtre, en levant les bras au ciel.

— Allons, monsieur le curé, ne vous frappez pas! Au fond, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que les Assyriens soient venus sur ces côtes, il y a plusieurs siècles, et y aient construit un temple, aujourd'hui en décombres?... Là! Franchement, quel intérêt cela peut-il présenter pour moi, excepté d'avoir le plaisir de me promener, avec vous, dans la campagne, et de constater combien vous

êtes ferré sur l'archéologie armoricaine?

— Vous m'écoutez par pure politesse! constata amèrement l'abbé. Vous aimeriez mieux parler chasse avec Le Pouldu, ou même avec Cloarec?

— Vous exagérez. Mais si vous pouviez habilement faire causer le drôle qui est là sur le compte du fameux loup dont il a été question hier soir, j'en aurais quelque satisfaction.

— Il va être fait ainsi que vous le souhaitez. Cloarec, écoute un peu.

Lesabotier, soigneusement, posa son poëlon, et, mâchant sa dernière bouchée avec lenteur, s'approcha des deux hommes.

— Qu'est-ce que c'est, Cloarec, que l'histoire du loup de Guirec, et qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'on raconte?

— Il y a, fit le Breton, comme avec un peu de répugnance à s'expliquer, il y a d'abord le loup, qui existe vraiment... et qui est, sous votre bon plaisir, une louve pareille à toutes les louves, un peu plus grande et plus forte, parce qu'elle est très vieille...

— Pourquoi dis-tu que c'est une louve? Comment le sais-tu?

— Le piqueur du louvetier de Saint-Pol pourrait peut-être vous renseigner d'après le pied...

— Depuis combien de temps cet animal est-il dans le pays? questionna Roland.

Cloarec dit rudement :

— Ça ne regarde que les gens du pays.

— Dont il mange les moutons!... Pardieu! Un étranger serait bien niais de se donner le souci de courir après cette bête, pour la détruire!

— Depuis combien de temps la connais-tu, toi, Cloarec? demanda le curé.

— Il existait un grand loup, au bois de Maria-Ker, depuis deux ans. Est-ce le même? On le dit, et je le crois. Il a pareille couleur, pareille taille, pareilles habitudes. Il ne s'attaque qu'aux mêmes gens...

— Quoi! Fait-il des exceptions, dans les dommages qu'il cause aux habitants?

— Oui, sans doute, monsieur le recteur. Il n'a jamais pris un mouton, ni une poule, au métayer de Griverec... Et celui de Pol-raz a été presque ruiné par lui...

— C'est donc que le métayer de Griverec se défend mieux que celui de Pol-raz.

— Celui de Pol-raz a tiré plus de dix fois la bête. Celui de Griverec, jamais.

— Dis donc, Cloarec, voilà un loup qui me fait l'effet de ne pas marcher sur quatre pattes, mais sur deux jambes! Tu crois aux loups qui raisonnent et qui se vengent?

— Monsieur le recteur, j'y crois si bien

que je ne tirerais pas sur le loup de Guirec, pour cent litres d'eau-de-vie ! Vous savez bien que les petits des loups se souviennent de ceux qui ont tué leurs parents, et qu'ils les attaquent. Pobeguén, le cantonnier, a été dévoré, un soir d'hiver, sur la lande, il y a cinq ans, par des louveteaux dont il avait aidé à tuer la mère...

— Pobeguén était un ivrogne, qui est mort d'une congestion, par un grand froid, en revenant de la foire, et qui a été retrouvé au bout de quelques jours, en déplorable état... Il avait le visage rongé... Mais était-ce par des loups, des renards ou des rats ? Les gendarmes ont dit que c'étaient des chiens !

— On a dit ce qu'on a voulu. Mais il ne fait pas bon tourmenter les loups.

— C'est avec des superstitions comme celles-là que les campagnes ont été, si longtemps, ravagées, dit Roland à l'abbé. Il n'y a plus de loups, en France, que dans vos pays... ou sur la frontière de l'Est, dans les grands bois qui communiquent avec les massifs de la Harth. Mais, sacrebleu, puisque ce loup est un animal de légende, il aura à compter avec moi. Et je lui mettrai de mon plomb dans la peau.

Cloarec eut, dans la figure, un pli narquois qui chez lui correspondait au sourire, et, prenant sa plane, il commença à équarrir une bille de hêtre, à grands coups. Les copeaux blancs sautaient autour de lui, et, de sa bouche, sortait un petit sifflement, comme en ont les maquignons, quand ils veulent calmer un cheval rétif.

— Et si je te demandais de me montrer le fort du loup de Guirec, demanda Roland au sabotier, me conduirais-tu ?

Cloarec eut un air grave, il s'arrêta de travailler, et, d'une voix sourde, il prononça quelques mots en patois.

— Que dit-il ?

— Ah ! c'est un dicton de Bretagne, presque intraduisible. Cela peut cependant s'expliquer ainsi : chevelure de fille et peau de bête sont plus faciles à convoiter qu'à prendre...

— Qu'est-ce que vient faire là-dedans cette chevelure de fille ? fit Roland avec un commencement d'irritation.

Cloarec se remit à tailler et à siffler, comme s'il demeurait totalement étranger à ce qui se disait devant lui.

— Ce garçon est-il idiot ?

Le curé prit Roland par le bras, et l'attira à quelques pas :

— Laissez-le tranquille. Je suis fâché de vous avoir amené ici. Allons ! bonsoir,

Cloarec.... Tout cela est pour plaisanter : le loup et le reste....

— Bonsoir, monsieur le recteur. Si c'est pour plaisanter, tant mieux.

OÙ IL EST QUESTION DU MARIAGE DU BEAU ROLAND.

Dans le parterre, avant le déjeuner, Hervé, fumant une cigarette, se promenait avec Ursule. Mlle de Kéranou, dédaigneuse de l'ombrelle, exposait son front aux rayons du soleil d'automne, et marchait à pas comptés, écoutant son frère.

— Ma chère, il faut te décider. Si tu consens à entrer dans mes vues, je causerai avec Roland, et vous prendrez des engagements définitifs. Cette situation-là ne peut se prolonger....

— Pourquoi ?

— Parce que Roland a un an de plus, chaque fois qu'il revient ici... Et que si je te laisse à tes irrésolutions, il n'y a pas de raison pour que vous n'ayez pas, l'un et l'autre, des cheveux gris, quand vous vous déciderez, si vous vous décidez....

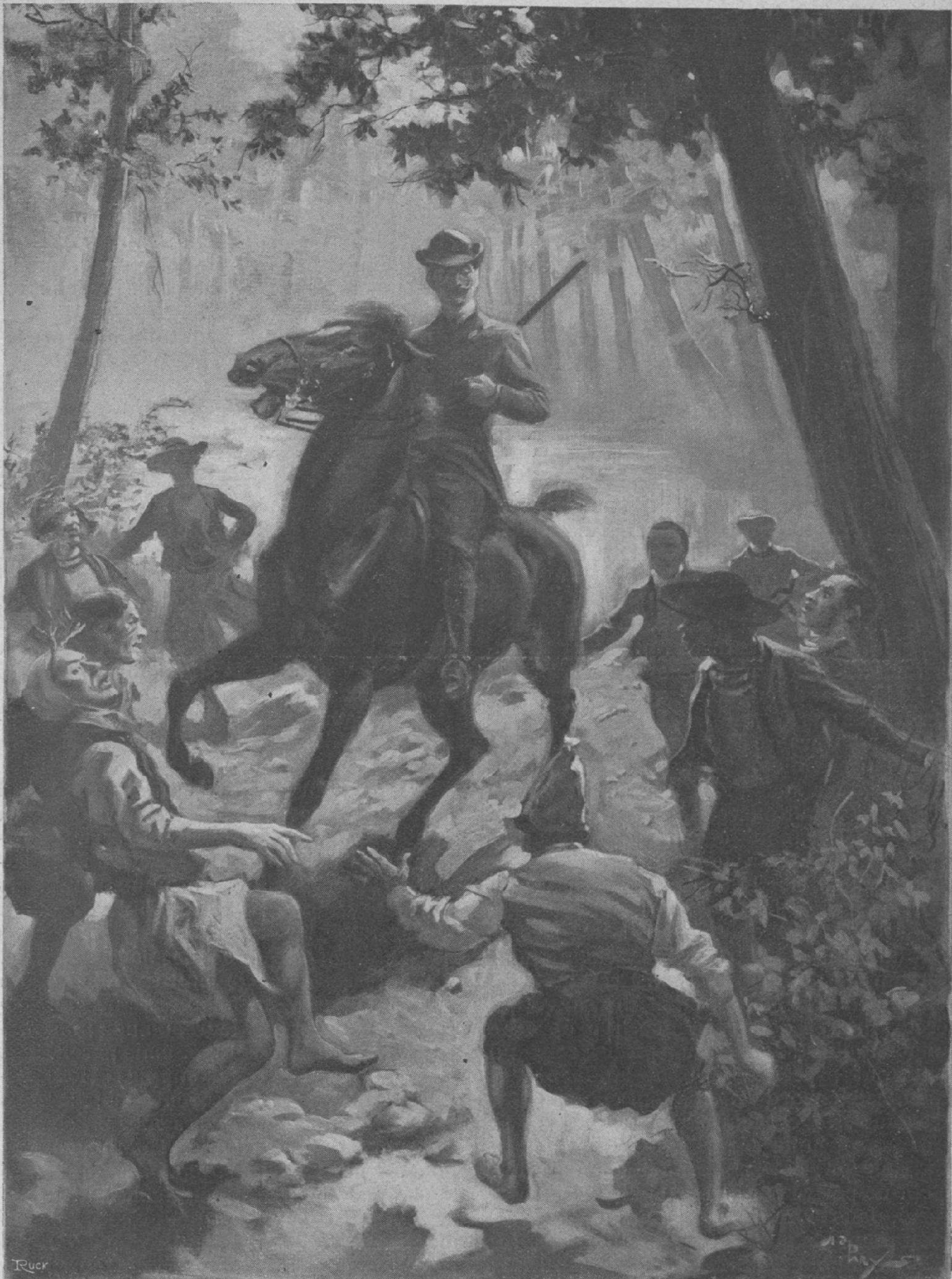
— C'est justement cette indécision qui me donne à réfléchir, dit gravement Ursule. M. de Fréville ne me paraît pas entraîné vers le mariage par un goût très véhément. Il s'accommode fort bien de son existence de garçon, et ne manifeste aucunement l'intention d'en changer.... Moi, de mon côté, je me trouve très heureuse et je ne suis pas sûre du tout que je ne regretterais pas ma liberté.... Roland est un charmant garçon, très simple, très facile à vivre, très affectueux, quand il est ici, au fond de la Bretagne. Comment serait-il à Paris, repris par son monde, ses habitudes, ses plaisirs ? On m'a laissé comprendre qu'entre le Roland que nous voyons ici, et le Roland que l'on connaît là-bas, il y a de telles différences, qu'il est presque impossible de croire que ce soit le même.... Or, M. de Fréville, marié, n'habitera pas la Bretagne. Il sera donc le Roland que j'ignore, et qui, si je ne me trompe, n'est pas le meilleur des deux. Tout cela m'inquiète, je ne te le cache pas.

— Alors, ce mariage ne se fera jamais, soupira Hervé d'un air découragé. Et sa réalisation était mon plus cher espoir.

— Hervé !

— Oh ! ce que j'en dis n'est pas pour te presser ou t'entraîner. Tu sais que je ne te contraindrai d'aucune manière. Mais ce projet d'unir ma sœur à mon plus cher ami, et de finir ma vie entre eux, m'était doux.

— Tu viendrais donc à Paris, toi aussi ?



LES POULPICANS.

Ils formèrent un cercle autour du cavalier qui les attendait, et, démoniaques, hurlant, ils tournèrent en se tenant par les mains dans une ronde frénétique. (Page 20, col. 2.)

— Pourquoi non ?

— Je ne te vois pas du tout, hors de Kéranou.

— Mais j'ai vécu longtemps à Paris. Je ne me suis installé à poste fixe en Bretagne qu'à la mort de notre père, il y a six ans, et parce qu'il fallait remettre en ordre notre fortune dont l'administration avait été un peu négligée... Je me suis fait campagnard, et j'avoue que j'y ai trouvé une grande satisfaction. Mais ce n'était pas mon goût. Je n'ai agi ainsi que par nécessité...

— Avoue aussi que tu tenais à te rapprocher de moi...

— Assurément. Mais, aujourd'hui, rien ne m'empêcherait de retourner à la ville. Nos métairies sont toutes en bonnes mains. Ici, nous ne dépensons rien. Je pourrais passer les six mois d'hiver et de printemps à Paris. Vous viendrez vous installer à Kéranou, pendant l'été et l'automne. Cela est d'une réalisation très facile. Mais il faut d'abord que tu te décides, et tu ne parais pas du tout en train de répondre : oui.

— C'est vrai.

— Es-tu donc résolue à ne pas te marier ? Car si tu refuses Roland, tu refuseras tous nos jeunes gens des environs.

— Le grand malheur, quand je ne me marierais pas ?

— Ah ! Alors, rester vieille fille ?

— Tu veux bien rester vieux garçon !

— Cela n'a aucun rapport.

— Nous continuerons à vivre ensemble.

— Et Kéranou, à qui sera-t-il, après nous ? Le but de la vie n'est point de passer égoïstement sur la terre, sans laisser rien derrière soi. Il faut constituer une famille, pour rendre à des enfants ce que nos parents ont fait pour nous. C'est cette chaîne ininterrompue d'êtres successifs, rattachés les uns aux autres par le lien du sang, qui crée l'intérêt de l'existence. On éprouve une singulière douceur à penser à ceux qui nous ont précédés, et dont l'influence se manifeste encore si nettement en nous, par les goûts, le caractère, les tendances. Et c'est une grande sécurité de se dire : ceux qui suivront continueront ce que j'ai fait. Tout ne périra pas de moi, puisque je laisserai, dans le monde, des continuateurs de mon nom, de mon sang, de mon œuvre. Ah ! Ursule, la tradition, quelle force ! Et nous consentirions bénévolement à la rompre ?

— Tu es aristocrate et catholique, mon frère, mais va donc tenir ce langage à nos gens d'aujourd'hui !

— Ils m'ennuient, les gens d'aujourd'hui !

— Il faut bien que tu les supportes, cependant.

— Difficilement !

— Tu es un homme du passé. Si les idées n'avaient pas changé, et si tout ce que tu viens de dire pouvait encore se faire, tu aurais raison, et il n'y aurait pas à hésiter. Je devrais me plier à ce prolongement de la race qui est un devoir pour nous. Mais serait-ce un beau présent à faire aux héritiers de notre nom et de notre sang, que de les jeter dans la société telle qu'elle est constituée aujourd'hui ?

— Voilà que tu deviens nihiliste, à présent ?

— Ah ! Je reste une pauvre fille qui ne voit pas très loin, et qui raisonne assez mal. Cependant, il me semble que j'ai, tout de même, un certain sens des réalités... L'avenir m'effraie. Je ne sais pas où va notre société. Il me semble que des cataclysmes se préparent. Vous causez librement devant moi, notre cher curé, M. de Fréville et toi. Eh bien ! Il résulte de tout ce que j'entends que, pour être raisonnable, en face des difficultés qui s'annoncent, il faudrait n'avoir à compter que sur soi et avec soi. Voilà ce que signifient les paroles que tu m'as reprochées.

Hervé, soucieux, ne répondit pas. Il marcha en réfléchissant, puis au bout d'un temps :

— C'est pour cela qu'il faut attirer Roland à nous et l'attacher à notre pays. Ce sera peut-être, dans notre pauvre et rude Bretagne, au bord de la mer, parmi les pêcheurs et les sauniers, que nous trouverons tous le refuge contre le bouleversement social qui se prépare. Nous redeviendrons ce que furent nos pères : des paysans vivant de la terre. Déjà je cultive, ainsi qu'un simple métayer, et nos gens me considèrent comme un des leurs, un peu plus instruit, un peu plus raffiné, mais pareil, tout de même, par les goûts simples et les habitudes laborieuses. Ils savent que je saurais conduire une charrue, et semer un champ. Ils apprendraient à aimer Roland, comme nous, et nous vivrions, paisibles, de l'existence ancienne, travaillant, chassant, libres et heureux. Tu vois que c'est l'envers même du tableau que tu viens de me tracer, que je te dépeins à mon tour. Il est aussi sincère et plus séduisant. On y retrouve un peu d'espoir pour l'avenir, et quelque sécurité pour le présent, à la condition de rester modeste et simple. Nous le sommes déjà. Nous n'au-

rions aucun effort à faire pour continuer.

— Mais ton ami ?

— Ah ! Ne sera-t-il pas contraint de faire de nécessité vertu. Crois-tu que, dans dix ans, il sera possible de vivre en France autrement que de son travail ? Heureux

encore, si nous avons le choix de nos occupations ! Et si nos maîtres de demain n'émettent pas la prétention de nous imposer notre tâche !

Je crois que la forme socialiste de gouver-

ner

de ses appétits matériels, il paraît ne plus s'intéresser à rien. Manger, boire et dormir, voilà à quoi il borne ses ambitions. Il n'a plus d'idéal. S'il ne se réveille pas brusquement de sa somnolence, c'est un peuple fichu !

— C'est ce que dit notre bon abbé.

— Il est payé pour ne pas avoir confiance. Mais que dire, ma chère, d'un pays entouré d'ennemis, qui ne peut vivre qu'à la condition d'être bien armé, et qui devient antimilitariste ? Que penser d'un pays où le sol est morcelé en millions de parcelles, appartenant à des possesseurs différents, et qui accepte qu'on lui parle de l'abolition de la propriété ? Qu'espérer d'un pays où chaque habitant a un bas de laine, plus ou moins bien rempli de ses épargnes, et qui écoute les charlatans qui lui parlent de la socialisation de la fortune publique ? N'est-il pas fou ? Ou bien alors ne comprend-il pas ce qu'on lui dit ? Et il est imbécile ! Tu m'avoueras que l'alternative n'est pas séduisante.

— Le bon sens prendra le dessus. La leçon des faits sera efficace.

— A quel prix ? Faudra-t-il nous ruiner pour nous faire comprendre que les principes qu'on nous prône conduisent au désastre ? Il sera bien temps de s'en apercevoir, quand ce sera fait ?

— As-tu vu le nid de pierrots qui était logé dans le chêneau des communs et que j'ai fait détruire par le jardinier ? Les oiseaux, en voyant renverser leur abri, poussèrent d'abord des cris désespérés, puis ils se réfugièrent dans les arbres voisins. Dès le lendemain, il se remettaient au travail et, avec de nouvelles brindilles, de nouvelles pailles, à la même place, ils ont reconstruit le nid renversé. Pourquoi les hommes ne seraient-ils pas aussi persévérants que les oiseaux ?

— Voilà bien de la philosophie et de la politique, à propos de mariage, dit Hervé en riant.

— Eh ! nous nous donnons peut-être



CE GARÇON EST-IL IDIOT ?

Clarec se remit à tailler et à siffler comme s'il demeurait étranger à ce qui se disait devant lui. (Page 12, col. 1.)

nement, à laquelle nous paraissions ne pas pouvoir échapper, sera la plus oppressive qu'on ait jamais subie.

— Alors elle sera précaire. Ce peuple-ci ne se laissera pas tyranniser longtemps !

— Il est devenu bien veule ! En dehors

beaucoup de souci, pour décider d'un avenir auquel le principal intéressé ne paraît pas songer du tout. Car, tu m'avoueras que si ton ami Roland a les mêmes intentions que toi, en ce qui me concerne, il ne les a jamais manifestées d'une façon claire. Il est aimable, cordial, bon garçon, mais, est-ce suffisant ?

— Voudrais-tu de la passion ?

-- Ma foi, non. Cela ne dure jamais.

Un bruit léger sur le gravier, derrière eux, interrompit les causeurs. Hervé et Ursule se retournèrent. C'était Roland qui rentrait de son excursion avec l'abbé Choucas. Il s'approcha, serra affectueusement la main du frère et de la sœur, et gaiement :

— Eh bien ! votre curé m'a montré ses ruines... Il y voit ce qu'il veut, mais tout autre que lui n'y peut découvrir qu'un amoncellement de pierres recouvertes par les ronces. Vestiges de temple phénicien... Grand bien lui fasse ! Ce que j'ai vu de plus réel, c'est le fameux Cloarec... Il a la mine basse d'un coquin et l'air abruti d'un ivrogne...

— Ne vous y trompez pas, fit Ursule. Il est loin d'être sot... Mais il a horreur des étrangers, comme tous nos gars, en général...

— Comment votre gentille Annic peut-elle supporter que cet affreux drôle s'occupe d'elle ?

— Eh ! c'est le coq du pays ! dit Hervé. Aux assemblées, il n'y a pas de lutteur plus vigoureux, de danseur plus infatigable. Les filles se le disputent. Si Cloarec voulait, il pourrait épouser la fille du père Lemouël, le métayer de Plouësnan, qui a du bien, lui simple sabotier... Mais il aime Annic qui n'a pas le sou. C'est une sorte de fantaisiste, pas du tout méprisable... Seulement, il faut le comprendre... Et pour cela, il faut commencer par obtenir sa confiance, ce qui n'est pas facile, car il n'y a pas d'être plus soupçonneux.

— Et vous honore-t-il de sa confiance ? demanda le jeune homme avec ironie.

— Sans doute, et depuis longtemps. C'est lui qui m'a taillé mes premiers sabots, pour aller dans le jardin, les jours de pluie. Et il avait eu soin d'incruster dans la semelle les signes qui portent bonheur.

— Qu'est-ce que c'est que ces signes-là ?

— Ah ! voilà ! Il n'y a que certains sabotiers qui les connaissent. On se lègue ces secrets de père en fils, sans jamais les divulguer. Il paraît qu'en gravant certains

signes dans le bois du sabot, on peut faire casser la jambe à celui qui le porte, lui donner des varices, et lui procurer toutes les malchances. Et, avec certains autres signes, on assure la marche, jusqu'à empêcher les filles de faire le moindre faux pas...

— J'imagine qu'il a dû offrir de ces sabots-là à sa gentille promise...

— N'en doutez pas !

La cloche du déjeuner interrompit l'entretien. Ursule, son frère et Roland se dirigèrent vers la salle à manger.

Il était une heure de l'après-midi, et Roland fumait un cigare, en prenant son café dans le cabinet d'Hervé, lorsque, laissant ses sabots à la porte, le piqueur Le Pouldu entra à la muette en marchant sur ses chaussons.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? dit M. de Kéranou, en voyant l'air encharibotté de son serviteur.

Le Breton cligna des yeux, se gratta furieusement la tête, et à voix basse :

— Monsieur, on a eu connaissance de « la bête », ce matin. Elle a emporté un mouton, dans le Champ-garni. Le berger a voulu lui courir sus, mais la bête s'est retournée et l'a regardé avec des mauvais yeux qu'il s'est tenu coi...

— C'est un capon ! s'écria Hervé. Il n'avait donc pas son fusil ?

— Si, monsieur. Mais il ne faut pas qu'un coup pour tuer un loup !

— Enfin, il n'a pas osé tirer dessus, voilà tout. Et il l'a bien vue.

— A trente pas en plein travers.

— L'imbécile ! s'écria Roland, avec du plomb à lièvre, il l'aurait roulée net. Et est-ce bien la bête que nous avons déjà chassée ?

— Pour sûr, monsieur : j'ai vu son pied. C'est une forte louve, à qui il manque un ongle devant, à droite... Je la reconnaîtrais entre mille... Ah ! c'est la bête-fée du bois de Guirec... Le berger l'a bien connue... Il n'a pas tiré dessus parce que ce n'est pas la peine... Le plomb ne prend pas sur son poil...

— Toi aussi, Le Pouldu ? Tu crois à ces sottises-là !

— Monsieur, dit le piqueur, je sais plus de vingt personnes, et non des moindres, qui l'ont tirée, depuis des années qu'elle change de cantonnement à la ronde, et qui savent placer un coup de fusil. Il y a M. Jocelyn, de Méros-Guirec, qui lui a envoyé deux fois de sa grenaille... C'est un chasseur, M. Jocelyn. Eh bien ! Il déclare qu'il ne se déran-

gera plus pour chasser la bête-fée !

— Eh ! si on ne peut la tuer avec du plomb, qu'on lui donne une gobe à la strychnine.

— Plus souvent qu'elle y touchera ! On a bien essayé, l'an dernier. Tous les chiens balladeurs du pays sont crevés. Elle, point !

— Allons, Le Pouldu, fit Roland, tu me décides, mon garçon, mais n'attendons pas à demain pour exécuter cette gaillarde. Nous allons la tuer, ce soir même. En es-tu, Hervé ?

— Ma foi, je le veux bien. Par curiosité, je l'accompagne. Fais seller les chevaux, Le Pouldu, couple tes chiens. Nous allons essayer d'un coup de surprise. Si nous pouvons faire débucher ta louve, nous verrons si elle est à l'abri d'une bonne charge de chevrotines.

— Parbleu ! j'irai jusqu'à la balle, dit Roland. Dussé-je faire une croix dessus, avec mon couteau, pour donner confiance à Le Pouldu. Allons ! Nous partons dans un quart d'heure ; je vais me préparer.

Le bois de Guirec est un taillis de deux cents hectares, coupé de genêts et d'ajoncs marins, dans lequel il est impossible de pénétrer sans culottes de cuir. Les imprudents qui s'y risquent sans jambières protectrices en sortent en sang. Ce fourré, presque impénétrable, est excellent pour les sangliers et les renards, qui y voisinent amicalement sans crainte d'être dérangés. Une mare herbue, située dans un bas-fond, est alimentée par le petit rû qui vient de la hêtrée. Le bois était autrefois très giboyeux en lièvres, mais les renards y ont mis bon ordre. Aujourd'hui, les chasseurs n'y découvrent que de la bête fauve. Les retraites du bois de Guirec sont donc silencieuses et inviolées.

Vers deux heures, Roland, Hervé à cheval, le fusil à la cuisse, Le Pouldu à pied, conduisant en laisse quatre grands briquets tricolores, arrivèrent à la lisière, et s'arrêtèrent pour conférer. Dans un champ voisin, étonné par cet appareil cynégétique, un laboureur, qui grattait de son soc le maigre sol, s'était arrêté, et examinait les chasseurs. Le Pouldu mouilla un de ses doigts, le leva en l'air, et désignant un côté de l'horizon :

— Le vent vient de la mer ; il

faut donc que ces messieurs se placent ici, à la bordure, à deux cents pas l'un de l'autre. Moi je vais monter avec mes chiens pour attaquer à bon vent. J'engage ces messieurs à descendre de cheval, et à se bien dissimuler. Si la bête se doute qu'il y a du monde posté en plaine, elle randonnera dans le bois, et ne sortira pas.

— Ah ! çà, Le Pouldu, si par hasard, elle fait ferme, tu as ton fusil, ne la manque pas !

Le piqueur hocha la tête et ne répondit rien. Il rassembla ses quatre briquets et, à grandes enjambées, il se mit à filer le long du taillis pour gagner l'autre extrémité. Hervé dit à son ami :

— Reste à cette place. Attache ton cheval dans le fossé, et couche-toi sur la banque. Moi je vais à trois cents pas d'ici, à une sortie que je connais et qui est très bonne pour le renard.

Roland, sans répondre, mit pied à terre et se conforma aux instructions d'Hervé. Le



A PROPOS DE MARIAGE.

— Voilà bien de la philosophie et de la politique, à propos de mariage, dit Hervé en riant. (Page 15, col. 2.)

laboureur avait repris son travail, et, dans le silence profond des champs, le grincement de sa charrue seul se faisait entendre. Une bonne demi-heure se passa, dans l'attente. Puis, au lointain, un aboiement retentit, puis plusieurs autres, et avec un entrain joyeux les quatre chiens lancèrent. Une palpitation agita le cœur de Roland. Si blasé qu'il fût, la rareté de la chasse entreprise avait de quoi l'émotionner. Vivement il arma son fusil, et le genou en terre il attendit. Traversant tout droit le bois de Guirec, la bête de chasse allait du côté d'Hervé. A sa marche décidée et vive, il y avait tout lieu de croire que les chiens avaient attaqué un grand sanglier, ou un loup. Un renard se fût fait battre. Un solitaire eût probablement tenu à la bauge. Toutes les probabilités étaient donc pour un loup. Roland écoutait d'une oreille attentive la chasse et se disait : « Ce diable d'Hervé ! C'est lui qui va tirer... Il manquera la bête... »

Les chiens donnaient à pleine gorge, et, dans le taillis, la voix de Le Pouldu se fit entendre :

— Tiens bon ! Perce ! Perce ! Oh ! mes beaux ! Oh ! tôt ! tôt ! Brillante ! Oh ! Ravageau ! Il a passé là ! Perce ! Perce !

La chasse arrivait à la bordure, le piqueur aussi vite que ses briquets, et dans le fourré tout remuait, comme si un cheval y eût passé au galop.

— Oh ! Oh ! Monsieur Hervé, à vous ! C'est la louve ! Elle va débucher ! Oh ! Oh ! c'est la grande bête ! Tiens bon ! Brillante ! Tu l'auras, ma fille ! Perce ! Flambeau, perce ! Malheur ! elle rebraque !

Roland, aux cris de Le Pouldu, à la marche en sens contraire de la chasse, comprit ce qui se passait. La louve, arrivée à la lisière, au lieu de sortir, avait sans doute éventé Hervé et repiquait dans l'intérieur du bois, en prenant son contre-pied.

Le Pouldu, maintenant, hors de lui, emporté par la passion de la chasse, faisait retentir le taillis de ses cris, de ses encouragements et de ses injures :

— Ah ! La saleté ! Elle se forlonge ! Tiens bon, mes beaux ! Au retour ! au retour ! Carne ! tu y passeras ! Elle ne se presse pas ! La voilà au trot, attends !

Un coup de feu éclata sous bois, puis un second. C'était le piqueur qui venait de tirer la bête de chasse. Les cris des briquets devenaient furieux, et, changeant encore de direction, la louve à présent obliquait du côté de Roland. Immobile, le jeune homme attendait. Il entendit sur les feuilles un trot léger ; une sorte de halètement

siffla dans le silence. Puis un corps souple et gris sauta le fossé, et une grande louve, la queue entre les jambes, les oreilles couchées, fila en plaine, au plein galop, rasant la terre, au fond d'un sillon, ne montrant que sa tête et le haut de son échine. C'était un beau tireur que Roland de Fréville. Il ne daigna pas envoyer à la bête sa charge de chevrotines, il l'ajusta posément et, à soixante pas, il lui tira une balle à la tête. Le poil sauta, la bête roula, mais elle se releva aussitôt, et, à la même allure, elle reprit sa course. Roland lâcha un juron retentissant, et, redoublant, envoya son coup de grenaille. Mais la bête avait gagné du terrain et le sifflement du plomb ne fit qu'activer sa course. Le Pouldu, arrivé à la lisière, regardait stupéfait la louve, et ses chiens qui s'éloignaient dans la plaine, et Roland qui restait, son fusil vide à la main.

— Je le disais bien qu'elle était fée ! dit le piqueur. La balle l'a touchée au-dessous de l'oreille gauche. J'ai vu sauter le poil, elle a été comme assommée. Mais sa peau ne s'entame pas ! Elle court ! Regardez-la, si elle court !

— Suivons, dit Roland, déjà en selle. A nous, Hervé ! Suivons. Cette sale bête ne nous échappera pas !

— Monsieur le vicomte, elle est fée ! répéta Le Pouldu. Il vaudrait mieux rompre les chiens, et rentrer. Il nous arrivera du désagrément.

— Capon ! Marche ! Ou j'y vais seul !

Hervé arrivait au trot. Les deux chasseurs prirent à travers champs, sur la trace de la meute, suivis par Le Pouldu, qui, avec ses jambes agiles, ne restait jamais en arrière.

LA RONDE FANTASTIQUE DES POULPICANS.

— Eh bien ! Vous l'avez encore manquée, hier, dit Annic, d'un air moqueur, à Le Pouldu qui mangeait lentement une large assiette de soupe dans la cuisine.

Le piqueur ne sourcilla pas. Ses longs doigts continuèrent à manier la cuiller, avec circonspection, et sa vaste bouche ne perdit pas un coup de dent.

— Je croyais qu'il ne manquait jamais son coup, ce fameux chasseur de Paris ! ajouta dédaigneusement la jolie fille.

— Ne l'a pas manqué non plus ! dit Le Pouldu, en avalant avec effort. Mais la bête est fée.

— Nigaud ! Est-ce qu'il y a des bêtes-fées ? D'où sors-tu, pour croire de pareilles sottises ?

Le piqueur ne répondit pas et continua de se bourrer avec conscience.

— Et vous êtes encore revenus bredouilles, comme dit M. Hervé, avec six lieues de trot dans de mauvais terrains !

— Très mauvais terrains. Mais cela n'est rien. Nous avons eu pis que cela...

— Et quoi donc ?

Le Pouldu hocha la tête d'un air soucieux :

— Il vaut mieux ne pas en parler. C'est déjà trop de l'avoir vu.

— Mais encore...

Le Breton se remit à manger, d'un air grognon, et comme bien décidé à ne pas faire de confidences.

— Je le demanderai à M. Roland. Il me le contera, lui.

— Eh ! Il vous en contera tant que vous voudrez, fit sournoisement Le Pouldu.

— Dites-donc, vous, mauvaise bête, s'écria la jolie fille avec vivacité. Tâchez de faire attention à ce que vous dites !

— Et vous, tâchez de faire attention à ce que vous faites ! Ce n'est pas la peine d'avoir l'air de mépriser M. le vicomte, pour causer ensuite, dans les coins, avec lui. Et si Cloarec le savait...

La jolie fille se mit tout à fait en colère :

— Tu le lui dirais, peut-être, mauvais gars ! Mais tu peux être sûr que c'est toi qu'il commencerait par assommer !

— Je le sais bien ! Et je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas. J'ai assez de mes affaires.... Et voilà Ravaude qui a une « aggravée » de la course d'hier... Elle en a, au moins, pour huit jours à rester sur la paille.

— Voyons, Le Pouldu, ne nous fâchons pas, et racontez-moi la chasse d'hier. M. Hervé en parlait, ce matin, à mademoiselle, mais je n'ai pas entendu la fin.... Est-ce vrai qu'en revenant vous avez passé auprès du vallon de Lesguiren, et que vous y avez fait une mauvaise rencontre ?

Le piqueur pâlit.

— Non ! dit-il, je n'en parlerai pas ! Pour rien au monde !

La Bretonne se mit à rire :

— En voilà un peureux ! Va donc répondre ça à Cloarec, comme tu m'en menageais. Il se moquera bien de toi, lui ! Allons, dis....

— Non, non ! C'est assez de l'avoir vu.

Et se levant, il prit sa cape, se coiffa d'un geste violent, et sortit dans la cour pour regagner le chenil.

Or, voici ce qui s'était passé. Après une poursuite ardente, qui avait mené les chas-

seurs jusqu'à la nuit, il avait fallu se rendre compte que, ce jour-là encore, la louve du bois de Guirec ne serait point portée bas. Elle venait de gagner un boqueteau, autour duquel les chiens rapiailaient. Déjà la fatigue se faisait sentir, et la meute s'enrouait. Quant à la bête de chasse, suivie à deux cents mètres par les chasseurs, elle paraissait aussi fraîche que si elle sortait de son liteau. Le Pouldu, se grattant la tête avec fureur et jurant en breton, parce que les jurons français ne lui suffisaient plus, déclara à son maître que cette gueuse de louve les emmènerait jusqu'à Saint-Brieuc, si on la laissait faire. On décida donc la retraite, les chiens furent couplés, et, la tête basse, chacun reprit à travers champs, pour raccourcir la route, la direction de Kéranou. L'obscurité était venue. Un petit brouillard descendait, qui mouillait comme de la pluie. Les chasseurs sur leurs chevaux allaient comme des ombres. Dans le ciel, la lune fit un effort pour se montrer, et, blafarde, jeta une clarté douteuse. Il y avait environ deux heures que les bredouillards marchaient, sans échanger une parole, de mauvaise humeur et fatigués, lorsqu'ils arrivèrent à un vallon, qui en pente douce descend du plateau vers les salines. Un ruisseau court sur la pente, et forme dans le fond un petit étang, entouré de roseaux, qui jouit d'une mauvaise réputation dans le pays. Deux filles s'y sont noyées par désespoir d'amour, et son eau passe pour donner la fièvre. Jamais, dans le jour, un tâcheron des hameaux voisins, travaillant alentour, ne s'y arrêterait. Et, le soir, il ferait un détour afin de l'éviter. A peine le vallon fut-il en vue que Le Pouldu, qui avait pris les devants avec ses chiens, ralentit le pas. Il manifesta des signes d'hésitation, et finit par s'arrêter.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ? interrogea Roland.

— Nous voilà au vallon de Lesguiren, dit le Breton à voix basse.

— Eh bien ?

— Il ne faut pas le traverser, à cette heure-ci.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il est hanté.

M. de Fréville se tourna vers Hervé, qui ne disait rien, et lui demanda :

— Est-ce qu'il devient fou, Le Pouldu ?

— Non, fit M. de Kéranou. Il répond que le vallon est hanté, parce que c'est une croyance établie dans le pays, et que tous les gars d'ici te tiendraient le même langage.

— Même toi? questionna le jeune homme en riant.

— Non, pas moi. Je ne crois pas à ces billevesées. Mais je suis peut-être le seul, à dix lieues à la ronde.

— Alors, traversons le vallon hanté, pour prouver à ce nigaud qu'il n'y a rien à craindre.

— Ne faites pas ça, monsieur Roland, murmura Le Pouldu avec un accent de terreur. Ne bravez pas les poupcicans.... A quoi bon passer par le vallon? La route du haut ne nous rallonge pas de deux kilomètres.

— Sacrebleu! C'est trop bête. Hervé, viens-tu?

— Je trouve cela absolument inutile, dit tranquillement M. de Kéranou.

— Ma parole! Il a beau s'en défendre! Il y croit, comme Le Pouldu! s'écria Roland avec un éclat de rire. Rien que cela me déciderait à tenter l'épreuve. Prenez la route du haut. Moi, je traverse le vallon. S'il se passe quelque chose, vous en aurez le spectacle. Voici justement le brouillard qui se dissipe et la lune qui se hasarde à éclairer. C'est, ma foi, très joli ce paysage!

Encadré par un cirque de collines couvertes de rochers et de genêts, avec son étang miroitant au milieu d'une ceinture de roseaux, le vallon s'étendait jusqu'aux récifs qui bordaient le rivage de la mer. Un silence profond y régnait, et l'aspect sauvage et désolé de ce coin de terre suffisait à expliquer la mauvaise renommée dont il jouissait dans le pays.

— Allons, sois raisonnable, rentre avec nous, dit Hervé. A quoi sert d'aller par là? Le moins qu'il puisse t'arriver, c'est de t'embourber dans quelque pré marécageux. Il y a des terrains peu solides et des sables mouvants, du côté de la mer.

— Mon cheval a le pied sûr et je ne crains rien. A tout à l'heure.

Il descendait déjà la pente très raide. Le Pouldu et son maître continuèrent leur chemin par la route des crêtes, et suivirent des yeux, avec un peu plus que de la curiosité, la marche de l'aventureux Roland. Il était parvenu presque au bas de la côte, lorsque, dans le silence de la nuit, un sourd murmure, comme produit par le vent dans les roseaux de l'étang, ou dans les branches des genêts, se fit soudainement entendre. Il était entrecoupé de claquements secs, comme si des morceaux de bois eussent été choqués fortement les uns contre les autres. Le murmure s'apaisait, s'augmentait, montait, descendant, en va-

gues d'harmonie mystérieuses, et le dessin en était maintenant très net. C'était un chant assurément sorti de bouches humaines, mais aux paroles incompréhensibles. Sorte de mélodie, d'une tristesse sauvage, et qui, par cette nuit profonde, dans ce lieu désert, pouvait troubler le cœur des plus braves. Hervé et Le Pouldu en frémissaient. Quand à Roland, il s'était arrêté et il écoutait. Brusquement son cheval fit un écart. D'entre les rochers s'élança une forme bizarre, puis deux, puis trois, puis toute une troupe de gnomes, blafards sous la lune, et contorsionnés en des mouvements brusques, comme s'ils sautaient et gesticulaient, se répandit au bord de l'étang, et le chant s'éleva plus fort, plus distinct, rythmant la danse des hôtes du vallon. Ils formèrent un cercle autour du cavalier qui les attendait, et, démoniaques, hurlant maintenant, ils tournèrent, en se tenant par les mains, dans une ronde frénétique. Roland, enlevant son cheval, la houssine haute, voulut charger ses monstrueux agresseurs, mais la bête, moins brave que l'homme, recula, hennissant de terreur, se cabra, et sans que rien pût la retenir, ni la bride, ni les éperons, ni les cris de Roland, elle fit tête à la queue, et, au grand galop, remontant la pente qu'elle venait de descendre, elle ramena son cavalier au point d'où il était parti. Le Pouldu et Hervé, stupéfaits, assistèrent à cette scène fantastique. Ils virent M. de Fréville, furieux, battant, à grands coups, son cheval affolé, arriver jusqu'à eux. Il leur cria:

— Êtes-vous des hommes? Redescendons tous les trois.

Mais les deux Bretons secouèrent silencieusement la tête, et montrèrent au jeune homme la ronde qui se poursuivait dans le fond du vallon, pendant que les bâtons claquaient en cadence et que le chant, très net dans son dessin monotone et lugubre, troublait le silence de la nuit. Les quatre chiens, comme pour se joindre à leur maître, par une manifestation de leur émoi, se mirent à hurler lamentablement. Et Le Pouldu, terrifié par ce dernier signe, balbutia d'une voix haletante:

— Allons-nous-en! C'est tenter le ciel! Ce sont les poupcicans! Allons-nous-en! C'est miracle qu'ils ne nous aient pas encore entraînés dans leur ronde. Venez, monsieur, venez. Ne les bravons pas davantage!

Hervé et le piqueux s'élançèrent à travers champs, et Roland les suivit, sans plus de



MANQUÉ.

La bête avait gagné du terrain et le sifflement du plomb ne fit qu'activer sa course. (Page 18, col. 2.)

et de farfadets. Le Pouldu avait eu beau s'écrier la veille : « Ce sont les poulpicans », et l'impressionner, lui-même, au point qu'il avait refusé de redescendre avec Roland dans le vallon, pour savoir quels étaient, au juste, les danseurs et les chanteurs mystérieux. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'errants de la nuit. Et cependant il avait encore, devant les yeux, leurs contorsions bizarres, et, dans les oreilles, leur lugubre mélodie. Quant à Roland, à la réflexion, au lieu de se calmer, il s'était exaspéré. Il se croyait victime

d'une mystification, et ne songeait plus qu'à en démasquer les impudents auteurs.

Il descendait de sa chambre, comme l'entretien entre Le Pouldu et Annic finissait. Prêtant l'oreille sans se montrer, il avait entendu la jolie Bretonne répondre au piqueur : « Va donc raconter ça à Cloarec. Il se moquera bien de toi, lui... » Et le ton railleur avec lequel elle parlait avait éveillé des soupçons dans l'esprit du jeune homme. Il laissa Annic gagner la lingerie et l'y rejoignit.

— Eh bien ! ma belle, dit-il, tu es curieuse de savoir ce qui s'est passé, hier soir, il paraît ?

— Qui vous l'a dit ? demanda la Bretonne, en soulevant de ses bras vigoureux une pile de draps pliés.

— Toi-même, en causant, à l'instant, avec Le Pouldu.

— Ah ! vous écoutez donc, quand on parle, monsieur le vicomte ?

— Je n'écoutais pas, mais j'ai entendu.

résistance. Ni les uns ni les autres ne soufflèrent mot, en rentrant à Kéranou, de leur effrayante rencontre. Ce ne fut que le lendemain matin que Hervé en parla à sa sœur, à mots couverts, cherchant une explication acceptable de cet incident. Car le jeune homme, si sensible qu'il fût aux traditions légendaires de son pays, était cependant trop éclairé pour pouvoir accepter comme possible l'intervention de lutins

Et je ne serais pas surpris que certain sabotier de ta connaissance eût, sur ce qui nous est arrivé, hier soir, des renseignements très précis à fournir.

— Alors, il faut les lui demander.

— A lui, non. Mais, à toi.

— Moi! Je ne sais rien, puisque j'interrogeais Le Pouldu.

— Pour le faire jaser, et apprendre ce que tu pourrais avoir intérêt à répéter....

— Quel intérêt?

— Quand ce ne serait que celui d'épargner des ennuis à ton bon ami.

— Il ne craint rien, et n'a rien à craindre.

— En es-tu bien sûre?

— D'abord celui qui essaierait de le tourmenter serait mal accueilli....

— Oh! ça, c'est autre chose.... Je sais que le gars n'a pas bon caractère.... Mais si cependant il avait affaire aux gendarmes, il faudrait bien qu'il filât doux....

— Aux gendarmes! se récria Annic, on n'envoie les gendarmes qu'aux coquins, dans ce pays-ci... Si non, ils sont reçus avec des fourches et des bâtons...

— Je sais bien que c'est le quartier des réfractaires, et que vous êtes encore à demi chouans... Mais il n'empêche que, si on faisait une enquête sur ce qui s'est passé, la nuit dernière, dans les fonds de Lesguiren, on découvrirait peut-être des choses intéressantes...

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il se passe d'intéressant, la nuit, dans un vallon désolé, le long des grèves?

— Je voudrais le savoir.

— Eh bien! Retournez-y voir!

Elle rit au nez de Roland, avec une si hardie insolence que le jeune homme ne pensa pas à l'embrasser. Il se dit : « Cette petite en sait plus qu'elle ne veut l'avouer. Nous sommes, peut-être, à l'heure qu'il est, la fable des cabarets du canton. Et les gars, qui nous ont joué, la nuit dernière, cette absurde pantomime, rien bien de leur bon tour, en buvant des bolées de cidre. »

Il ne voulut point mettre la Bretonne en défiance. Et, changeant de sujet et de ton, il sortit de son doigt un anneau orné de petites turquoises, et le montrant à Annic :

— Tu vois cette bague... Si Cloarec veut me mener avec lui au vallon de Lesguiren, je te la donnerai...

La Bretonne pâlit. Cependant un éclair de désir brilla dans ses yeux. Elle tendit la main, prit la bague, la regarda sur toutes ses faces, la passa à son doigt et la faisant briller au jour :

— Elle est bien mignonne... Et je serais

joliment contente, si vous me la donniez... Mais je ne peux pas demander cela à Cloarec... Il me battrait!

— Le butor!

— Ah! C'est son droit! Il est mon promis!

Elle leva encore une fois sa main en l'air, pour juger de l'effet produit par l'anneau, et l'arrachant de son doigt :

— Tenez! Reprenez-le. Il n'est pas pour une pauvre fille. Je n'en aurai jamais de pareil, car Cloarec est pauvre... Et il aura bien des choses plus utiles à acheter qu'un bijou pour moi...

— Garde-le donc, alors. Je ne le reprendrai plus, après que tu l'as désiré.

— Non! non!

Elle déposa l'anneau sur la table, et s'écarta, comme pour se garantir contre la tentation.

— Il est à toi! fit Roland.

Et il sortit de la buanderie, laissant la jolie fille en présence du bijou.

A peine fut-elle seule, elle le saisit, le regarda en chantant, avec un air ravi. Puis elle le glissa dans sa poche, et se mit au travail.

L'abbé Choucas, quoiqu'il eût sur les antiquités et les légendes de la Bretagne des idées particulières, n'en était pas cependant à croire aux lutins et aux korrigans. Lorsque, le soir, au coin de la cheminée du château de Kéranou, Hervé lui raconta ce qui s'était passé dans le vallon de Lesguiren, il resta silencieux, hocha la tête, et réfléchit. Il réfléchit même si longtemps que Roland, un peu impatienté, le poussa à une explication que le bon ecclésiastique ne paraissait pas empressé de donner.

— Enfin, l'abbé, vous avez une opinion sur cette affaire? Vous qui connaissez bien vos paroissiens, et qui fouillez le pays, depuis des années pour y découvrir des morceaux de pierre, il n'est pas possible que vous restiez court sur un tel sujet. Qu'est-ce que vous en pensez, en somme?

— Rien de bon.

— Mais encore?

— J'aimerais bien vous voir oublier cette histoire-là!

— Mais le moyen?

— Il suffit de ne plus s'en occuper.

— Et on se sera moqué de nous, impunément?

— Le grand malheur!

— Ah! Vous croyez donc à un coup monté? Vous venez de l'avouer...

— Et quand j'y croirais? Je ne vous en

conseillerais que plus de ne pas vous mettre mal avec nos gars. Vous n'êtes pas du pays. Ils n'ont déjà que trop de préventions contre les étrangers... Ne vous mêlez pas de leurs affaires.

— Enfin, qu'est-ce que vous soupçonnez? Qui étaient ces gens-là? Des voleurs de sel?

— Point! Il n'y en a plus, depuis longtemps, en tout cas, en bande organisée. Je croirais plutôt à des fraudeurs.

— Quoi! De la contrebande!

— Oui. Par les îles anglaises, il ne serait point surprenant qu'il nous vint des marchandises prohibées : du tabac, de l'alcool, des étoffes. Et les gens qui se livrent à ce commerce, dans le pays, ne doivent pas tenir à faire connaissance avec les gabellous.

— Est-ce que la côte est très surveillée, par ici?

— Non. Nos parages sont trop mal notés. On y fait facilement naufrage. Mais les barques, qui servent aux fraudeurs, ne craignent pas les récifs. Les hommes qui les montent connaissent toutes les passes, et abordent à coup sûr. Il y a, non loin du vallon de Lesguiren, un petit havre où se voient encore les vestiges d'un quai qui date certainement de la conquête des Gaules. Vous savez que César est parti d'ici pour faire une descente en ce pays que l'on appelait alors la Bretagne, et qui n'était autre que l'Angleterre. Nos gens utiliseraient ce port, pour leurs descentes, que je n'en serais pas surpris. Ce qu'il faudrait savoir, c'est par où ils conduisent leurs marchandises dans l'intérieur des terres. Peut-être ont-ils une cachette dans les environs...

Hervé se toucha brusquement le front avec sa main, et s'écria :

— L'abbé, vous êtes plus malin que nous. Où avais-je l'esprit de n'avoir pas pensé à cela? Les grottes de Lesguiren ne sont-elles pas un entrepôt tout préparé?

— Par ma foi, dit le curé, je crois que nous commençons à serrer de près la vérité. Mes inductions étaient plus sûres que je ne le prévoyais moi-même. La comédie qui vous a été jouée avait pour but de frapper de terreur ceux qui intervenaient, si malencontreusement, au travers d'une expédition nocturne, et de les détourner de jamais revenir dans le quartier, à la brune...

— Voilà, par exemple, où ils se sont trompés, fit Roland. Et j'ai une furieuse envie de me rendre compte exactement de

ce qui se passe dans cet endroit-là...

— Monsieur le baron, diten riant le curé à Hervé, je crois que la plus élémentaire prudence exige que vous renvoyiez votre ami à Paris. Il va, s'il donne suite à ses projets, vous causer, et à lui-même, tous les plus grands ennuis. Et dans quel intérêt, je vous le demande? Est-il chargé, par le gouvernement, de suppléer ses agents en défaut? Aura-t-il de l'avancement, ou une prime, s'il découvre et fait prendre des fraudeurs? De quoi se mêlera-t-il, en dérangeant de pauvres diables au cours d'une de leurs opérations, déjà bien dangereuses?

— Eh! l'abbé, vous affichez une singulière tendresse pour les délinquants... Sont-ils de vos paroissiens?

— Je ne serais pas surpris qu'il y en eût parmi eux. Mais je ne voudrais pas avoir à rechercher dans mon troupeau s'il y a des brebis galeuses.

— Je m'en chargerai pour vous.

— Vilaine tâche que vous entreprendrez là, monsieur le vicomte. Laissez donc ces malheureux tranquilles...

— Ils se sont moqués de moi. Et je soupçonne qu'il y avait, parmi eux, certain drôle, qui a pris à l'affaire plus de satisfaction qu'il n'était convenable... Au surplus, je ne sais pas encore à quoi je me résoudrai. Ne prenez donc pas alarme inutilement.

L A LOUVE ÉCHAPPE ENCORE AU FUSIL DU CHASSEUR.

Et l'on parla d'autre chose. Le lendemain, le fusil sur l'épaule, Roland, accompagné de son chien, s'en alla sur la lande. Il avait laissé Le Pouldu, qui graissait les pattes de Ravaude. Il voulait être seul, et, sans se préoccuper de battre les genêts où se réunissent les perdrix, ou les ajoncs qui foisonnent de lapins, il gagnait à grandes enjambées le vallon de Lesguiren. Ce que lui avait dit l'abbé Choucas tourmentait son esprit, et il voulait reconstituer en plein jour la scène à laquelle il avait assisté. Il parvint, sans rencontrer âme qui vive, au bord de la pente, qu'il avait descendue à cheval, et la trouva d'un accès plus facile qu'il ne l'avait jugée dans l'obscurité. Un petit sentier, praticable pour les hommes, courait entre deux talus et débouchait auprès de l'étang morne, dont l'eau dormait entre les roseaux de ses rives. Sur la droite, vers l'endroit où les figurants, quels qu'ils fussent, de la scène fantastique, avaient disparu, se dressait un amas de roches granitiques, entre lesquelles poussaient des touffes de genêts dont les plus hautes attei-

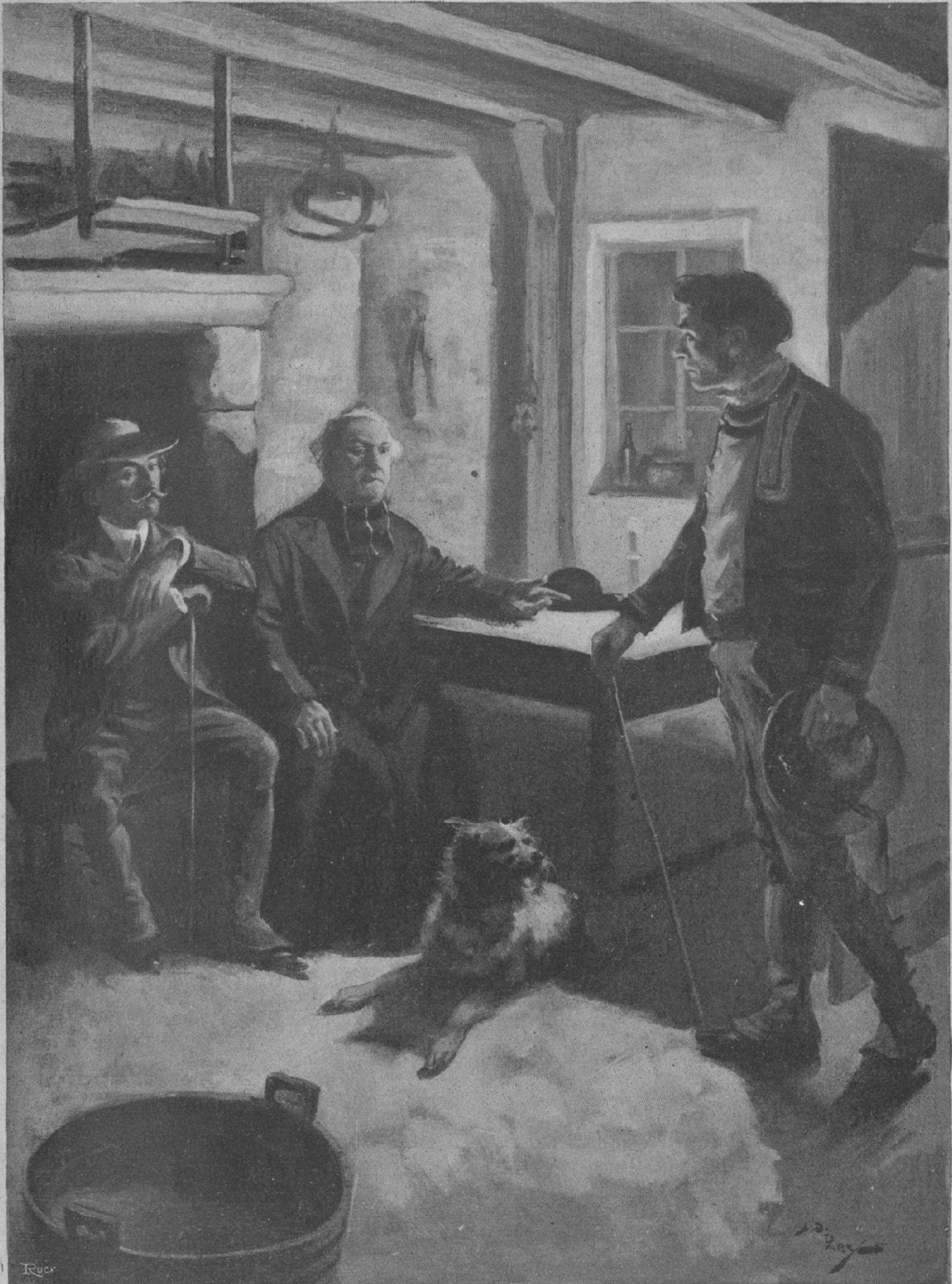
gnaient trois mètres, et qui formaient un fourré inextricable. La bruyère et l'ajonc s'étendaient entre l'étang et les roches, alternant leurs végétations vertes et roses, couvert profond et sourd qui dormait sous le soleil. Le chasseur traversa la bruyère, s'approcha des rochers, se glissa au travers des genêts, et fouilla inutilement, pendant plus d'une heure, le sol de la colline. Il ne trouva aucune trace qui pût lui servir d'indication sur le passage d'un ou de plusieurs hommes. Pas une branche cassée, aucune empreinte de pas sur la terre, nulle éraflure de clous sur la pierre. Le lieu désert paraissait n'avoir pas été fréquenté par des êtres humains, depuis longtemps.

Toutes les recherches de Roland demeurèrent vaines, et il lui fallut, après un examen minutieux, reconnaître qu'il avait formé de fausses conjectures, ou que les gens auxquels il avait affaire étaient plus malins que lui. Une semblable constatation ne pouvait plaire au jeune homme. Impuissant mais non convaincu, il se raidissait contre l'impossibilité où il se trouvait de démontrer ce qu'il soupçonnait. Et plus l'entreprise commencée par lui s'avérait irréalisable, plus il se sentait d'envie de la poursuivre et d'y réussir. Il ne raconta à personne sa tentative manquée. Ramené à la prudence par les conseils de l'abbé Choucas, il se reprochait déjà d'avoir trop parlé devant les gens de service. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans la discrétion de Le Pouldu, et il était convaincu que la petite Annic raconterait à Cloarec tout ce qu'elle savait. Le mystérieux sabotier, qui logeait dans le bois de Guirec, venait à Kéranou voir sa fiancée. Il s'arrangeait pour n'être jamais rencontré. Et, à quelque heure que Roland sortit ou rentra, pas une fois il n'avait aperçu, même au détour d'une allée, ou au coin d'un mur, la veste brune du Breton. Ne pouvant le surprendre à Kéranou, il se promit de le surveiller au bois de Guirec. Et, sans plus donner d'explication, il se prit d'un goût très vif pour la chasse des renards qui abondaient dans ce cantonnement. Il emmenait Le Pouldu, deux hommes de journée armés de pioches, une paire de bassets allemands, menant également bien sous terre et sur terre, et passait des journées entières à troubler les solitudes où vivait le sabotier des abois de ses chiens, et du bruit des terrassements. Quand Cloarec travaillait dans la clairière, près de sa cabane, Roland en était informé par les coups sourds de sa plane, sur le hêtre des sabots. Les jappements du chien, vigilante

sentinelle qui gardait le Breton, avertissaient aussi Roland. Alors il chassait, sans arrière-pensée, et prenait un réel plaisir à l'âpre lutte des chiens, des terrassiers et du renard. Mais quand le sabotier était absent, Roland alors s'écartait de sa chasse, et se mettait en quête de celui qu'il surveillait. Il l'épiait sur la lisière du bois, il le suivait en plaine, de loin, à l'abri des haies. Quelquefois Cloarec se dirigeait vers Kéranou, il entraît au village chargé d'une douzaine de paires de sabots. Il revenait, débarrassé de sa marchandise, à une allure vive, en chantant quelque refrain lent et triste, ou en sifflant avec une force et une habileté remarquables.

Roland n'osait pas s'aventurer dans le village, à la suite de Cloarec. Mais il savait où il avait passé une partie de son temps, en lui voyant un litre d'eau-de-vie de cidre sous le bras. Évidemment le cabaret recevait la visite du sabotier. Était-ce là qu'il retrouvait ses camarades et que se décidaient les expéditions ? Ou bien, plutôt, voyait-il les gens de la côte, quand il descendait jusqu'à Roscanvel ? Mais quand il allait à la plage, jamais il ne prenait par le vallon de Lesguiren, qui pourtant était le plus court chemin. Il aimait mieux faire un long détour que de passer par le lieu hanté. Roland se disait qu'il y avait certainement de l'affectation dans ce parti pris, que ce gaillard, fait aux longs séjours dans les bois, ne devait pas être si timide, et que, pour vouloir trop prouver qu'il ne traversait jamais le vallon en plein jour, il risquait de prouver qu'il le fréquentait sans doute la nuit.

Un soir, à la brune, comme il avait suivi Cloarec de loin, jusqu'à Roscanvel, Roland fit une singulière trouvaille. A l'intersection des chemins de Guirec et de Roscanvel, il aperçut, auprès d'une touffe de genêts, un gros fragment de granit, qui n'y était pas quand il avait passé deux heures auparavant. Il souleva la pierre, et dessous, plié en quatre, il trouva un papier. Il l'ouvrit et lut ces mots écrits au crayon par une main malhabile : « le 7, marée montante ». Il replia le papier, le remplaça sous le morceau de granit, et, avisant à cent pas dans la plaine un carré d'ajoncs, il s'y glissa, découvrit une place où poussait de l'herbe jaune, et s'assit, bien abrité. Une heure se passa, puis un pas se fit entendre dans le chemin de Roscanvel et, marchant à vive allure, Cloarec parut. Sans hésiter, il alla à la pierre, la souleva, prit le billet, le mit dans la poche de sa veste et continua sa route. Derrière lui, Roland demeura assis



L'INTERROGATOIRE.

— Cloarec, est-ce que je t'ai jamais fait du mal? — Non, monsieur Hervé... Oh! non! — Eh bien alors, pourquoi t'attaques-tu à nos amis? — Je ne sais pas ce que vous voulez dire! — Qu'est-il arrivé à monsieur de Fréville, ce soir?... (Page 41, col. 2).

dans sa cachette, réfléchissant. Cette fois, il possédait un commencement de preuve. La complicité de Cloarec avec les gens de la côte s'établissait. Le sabotier servait sans doute d'intermédiaire aux fraudeurs de l'intérieur avec les délinquants qui leur apportaient les marchandises prohibées. Mais que signifiaient les mots : « le 7, marée montante ». On était au 4 du mois d'octobre. Était-ce donc pour trois jours plus tard qu'une expédition se préparait? Avant tout il fallait s'assurer si la marée serait haute à la nuit. Et si ce fait s'établissait, alors il deviendrait probable qu'une occasion de constater ce qu'il désirait s'offrirait pour Roland.

Ruminant toutes ces choses, il s'en revint à Kéranou, demanda à Hervé le numéro du *Phare du littoral*, et chercha aux heures de marée quel serait l'état du flot, le 7. Le renseignement qu'il cherchait fut précis et explicite : « Mer pleine, le soir dix heures. » Il n'était plus possible de douter, et Roland n'avait maintenant qu'à décider du parti à prendre. Tant qu'il n'avait pas été sûr de ce qu'il soupçonnait, le jeune homme s'était montré fermement résolu à pousser les recherches jusqu'à leurs extrêmes conséquences. A présent, il tergiversait. Non par timidité. Il n'y avait aucune crainte dans son hésitation. Il se découvrait des scrupules. Les paroles de l'abbé Choucas lui revenaient, et il ne trouvait pas très chevaleresque à lui de se jeter à la traverse des opérations de ces pauvres diables qui, en somme, risquaient leur peau pour introduire, sans payer à la douane, quelques ballots de marchandises. Était-ce son rôle, et y récolterait-il beaucoup de gloire? S'il y avait une collision entre lui et les hommes de la côte, il en résulterait de violentes inimitiés, dans lesquelles Hervé et sa sœur seraient englobés. Étrange paiement de l'hospitalité qu'ils lui offraient! Tout compte fait, il se résigna à ne pas intervenir dans l'affaire. Mais il prit ce moyen terme d'y assister néanmoins, afin de savoir, par le menu, ce qui se passait dans le vallon de Lesguiren, à l'heure où les braves gens sont tous couchés. Seulement, il ne put prendre sur lui de ne pas tourmenter un peu Cloarec, sur lequel il avait barre, maintenant, afin de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Le lendemain, il partit avec Le Pouldu pour le bois de Guirec. Le sabotier était dans la clairière. De loin, Roland l'entendait qui affûtait ses outils en les passant sur la meule. Il faisait un temps admirable et

d'une douceur délicieuse. Le vent au sud soufflait tiède, et le soleil, aussi chaud qu'en été, fanait les derniers regains qui embauaient la plaine. Le Pouldu, traînant le pied, avait dit à Roland :

— Monsieur le vicomte, nous ne ferons rien, aujourd'hui. Il fait trop doux. Le vent au midi, les chiens au chenil.

— Ça les promènera, et nous aussi.

Le Pouldu, quand on lui donnait de bonnes raisons, ne répliquait jamais. Il bourra un amical coup de pied dans le derrière d'un de ses chiens qui s'attardait et continua son chemin. A la bordure de la plaine, Roland ordonna de découpler, et entra sous bois. Au bout de quelques minutes de quête, un déboulé terrible eut lieu, accompagné par des cris retentissants de Le Pouldu :

— A vous, monsieur le vicomte, à vous... La grande louve de Guirec! Elle va sauter au carrefour! A vous! Oh! ma Doué! Elle saute! Elle saute!

En un instant, Roland avait mis deux cartouches de gros plomb dans son fusil. La bête venait sur lui, poussée par les bassets allemands, qui donnaient avec fureur, faisant du vacarme comme une grande meute. Un pas léger, un long corps gris qui filait le long de la banque, et, avec une audace sans pareille, la louve sauta à trente pas du chasseur. Roland avait une cartouche de chevrotines dans chacun de ses canons. Il tenait en main un fusil avec lequel il tuait d'habitude quatre-vingt-dix lapins sur cent. Il épaula tranquillement, visa le défaut de l'épaule, et sûr de voir la bête sur le dos, au milieu de l'herbe, il tira. Rien. Il redoubla de son coup choke. Rien. La louve sauta le fossé et disparut. Derrière elle les deux bassets allemands de M. de Kéranou prirent le train, et la chasse, à une belle et régulière allure, s'engagea dans le taillis. Le Pouldu arrivait. Il interrogea du regard M. de Fréville, leva les bras au ciel d'un air consterné et sans s'arrêter cria :

— On ne la tuera jamais, monsieur le vicomte. Jamais!

Il sauta dans le bois, et, appuyant ses chiens à pleins poumons, il s'éloigna. Resté seul, Roland secoua sa stupeur, lâcha un bon juron pour se ragaillardir, et, prenant sa course par la grande traverse qu'il connaissait bien, il alla attendre la chasse à la sortie en plaine, vers Lesguiren. Mais la louve, ce jour-là, semblait en veine de fantaisie. Ou bien la chaleur exceptionnelle lui faisait désirer de ne pas quitter l'abri

du bois : elle se fit battre dans le hallier et ne piqua pas droit devant elle, comme à son ordinaire. Les bassets enragés ne baisesaient pas de pied, et chassaient à pleine gorge. Une heure durant, la bête tourna. Le Pouldu, qui n'avait que son fouet pour toute arme, ayant jeté pelle et pioche dès le lancer, voyait, à cinquante pas devant ses chiens, la magnifique louve se promener, « les mains dans ses poches, monsieur », avec l'air de se moquer de lui. Il aurait pu compter les rayures noires de son dos. Quelle bête ! Et de quelle force ! Une mâchoire à étrangler une vache, et dans laquelle il n'aurait pas fallu risquer son bras, vrai ! si on avait tenu à ne pas se le faire couper. En passant près de Roland, pour la troisième fois, Le Pouldu se décida à lui crier :

— Monsieur le vicomte, sans vous commander, venez à la queue de mes chiens. Cette grande carne va au trot ! J'aurais pu la tirer dix fois, si j'avais emporté mon fusil. Mais elle le sait bien, la bougresse, que je ne l'ai pas mon fusil ! Venez, monsieur le vicomte, venez !

Roland entra dans le bois. Il prit la voie derrière les bassets, aperçut, en effet, la louve. Mais aussitôt, comme si elle comprenait la tactique de ses ennemis changeant de marche, celle-ci alla sauter juste à la place où Roland se trouvait, un quart d'heure plus tôt, et débouchant en plaine, elle se jeta dans les genêts, et disparut.

— Ah ! Elle est malicieuse ! dit Le Pouldu en épongeant son front ruisselant de sueur. Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur le vicomte, sous votre bon plaisir ? Faut-il couper les chiens ? Les braves petits, ils y vont carrément ! Les entendez-vous ? Mais à quoi bon ? Nous ne l'aurons pas. Une bête que monsieur le vicomte a manquée, deux fois, et à portée, comme si l'on tirait dans une porte, personne ne la tuera !

— Idiot ! cria Roland exaspéré. Veux-tu me laisser tranquille avec tes absurdités ! Je l'ai manquée, parce que je l'ai trop regardée ! Mais tu vas voir ! Allons ! en route !

Le Pouldu ne fit pas une objection. Il se lança dans les genêts, à corps perdu, pour rattraper ses chiens, et Roland l'entendit bientôt qui les appuyait vigoureusement. Lui, sans réfléchir, instinctivement, il prit les grands devant, dans la direction de Roscanvel, où, la dernière fois, la louve les avait conduits. Il avait du jarret, et, transporté par le dépit d'avoir mal tiré ses deux coups de fusil, il courait plus vite encore que Le Pouldu. Il arriva ainsi à

l'intersection de la route où il avait trouvé le billet mystérieux. Au bout d'un court instant, il aperçut la louve qui sautait le chemin de Lesguiren, hors de portée. Il reprit sa course et arriva au bout du valon, pour voir la grande bête qui descendait tranquillement la côte, et qui s'arrêtait un instant, pour boire, au bord de l'étang. Elle avait, à ce moment-là, une avance d'au moins trois cents pas sur les chiens et sur Le Pouldu. Mais le piqueur l'avait bien vue.



CLOAREC MYSTÉRIEUX.

Quelquefois Cloarec se dirigeait vers Kéranou, mais Roland n'osait pas s'aventurer derrière lui dans le village. (Page 24, col. 2.)

Il lança ses bassets à la descente, et s'y précipita lui-même en criant :

— Vol de l'est! Vol de l'est! Aoh! Aoh! Elle a passé là! Perce! Perce! A toi, mes enfants! A toi, mon Ramoneau! tiens bon!

Les chiens admirables d'ardeur ne s'arrêtèrent même pas pour boire, et cependant ils tiraient ferme la langue. Ils passèrent auprès des eaux tentantes, sans paraître les voir, et s'élançèrent dans les genêts qui couvraient les roches, que Roland avait longuement et inutilement explorées. Ils gravirent le tiers de la pente, puis soudain s'arrêtèrent, requêtèrent, se rassemblèrent, comme en défaut, puis repartirent et, brusquement, leurs abois n'arrivèrent plus au chasseur qu'étouffés et confus. En même temps Le Pouldu, comme s'il avait découvert quelque chose d'extraordinaire, appelait Roland d'une voix forte :

— Monsieur le vicomte, venez voir! Ah! En voilà une sévère!

Roland arrivait. Il vit Le Pouldu accroupi devant une excavation, ressemblant à une grande entrée de terrier, et creusée dans le sable. Au fond du boyau, sur lequel cette excavation s'ouvrait, les cris des chiens, semblant au ferme, se faisaient entendre.

— La bête est sous terre, et elle tient!

Le piqueur eut un cri d'effroi :

— Elle va m'étrangler mes chiens! Ah! La vermine! J'y vais!

Héroïque, car il oubliait, en ce moment, par devoir professionnel, toutes ses superstitions, Le Pouldu se jeta à plat ventre, et déjà il s'appretait à se glisser dans le couloir de rochers, lorsque, avec des hurlements de douleur, ses deux bassets revinrent à lui, houspillés et saignants.

— Elle y est bien! dit Roland.

Un instant, il délibéra s'il entrerait dans le souterrain, pour se donner la satisfaction de voir face à face la redoutable bête. Mais il pensa que, maintenant, il connaissait la retraite qui l'avait rendue, jusqu'ici, introuvable. Il pressentit aussi que, dans ce réduit, il pourrait faire d'intéressantes découvertes, et que Le Pouldu le gênerait, en ce cas-là, par sa présence.

— Couple tes bassets, mon garçon, dit-il au piqueur. Il ne faut pas faire massacrer ces braves bêtes. Nous ne sommes pas outillés aujourd'hui, mais nous reviendrons.

Le Breton hocha la tête, comme pour opiner qu'il vaudrait mieux n'en rien faire. Il mena ses chiens à l'étang, lava leurs oreilles déchirées, et avec Roland reprit le chemin de Guirec. Deux heures avaient

suffi pour cette chasse extraordinaire, Cloarec, paisiblement à l'ombre des hêtres, travaillait, en fumant sa pipe. Il vit arriver Roland et Le Pouldu avec une indifférence complète. Il ne fit pas la question, que tout autre se fût permise, sur la chasse commencée à deux cents pas de sa cabane. Il continua de tailler le sabot qu'il tenait entre ses genoux.

— Voilà un joli morceau de bois, bien travaillé, dit Roland, en s'approchant du Breton. Combien gagnes-tu sur une paire de sabots fins, comme celui-là?

— Une pièce de quarante sous, dit le Breton, parlant comme avec effort.

— Et combien mets-tu de temps à les faire?

— Une bonne journée.

— A qui destines-tu ceux-ci?

— A celui ou à celle qui voudra me les acheter.

— Ce sont des sabots de femme, hein?

— Oui.

— Veux-tu me les vendre?

— Pour qui sont-ils?

En faisant cette question, le Breton avait froncé le sourcil et toute sa figure s'était durcie.

— Ils sont pour ta bonne amie.

Cloarec donna un si violent coup de plane dans son morceau de hêtre que le copeau sauta jusqu'à Roland. Il baissa la tête et murmura :

— Laissez Annic tranquille. C'est un conseil que je vous donne.

— Eh! qui te parle d'Annic? fit le jeune homme en riant. N'as-tu donc qu'une bonne amie?

— De qui voulez-vous parler?

— De la louve de Guirec, qui nous a encore fait courir, tout à l'heure, et qui nous a mis en défaut pour la troisième fois.

Le Breton laissa échapper un petit sifflement entre ses lèvres pincées, puis il dit :

— Celle-là, c'est deux paires qu'il lui faudrait. Mais qui se chargera de la chausser? Il faudrait, pour cela, lui tenir les pattes.... Et elle court toujours.

Roland s'approcha de Cloarec, et, de façon à ne pas être entendu par Le Pouldu, il dit entre haut et bas :

— Voyons, une bonne fois, veux-tu agir franchement avec moi? Tu ne t'en trouveras pas mal.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi?

— Que tu viennes, ce soir, affûter la louve en ma compagnie. Tu as un fusil,

je le vois d'ici, dans ta cabane. Et ton chien est, dit-on, aussi fameux pour la chasse que pour la garde. Montre-moi le repaire de la bête de Guirec.

— Qui le connaît ? dit Cloarec, d'un air pensif.

— Toi. J'en suis sûr.

— Vous vous trompez.

— Tu ne veux pas te fier à moi, Cloarec : tu as tort.

— Il fait mauvais courir la lande à la nuit.

— Pas pour ceux qui en connaissent les secrets.

— Il n'y a pas de secrets.

— Tu ruses avec moi, Cloarec, répéta le jeune homme, tu as tort.

Le Breton resta silencieux.

— Écoute, reprit Roland. Je te donne ma parole de ne pas te trahir.

— Je n'ai rien à cacher.

— Tête de bois, aussi dure que tes sabots ! C'est ce que nous verrons ! s'écria le jeune homme avec emportement.

— Pourquoi menacez-vous un homme qui ne vous a jamais rien fait ? dit sourdement Cloarec.

— Tu ne m'as jamais rien fait ? Oserais-tu le jurer ?

— Ne me tourmentez pas. Je ne sais point parler finement, et vous en tirez avantage. Ce n'est pas digne d'un « monsieur » comme vous.

— Allons ! Ne nous fâchons pas, fit Roland avec bonhomie. Tes affaires ne regardent que toi. Tiens, voilà dix francs, pour ta paire de sabots. Tu les offriras de ma part à ta bonne amie.

Cloarec prit la pièce d'or, la serra dans la poche de sa veste, avec soin, salua Roland avec un humble sourire, et dit :

— Je vais les signoler, pour le prix. Et quand vous en aurez besoin d'une paire pour la jeune demoiselle, pensez à moi. Il paraît qu'elle est votre promise, aussi ?

— Tu es trop curieux, mon garçon, répondit Roland.

Il passa son fusil sous son bras, et, se tournant vers Le Pouldu, qui l'attendait paisiblement assis, auprès de ses chiens, sur la mousse :

— Allons ! En route !

A ce moment, un émouchet fit entendre, au haut de la futaie, son cri strident, et passa d'un vol rapide sur le ciel bleu. Épaulant vivement, Roland tira. Le rapace foudroyé tournoya un instant et tomba, comme une loque, au milieu de la clairière. Le Pouldu ramassa l'émouchet, l'examina,

lui lissa les plumes, le mit dans son carnier, et regardant Roland avec admiration :

— C'est le même fusil, les mêmes cartouches, et le même tireur pourtant ! Ah ! elle est fée, monsieur le vicomte. Allez ! elle est fée.

— Mais non ! Le Pouldu, elle ne l'est pas ! dit Roland, un peu rasséréiné par ce joli coup, qui le réhabilitait aux yeux du piqueux. Cloarec le sait bien qu'elle n'est pas fée. Et je te le ferai bien voir !

Le sabotier ne répondit pas. Il suivit du regard les chasseurs qui s'éloignaient. Quand ils furent hors de vue, il abandonna son travail, serra ses outils, et, prenant un lourd pen-bas dans sa cabane, il siffla son chien et se glissa dans le fourré.

ROLAND FORME DES PROJETS D'AVENIR.

En retournant au château, Roland pensait à ce que lui avait dit Cloarec : « Il paraît que la jeune demoiselle est votre promise. » Jamais, jusqu'à ce jour, aucune explication n'avait eu lieu entre Hervé et lui. Jamais une parole adressée à Ursule n'avait pu faire croire à la jeune fille qu'il pensât à l'épouser. Et cependant il était vrai qu'il y pensait et que le soin avec lequel son ami l'avait attiré, tous les automnes, en Bretagne, lui paraissait une preuve certaine que les châtelains de Kéranou avaient formé des projets auxquels il était intimement mêlé. Éclairé, comme il l'était, sur l'éducation, les idées et les goûts des jeunes filles qu'il rencontrait dans le monde, à Paris, la simplicité grave et le charme un peu sauvage d'Ursule lui offraient des garanties de bonheur auxquelles sa raison était sensible. La vie, en somme, à Kéranou était heureuse. Il y trouvait une quiétude, un détachement des préoccupations, qui le rafraîchissaient, tous les ans, et lui rendaient de la jeunesse. Ne serait-il pas bon de passer la moitié de l'année au fond de cette calme et rêveuse Bretagne, à chasser tout le jour, et le soir, près du foyer, dans la tendre intimité de la vie de famille ?

Le temps des aventures et des amours lui paraissait passé pour lui. Il avait été tellement gâté, qu'il ne prenait plus un très grand plaisir aux faveurs qui lui étaient libéralement accordées. Il pensait que le vieil homme pouvait disparaître, et laisser la place à un Roland plus raisonnable, mieux inspiré, et offrant des garanties de sagesse. Un sourire passa sur ses lèvres, et un hochement de tête affirma cependant un peu de doute. L'image d'Annec venait

de se présenter à son souvenir. **Était-ce un** prétendant de tout repos à offrir à une jeune fille, que ce Roland qui poursuivait si délibérément la gentille Bretonne, et qui lui prenait, la veille encore, un baiser ? La tentante fraîcheur de la fiancée de Cloarec n'était-elle pas, pour plus que le désir de jouer un tour au farouche et énigmatique sabotier, dans la poursuite que Roland faisait subir à la petite servante ? Mais il se dit aussitôt : « Simple jeu, qu'il est temps de finir. A compter de cet instant, je ne m'occuperai plus d'Annic. La calme et fière Ursule est bien plus séduisante. Mais veut-elle se marier ? Rien ne le prouve. Et les rêves de son frère peuvent fort bien n'être point partagés par elle. » Il entra dans le parc, au moment où ces diverses considérations se présentaient à son esprit. Il donna son fusil à Le Pouldu, qui le plaça avec respect sur son épaule. Dans le jardin à la française, Roland venait d'apercevoir Mlle de Kéranou, qui se promenait en échenillant ses rosiers. Elle marchait lentement, un sécateur à la main, un petit panier d'osier au bras. Sa tête était couverte par une de ces capelines de drap bleu, bordées d'un velours noir, qui sont un rappel de la coiffure des femmes de Locminé, si seyantes et si commodes. Sous l'ombre de ce capulet, son front blanc luisait comme un marbre poli, et ses yeux noirs brillaient doux et pensifs. Elle s'arrêta en voyant le chasseur se diriger vers elle :

— Eh bien ! avez-vous réussi ? Et nous revenez-vous satisfait ?

— Ne m'en parlez pas ! J'ai fait une bre-douille magnifique !

— Vous n'avez pas rencontré l'animal ?

— Si, bien ! Et je l'ai manqué comme une mazette !

— Ah ça ! y a-t-il de la magie, décidément, dans cette affaire ? Un tireur comme vous ! Êtes-vous sûr qu'il y a du plomb dans vos cartouches ?

— Dame ! À moins que mon armurier ne se soit amusé à me tromper ! Mais c'est impossible ! Il me fournit depuis des années, d'un bout de la saison à l'autre....

Ursule fit un geste d'étonnement.

— Sera-t-on obligé, pour se débarrasser de ce fléau des fermes voisines, de recourir à l'administration, de convoquer le préfet, et de préparer une battue ?

— Ce sera inutile. Je me charge de lui régler son compte. Et si ce n'est avec du plomb, ce sera avec de l'acier. J'ai découvert le refuge de la bête, et j'irai, s'il le faut,

l'attaquer avec mon couteau de chasse. **Je n'en** aurai pas le démenti.

— **Vous y** mettez de l'amour-propre ?

— Oui, certes, comme à tout ce que j'entreprends. J'ai horreur d'échouer.

— Est-ce que cela ne vous arrive pas, comme à tout le monde ? demanda la jeune fille, avec un malicieux regard.

— Ma foi, si. Mais, du moins, c'est après avoir fait tout ce qu'il dépendait de moi pour réussir.

— C'est une grande qualité que la persévérance, à condition de l'appliquer aux bonnes choses.

— Ah ! Ce n'est pas ce que j'ai toujours fait. Et je le regrette bien.

— Pourquoi ? Vous n'avez pas trop à vous plaindre de votre sort.

— Parce que vous ne jugez que sur l'apparence.

— Êtes-vous donc malheureux, en réalité ?

— Malheureux, c'est beaucoup dire. Mais il est certain que je mène une vie bête, que je m'en rends compte, et que cela n'est pas fait pour me réjouir.

— Qu'est-ce que vous entendez par une vie bête ?

— J'entends le train-train de l'existence insipide et banale qui m'entraîne, tous les hivers, à Paris, et, au printemps, sur la Côte d'azur. Il n'est rien de plus vide, de plus nul, de plus misérable que les jours qui s'écoulent pour moi, dans des occupations toujours les mêmes. On appelle cela des distractions, des plaisirs. C'est une façon de tuer le temps, et voilà tout. Or, je commence à m'apercevoir que le temps est trop précieux pour qu'on le gâche. Je ne sais si c'est depuis que j'ai passé la trentaine, mais je ne vois plus s'écouler les heures avec la même indifférence qu'autrefois. Je pense qu'il serait possible de les employer mieux et plus utilement. Enfin, je réfléchis à des choses qui n'avaient jamais frappé ma pensée. Et j'y trouve des sujets de tristesse.

— Lesquels ?

Roland regarda Mlle de Kéranou avec un air soucieux :

— Je vous demande bien pardon de vous raconter de telles sottises. Vous n'êtes pas du tout la personne à qui j'aurais dû faire des confidences.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne peux pas tout vous dire, d'abord.

— Ah ! si vous voulez me raconter des histoires scabreuses, il est certain que....

— Non ! Je ne vous révolterai pas par mes confessions.... Je n'aurai garde de me faire tant de tort auprès de vous....

— J'en ai déjà bien assez appris par la voix de la Renommée, dit en riant Ursule. Vous avez une très mauvaise réputation, je ne vous le cache pas. Mais je vous avouerai, en même temps, que j'y suis assez peu sensible. Je crois que tous les hommes, à Paris, sont, à peu près, dans le même cas que vous, et que, pour trouver un sage, il faut venir au fond de la Bretagne, au château de Kéranou....

— Hervé ? Oui, certes, et je l'envie. Il n'a pas un remords, pas même un regret sur la conscience. Il n'a jamais fait une chose vilaine....

— Mais vous non plus, j'imagine ?

Roland hocha la tête :

— Que sait-on ? Dans le courant de la vie agitée que mènent tant de gens, on n'a pas toujours autant de scrupules qu'il faudrait. On ne commet pas de crimes, assurément. Mais il y a des légèretés qui sont très coupables et qui souvent entraînent des conséquences très malheureuses. Qui de nous peut affirmer qu'il n'a point de ces fautes à expier ? Et c'est avec un sentiment de malaise que je compare la sécurité d'âme de votre frère avec les doutes de ma pensée.

— Eh bien ! si vous rougissez de vos erreurs, dit Mlle de Kéranou avec un peu d'émotion dans la voix, renoncez-y.

— Ce n'est pas aussi aisé que vous le croyez. Il faudrait, pour changer de vie, commencer par changer de milieu. Et c'est là qu'est la difficulté.

— Qu'entendez-vous par changer de milieu ?

— N'avoir plus les mêmes fréquenta-

tions, concevoir l'existence sur un plan tout différent.

— Eh ! mais, si les mots ont une signification, ceci n'a pas l'air de moins qu'un acheminement à quitter la vie de garçon....

— C'est, en effet, ce que cela signifie.

Mlle de Kéranou s'arrêta brusquement. Ses beaux yeux se fixèrent sur Roland avec une ferme tranquillité :

— Je crois que c'est surtout à Hervé qu'il faut que vous demandiez conseil, dans la circonstance. Moi, vous le comprenez, je manque d'expérience. Je ne pourrais que vous écouter, sans vous répondre....

— Bien au contraire. Et vous,



LE TERRIER DE LA LOUVE.

— Monsieur le vicomte, venez voir ! ah ! en voilà une sévère... La bête est sous terre, elle tient. (Page 28, col. 1.)

seule, pouvez répondre à ce que j'ai à dire. Je ne veux pas parler à Hervé avant de vous avoir consultée vous-même.

— Ah ! vous me troublez beaucoup, fit Ursule, dont le visage se couvrit de rougeur.

— Je serais désolé de vous contrarier, s'écria Roland. Je ne m'expliquerai qu'avec votre assentiment. Dites un mot, et je me tais.

— Non ! Au point où vous en êtes arrivé, il vaut mieux que nous terminions franchement. Je vous écoute.

— Eh bien ! La modification d'existence que je projette, et que vous avez comprise, exige votre participation, car vous y êtes intimement mêlée. Je veux dire que, si je me marie, je n'entrevois le mariage comme

possible, pour moi, qu'avec vous. Je ne voudrais pas me risquer dans cette aventure, sans avoir des chances de tranquillité et de bonheur. Or, c'est vous seule qui me les offrez. Vous voyez combien il était nécessaire que je m'ouvrise à vous de mes projets, avant d'en parler à Hervé. Si vous me faites comprendre que ma recherche ne vous agrée pas, tout sera fini. Et je n'aurai pas troublé inutilement l'esprit de votre frère par des rêves sans espoir.

Ursule coupa, d'un air attentif, le gourmand d'un rosier avec son sécateur. Elle ne répondit pas à Roland et un silence s'établit, pendant qu'ils reprenaient à pas lents leur marche dans le parterre. Au bout d'un instant, le jeune homme demanda très doucement :

— Dois-je considérer votre silence comme un refus ?

— Non, dit Mlle de Kéranou, mais vous m'avouerez que le sujet mérite réflexion.

— Si vous réfléchissez trop, vous ne vous déciderez pas.

— Je veux réfléchir pour ne prendre que la décision qui soit bonne pour vous et pour moi.

— Si vous voulez qu'elle soit bonne pour moi, il faut accepter.

— J'ai le plus grand désir de vous satisfaire, dit Mlle de Kéranou, avec un fin sourire, mais je ne voudrais pas, cependant, me sacrifier.... Entendons-nous bien, ajouta-t-elle, pour répondre à un geste de désenchantement que faisait Roland. Je ne peux pas vous cacher que je sais beaucoup de choses sur vous, qui ne sont pas de nature à pousser une jeune fille, raisonnable comme moi, à unir sa destinée à la vôtre. Vous passez pour un très grand mauvais sujet. Et je crois bien que votre réputation n'est pas usurpée. Si je devenais votre femme, je n'admettrais pas que ce fût pour me voir délaissée, ou pour constater que votre fidélité vous coûte extrêmement. J'ai ma petite fierté. Et, si vous la mettiez à l'épreuve, elle ne se courberait pas volontiers. Avec mon frère, j'ai pris de très mauvaises habitudes. Je suis maîtresse absolue, ici, et, s'il faut subir une tutelle, il est très possible que je ne m'y plie pas. Je ne suis plus une petite enfant de dix-huit ans, qui ne sait rien que ce qu'on lui a enseigné à son couvent. J'en ai vingt-quatre, je suis une vieille fille, et j'ai beaucoup appris au spectacle de la misère et de la méchanceté. Il ne sera donc pas raisonnable d'attendre de moi une passivité qui n'est ni dans mon caractère, ni dans mes habitudes. Voilà à

quoi j'ai pensé, en un instant, pendant que vous vous étonniez de ne pas recevoir de réponse. Vous m'avouerez que je n'ai pas pris beaucoup de temps, même pour faire tant et de si sérieuses réflexions.

— Elles sont telles que je les attendais de vous, et je les juge excellentes. Je trouve très juste que vous souhaitiez des garanties, et je suis prêt à vous les donner aussi complètes que possible. Vous m'avez fait la réponse que je désirais, puisque vous m'avez expliqué que votre consentement ne dépendait que de moi. Je ne vous presserai pas davantage aujourd'hui. Je veux rester sur ce premier résultat. Maintenant que nous avons commencé à aborder ce sujet, tout naturellement nous le traiterons un peu, chaque jour. Ce sera une grande douceur, pour moi, que de former des projets avec vous, et de tracer des plans de conduite. Vous pourrez acquiescer plus facilement la preuve que je suis décidé à changer, en constatant combien je suis différent de ce que j'ai été. Hervé nous aidera à nous accorder et me servira de caution près de vous.

— Oh ! Je sais bien que vous trouverez en lui un auxiliaire. Mais il ne faudra pas songer à l'arracher de sa Bretagne...

— Nous nous ferons des concessions mutuelles. Il viendra un peu à Paris, auprès de nous, et nous irons beaucoup auprès de lui, à Kéranou.

— Votre Paris ne me tente guère, dit Ursule. Voyez quel calme, ici, et quel charme. Loin du bruit, de l'agitation, dans une paix délicieuse, les jours s'écoulent sans qu'on s'en aperçoive. Consentirez-vous à laisser passer ainsi votre vie, sans qu'elle soit marquée par aucune péripétie brillante, par un seul incident éclatant. Nous sommes des paysans, simples et contents de peu. Quelle différence avec les gens que vous fréquentez d'habitude ! Pendant quelques semaines, vous vivez auprès de nous, avec satisfaction. Le contraste, entre nos mœurs et vos habitudes, vous amuse. Mais s'il fallait accepter cette unité, cette nudité de vie, pour toujours, que deviendriez-vous ? Voilà ce qui est effrayant !

Ils étaient, en causant, arrivés devant le château. Mlle de Kéranou s'arrêta sur la première marche du perron, et avec une ferme décision :

— Vous m'avez dit que nous causerions de vos projets. Je vous demande de n'en rien faire. Laissez-moi réfléchir, et ne me parlez de rien, avant que je vous en parle

moi-même. Ayez confiance dans ma raison, et aussi dans mon cœur.

Elle lui tendait la main. Il la prit, et doucement, sans qu'elle fit de résistance, il la porta, pour la première fois, à ses lèvres.

CONTREBANDIER PAR AMOUR.

Le soir du même jour, à la nuit serrée, un sifflement se fit entendre derrière les écuries, auprès d'un petit bois qui touchait au mur du parc. Ce n'était pas le huchement de la chouette, qui servit de signal d'appel aux chouans pendant les guerres de Bretagne. On eût dit le coassement plaintif d'une rainette dans l'herbe, annonçant la pluie pour le lendemain matin. Aussitôt, Annic, qui reprisait des bas dans la cuisine, se leva, posa son ouvrage, et, sans affectation, descendit dans la cour. Elle traversa les écuries, adressa quelques paroles amicales à Le Pouldu, qui enduisait ses souliers de chasse d'une épaisse couche de graisse, et, se dirigeant vers le potager, elle sortit par une petite porte ouverte dans le mur. De l'ombre des grands arbres du bois, une forme se détacha qui vint vers la Bretonne. De tout près, le visage de Cloarec apparut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Yves, dit la servante, à voix basse, et pourquoi venir, ce soir ? Je ne t'attendais pas.

— Je ne m'attendais pas, non plus, à venir. Mais le diable de Parisien continue à faire des siennes, et il faut que nous nous arrangions pour le forcer à se tenir tranquille. Tant qu'il ne s'agissait que de lui faire une farce, en l'empêchant de tuer la bête de Guirec, qui tient tous nos gars enfermés dans les maisons, depuis le soir jusqu'au matin, cela allait facilement. Mais il ne s'en tient plus à chasser la bête, voilà qu'il se mêle de mettre le nez dans nos affaires.

— Qu'a-t-il encore fait ?

— Il a découvert la cachette du vallon de Lesguiren.

— Comment cela ?

— C'est la louve qui l'y a conduit. Pressée par les chiens, déjà plusieurs fois, elle s'était glissée dans le couloir des rochers. Jamais les chiens, en défaut, n'avaient pu retrouver sa trace. Mais, hier, cet enragé Parisien, avec Le Pouldu, a si bien suivi la chasse qu'il s'est aperçu de la refuite de la bête. Il m'a pressé de questions, au retour, et je suis bien sûr qu'il croit que j'en sais plus long que lui sur cette affaire-là. Il a l'intention d'y retourner, à son

loisir, et s'il y entre il trouvera ce qu'il ne doit pas voir. J'ai aussitôt pris ma course, et j'ai été, à la côte, prévenir ceux de Roscanvel. Mais il est trop tard, l'expédition est engagée. Le papier, placé sous la pierre de la lande, donne l'indication de l'arrivée des Anglais. Ils sont en mer, on ne peut donc pas les prévenir. Que faire ? Je suis venu pour te raconter la chose et te demander conseil.

— Ah ! voilà les ennuis qui vont commencer, s'écria la petite Annic, d'un ton désolé. Je tel'avais bien dit, Yves. Pourquoi t'es-tu fourré dans ces aventures-là ?

— Pour te faire riche, Annic, pour que tu ne sois pas la femme d'un pauvre ouvrier, travaillant dans la forêt, logeant dans une hutte de terre, et couchant sur un matelas de bruyères. J'ai déjà de quoi acheter la maison de l'épicier de Kéranou. Que nos affaires réussissent encore pendant quelques mois, et j'aurai assez d'argent pour m'établir avec toi, et nous serons des commerçants.

— Mais comment expliqueras-tu la possession d'une somme si importante ?

— Je ne serai passif sot de la montrer avant notre mariage. On croira que c'est avec ce que la demoiselle t'a promis de te donner en dot que nous aurons payé l'épicerie. Et personne n'ira voir plus loin.... Mais il ne faut pas qu'il y ait d'accroc.... Et ton damné Parisien dérange nos quilles....

— Mon Parisien ! Dis donc ?... Qu'est-ce qu'il y a de commun entre lui et moi ?

— Ah ! il n'y a rien, mais ça n'est pas de sa faute. Il te reluque ferme !

La Bretonne tressaillit, et, d'un ton peu dur, elle reprit :

— En voilà assez sur ce sujet-là, Cloarec.... Je ne suis pas encore ta femme, n'est-ce pas ?

— J'ai ta foi, Annic, répliqua le sabotier d'une voix menaçante. Et je me soucierais de casser la tête de ce beau garçon, si tu me trahissais, comme de fendre une bille de hêtre, sais-tu bien !

— Imbécile ! Il va se marier avec Mademoiselle !

— Qu'est-ce que cela peut empêcher ?

— Crois-tu, sachant ce que je viens de te dire, que je me laisserais cajoler par lui ?

— Tu es bien coquette !

— Si tu penses cela, va-t-en, et ne reviens plus !

Elle fit deux pas pour rentrer dans le parc. Cloarec la prit par le bras et la retint :

— Allons ! La paix. Je suis un peu monté

contre le beau monsieur. Peut-être ai-je tort. Ne parlons donc plus de toi, mais parlons de la cache de Lesguiren. Qu'est-ce que tu me conseilles pour l'empêcher d'y aller ?

— Je te conseille de tuer la louve de Guirec. Il ne s'en occupera plus, et n'ira pas se promener dans les rochers, pour le plaisir de savoir ce qui se passe dessous.

— Non ! Je ne veux pas tuer la bête. Elle nous a trop bien servis. Et puis, elle me connaît. Elle ne se défie pas de moi...

— C'est donc vrai, alors, que tu es un meneu de loups ? dit Annic, en riant.

— Ne ris pas. Elle me connaît, c'est sûr. Et elle a eu, l'an dernier, des petits avec mon chien. Pendant huit jours, elle a rôdé, l'autre mois, autour de ma cahute, au clair de lune, et je l'entendais qui soufflait sous la porte. Elle était, sans doute, en folie, et il n'y a pas de loups dans le canton pour la servir.

— Tu es fou !

— Non ! non ! Et je n'irai pas tuer une bête, dans ces conditions-là. Il y a beau temps que le Parisien aurait eu sa peau, si tu n'avais pas pris ses cartouches dans son petit sac, et si je n'y avais pas mis du sable à la place du plomb.

— Je ne pourrai pas toujours lui jouer le même tour. Il finirait par s'en douter.... Et c'est ça qui en ferait une affaire ! Tu n'as pas à hésiter. Il faut tuer la bête de Guirec.

— Non !

— Alors, tu vas faire découvrir tout ce que vous avez tant d'intérêt à cacher.

— Il n'ira pas nous dénoncer à la justice ?

— Assurément. Mais il ne pourra pas empêcher Le Pouldu de parler, et qu'est-ce que M. Hervé dira ? Et pour moi-même.... Yves, il faut tuer la bête de Guirec....

— Je ne la tuerai pas ! Il arrivera ce qu'il doit arriver.

— On dit que les Bretons sont têtus ! fit Annic, avec dépit. Vraiment, tu le prouves. Qu'est-ce que cela peut te faire de jeter bas une sale bête, qui a mangé plus de poulets et de moutons, depuis deux ans, dans la contrée, que tous les gourmands de Roscanvel ensemble....

— Cela me porterait malheur !

— Et superstitieux, autant que tétu ! Mais qu'est-ce qu'ils ont dit ceux de la plage, quand tu les as prévenus que la cachette était éventée ?

— Ils ont dit que celui qui la découvrirait ne te porterait pas en paradis ! Ils ne tiennent pas à aller en prison. Et tu sais qu'ils jouent facilement du pen-bas.

— Et même du couteau.

— La dernière fois, ils ont pensé qu'en effrayant M. le baron et Le Pouldu, par leur procession dans le vallon, ils arriveraient à détourner le Parisien de revenir dans le quartier.... Mais, s'il y retourne de plus belle, malheur à lui !

— Il ne faut pas, en tout cas, qu'il sorte demain à la nuit tombée ...

— Ne peux-tu prévenir Mlle Ursule, sans tout lui raconter ?

— Non ! Elle en parlerait à son frère...

— Annic, dit Cloarec avec force, s'il va à Lesguiren demain, je ne répons pas de sa vie. Les gens de la plage m'obéiront, mais les Anglais seront intraitables....

— Il faut que je rentre, Yves. On finirait par s'apercevoir de mon absence. Je vais faire mon possible pour empêcher un malheur. De ton côté, agis au mieux.... Est-ce que je ne te reverrai pas ?

— Si tu as besoin de me parler, viens à la clairière, avant cinq heures.... Passé ce moment, je serai parti....

— Bonsoir. Et espérons que les choses s'arrangeront.

— Elles s'arrangeront. Mais la question est de savoir si ce sera bien ou mal.

Il prit Annic par la taille, l'embrassa, et, sans qu'on entendît dans le chemin le plus léger bruit, il disparut.

Dans le salon de Kéranou, Hervé, l'abbé Choucas, Ursule et Roland causaient au coin du feu. Ils avaient diné tous les quatre, et, avant de commencer leur partie de whist, les hommes fumaient.

— Ce que vous me racontez d'un souterrain dans la côte de Lesguiren ne me surprend pas du tout, dit l'abbé Choucas. C'est assez conforme aux traditions du pays. Les vieux racontent que, au temps de la révolution, il y eut des réfractaires qui vécurent dans des terriers, pendant plusieurs mois, échappant ainsi aux poursuites des colonnes et faisant une guerre de partisans extrêmement redoutable. Le marquis de Frotté tirait de ces bandes-là des ressources extraordinaires. On prétend qu'à la première pacification, ce serait dans des galeries, sous la falaise, que les armes et les canons de l'armée de Bretagne auraient été cachés. Tout cela est parfaitement plausible, et il y aurait communication entre le rivage et ces cavernes que je n'en serais nullement surpris. Depuis que nous sommes rentrés dans le calme, ces refuges sont devenus inutiles, le chemin en a été désappris, et les bêtes sauvages seules les fréquentent. J'aurais cru volontiers à des blaireaux ou à

des renards. Un loup me paraît plus invraisemblable. Sa refuite a dû être tout à fait occasionnelle, et je ne crois pas à un repaire habituel.

— Habituel ou occasionnel, dit Roland, le fait est certain. Je l'ai constaté, de *visu* et *auditu*.... La bête était sous terre et faisait tête aux chiens de Le Pouldu, qui nous sont revenus fortement houpillés. Mais j'irai visiter ce repaire. Le passage, pour entrer, est étroit, mais praticable. Et je suis curieux de voir ce qui s'y cache.

— Ma foi, dit le curé, j'ai bien envie de vous accompagner.... Il y a peut-être là quelque découverte intéressante à faire, et qui sait si l'archéologie n'y aura pas sa part?

— Comment, vous, l'abbé, avec votre soutane, à plat ventre dans la terre? fit Hervé d'un air désapprobateur.

La petite Annic, à ce moment même, entra dans le salon, portant, sur un plateau, des tasses et le samovar.

— Eh bien! l'abbé, puisque vous voulez être de l'expédition, attendez-moi à la fourche de Guirec, vers trois heures, demain. Nous tâcherons de lancer la louve. Et si elle nous conduit aux rochers de Lesguiren, nous aurons, jusqu'à la nuit, le temps de nous retourner. J'emporterai de quoi nous éclairer.... Et nous pourrons à loisir faire la visite....

La servante, en posant le plateau sur la table, avait la main tremblante, car les tasses s'entrechoquèrent et Mlle de Kéranou dit, avec un peu d'impatience :

— Eh bien! Annic, qu'est-ce que tu fais donc?

Annic ne répondit pas, elle laissa échapper un soupir et sortit. Les trois hommes s'installèrent à la table à jeu.

RUSE FÉMININE : TOUS LES CHIENS TOMBENT MALADES.

Le lendemain, vers deux heures, comme Roland traversait la cour et s'appretait à se rendre aux écuries, pour donner des ordres à Le Pouldu, il rencontra le piqueur, qui, l'air bouleversé, s'avançait à sa rencontre :

— Ah! monsieur le vicomte, en voilà une affaire! dit le piqueur. Qu'est-ce que va penser M. Hervé?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Une épidémie! Oui, une maladie sur les chiens! Tous mes chiens sont sur le flanc, et qui vomissent, sauf votre respect, monsieur le vicomte, comme s'ils avaient été de fête, pendant toute la nuit! Dieu

sait, pourtant, les pauvres bêtes, que je ne leur ai donné que leur soupe, et de l'eau de boisson, avec de la graine de lin et du soufre, pour les rafraîchir....

— Allons voir ça! dit Roland.

Et, précédant Le Pouldu, il gagna le chenil.

Le tableau, qu'avait fait le piqueur, de ses pensionnaires n'était point outré. Rocardor et Barbaro, l'aspect déprimé et lamentable, gisaient sur le pavé, tandis qu'une bave épaisse coulait de leurs lèvres. Quant aux bassets, ensevelis dans leur paille, ils dirigeaient sur leur visiteur, qu'ils accueillait d'habitude par de joyeux aboiements, des regards mornes et désenchânés.

— Oh! oh! fit Roland, voilà des bêtes en piteux état! Et quand cela leur a-t-il pris, ce malaise-là?

— Ce matin.

— Et à tous ensemble?

— A tous ensemble. Ils ont commencé par se plaindre, puis ils ont tourné en rond dans le chenil, et, après, ils ont rendu, par en haut et par en bas, tout ce qu'ils pouvaient avoir dans le corps.... Et ils buvaient, ils buvaient! J'ai dû leur remplir leurs abreuvoirs. Et plus ils buvaient, plus ils rendaient!

— Naturellement.

Le Pouldu regarda avec surprise Roland qui trouvait naturel un effet si déplorable.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dans leur soupe, hier soir?

— Une tête de mouton, des pommes de terre, des carottes, l'os du gigot mangé à la table des maîtres, une bonne poignée de sel et deux kilos de pain en tranches....

— Qui a donné la pâtée aux chiens!

— C'est moi.

— Tu la leur as vu manger?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Et personne, depuis, n'est entré au chenil?

— Personne. Ah! si, ce matin, comme je cirais les bottes de M. le baron, Annie m'a apporté de la ficelle, pour raccommoder une accouple qui est usée....

— S'est-elle occupée des chiens?

— Elle leur a parlé, comme toujours. Ils l'aiment bien, ces pauvres bêtes. Elle leur apporte souvent du sucre.

— Et ce matin, justement, leur en a-t-elle donné?

— Ma foi, monsieur le vicomte, je ne l'ai pas vue. Je ne peux pas dire... Je suis entré pour ranger la ficelle.... Mais ce n'est tou-

jours pas ce qu'elle aurait pu leur donner qui... Oh ! pour sûr, non !

— Hum ! fit Roland.

Il entra dans la loge de Rocardor et de Barbaro, leur tâta le ventre, les caressa, leur trouva le nez frais. Et comme les chiens agitaient la queue en signe d'amitié :

— Eh bien ! Le Pouldu, ils n'en mourront pas, tes chiens. Seulement, ils ne pourront pas chasser tantôt...

— Vous croyez qu'ils ne sont pas malades.

— Non ! Le Pouldu, ils ne sont pas malades. Ils ont été purgés.

— Purgés ? Et par qui, ma Doué ? Qui pourrait purger mes chiens, sans que je le sache ?

— La bête qui est fée, Le Pouldu.

— Ah ! monsieur le vicomte se moque de moi ! fit le piqueux d'un air confus. La bête ! Ah ! si je connaissais la bête ou le chrétien qui m'a fait un coup pareil.

Roland ne répondit pas au piqueux. Il se dirigea vers la buanderie, où, avec un grand bruit de cuveaux remués, Annic préparait la petite lessive de semaine. Il poussa la porte sans précaution. La Bretonne, les manches retroussées, taillait, à même une brique de savon, le large morceau dont elle allait se servir. Elle affecta de ne pas remarquer l'entrée du jeune homme. Celui-ci, sans préparation, vint à Annic, et s'asseyant sur le coin de la table :

— Dites donc, ma petite, fit-il, qu'est-ce que vous avez donné, ce matin, aux chiens de votre maître, pour les mettre dans l'état où je viens de les voir ?

— Est-ce qu'ils sont malades ? demanda la Bretonne, questionnant pour éviter d'avoir à répondre.

— Mais il y en a déjà deux de crevés, et les autres ne valent guère mieux !

A ces mots, Annic pâlit ; ses mains tremblèrent. Elle balbutia :

— C'est impossible !

— Et pourquoi serait-ce impossible ? Qui vous l'avait assuré ? Car ce n'est pas vous qui avez eu l'affreuse idée de donner du poison aux chiens de la maison ?

— Du poison ! répéta Annic, perdant tout à fait la tête. Je vous jure bien !... Oh ! ce serait affreux ! Ces pauvres chiens qui m'aimaient tant !

Des larmes coulèrent sur ses joues. Roland sourit :

— Allons ! Annic, calmez votre peine. Les chiens en reviendront. J'ai voulu seulement savoir si c'était vous qui les aviez si bien arrangés.

La Bretonne comprit qu'elle avait donné dans un piège, et demeura stupéfaite, regardant le jeune homme avec des yeux pleins de reproches. Mais il ne lui était plus possible de rattraper ses paroles.

— Maintenant, pourrait-on savoir dans quelle intention vous avez fait ce joli coup, mademoiselle, et avec la complicité de qui ?

Annic secoua la tête avec résolution et garda le silence.

— Ah ! ah ! Vous ne voulez plus rien dire ! Il est trop tard, ma belle. Il fallait être plus prudente. Je sais la moitié de l'histoire. Et si vous ne me racontez pas le reste, je chercherai à le reconstituer, moi-même. J'y réussirai, n'en doutez pas. Voulez-vous parler ?

— Non. Je n'ai rien à raconter.

— C'est invraisemblable. Ce n'est pas par fantaisie, ou par raison d'hygiène, que vous avez donné une purge magistrale aux chiens de la maison. Quelqu'un vous y a poussée. Et ce quelqu'un, il n'est pas difficile de deviner qui c'est... Mais quel intérêt a-t-il à m'empêcher de chasser, aujourd'hui ? Pouvez-vous me l'apprendre ?

— Je ne sais pas à qui vous faites allusion. Je n'ai donné aux chiens que du sucre que j'ai pris à la cuisine, ce matin...

— Mes compliments, Annic, vous mentez bien ! Cloarec aura une femme en qui il pourra avoir toute confiance. Et si elle veut lui en faire voir, le brave garçon, il faudra qu'il soit malin pour s'en rendre compte.

— Il est malin ! dit sèchement Annic.

— Et il excelle à cueillir du nerprun, dans la forêt, pour en faire des boulettes, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'en suis désolé, mais ce n'est pas lui qui m'empêchera d'aller au vallon de Lesguiren aujourd'hui. Car, moi aussi, je sais ce qu'il y avait sous la pierre...

Une rougeur ardente monta aux joues d'Annic, mais elle resta silencieuse. Elle parut se recueillir, et changeant brusquement d'attitude :

— Pourquoi vous amusez-vous à me tourmenter ? dit-elle avec un sourire. Vous étiez bien plus aimable autrefois.

— Ah ! C'est que j'avais de grandes illusions sur votre compte, ma belle. Je vous croyais une petite fille simple et innocente. Mais je me suis aperçu que vous étiez une fineade.

— Moi ! Ah bien ! si l'on peut dire !

— Oui, oui. Vous êtes une personne dissimulée, mademoiselle Annic. Vous avez toute une intrigue avec ce drôle de Cloarec, et ce n'est pas qu'une intrigue d'amour... Je vous soupçonne de lui servir d'intermé-

dière pour des besognes qui ne sont pas d'une honnêteté scrupuleuse...

— Ah! monsieur!

— Eh! Ne savez-vous pas, vous aussi, ce qu'il y avait sous la pierre?

— Non, monsieur, je ne le sais pas!

— Ni où Cloarec doit aller, ce soir?

La Bretonne pâlit, elle joignit les mains, avec un air effrayé, et baisant la voix, comme si elle craignait d'être entendue:

— Au nom du ciel, monsieur, ne vous mêlez pas de ces affaires-là! Il y a péril de mort à s'occuper de ce qui regarde les gens de la côte...

— Ah! Vous y venez donc, à la fin! s'écria Roland, avec satisfaction. Et voilà les camarades de ce fameux sabotier qui apparaissent!

— Plût au ciel qu'il ne les eût jamais connus, dit sourdement Annic. Mais vous, monsieur, n'allez pas de ce côté-là, en ce moment. Vous voyez bien

qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour vous empêcher de sortir aujourd'hui. Les chiens sont sur la paille, profitez-en pour rester au logis. Oh! je vous en prie, monsieur Roland, ne mettez pas le pied dans la campagne, ni tantôt ni ce soir...

— Et si je suis ton conseil, Annic, tu me diras le secret de la louve de Guirec...

— Il n'y a pas de secret...

— Voilà que tu recommences à mentir...

— Eh bien! Si je vous dis ce que je sais, me donnez-vous votre parole de ne pas sortir aujourd'hui?

— Oh! Tu es trop sournoise. Je ne peux

pas me fier à toi. Raconte, d'abord. Après, je verrai ce que je peux et dois faire...

La Bretonne secoua la tête d'un air d'incertitude et se tut. Alors, Roland brusquement se levant:

— Adieu, alors, j'y vais.

Elle se jeta devant la porte.

— Non! Restez!

Il lui prit les mains pour voir si elle ferait de la résistance. Elle ne parut pas s'en émouvoir. Elle semblait, surtout, tenir à l'empêcher de s'éloigner.

Il s'assit sur un cuveau renversé, et regardant la jolie fille:

— Allons! Raconte, Annic, ou je pars.

— Êtes-vous méchant! fit-elle, les larmes aux yeux. Vous serez bien avancé, quand vous m'aurez forcée à dire ce que je dois taire?

— Mon enfant, c'est ce que je saurai après?

— Eh bien! alors, puisqu'il le faut absolument, écoutez donc: La louve

de Guirec suit Cloarec, comme si elle était apprivoisée... Aussi, il ne veut pas qu'elle soit tuée.

— Je m'en doutais! Mais comment s'y prend-il? Car je l'ai eue, déjà deux fois, au bout de mon fusil. Et c'est une mauvaise affaire, d'habitude, pour les animaux à qui ça arrive!

— Aussi, s'est-on arrangé pour qu'il n'y ait ni balle, ni plomb dans les cartouches.

Roland rougit de colère, il frappa un grand coup du plat de la main sur sa cuisse, et jurant sans retenue:



FIANÇAILES.

Elle lui tendait la main. Il la prit et, doucement, sans qu'elle fit de résistance, il la porta pour la première fois à ses lèvres. (Page 33, col. 1.)

— Et quel est le bougre qui a eu le toupet de faire ce coup-là ?

— C'est moi ! dit bravement Annic.

— Alors ce bougre était une bougresse, dit avec humeur Roland. Et comment t'y prenais-tu, ma petite, s'il te plaît ?

— Ce n'était pas difficile. J'enlevais les cartouches de votre petit sac, quand Le Pouldu le rapportait, avec votre fusil, au retour de la chasse. Vous aviez du sable à la place de votre gros plomb.

— Bravo ! C'est une mystification qu'on fait aux apprentis chasseurs. Mes compliments, Annic. Je ne m'étonne plus si la louve de Guirec s'en allait bravement, après que je l'avais tirée. En somme, j'aime autant cela ! L'honneur est sauf ! Mais c'était risqué gros. Car, tu sais, je l'aurais, tout de même, bien roulée avec du plomb à perdrix, si elle m'était passée un peu près....

— On s'en rapportait à elle, pour se mettre à distance.... Ah ! elle est rusée la bête !...

— Elle t'intéresse ?

— Non, ma foi ! je l'ai en horreur, pour les dégâts qu'elle commet dans tout le pays, et aussi pour la familiarité qu'elle a avec Cloarec....

— Jalousie ! Mais tu fais beaucoup d'honneur au sabotier, qui me paraît un gars assez suspect !

— Non ! non ! Vous vous trompez !

— Mais, enfin, que trafique-t-il ?

— Ce sont ses affaires.

— Ce sont aussi, je m'en doute, celles des gendarmes ! Et si on les prévenait...

Les yeux d'Annic lancèrent un éclair. Tout l'instinct fraudeur, pillard et meurtrier des anciens naufrageurs sembla se réveiller en elle, et, d'une voix rude, elle répliqua :

— Les gens de la côte ont leurs usages, qui ne regardent qu'eux ! Je vous ai déjà dit de ne pas vous mêler de ce qu'ils font.

— Tu me l'as dit, mais ce n'est pas une raison pour que je t'obéisse. Ma curiosité est grandement excitée, par le peu que tu m'as appris. Il y a là un secret intéressant à pénétrer. Je crois, au fond, que tu fais les camarades de Cloarec, et Cloarec lui-même, plus méchants qu'ils ne sont... En tout cas j'en aurai le cœur net...

— Vous êtes prévenu.

— Oui, je le suis. Sois en paix.

— Emmenez l'abbé Choucas avec vous.

— Ah ! Fichtre ! C'est vrai ! Il devait être de l'expédition. Il va bien me gêner, ce bon curé !

— A deux, vous courez moins de risques que tout seul.

— Je cours surtout le risque de donner l'éveil, et de ne rien découvrir. C'est voyant, un abbé ! D'autant plus que celui-là pérore, en toute occasion....

— Emmenez aussi Le Pouldu.

— Non.... Il restera avec ses chiens, mais si j'emmenais Hervé?...

La Bretonne devint grave.

— Non ! non ! Pas M. Hervé. Il n'a rien à faire là ! J'aimerais mieux tout avouer à mademoiselle que de le laisser vous accompagner. Faites vos folies, puisque rien ne peut vous en empêcher, mais ne vous avisez pas d'exposer mon maître....

— Allons ! dit Roland, avec gaité. Je te prouverai, petite, que tes croquemitaines ne sont pas si redoutables qu'on te l'a raconté.... Ces gens-là ont intérêt à répandre le bruit qu'il arrive malheur à qui les brave.... A ce soir, mon enfant....

— A ce soir, oh ! oui, je le souhaite, fit Annic.

Et, sans ostentation, elle se signa d'un geste rapide.

EXTRAORDINAIRE AVENTURE : LE RÉCIT DE L'ABBÉ CHOUCAS.

Huit heures venaient de sonner, et avec un commencement d'inquiétude Mlle de Kéranou avait envoyé Le Pouldu, tout courant, à la cure, demander si l'abbé Choucas était rentré, lorsque le bon prêtre, lui-même, parut dans le salon, mais avec une si étrange figure, que Hervé et sa sœur s'écrièrent en même temps :

— Que vous est-il arrivé ?

L'abbé fit un effort pour cacher son émoi, il respira violemment, regarda autour de lui, et n'apercevant pas Roland, il s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! M. de Fréville n'est pas là !

— Voilà une heure que nous l'attendons avec impatience ! dit Hervé. Mais, vous, l'abbé, où l'avez-vous quitté ? Comment êtes-vous seul ? Enfin pourquoi cette figure bouleversée, et ces vêtements en désordre ?

Le prêtre jeta sur sa soutane froissée, souillée de terre, sur son chapeau aplati, un regard consterné, puis, la voix tremblante :

— Mes amis, je crains un grand malheur !

— Mais, enfin, que s'est-il passé ?

— Je n'en sais rien !

— Comment ! Vous n'en savez rien ? Perdez-vous la tête, l'abbé ? Vous nous faites soupçonner des événements graves, vous parlez de malheur ! Et quand on vous demande de vous expliquer, vous déclarez que vous n'en savez rien ! D'où venez-vous ?

— De la falaise de Roscanvel.

— Par où êtes-vous passé ?
— Par le vallon de Lesguiren.
— Qui y avez-vous rencontré ?
— Personne.
— Où vous êtes-vous séparé de Roland ?
— Devant l'entrée de la grotte ?
— Quelle grotte ?
— Celle dont il nous avait parlé la veille.
— Il y a donc pénétré ?
— Oui.
— Et vous ?
— Il m'a prié de l'attendre, en surveillant l'entrée...
— Quelle heure était-il ?
— Cinq heures. La nuit tombait, accompagnée d'une brume assez épaisse. J'ai dit à M. de Fréville : « Ne restez pas longtemps, il commence à venter frais. » Il m'a répondu : « Soyez tranquille, dans dix minutes, je reviens. » Et je ne l'ai pas revu.

— Pas revu ! Au bout d'un quart d'heure, il fallait appeler...

— C'est ce que j'ai fait.

— Entrer dans la grotte.

— C'est ce que j'ai essayé de faire. Voyez ma robe, déchirée par les ronces, et souillée de glaise, mon chapeau cabossé... Je n'ai pu pénétrer à plus de vingt mètres... Un éboulement a dû se produire : j'ai trouvé le passage fort étroit, et qu'il faut suivre en rampant, obstrué par de la terre et des pierres.

Hervé bondit à ces paroles, et, avec une agitation extraordinaire, il s'écria :

— Mais il faut courir ! Emmener des ouvriers avec des outils, et rouvrir le passage. Pendant que nous bavardons, Roland est peut-être en danger de mort !

L'abbé Choucas hochait la tête et s'assit accablé :

— Ce n'est pas la peine. Il n'est pas dans la grotte, ou pour mieux dire : il ne doit plus y être.

— Mais alors où est-il ?

— Dieu le sait. On l'a très probablement enlevé.

— Enlevé, pourquoi ?

— Pour supprimer, sans doute, un témoin gênant.

— Mais alors on l'a peut-être tué !

L'abbé leva les yeux au ciel, et ne répondit pas.

— Que se passait-il donc ce soir, dans le pays ? Et qu'avez-vous vu, l'abbé, qui vous fasse croire que Roland a pu être enlevé ?

— Ce qui m'est arrivé, quand j'ai été hors du souterrain. Dans l'impossibilité où je me trouvais d'aller plus avant, j'ai voulu, par une autre voie, essayer de

me renseigner, et j'ai gravi la falaise. La brume avait été chassée par le vent, et, dans les rochers de Roscanvel, j'aperçus une forte embarcation dont les voiles étaient amenées....

— Une embarcation, dans les rochers de Roscanvel ? C'est impossible. Il n'y a pas de passage pour gagner la haute mer.

— Il y en a un, et les gens qui montaient la goélette, oui, une goélette de cent tonneaux, certainement, connaissent les fonds, car ils avaient jeté l'ancre dans un petit bassin formé par les récifs, et où l'eau était aussi calme qu'au delà des rochers elle était agitée.

— Et sur cette goélette, qui ?

— Personne de visible. Mais la présence de cette barque était si insolite que je commençais à descendre lorsque je fus arrêté par un spectacle étrange. Une procession d'hommes sortait des flancs de la falaise et se dirigeait vers la mer. Ils portaient des fardeaux, et les derniers soulevaient une sorte de civière, recouverte d'une bâche, ou d'une voile... Ils entrèrent tous dans l'eau, et, au même moment, un canot apparut, venant de la goélette. Les hommes firent la chaîne, se passant les charges qu'ils portaient, jusqu'à la civière, dont le contenu fut soulevé avec assez peu de précaution et déposé au fond du canot. Puis quatre des hommes sortirent de l'eau, et regagnèrent le rivage. Le canot se dirigea vers la goélette... Il y eut un grand remue-ménage à bord. Le canot prit une amarre, qui lui fut jetée de l'avant, et, sous l'impulsion de ses rameurs, halala goélette, qui sortit doucement de son bassin et entra dans les brisants. Là, les voiles, en un instant, furent parées, le canot passa à l'arrière et, comme par enchantement, la goélette gagna le large et commença à tirer des bordées, le long de la côte, pour prendre le vent. Au bout d'un quart d'heure, elle hissa toute sa toile, et fila rapidement dans la nuit.

— Et les douaniers, pendant ce temps-là, où étaient-ils ?

— En train de dîner, vraisemblablement.

— Et vous supposez, l'abbé, que cette audacieuse expédition a un rapport avec la disparition de notre ami ?

— Je le crains. Vous n'ignorez pas que les Gallois viennent souvent, sur nos côtes, débarquer de la contrebande. Ils s'arrêtent aux îles anglaises, et attendent une occasion d'aborder en France, pour y jeter des lainages, des cotonnades, des allumettes, du tabac et de l'alcool. Nos gens de

Roscanvel sont leurs complices, et recèlent les marchandises. Il est certain que M. Roland a découvert une de leurs caches, et qu'il est venu se mettre à la traverse d'une opération de débarquement. Qu'a-t-il trouvé dans le souterrain? L'a-t-on attaqué? S'est-il défendu? A-t-il succombé? Était-ce lui qui était porté sur cette civière?

— Mon Dieu! s'écria Ursule avec angoisse, je l'ai pensé tout de suite!

— N'était-il que lié et voulait-on seulement l'empêcher de parler? Ou bien l'emportait-on pour le jeter à la mer, une fois au large?...

L'abbé avait baissé la voix en émettant cette effrayante supposition.

Il yeut un silence accablé. Mais Hervé se ressaisit le premier :

— Comment savoir la vérité? Cette incertitude est affreuse à endurer!

— Faut-il prévenir la justice? demanda l'abbé.

Ursule hocha la tête et dit :

— Le moyen ne me paraît pas bon. Il vaudrait mieux interroger ceux des gars d'ici, que l'on peut supposer de connivence avec les contrebandiers.

— Cloarec! s'écria Hervé.

— Oui, le premier de tous, dit Ursule. Mais si nous appelions Annic?

— Non! Il ne faut rien lui dire. Elle pourrait donner l'éveil au sabotier.

— Elle nous est bien dévouée, cependant.

— N'importe! Elle ne le trahira pas!

— Alors, allons à la cabane de Cloarec.

— Patience! Il est, sans doute, encore à Roscanvel, au cabaret, avec ses camarades. Et avant qu'ils aient fini de boire ensemble, la plus grande partie de la soirée s'écoulera. Dinons d'abord. Ensuite, l'abbé et moi, nous tenterons de rencontrer Cloarec... Car je ne veux pas rester inactif jusqu'à demain matin, dussé-je mettre le parquet en mouvement, et lancer les gendarmes sur les routes!

— Dinons. Il est près de neuf heures. Hélas! où est le pauvre Roland?

Au cabaret de la Pomme de Pin, à Roscanvel, Cloarec et trois hommes étaient attablés devant une bouteille d'eau-de-vie de cidre, et la rougeur de leur figure attestait qu'ils n'en étaient pas à leur première rasade. Ils fumaient silencieusement. La grande salle du cabaret était vide, et le père Le Gournizian, à son comptoir, achevait de lire, en somnolant, le *Petit Parisien*. Minuit sonna à l'horloge, ornée d'un oiseau qui sortait de sa niche et battait des ailes, en scandant chaque heure

d'un cou-cou mélancolique. Cloarec se leva :

— Il faut que je m'en aille. J'ai du chemin à faire pour rentrer chez moi.

— Et puis, tu as peut-être peur que les routes ne soient pas sûres, dit un des buveurs, en riant.

— As-tu ta canne? demanda un autre.

Cloarec prit dans le coin de la salle, derrière lui, un pen-bas, au manche garni de cuir, et le fit siffler dans l'air, sans répondre.

— Avec un camarade comme celui-là, on fait de la bonne besogne et sans bruit....

— Tu as ton argent?

Cloarec tâta son gilet de laine bleue, bordé de velours, et, tirant des profondeurs de sa poche une bourse de cuir rebondie, il y prit une pièce d'or de dix francs....

— Père Le Gournizian, qu'est-ce qu'on doit?

— Quarante sous....

— Tiens! Paye-toi.... C'est la pièce d'or du Parisien.... Il me l'avait donnée pour offrir des sabots à Annic....

— Et tu t'en sers pour régaler les camarades....

Cloarec empocha la monnaie, et, se rapprochant de ses compagnons :

— Ne traînez pas, pour faire enlever tout l'approvisionnement. Je l'aimerais mieux à Quimper qu'ici.... Nous allons avoir des histoires... L'affaire du Parisien ne se passera pas « comme ça ». M. Hervé va fouiller tout le canton et mettre en l'air toute l'administration.... Pressez le déménagement. Il faut que demain, dans la nuit, tout soit parti....

— Ah! s'il arrive quelque chose, ce sera de ta faute, dit un des hommes. Il fallait sauter sur le curé.... Nous le tenions avec l'autre.... Ni vu, ni connu. Nous étions tranquilles!

— Non! Le curé, ça nous aurait porté malheur!

— Imbécile! Tu crois encore à ces bourdes-là? Va, on le laïciserà, ton curé! Et alors, qu'est-ce qu'il sera d'autre que nous?

— On ne raisonne pas ces choses-là! L'abbé Choucas est un brave homme! Il ne m'a jamais fait que du bien!

— Et s'il te fait aller en prison?

— Il en est incapable.

— En tout cas, Cloarec, tu as juré de ne rien dire! Souviens-t'en. Les camarades ne te rateraient pas!

— Ne craignez rien.

— Même à Annic? Tu sais, les sacrées femmes, c'est toujours par elles qu'on se fait prendre!

— Annic ne saura rien. Bonsoir.

Ils se frappèrent rudement dans la main. Cloarec enfonça son large chapeau sur ses yeux, et sortit. La nuit était claire. Le sabotier se jeta à travers plaine, traversant les cultures et se dirigeant, en droite ligne, vers le bois de Guirec. Une atmosphère laiteuse

enveloppait la campagne, et les buissons, les arbres, les rochers prenaient une apparence fantastique, qui expliquait les croyances superstitieuses de l'âme bretonne. Cloarec, lui, ne se mettait en peine de rien, et, familier avec les nocturnes aspects des champs et des bois, il marchait sans hésiter vers un saule qui, échevelé dans l'obscurité transparente, avait des airs de fantôme, et franchissait un fossé qui, sous la clarté lunaire, s'escarpait comme un ravin. Son pas frappait, régulier, le sol sec et rocailleux. Dans le lointain, une horloge sonna un coup. Au même moment, Cloarec arrivait à la lisière du bois

et s'engageait dans un sentier aussi sombre, sous les grands hêtres, qu'une galerie de mine. Mais le sabotier ne ralentit pas sa marche. Il connaissait toutes les ornières, tous les croisements de ruisseaux, toutes les pierres à fleur de sol. Il arriva à la clairière, et, là, il eut une première surprise. Son chien n'aboya pas, et, cependant, jamais il n'y manquait, le reconnaissant de loin. Puis il constata que, par le haut du volet de sa cabane, une raie de lumière passait. Son premier mouvement fut de recul. Puis il pensa : « C'est Annic. » Et reprenant sa marche, il arriva à la porte, ouvrit, et resta

saisi d'étonnement. Assis sur un banc, le curé et Hervé lui apparurent. Couché près d'eux, son chien attaché au pied de la table, le regardait avec des yeux qui s'excusaient.

— Entre, Cloarec, dit l'abbé Choucas, gravement. Il y a deux heures que nous t'attendons. Tu as été long à faire tes comptes avec tes compagnons...

Le sabotier ne répondit pas. Il jeta son chapeau sur le lit de fougères sèches, et par précaution plaça son pen-bas sur la table. Il ferma la porte avec un air sombre et vint s'appuyer au mur, en face d'Hervé.

Celui-ci examina le sabotier, sans parler, scrutant sa figure cauteleuse, jugeant sa démarche gênée, analysant son regard baissé vers la terre, puis très doucement :

— Cloarec, est-ce que je t'ai jamais fait du mal ?

— Non, monsieur Hervé... Oh ! non !

— Eh bien ! alors, pourquoi l'attaques-tu à mes amis ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Qu'est-il arrivé à monsieur de Fréville, ce soir ?

Le sabotier demeura silencieux. Hervé re-

prit, toujours très calme :

— Si tu ne veux pas me dire ce qui lui est arrivé, dis-moi où il est ?

Cloarec eut un geste de mécontentement bourru :

— Comment pourrais-je le savoir ? Demandez-le à ceux qui ont l'habitude de l'accompagner. Je ne suis pas de sa suite.

— Mais tu étais parmi ceux à qui il a eu affaire, à la tombée de la nuit, s'écria l'abbé Choucas. Tes compagnons et toi, vous êtes des brigands ! Et si vous avez commis un crime...

— Un crime ! Vous rêvez, monsieur le



LES AVEUX D'ANNIC.

Il s'assit sur le cuvier renversé et, regardant la jolie fille : — Allons, raconte, Annic, ou je pars. (Page 37, col. 2.)

curé. Et pourquoi un crime contre un chasseur inoffensif? Votre amicourt la lande à la poursuite des bêtes sauvages... C'est son affaire... Et il n'y a pas à lui vouloir de mal pour cela... Les bêtes sont à ceux qui peuvent les attraper...

— Tu sais très bien que monsieur de Fréville n'allait pas à la chasse, aujourd'hui...

— Je ne le sais pas... Mais où allait-il, alors?

— Il allait voir ce qui se passe dans les grottes de Lesguiren, lorsqu'une barque aborde qu'attendent les gens de Roscanvel.

— Il avait tort, dit Cloarec avec force. De quoi se mêlait-il? Ceux de Roscanvel tâchent de gagner leur vie; de leur mieux... Est-ce le rôle d'un riche monsieur comme votre ami, d'aller leur chercher noise?...

— Chercher noise? répliqua Hervé. Qui te l'a dit?

— Il n'allait sûrement pas leur donner assistance...

— Les coquins n'en ont pas besoin. Je les ai vus, moi qui te parle, du haut de la côte, faisant leur transbordement de marchandises.... J'ai vu leur goëlette, aussi, et toi-même, Cloarec....

Cloarec secoua la tête :

— Non, monsieur le curé, vous n'avez pas pu me voir, car je n'y étais pas.

— Tu étais donc resté dans la grotte?...

— Ni là, ni ailleurs, avec ceux que vous accusez.

— Mais, brigand, reprit Hervé, tu n'étais pas au bois de Guirec, ni dans ta cabane, ni à ton travail, et tu rentres au milieu de la nuit.

— J'ai été poser des collets....

— Sans ton chien?

— Je n'ai pas besoin de lui, pour cette chasse-là.

— Eh bien! mène-moi à l'endroit où tu les as posés. Je veux les voir....

Le sabotier ne bougea pas, mais un éclair de gaieté passa dans ses yeux, et ses lèvres eurent un sourire :

— Oh! monsieur le baron, je ne peux pas. C'est chez vous!

A cette réponse, Hervé se leva avec violence :

— Tu te moques de moi, par-dessus le marché? L'abbé, vous avez entendu ce coquin. Non seulement il ne s'explique pas, mais encore il aggrave son cas!... Arrive, tu vas nous suivre à la gendarmerie... On fera des recherches à Lesguiren, et on découvrira le pot aux roses.... Allons!

Cloarec se jeta devant la porte :

— Monsieur Hervé, j'ai eu tort, je le

reconnais.... Je n'aurais pas dû vous répondre comme je l'ai fait.... Mais, croyez-moi, ne mettez pas la gendarmerie en mouvement. Il en résulterait de grands malheurs. Si les gens de la côte, comme vous le croyez, ont fait une expédition, et que M. Roland soit dans leurs mains, il est bien à penser qu'ils n'ont pas été assez sots pour lui faire du mal.... Mais si vous les tourmentez, si vous les faites pourchasser. . ah! ils peuvent se fâcher, et, cette fois-là, je ne répondrais pas de ce qui pourrait arriver à votre ami..

— L'ont-ils donc pris comme otage?

— Qu'est-ce que vous me demandez là? Est-ce que je peux le savoir?

— Était-ce lui qui était sur la civière? demanda le curé. Car il y avait une civière, que l'on emportait et qui a été montée à bord du bateau...

— Il y aurait des chances...

— Mais n'était-il pas blessé?

— Je n'ai pas entendu dire à Roscanvel qu'il y ait eu du sang répandu...

— Ah! tu te coupes, scélérat; tu vois bien que tu étais de l'affaire!...

— Moi? Pas du tout! J'ai été boire avec des amis, à la Pomme de Pin, et, comme M. Roland est hardi et vigoureux, je suppose que, s'il avait été engagé dans une rixe, il se serait défendu. Et on l'aurait su dans le pays.

— Mais il a disparu...

— Il a encore le temps de revenir. Ayez patience.

— Écoute, Cloarec, dit M. de Kéranou. Je crois démêler dans tes paroles l'assurance que M. de Fréville est vivant, et qu'il reparaitra. Je vois aussi que tu ne veux pas t'expliquer, peut-être parce que cela t'est défendu, peut-être aussi parce que tu as peur de te compromettre, quoique tu sois sûr que je ne te dénoncerai pas...

— Vous m'en avez menacé, tout à l'heure.

— Tu sais bien que je ne l'aurais pas fait. En tout cas, je consens à accepter les obscures assurances que tu me donnes, et je vais être patient. Mais je t'engage ma parole que, s'il est arrivé malheur à mon ami, rien ne pourra m'empêcher de te rendre responsable. Et si la justice ne me fournit pas satisfaction, je me la fournirai moi-même.

— Eh bien! vous avez raison, dit Cloarec, avec tranquillité. Et, dans ces conditions-là, dormez sur vos deux oreilles. Moi, j'en ferai autant, de mon côté. Car nous ne courons de risques, ni l'un ni l'autre. Sauf,

bien entendu, ajouta le Breton d'un air grave, pour ce qui ne dépend pas de la volonté des hommes.

Le curé et M. de Kéranou se levèrent, et Cloarec ouvrit la porte de sa cabane. La lune, filtrant ses rayons au travers de l'épais feuillage des hêtres, argentait les herbes de la clairière. Le ruisseau qui coulait de la source murmurait entre les bruyères de ses rives. Comme les trois hommes sortaient, un hurlement lointain retentit dans la nuit, puis un second, puis un troisième, auquel le chien de Cloarec répondit par un jappement lugubre et prolongé.

— Encore la damnée louve ! fit Hervé. C'est elle qui est cause de tout le mal.

L E RETOUR DU CAPTIF : IL RACONTE SON ENLÈVEMENT.

Les jours passèrent, à la suite de cette aventure, sans apporter le moindre éclaircissement à la situation. Le silence se fit à Roscanvel. Cloarec continua de travailler dans le bois de Guirec, et Annic, sombre et tourmentée, mais muette, donna ses soins coutumiers à Mlle de Kéranou. Seul, Le Pouldu ne put tenir sa langue et se répandit en amères récriminations sur la canaillerie des gens, la méchanceté des bêtes, la fausseté des femmes. Vainement Hervé lui avait expliqué que M. de Fréville était retourné pour quelques jours à Paris. Le piqueux ne croyait pas au voyage de Roland, et il attribuait son absence à quelque événement mystérieux auquel il mêlait la purge de ses chiens, la duplicité de la louve, les menées d'Annic, l'hypocrisie du sabotier, et même la néfaste influence de l'abbé Choucas. Car Le Pouldu, instinctivement, n'aimait pas les robes noires, et avait une secrète tendance à s'incliner devant les dolmens, plutôt que devant les calvaires. La vieille croyance druidique reparaisait dans le cerveau simple de ce fruste paysan. Toutes ces causes de trouble réunies avaient mis Le Pouldu dans un état d'agitation inusitée. Et Hervé avait été obligé d'interdire à son piqueux de sortir de la propriété, dans la crainte qu'il ne se prit de querelle avec Cloarec. Celui-ci ne bougeait pas du bois de Guirec, et Annic n'allait pas l'y voir, contrairement à ses habitudes.

Trois semaines s'écoulèrent, dans une sourde inquiétude pour les habitants de Kéranou et l'abbé Choucas, dans une sorte d'hébétude pour Annic. Deux fois Hervé, n'y tenant plus, alla, avec l'abbé, rendre visite au sabotier. Ils le trouvèrent, au milieu de

la clairière, en train de faire sauter les copeaux d'une bûche de hêtre, à grands coups de plane. Son chien, couché au soleil, dormait avec un calme que des rêves soudains venaient troubler. Cloarec, interrogé avec insistance, était demeuré muet en ce qui touchait à Roland. Il avait parlé de l'équinoxe, qui rend la mer mauvaise, contrarie la navigation, et dérange les projets des marines. C'était tout ce que les deux hommes, navrés, avaient pu tirer de lui. Hervé, irrité, avait parlé d'aller à Quimper voir le préfet. Le sabotier avait répondu gravement :

— Rappelez-vous que vous avez pris des engagements... Si vous ne les tenez pas, vous serez responsable de ce qui arrivera.

Le baron se résignait furieux, et continuait à attendre, se disant à lui-même qu'il était certainement dupé par Cloarec. L'abbé, à qui Roland, pendant leur expédition, avait parlé de la pierre sous laquelle il avait trouvé un papier, était allé au carrefour dans l'espoir de découvrir un message nouveau sous le fragment de granit. Rien. Les deux hommes se faisaient, maintenant, d'amers reproches, de ce qu'ils n'avaient pas, dès le premier jour, dénoncé l'attentat commis contre leur ami. Peut-être, à ce moment-là, un garde-côte eût-il pu fouiller les îles et chercher la trace des aventuriers qui s'étaient livrés impudemment à un acte de piraterie. Mais, à présent, qu'espérer, que tenter ? Cependant une dernière chance leur restait. Cloarec ne bougeait pas du bois de Guirec. Et c'était presque une preuve d'innocence que cette imperturbable tranquillité du sabotier. Ursule faisait, tous les matins, dire une messe par l'abbé Choucas, dans sa petite église, et y assistait avec Hervé.

Le vingt-troisième jour de la disparition de Roland, un samedi, Mlle de Kéranou et son frère assistaient à l'office. Trois vieilles femmes du pays peuplaient, seules, avec eux le chœur. L'abbé Choucas en était arrivé à l'évangile, quand un pas, net et vif, sur la dalle, fit retourner brusquement Ursule et Hervé. Ils demeurèrent stupéfaits. Dans le grand jour, tombant d'une rosace du portail, Roland s'avancait vers eux. Il était bruni, et souriait, comme s'ils les avait quittés une heure auparavant. Sans parler, il leur tendit la main, puis se plaça auprès d'eux, et assista à la fin de la messe. Lorsque l'abbé Choucas se retourna vers les assistants, et les bénit en prononçant les mots rituels : *Ite missa est*, sa physionomie trahit une telle stupéfaction de voir Roland

en face de lui que M. et Mlle de Kéranou ne purent se défendre de sourire. Le curé, d'une main mal assurée, prit son calice, faillit trébucher, en descendant les marches de l'autel, et, comme son enfant de chœur le regardait en riant et en se fourrant les doigts dans le nez, derrière un pilier, qui dérobaient le prêtre et son officiant aux regards des fidèles, retentit le claquement d'une maîtresse gifle. Un instant plus tard, Hervé, Ursule et le revenant étaient réunis, avec l'abbé Choucas, dans la sacristie.

— Bonjour, l'abbé; ça va bien, depuis que nous ne nous sommes vus? dit Roland avec tranquillité.

— Ah! malheureux garçon! s'écria le prêtre, c'est à vous qu'il faut le demander! Qu'êtes-vous devenu, après m'avoir quitté à l'entrée des roches de Lesguiren? Nous vous avons cru mort! Savez-vous que, ce matin encore, je célébrais le saint-sacrifice en votre honneur, et que, depuis trois semaines, tous les jours, c'est ainsi!

— Cela ne m'étonne pas de vous, fit Roland avec un peu d'émotion. Alors, mes pauvres amis, vous m'avez cru perdu?

— Mets-toi à notre place? répliqua Hervé. Pas de nouvelles, pas un mot, depuis vingt-trois jours...

— D'abord cela m'eût été impossible. J'étais sur mer. Et ensuite, quand je l'aurais pu, j'avais donné ma parole de ne le point faire. Et vous savez que M. le maréchal de Turenne tenait sa parole, même aux brigands... Je n'ai pas voulu agir autrement.

— Mais, maintenant?...

— Maintenant, je puis tout raconter, à la condition que vous ne répétiez pas ce que je vous aurai dit.

— Nous nous y engageons. Mais d'où viens-tu?

— De Swansea, pays de Galles, à bord d'un *yawl*, petit bâtiment, tenant bien la mer, monté par huit hommes qui sont de rudes marins. J'aurais passé là quinze jours délicieux, si je ne m'étais pas dévoré à la pensée du tourment dans lequel vous deviez être.

— Des contrebandiers, sur le bateau?

— Des contrebandiers. Et pas mauvaises gens, sauf que, dans le premier moment, ils ont voulu me tuer. Il est vrai que j'avais commencé par en assommer deux, ou à peu près, en essayant de me dégager de leurs mains. Mais, aidés de ceux de Roscanvel, ils étaient trop nombreux et j'ai dû succomber.

— Mais comment t'ont-ils épargné?

— C'est Cloarec qui m'a tiré d'affaire, en

se jetant d'abord devant moi, et ensuite en prenant, en mon nom, l'engagement que je ne les dénoncerai pas. Cet engagement, je refusai énergiquement de le ratifier. Ce que voyant, mes Gallois, après une délibération assez animée, dans le patois breton, qu'ils parlent exactement comme ceux de ce pays-ci, décidèrent, par mesure de sécurité, de m'emmener avec eux en Angleterre. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle résistance énergique j'opposai à ce projet. Mais les Gallois, qui sont de mœurs rudes, me lièrent les bras, les jambes, me bâillonnèrent et, me jetant sur deux rames attachées par des cordes, m'emportèrent jusqu'à leur bâtiment.

— La civière, fit le curé.

— Vous les avez donc vus? demanda Roland.

— Au moment où ils embarquaient.

— Mais que vous était-il arrivé à vous-même?

— Ils avaient obstrué le couloir des grottes, et je n'avais pu me porter à votre aide, comme je le voulais.

— Ah! mon brave abbé, vous avez essayé de me rejoindre!

— Et j'ai assisté à leur départ. J'ai vu la procession de leurs hommes chargés de marchandises.

— Des caisses de vin de Bordeaux, pour la plupart. Excellent, du reste. Car ils m'y ont fait goûter. Ils ne se privaient de rien, à bord, et, sauf l'absence de viande fraîche, la nourriture était fort convenable. Nous aurions dû mettre deux jours et deux nuits pour toucher à la côte anglaise, mais nous eûmes à subir du très gros temps, par le travers des Scilly, et puis un petit aviso de la marine anglaise, ayant eu la curiosité de savoir ce que nous transportions, nous donna la chasse, et nous força à faire une pointe jusqu'en Irlande. Ce surveillant avait sans doute flairé le chargement de Bordeaux et désirait en avoir sa part, mais nos camarades n'étaient pas embarrassés pour se débarrasser d'une marchandise, et au lieu de rapporter leur cargaison au pays de Galles, ils la descendirent, une belle nuit, à Dungarvow. Alors, les mains dans nos poches, avec des airs d'honnête caboteur du commerce, nous mimas le cap sur Swansea, où je débarquai au bout de deux semaines de yachting. De là, après avoir pris congé très cordialement de master Climpton, armateur et capitaine du *City of Brighton*, je pris le chemin de fer pour Southampton, d'où le paquebot m'a amené au Havre, et me voilà.

— Mais de l'argent pour le voyage?
— J'avais quelques louis sur moi. Mastre Crompton m'a très galamment avancé cinq cents francs, que je dois lui renvoyer en un chèque sur la maison Baring, de Londres, dans laquelle il a un compte-courant.

DÉNOUEMENT ATTENDU : LE BEAU ROLAND FAIT UNE FIN.

Le lendemain de la réapparition de Roland, après une nuit qui avait été réparatrice pour tous les habitants du manoir, Ursule se promenait dans le jardin, lorsque M. de Fréville parut sur la terrasse et se dirigea vers la jeune fille. Il n'avait déjà plus sa physionomie de loup de mer. Le rasoir et les ciseaux lui avaient rendu son aspect habituel. Il venait à pas lents, l'air heureux de vivre. Il serra la main à Ursule, se rangea à son côté, et se mit à marcher avec elle, le long des plates-bandes, où les rosiers remontants se fleurissaient de leurs dernières roses. Un vent âpre venait de la plaine, annonçant la saison rigoureuse. Les feuilles des arbres devenus roux tournoyaient dans l'air, comme des plaques de cuivre, et tombaient sur le sable avec un bruit léger. Au bout d'un instant, Roland dit :

— Vous rappelez-vous la conversation que nous avons eue, un matin comme celui-ci, avant mon voyage d'aventures? Vous deviez me donner une réponse à la demande que je vous avais adressée. Pendant mon absence, vous avez pu réfléchir, et plus utilement que vous ne le pensiez. Car de se figurer qu'on ne reverra peut-être plus jamais les gens, cela doit fixer sur les sentiments réels que l'on éprouve pour eux. Si je n'étais jamais revenu, m'auriez-vous un peu regretté?

Ursule baissa la tête :

— Est-ce que notre émotion, en vous revoyant, ne vous a pas renseigné?

— Vous me dites : notre émotion. Sans doute, l'impression produite par mon retour sur l'abbé Choucas et sur votre frère était significative. Mais c'est sur la vôtre, en particulier, que je voudrais être renseigné.

Mlle de Kéranou sourit :

— C'est un aveu, tout simplement, que vous me demandez. Peut-être ne seriez-vous pas fâché d'apprendre, de ma propre bouche, si, dans le cas où nous n'aurions plus jamais entendu parler de vous, je ne serais pas un peu morte de chagrin?

— Morte de chagrin? Je n'ai pas tant d'ambition, fit-il gaiement.

— Alors un deuil éternel vous eût suffi?

— Amplement.

— Eh bien! soyez donc satisfait, je ne me serais pas consolée d'un malheur qui aurait eu pour théâtre le pays où je vis, pour agents des êtres que je connais et auxquels je me suis intéressée, enfin, dont je me serais en quelque sorte rendue moi-même responsable.

— Ah! Vous noyez votre désolation dans trop de commentaires!

— Vous êtes bien difficile à contenter.

— Peut-être! Et c'est de votre faute. Vous ne me dites pas la seule chose qui puisse me satisfaire.

— et c'est?

— Que vous consentez à devenir ma

femme.

Ursule regarda Roland avec un air de doute :

— Je vous avais, la dernière fois que nous avons abordé ce sujet-là, demandé de me donner quelques garanties de sagesse. Et tout ce que j'ai obtenu de vous, c'est cette folle équipée qui vous a conduit à deux doigts de la mort. Me voilà bien édifiée, n'est-ce pas? Une femme sera bien lotie avec un mari dont



Une embarcation dans les rochers de Roscanvel! C'est impossible, il n'y a pas de passage pour gagner la haute mer. (Page 39, col. 2.)

elle se dira chaque fois qu'elle le verra sortir : « Va-t-il rentrer », et s'il rentre : Sera-t-il intact? » Vous êtes vraiment bien casse-cou.

— Ah! c'est bien vrai! Mais que deviendrai-je, si personne ne veut prendre la peine de me corriger?

— Y arrivera-t-on, au moins?

— Oui, si c'est vous qui vous en mêlez.

Mlle de Kéranou ne répondit pas, mais elle tendit la main au beau Roland, qui, avec une grande émotion, y scella par un baiser leurs accordailles.

Huit jours de suite, Le Pouldu, Hervé et Roland allèrent au bois de Guirec, au vallon de Lesguiren, dans les landes de Roscanvel, partout où un impénétrable fort pouvait donner asile à la louve, et essayèrent de la mettre sur pied. Chaque fois, ils firent buisson creux. La bête était devenue invisible. Les fermiers des environs ne se plaignaient plus de ses déprédations. On ne trouvait plus, quand il était tombé de l'eau à nuit, la marque de ses fortes griffes, dans les sentiers et sur les routes. Le Pouldu s'embusqua au clair de lune pour s'assurer qu'elle ne hurlait plus aux alentours de la hutte de Cloarec. En vain. La louve avait dû changer de cantonnement. Plus tard, on apprit que, du côté de Lamballe, une bête terrible s'était fixée, et exerçait des ravages sur le gibier et sur les bêtes domestiques. Il parut probable que c'était la louve de Guirec.

ANNIC EN MÉNAGE.

Cloarec, du reste, n'habitait plus la cabane de la claière, et avait cessé de tailler des sabots dans les bûches de hêtre. Il avait épousé Annic, et s'était établi épicié, dans la boutique qu'il convoitait depuis longtemps. La veille de son départ pour Paris, où il allait attendre sa fiancée et son ami, Roland se dirigea vers la boutique de Cloarec. Annic était assise dans le comptoir. Elle pâlit, en voyant entrer le jeune homme.

— Bonjour, madame Cloarec, dit Roland avec un air cérémonieux. Les affaires marchent-elles bien? Êtes-vous contente, depuis que vous êtes maîtresse chez vous?

Annic baissa la tête, en signe d'affirmation, et se leva de sa chaise.

— Restez donc, fit Roland en la contraignant à se rasseoir, vous avez une dignité superbe, dans votre comptoir, entre votre

bocal de sucre d'orge et votre caisse de biscuits. Votre mari n'est pas à la maison?

— Non, monsieur le vicomte, put articuler Annic, reprenant ses moyens.

— Je regretterai de partir, sans lui avoir dit adieu. Je quitte ce soir Kéranou....

— Ah! fit Annic avec curiosité. Et vous vous mariez?

— Comme vous le dites.

— A Paris?

— Comme vous, ici.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non. Pas tout à fait. Viendrez-vous assister à la cérémonie?

Les yeux de Mme Cloarec brillèrent, mais elle fit une moue résignée :

— Est-ce que c'est possible? Cloarec ne voudrait pas.

— Ah! Vous vous êtes donné un maître, ma belle. Ce Cloarec est un gaillard heureux! Il a une boutique, tenue par la plus jolie femme du pays. Je comprends qu'il ne vous laisse pas faire le voyage de Paris, Qui sait si on vous laisserait repartir?

— Ne vous moquez pas de moi!

— Je ne me moque pas de vous, Annic. Je sais que je vous dois, sans doute, la vie. Car les intentions de Cloarec n'auraient pas été aussi bienveillantes envers moi, si vous ne lui aviez pas fait, d'avance, la leçon. Je vous apporte donc un petit souvenir, à l'occasion de mon mariage. C'est Mlle de Kéranou qui l'a choisi.

Il posa devant la Bretonne un paquet enveloppé de papier de soie, qu'elle ouvrit d'une main tremblante. Elle rougit en apercevant un écrin, et, le couvercle levé, elle poussa un cri de joie à la vue de deux jolies boucles d'oreilles en turquoises.

— Oh! monsieur. Roland, dit Annic, les larmes aux yeux. C'est trop beau pour une pauvre fille comme moi

— Quand vous les porterez, ma chère, fit le jeune homme, cela vous rappellera le temps où vous enleviez le plomb de mes cartouches, pour m'empêcher de tuer la louve de Guirec, et, aussi, où vous ne vous fâchiez pas trop fort, quand je vous embrassais.

Mme Cloarec se leva de son comptoir, et, comme personne ne passait dans la rue, elle redevint, un instant, la petite Annic, pour offrir au beau Roland deux charmants baisers.

— Maintenant, mon enfant, un bon conseil, dit M. de Fréville, en échange de vos gentilleses. Parmi les hommes du pays de Galles, avec qui Cloarec a fait de si bonnes affaires, il y a des bandits ca-

pables de tout. Je les ai entendus causer en anglais. Ils se soucieraient de tuer un homme, comme de fumer une pipe. Tâchez, que votre mari se retire de ces entreprises. Vous voilà établis. Tenez-vous-en là. Ce sera de la prudence. Car tous ces bons garçons, qui apportent des marchandises en fraude, pourraient, un beau matin,

s'échouer sur les bancs de la cour d'assises.

— Oh! Je le sais bien. Mais c'est fini. Cloarec ne veut plus être qu'un simple commerçant.

— Allons! dit Roland en riant, je vois qu'il est décidé à ne pas trop changer ses habitudes.

GEORGES OHNET.



LE LIGOTAGE.

Les Gallois me lièrent les bras, les jambes, me bâillonnèrent et me jetant sur deux rames blanches attachées par des cordes, m'emportèrent jusqu'à leur bâtiment. (Page 44, col. 2.)

Notes des Éditeurs

A partir d'aujourd'hui, dans chaque numéro de Je sais tout, les éditeurs se réserveront cette page, qui sera comme un trait d'union entre eux et les lecteurs. Nous y discuterons les principales critiques qui nous sont adressées, nous y annoncerons nos améliorations; nous dirons deux mots de nos autres publications, nous répondrons à certaines lettres; bref, nous causerons amicalement de nos petites affaires. Que nos abonnés et nos lecteurs ne craignent donc pas de nous faire part de leurs impressions sur Je sais tout puisqu'ils savent que nous sommes sensibles à toutes les observations et que chaque numéro prouve que nous essayons toujours de faire mieux.



UNE des principales critiques qui nous sont adressées peut se résumer dans ces mots : « Trop de publicité ! » Nous avouons qu'aucune critique ne nous est plus pénible que celle-là... Il faut que le lecteur sache que seule la publicité peut permettre à un grand journal ou à un grand magazine moderne d'avoir une existence commerciale honorable. Sans publicité, un journal, quel que soit son succès, ne peut pas vivre pour la simple raison que les éditeurs perdent sur chaque numéro vendu ou livré aux abonnés et que c'est la publicité qui vient d'abord combler ce trou fait dans la caisse et constituer pour le surplus le bénéfice très raisonnable qu'un commerçant, qui a risqué de gros capitaux dans une entreprise, est en droit d'espérer.

En d'autres termes, si *Je sais tout* n'avait pas de publicité, il perdrait de l'argent malgré son énorme tirage pour l'excellente raison que l'on donne au public pour 1 fr. en 1906 une marchandise qu'il aurait payée 3 ou 4 fr. en 1900.

Faut-il ajouter encore que jamais, chez nous, la publicité ne vient empiéter sur les emplacements réservés au texte, que les annonces ont leur très grand intérêt pour quantité de lecteurs habitant de petites localités ou l'étranger; et qu'enfin le lecteur devrait se féliciter de voir augmenter le nombre des annonces parce que c'est pour lui la certitude de l'amélioration du texte.

Un dernier mot à ce sujet : jetez un coup d'œil sur les magazines américains et anglais et vous trouverez *Je sais tout* bien pauvre d'annonces!...

La sœur aînée de *Je sais tout* fait des frais pour plaire encore davantage à ses innombrables amies. *Femina*



Couverture de *Je sais tout*-Noël. (Numéro du 15 Novembre).

annonce beaucoup de choses intéressantes :

1° L'œuvre d'Helleu, le célèbre peintre de la femme, paraîtra exclusivement dans *Femina* au cours de la saison 1906-1907 sous forme de délicieux hors-texte en trois couleurs et montés sur papier feutre, c'est-à-dire tout prêts à être encadrés.

2° L'illustre écrivain, Marcel Prévost commence la publication des *Nouvelles Lettres à Françoise*, qui obtiendront le succès colossal des premières Lettres à la même et charmante Françoise. Toutes les femmes, toutes les jeunes filles prendront un plaisir délicat à lire les conseils si raffinés, si charmants, si justes donnés à Françoise par Marcel Prévost.



M. Marcel Prévost, le nouveau collaborateur de *Femina*.

3° Les auteurs si parisiens, auteurs de tant de pièces à succès, qui s'appellent R. de Flers et A. de Caillavet, ainsi que le piquant chroniqueur A. Flament (Martin Gale, Sparklett, etc.), tiendront les lectrices de *Femina* au courant de cette vie mondaine et moderne, si brillante, si froufrouante et si trépidante qui anime tour à tour Paris, Nice, Deauville, Biarritz, Dinard, Aix, etc.

4° Enfin, tous les deux mois, des concours, dotés de fort beaux prix, permettront aux lectrices de *Femina* de prouver leur habileté, leur adresse et leur goût en envoyant leurs ouvrages dans la salle d'exposition de notre futur hôtel des Champs-Élysées, dont l'inauguration aura lieu, nous l'espérons bien, avant la fin de l'année.

Un mot sur nos autres magazines :

Musica, qui paraît le 25 de ce mois, est entièrement consacré à Massenet et contient 24 pages de musique, dont plusieurs inédites, sur le maître. Numéro à se procurer immédiatement et à précieusement conserver. (Voir page 263 l'article que nous consacrons à Massenet).

Le Petit Magazine de la Jeunesse, dédié aux jeunes, constitue la lecture préférée de nos enfants.

Rappelons que nous envoyons contre 25 centimes un spécimen de nos publications.

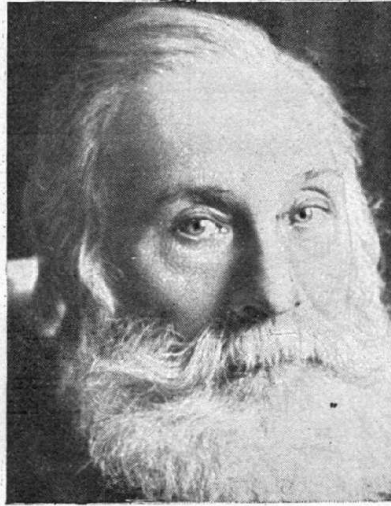


M. Massenet, auquel *Musica* consacre son no du 25 octobre.

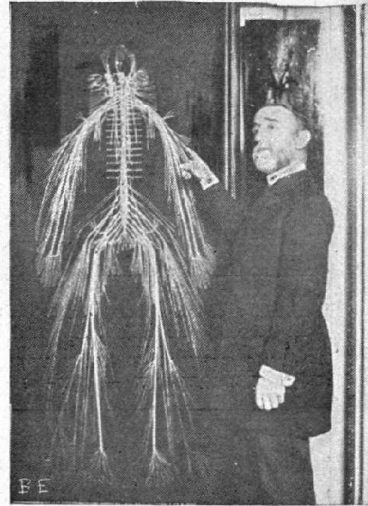
PIERRE LAFITTE et Cie.



LA TÉLÉPHONIE SANS FIL. — Un savant électricien, M. Maïche, a installé, à Saint-Germain-en-Laye, deux appareils, l'un dans son jardin, l'autre dans son cabinet, à l'aide desquels il vient de se livrer avec succès à des expériences de téléphonie sans fil.



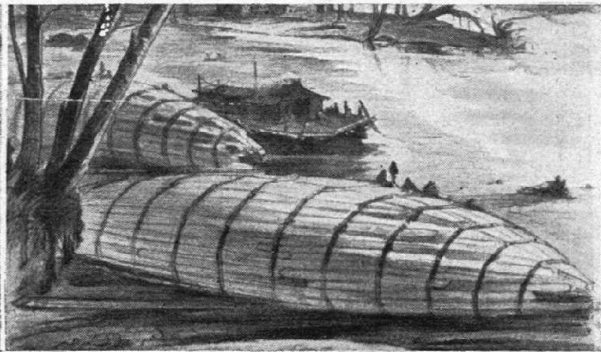
JUBILÉ D'UN SAVANT. — On a célébré, le 26 août, le jubilé cinquantième de M. W.-H. Perkin, membre de la Société de chimie de Londres depuis 1856. Il est l'inventeur de la teinture des étoffes aux couleurs d'aniline, qui a rendu tant de services à l'industrie.



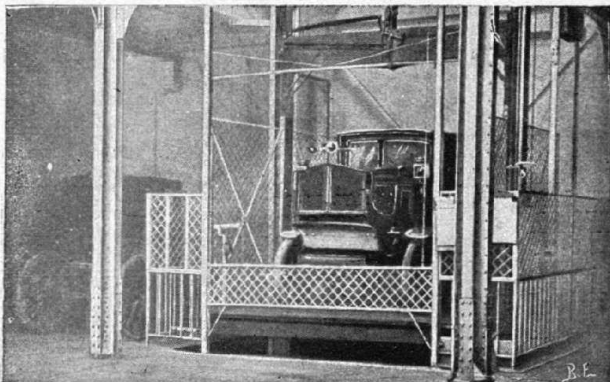
UNE MERVEILLE DE PATIENCE. — Le docteur Rufus Weaver, du collège Hahnemann, à Philadelphie, est parvenu à disséquer le système nerveux d'un sujet et à le reporter sur une planche en conservant les filaments les plus ténus; il lui a fallu une année de travail.



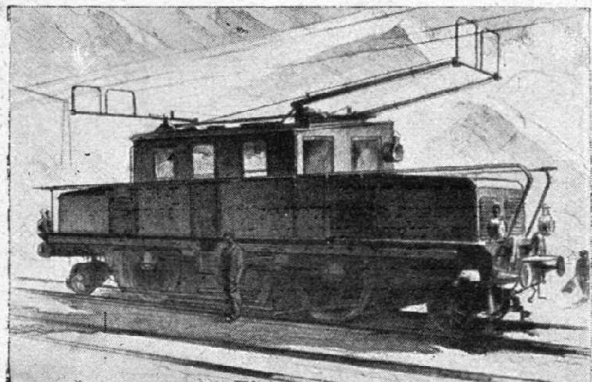
LA MOTOGODILLE. — La motogodille est un petit propulseur à hélice qui s'applique très aisément aux canots et les transforme en « autocanots » sans modification aucune dans leur structure. La motogodille comprend un petit moteur à pétrole qui actionne une véritable petite hélice. Le tout pèse 40 kilogrammes.



UN ÉNORME RADEAU. — Pour transporter les madriers débités dans les forêts qui bordent les rives des grands fleuves aboutissant au littoral du Pacifique, les ingénieurs américains en font de gigantesques radeaux reliés par des chaînes. Ces radeaux sont remorqués jusqu'à la côte, puis d'un port à l'autre.



ASCENSEURS POUR AUTOMOBILES. — C'est une chose intéressante que de voir, dans un garage bien desservi, les puissantes voitures s'envoler en quelque sorte, pendant que d'autres, reposées et pleines d'ardeur, descendent, pour s'élancer au dehors.

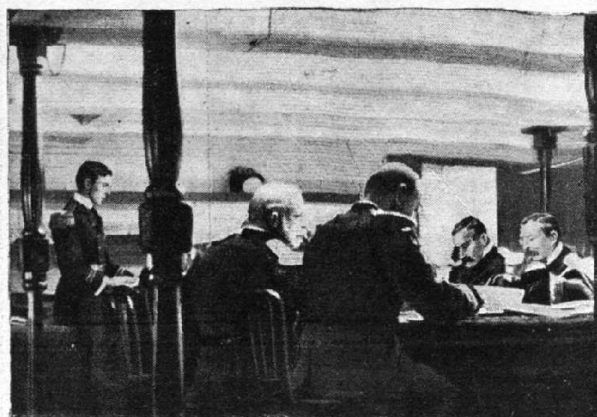


DANS LE TUNNEL DU SIMPLON. — Le passage du tunnel du Simplon se fait à l'aide de locomotives électriques, pour empêcher que l'atmosphère ne se charge de gaz. Pendant le mois d'août, 48.515 voyageurs ont traversé le tunnel.

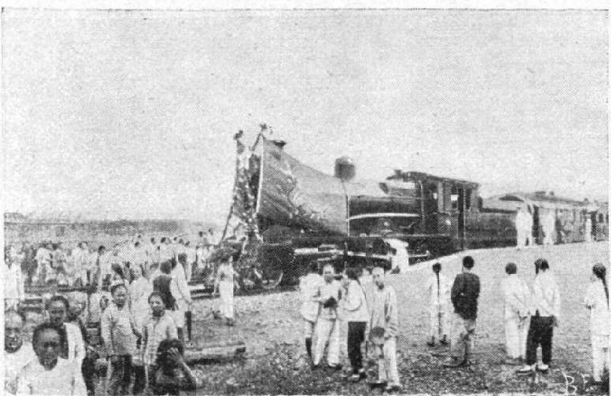
N. B. — Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette rubrique, en nous adressant textes et documents.



DÉPART DE LA MISSION LENFANT. — Cette mission, chargée d'explorer le Congo inconnu, a quitté Bordeaux le 25 août, à bord de la *Ville-de-Maranhao*. Elle se compose du commandant Lenfant (en chapeau de paille, au premier plan), de deux médecins, d'un ingénieur des mines, d'un officier et de plusieurs sous-officiers.



OFFICIERS DU « MONTAGU » CONDAMNÉS. — A Portsmouth, à bord de l'épave du *Victory* (sur lequel Nelson fut tué), une cour martiale a condamné, le 21 août, le commandant Adair et le lieutenant Dathan à la réprimande et au débarquement, leur négligence dans la perte du *Montagu* ayant été prouvée.



INAUGURATION D'UNE LIGNE CHINOISE. — La province cotonnière du Kiang-Sou est dotée depuis le 29 juillet d'un chemin de fer qui unit actuellement Nankin à Souchow et qui ira plus tard jusqu'à Shanghai; cette ligne présente un caractère à la fois stratégique et commercial.



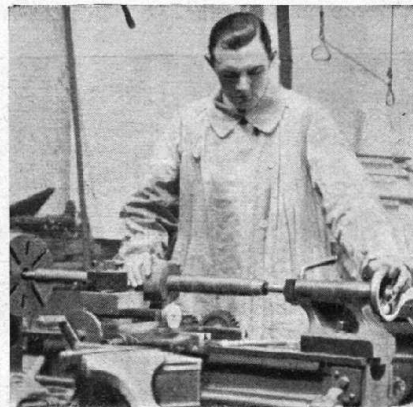
UN AMIRAL FRANÇAIS A TANGER. — La population s'est montrée sympathique à l'amiral Gigon, commandant l'escadre du Nord réunie devant Tanger, qui, à la tête de son état-major, s'est rendu à terre le 15 août pour saluer Mohammed-el-Torrès, représentant du sultan.



A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD. — M. Elihu Root, ministre des affaires étrangères aux Etats-Unis, vient d'accomplir un voyage dans les différents Etats sud-américains. Un de nos abonnés l'a photographié le 11 août à Montevideo en compagnie du général O'Brien.



M. WELLMANN, revendu du Spitzberg à Berlin le 20 septembre et dont l'ascension polaire est retardée jusqu'en mai 1907.



UN FILS DE LORD, OUVRIER. — Le fils aîné de lord Aberdare, brouillé avec sa famille, qui désapprouve son projet d'union avec une actrice américaine, s'initie au délicat métier de mécanicien d'automobile en vue de s'établir constructeur après son mariage.

Nos lecteurs trouveront désormais, classés dans cette rubrique, les documents et informations se rapportant aux actualités militaires du mois.

LES GRANDES MANŒUVRES FRANÇAISES



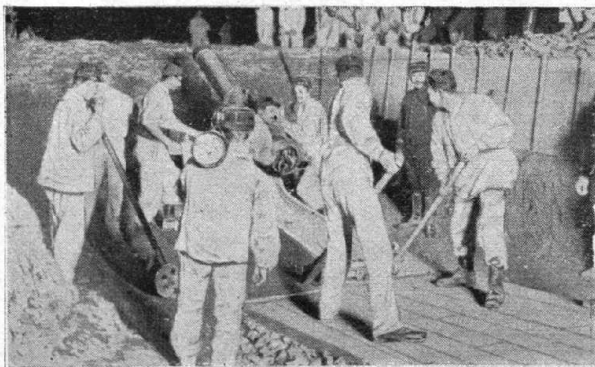
Général de division PENDEZEC, membre du conseil supérieur de la guerre, qui a dirigé cette année les manœuvres de forteresse.



Général de division MICHEL, qui a dirigé les manœuvres du 2^e corps d'armée, dont il est, à Amiens, le commandant en chef.



Général de division BURNEZ, président du comité technique, qui a dirigé les manœuvres d'ensemble de la cavalerie.

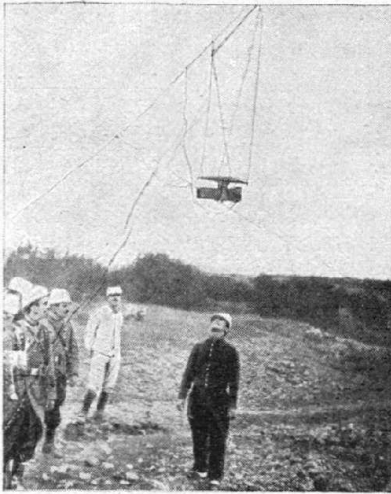


LES MANŒUVRES DE FORTERESSE. — D'importantes manœuvres ont été organisées, cette année, autour de Langres, l'une de nos meilleures places fortes. Dirigées par le général Pendezec, ancien chef de l'état-major général, elles ont duré du 20 août au 5 septembre, et donné des résultats concluants en permettant, du côté assiégeant (général Deckherr), d'amener à 20 kilomètres de leur point de débarquement 186 pièces de siège, d'établir une voie ferrée de 90 kilomètres de développement, assurant le ravitaillement en munitions ; du côté assiégé (général Cornille), d'organiser d'une manière puissante le terrain des attaques. Le ministre de la guerre a assisté aux dernières journées. En sa présence, des tirs réels ont été exécutés par l'artillerie lourde. Au banquet final, M. Etienne s'est déclaré pleinement satisfait de la haute valeur des chefs et de l'entrain des troupes.



LES MANŒUVRES DE CORPS D'ARMÉE. — Le 2^e corps d'armée a exécuté, dans la région de l'Oise, sous la direction du général Michel, d'intéressantes manœuvres, du 29 août au 8 septembre. Leur caractéristique a été la mise de tous les services, sans exception, à leur effectif de guerre. C'est la première fois qu'une aussi grosse unité paraissait sur ce pied aux manœuvres d'automne. 24 puissances avaient envoyé des officiers généraux pour suivre les opérations, qui se sont déroulées dans un ordre parfait. L'une de nos photographies montre le major-général allemand von Mutius, se faisant expliquer le thème de la manœuvre du jour. M. Etienne a visité les cantonnements. Un grand déjeuner, offert par lui, a réuni à Soissons, le 8, les officiers étrangers ; le général anglais John French, chef de mission, a porté un toast chaleureux à l'armée française.

LES INNOVATIONS EN 1906



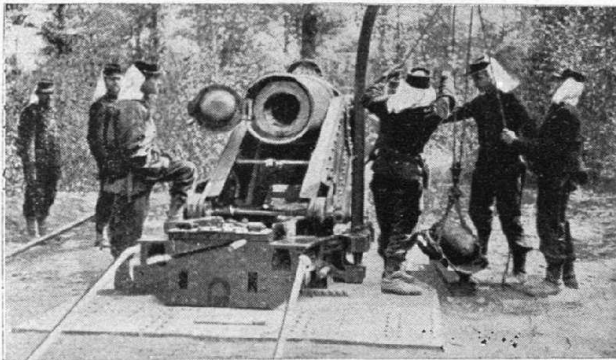
APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE AÉRIEN. — Il s'élève, grâce à un cerf-volant, à la hauteur à laquelle on veut que l'opération soit faite. Un fil conducteur produit le déclenchement au moment propice.



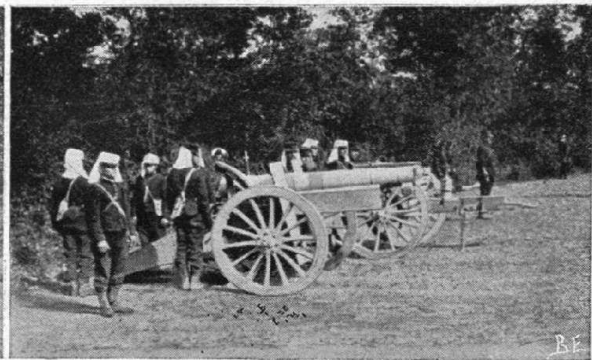
LA NOUVELLE TENUE. — Une compagnie du 72^e a expérimenté la tenue gris bleuté. Les hommes l'ont trouvée lourde. On a aussi critiqué le casque qui bascule au point de cacher parfois la ligne de mire.



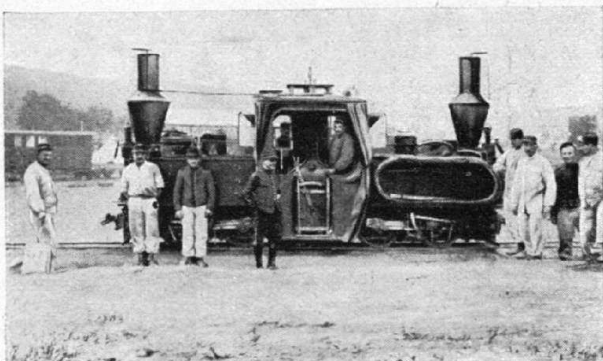
LA CABINE TÉLÉPHONIQUE. — Elle supprime l'inconvénient des lourdes voitures du train; on peut ainsi multiplier les postes. A l'intérieur, un appareil est installé; il n'y a plus qu'à réunir les fils



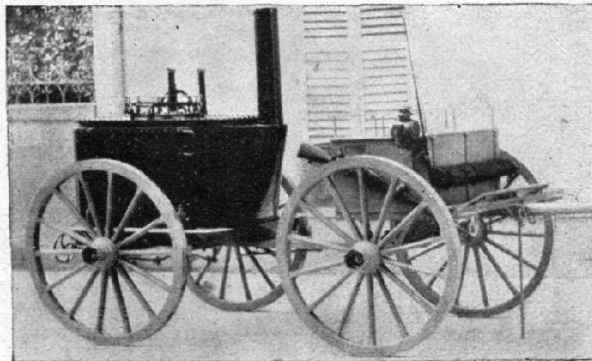
LA PLUS GROSSE PIÈCE D'ARTILLERIE. — On a fait appel, cette année, devant Langres, aux pièces de siège. La plus formidable est le mortier de 270 ^{m/m}, qui exécute des tirs plongeants et d'écrasement à 6.000 mètres. La consommation journalière de cet énorme obusier est prévue pour 60 coups.



LE CANON RIMAILHO (DIT 155 R). — Cette nouvelle pièce, inventée par l'officier d'artillerie dont elle porte le nom, se démonte en 4 minutes. L'assemblage se fait aussi rapidement et 12 servants suffisent à la mettre en position de tir. Son projectile pèse 40 kilogr. et sa portée est de 10.000 mètres.



LE TRANSPORT D'UN MATÉRIEL DE SIÈGE. — Le poids énorme des pièces d'artillerie qui ont servi au siège de Langres a nécessité la construction d'un chemin de fer à voie étroite. Les vagonnets étaient remorqués par la nouvelle locomotive du colonel Péchoi, qui peut circuler avec la plus grande facilité en avant et en arrière, grâce à ses deux cheminées.



CUISINE AMBULANTE. — Le 101^e l'a expérimentée aux manœuvres de l'Argonne. La soupe et la viande sont cuites pendant les marches et les troupiers, arrivés à la grande halte ou à l'étape, n'ont plus qu'à se mettre à table. Il en est de même pour le café confectionné en cours de route. Le chauffage se fait au bois, facile à trouver partout et d'un transport léger.



LA JOCONDE, DE LÉONARD DE VINCI

Considérée à juste titre comme le chef-d'œuvre le plus parfait de la peinture de tous les temps et de tous les pays. (Musée du Louvre)

(Cl. Braun et Clément)

Les Chefs-d'Œuvre indiscutés

P A R H E N R Y R O U J O N

Voici, en une galerie de douze tableaux, un admirable raccourci de l'art international. M. Henry Roujon nous raconte, en brèves notes, l'histoire de ces chefs-d'œuvre que le temps nous a conservés

SANS nous astreindre à un abrégé de l'histoire de l'art, résignons-nous à ne citer que douze tableaux, parmi la foule des chefs-d'œuvre de tous pays et de tout temps. Nous les choisissons dans les écoles italienne, flamande, hollandaise, espagnole et française. Les noms de leurs auteurs sont les plus illustres de l'histoire de la peinture : Jean Fouquet, Hugo Van der Goës, Léonard de

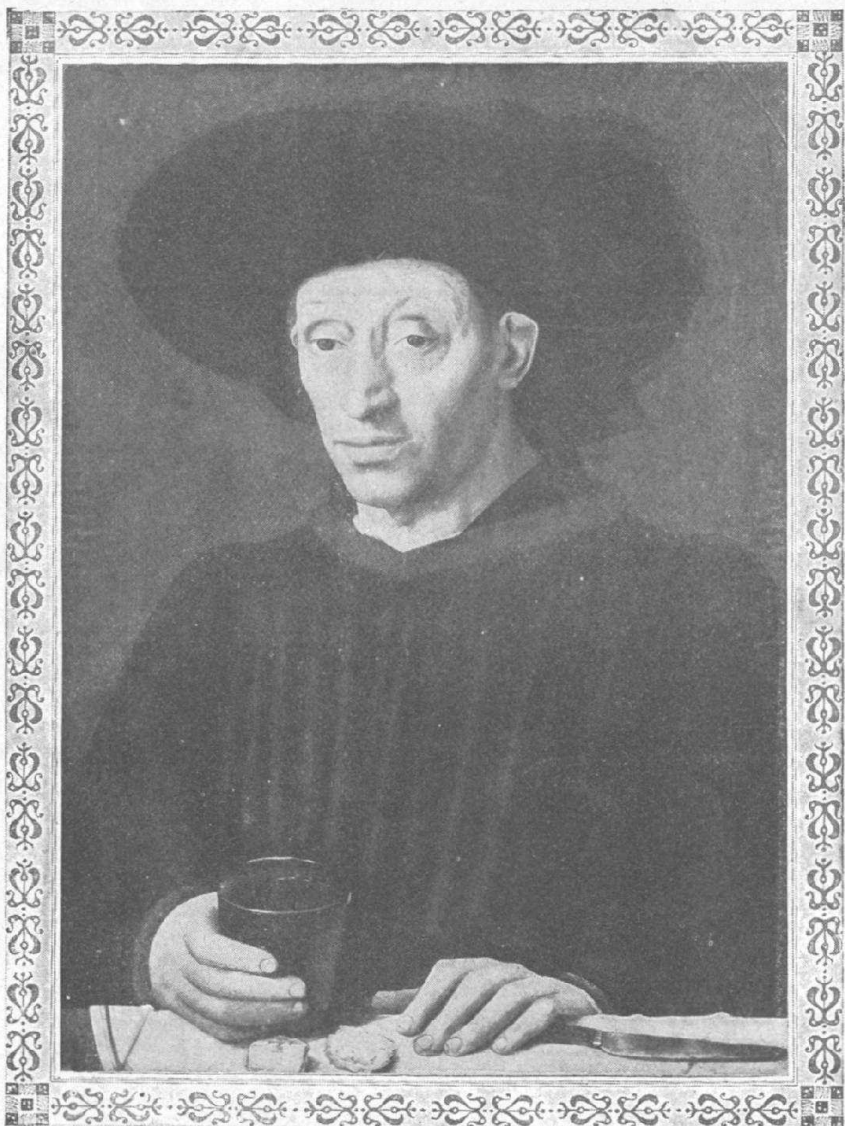
Vinci, Raphaël, Titien, Tintoret, Rubens, Velasquez, Rembrandt, Watteau, Ingres et Delacroix. C'est avec orgueil que nous voyons figurer dans cette glorieuse sélection quatre noms français.

Elle n'a rien d'absolu. Nous ne la considérons aucunement comme parfaite. Mais nous dirons à ceux qui l'accuseraient de partialité : « Quel est celui de ces douze ouvrages à qui vous oseriez refuser le titre de chef-d'œuvre? »

L'HOMME AU VERRE DE VIN

On ne saurait dire quel est ce personnage, âgé de cinquante ans environ, portant un chapeau noir, une houppelande fourrée, et tenant à la main un verre à demi rempli de vin clair; devant lui, une croûte de pain, un couteau et un morceau de fromage. Pas d'armoiries, point d'insignes qui puissent nous guider dans un essai d'identification. Est-ce un fonction-

naire dans le portrait la maîtrise de notre génie national, respect de la nature, amour et intelligence de la vie, pénétration de la physionomie humaine, éclatent dans l'*Homme au verre de vin*. Seul, un grand artiste pouvait exécuter cette incomparable page. Aussi a-t-on songé à en faire honneur au plus illustre de nos vieux maîtres tourangeaux, Jean Fouquet. S'il n'est pas de Fouquet lui-même, il est d'un de ses plus dignes émules, comme lui l'un des plus profonds portraitistes du vieil art français.



L'HOMME AU VERRE DE VIN, DE JEAN FOUQUET

Une certaine obscurité règne sur la paternité de ce tableau attribué à Fouquet, l'un des maîtres de la vieille école française. (Musée du Louvre.)

(Cl. Braun et Clément)

naire, un politique, ou simplement un paysan aisé? En tout cas c'est bien un Français, énergique et madré, digne de poser devant un portraitiste psychologue, épris de vérité. Toutes les qualités qui assure-

nt l'œuvre de cet artiste, peut-être la plus extraordinaire personnalité de l'histoire de l'art, nulle n'est plus universellement fameuse que le portrait de femme qu'on appelle *La Joconde*. Léonard peignit ce portrait vers l'an 1500,

L'ADORATION DES BERGERS

Cet ouvrage fut commandé par Thomas Portinari, agent commercial et politique des Médicis dans la ville de Bruges, au plus célèbre des peintres gantois du xv^e siècle, Hugo Van der Goës. Portinari voulait gratifier d'un grand tableau votif l'hôpital de Santa Maria Nuova, qu'il avait fondé à Florence, sa patrie. Le tableau, expédié de Bruges à Florence, demeura jusqu'à ces derniers temps à l'Hôpital Santa Maria Nuova. Il vient d'être transporté, du musée de l'Hôpital, dans une salle spéciale de la *Galerie des Offices*.

Aucun ouvrage flamand du quinzième siècle n'atteint les proportions de l'*Adoration des Bergers*, dont les principaux personnages sont reproduits à l'échelle humaine.

LA JOCONDE

C'est seulement à Paris qu'on peut prendre conscience du génie de Léonard de Vinci. Parmi les œuvres si rares de cet



LA VIERGE DITE DE FOLIGNO, DE RAPHAEL

*L'une des toiles enlevées aux musées italiens par Bonaparte;
elle resta en France jusqu'en 1815. (Pinacothèque du Vatican.)*

(Cl. Braun et Clément)

pendant son séjour en Toscane. L'époux de cette belle patricienne, Francesco di Bartolommeo di Zanobi del Giocondo, remplissait d'importantes charges publiques. Il s'adressa au plus illustre peintre de l'époque pour fixer la physionomie insaisissable de Monna Lisa. De l'expression de cette figure, au sourire inquiétant, au regard énigmatique, Léonard ne voulut rien perdre.

C'est à François I^{er} que nous devons de posséder la *Joconde*. Il s'en rendit acquéreur au prix de quatre mille écus d'or. Le roi fit placer le portrait de Monna Lisa dans le cabinet doré de son palais de Fontainebleau. Louis XIV le transporta à Versailles. Depuis la Révolution, il est au musée au Louvre.

LA VIERGE

DITE DE FOLIGNO

Ce tableau votif fut commandé à Raphaël, dans les premières années du seizième siècle, par Sigismond Conti, secrétaire du pape Jules II. Conti voulait consacrer ainsi le souvenir du danger auquel avait échappé sa maison, lors du siège de Foligno. (On remarque en effet dans le paysage du fond la ville de Foligno et le domaine des Conti sur lequel éclate une bombe). La Madone et le Bambino s'élèvent dans le ciel. A gauche saint François d'Assise, en extase, et saint Jean-Baptiste; à droite, saint Jérôme, accompagné de son lion, présente Sigismond Conti, en costume de cubiculaire. Un ange tient un cartel, dont l'inscription est effacée.

La *Madone de Foligno* a fait partie des tableaux de conquête que les commissaires des alliés nous ont repris.

L'AMOUR SACRÉ ET L'AMOUR PROFANE

Titien, pendant sa jeunesse, tout entier encore à l'influence de Giorgione, s'est plu à caresser du pinceau ses deux belles jeunes femmes assises au soleil couchant sur la margelle d'un puits. Ce sont les commentateurs modernes qui ont donné à cette œuvre de volupté et de joie un titre allégo-

rique et un peu pédant. Les contemporains de l'artiste l'appelaient, plus simplement : *La Beauté parée et la Beauté nue*. C'est là le vrai titre à lui donner.

Elle faisait partie de la galerie créée par le cardinal Scipione Borghèse, neveu du pape Paul V. La famille Borghèse dut, en ces dernières années, négocier la vente de sa collection. L'Etat italien lui opposa

l'édit Pacca qui interdit de transporter hors du territoire les richesses d'art d'origine pontificale. Les possesseurs du tableau de Titien offraient au gouvernement italien de lui abandonner toute leur galerie, en compensation de cette œuvre unique, dont on leur offrait un prix fantastique. Finalement, après de longues négociations, l'Etat se rendit acquéreur de la galerie Borghèse, au prix de trois millions six cent mille francs. Depuis 1891, les tableaux de cette grande collection historique, longtemps exposés dans le Palais Borghèse, de Rome, ont été transportés dans la villa fondée par le cardinal Scipione.



LE GILLES, DE WATTEAU

C'est une œuvre supérieure dont la valeur fut longtemps méconnue. M. Louis La Caze l'acheta pour quelques billets de cent francs. (Musée du Louvre)

(Cl. Braun et Clément)

LE MIRACLE DE SAINT MARC

C'est un des quatre tableaux que Tintoret

avait peints à la gloire de saint Marc, patron de Venise.

Nous trouvons l'explication du sujet dans la *Légende Dorée*: « Le serviteur d'un noble seigneur de Provence ayant fait vœu d'aller visiter le corps de saint Marc, et ne pouvant obtenir la permission de son maître, ne balança pas à y aller sans prévenir ce dernier. A son retour, son maître ordonna qu'on lui arrachât les yeux; mais jamais on ne put lui enfoncer dans les prunelles des pointes aiguës, elle se recourbaient toujours.

« Enfin le maître décida qu'il aurait les jambes coupées; les instruments de fer se changèrent en plomb. Le seigneur, reconnaissant alors le pouvoir céleste, demanda pardon à Dieu et à son serviteur, et il s'en alla avec lui visiter le corps de saint Marc. »



PROTRAIT DE MADAME DE SENONES, D'INGRES

Cette peinture, exquise et profonde, longtemps reléguée dans un grenier, fut vendue 120 francs à un marchand, qui la céda au Musée où on peut l'admirer aujourd'hui. Elle a actuellement une valeur incalculable. (Musée de Nantes.)

(Cl. Braun et Clément)



ENTRÉE DES CROISÉS A CONSTANTINOPLE, D'EUGÈNE DELACROIX

Ce chef-d'œuvre de l'école romantique est une commande du roi Louis-Philippe; il parut au Salon de 1841. Son succès fut si grand à l'Exposition Universelle de 1889, qu'on l'admit aux honneurs de notre première galerie nationale. (Musée du Louvre.) (Cl. Braun et Clément)

LA SAINTE FAMILLE

Choisir un Rubens, entre tant d'autres, cela ne semble-t-il pas un défi? Si nous osons signaler, avant tout, dans l'œuvre du dieu de la peinture flamande, le tableau de l'église de Saint-Jacques, c'est pour obéir à Rubens lui-même. Cette *Sainte Famille* (ou *Vierge entourée de Saints*) était son tableau de prédilection.

La *Sainte Famille* fut transportée à Paris en 1794 et, dès 1799, exposée au Musée des Arts. Renvoyée à Anvers en 1801, elle fut placée, sous l'Empire, à l'école centrale du chef-lieu de notre département des Deux-Nèthes.

Depuis 1815, le chef-d'œuvre a été remis dans la chapelle (située au fond de l'église Saint-Jacques) où le maître repose auprès des membres de sa famille.

LES MENINES

On sait que les « Menines » étaient des filles de qualité attachées à la personne d'une infante royale. Velasquez a peint dans ce tableau, le plus universellement célèbre de son œuvre, l'infante Marguerite, âgée de cinq ou six ans, accompagnée de deux de ses pages féminins : dona Agustina Sarmiento et dona Isabel de Velasco. (C'est cette infante Marguerite dont le Louvre possède un portrait.) Le maître a saisi sur le vif une des scènes de la vie familière de la cour d'Espagne. Il s'est plu à reproduire deux des nains de la corporation royale des monstres. Lui-même, il s'est représenté, à gauche, fixant sur la toile les traits du roi et de la reine Marianne d'Autriche, que l'on voit tous deux réfléchis dans un miroir.



LA SAINTE FAMILLE, DE RUBENS

La légende veut que le génial artiste ait représenté là sa propre famille : la Madeleine serait sa femme, son père figurerait le cardinal et lui-même aurait donné ses traits à Saint-Georges. (Eglise Saint-Jacques, à Anvers.)

(Cl. G. Hermans, d'Anvers)

LES SYNDICS DES DRAPERS

Ce tableau, commandé à Rembrandt par la Gilde, fut exposé au Staalhof, dans la chambre « des contrôleurs et plombiers de drap ». Il n'obtint qu'un succès médiocre. Le goût était alors aux tableaux de genre, minutieux et léchés. Cette simplicité sublime échappa aux contemporains.

GILLES

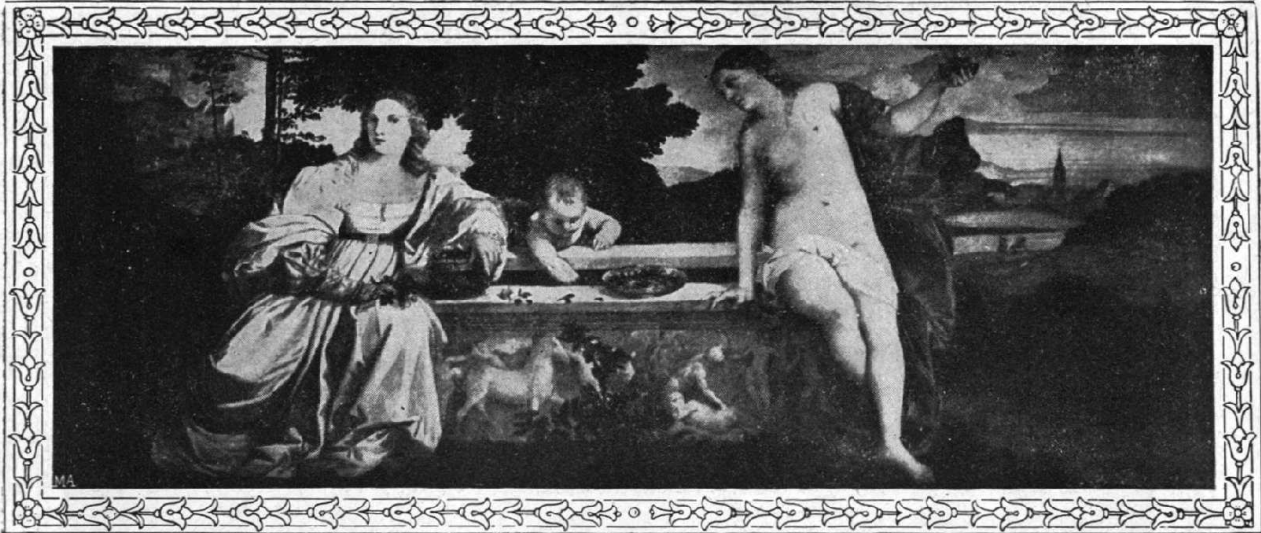
Voici la plus étonnante trouvaille de ce grand chercheur, Louis La Caze, le plus généreux et le plus intelligent des donateurs du Louvre. La Caze se rendit, pour quelques billets de cent francs, acquéreur du chef-d'œuvre de Watteau. C'était à l'époque où les maîtres des *Fêtes Galantes*

étaient tombés dans le plus absurde discrédit. Au prix où se vendent aujourd'hui les œuvres du XVIII^e siècle, nul ne peut dire à quelles enchères fantastiques pourrait monter la valeur vénale de cet ouvrage.

Lorsque Watteau peignit cette blanche image du Pierrot, nigaud, mélancolique et candide, les acteurs de la Comédie Italienne faisaient les délices de Paris. Ils sont là, tels que le public de la Régence aimait à les voir, le Docteur monté sur son âne, Mezzetin en toque rouge, Colombine rayonnante de grâce espiègle. Pierrot les domine comme le vivant symbole de leur fête innocente.

PORTRAIT DE MADAME DE SENONES

Le maître Ingres peignit cette charmante femme, pendant le premier séjour



L'AMOUR SACRÉ ET L'AMOUR PROFANE, DE TITIEN

Le gouvernement italien s'est, tout récemment, rendu acquéreur de cette œuvre incomparable, pour empêcher sa vente à des amateurs étrangers, qui en offraient un prix fantastique. (Galerie Borghèse, à Rome.)

(Cl. Braun et Clément)

qu'il fit à Rome, entre 1806 et 1810. Vêtue d'une robe de velours rouge et d'un cachemire blanc, Mme de Senones se détache sur le satin fauve d'un rideau, avec sa douce majesté d'idole. C'était une belle Transtévérine, d'humble origine, que le vicomte Alexandre de Senones avait épousée par amour. Elle mourut jeune. M. de Senones se remaria. Le portrait déplut à la seconde femme, qui le reléqua au grenier. Au décès du frère du marquis de Senones, les héritiers le cédèrent à un marchand pour la somme de *cent vingt francs*. Ce fut ainsi qu'en 1853 le musée de Nantes s'en rendit acquéreur au prix de quatre mille francs.

ENTRÉE DES CROISÉS A CONSTANTINOPLE

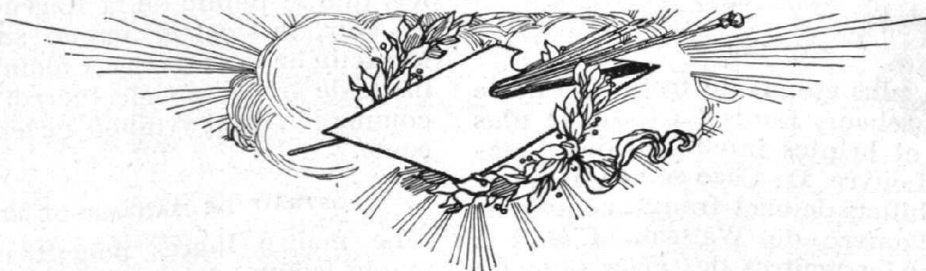
Il nous est permis de terminer au Musée du Louvre cette rapide promenade à travers les époques. Versailles n'a pas encore pardonné à Paris de lui avoir enlevé la plus importante et la plus magnifique page de l'œuvre décorative d'Eugène Delacroix.

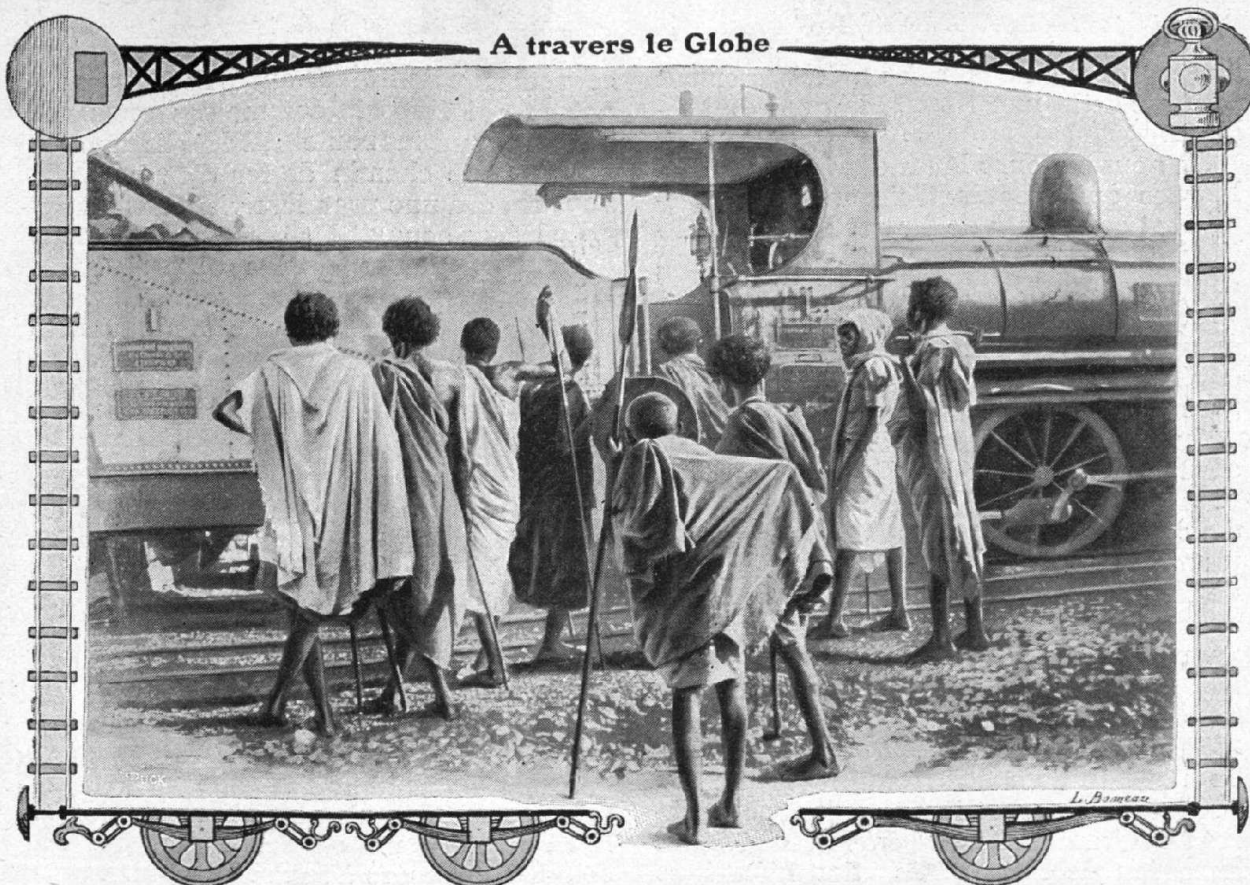
Le gouvernement de Louis-Philippe commanda cette toile au grand peintre roman-

tique en 1838. Le tableau, qui représente les Francs, commandés par Baudouin, comte de Flandre, et les Vénitiens du doge Dandolo, pénétrant dans la ville livrée au pillage, figura au Salon de 1841. A la suite de l'Exposition Universelle de 1889, la conservation des musées nationaux estima avec raison que la place du chef-d'œuvre de la peinture romantique ne pouvait être qu'au musée du Louvre.

Un mot, pour finir. Nous ne saurions dire quel chiffre total donneraient les prix qui furent payés à Fouquet, à Van der Goës, à Léonard, à Raphaël, à Titien, à Tintoret, à Rubens, à Velasquez, à Rembrandt, à Watteau, à Ingres et à Delacroix, pour les douze ouvrages que nous venons de rappeler. Cette somme totale, quelle qu'elle soit, nous paraîtrait injurieusement dérisoire. Donner aux œuvres de génie la valeur qu'elles méritent est une conquête de la civilisation moderne.

HENRY ROUJON.
Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Beaux-Arts.





UN SPECTACLE NOUVEAU

*Quelle surprise pour les indigènes que cette puissante machine,
et que de réflexions elle dut suggérer à ces esprits incultes, épris de merveilleux !*

UNE LOCOMOTIVE A LA COUR DE MÉNÉLIK PAR HUGUES LE ROUX

La locomotive est la grande conquérante des temps modernes. Notre collaborateur, Hugues Le Roux, qui a longtemps séjourné auprès de Ménélik, souverain d'Ethiopie, raconte ici, en de curieux souvenirs, comment le Négus, impatient des lenteurs apportées à la construction de la ligne qui, bientôt amènera le "monstre de fer" jusque dans sa capitale, s'offrit — jouet de monarque — l'avant-goût d'une locomotive sur route



ÉDUCATION européenne du souverain éthiopien qui, comme Pierre le Grand voulut avoir des maîtres, a été dirigée par deux hommes, diversement supérieurs : un ingénieur suisse, M. Ilg, un ingénieur et un diplomate français, M. Chefneux. Un an avant la bataille d'Adoua, ces deux conseillers avaient fait comprendre à l'empe-

reur que le meilleur moyen de résister à la civilisation européenne était de lui emprunter ses moyens. Ils lui avaient représenté que l'isolement où la montagne éthiopienne vivait, entre la vallée de la mer Rouge et la vallée du Nil, n'était plus pour elle un gage de sécurité. Ils lui persuadèrent qu'il valait mieux jeter un pont par-dessus le désert, presque infranchissable, des Dankalis et des Issas et relier son empire,

par un chemin de fer, à un établissement français de la mer Rouge, le port de Djibouti.

On nous annonce la fin des intrigues politiques qui, depuis trois années, empêchaient ce chemin de fer, resté « en panne » à mi-chemin du plateau, de continuer sa route commerciale, pacifique et civilisatrice jusqu'au sommet de la montagne. Avant deux ans une locomotive toute décorée de drapeaux éthiopiens entrera en gare d'Addis-Ababa.

Au cours de ces années d'attente, le Négus a plus d'une fois désespéré de voir son rêve devenir vivant, et comme il voulait, avec toute l'intensité de décision d'un autocrate qui, depuis trente ans, est roi, voir de ses yeux cette locomotive dont la civilisation lui faisait indéfiniment attendre la venue, il résolut d'en user, comme Mahomet qui allait à la montagne, puisque la montagne ne venait pas à lui. Au mois de mai 1904, il se fit hisser une locomotive à près de trois mille mètres d'altitude, par ses propres moyens, et il se rendit avec appareil au-devant d'elle. J'ai été le seul témoin européen de cette présentation historique du cheval-vapeur au Lion de Juda.

Depuis qu'il y a sur des trônes orientaux des souverains absolus qui, comme dit le proverbe arabe, ont « des caprices d'enfant et des griffes de lion », on a vu rôder autour de Leurs Majestés des personnages généralement sortis de la Méditerranée orientale, un peu arméniens, un peu grecs, merveilleusement doués pour flatter les rois, les duper autant qu'il est nécessaire, les satisfaire autant qu'il est avantageux, quitte à laisser, de temps en temps, beaucoup de plumes au jeu, et à finir, sous des haches ou dans des basses-fosses, quand ils ne réussissent pas à conquérir l'opulence. Et sans doute Ménélik a autour de lui toute une phalange de ces ingénieux courtisans. Le plus considérable de tous est un homme pour qui j'ai de l'amitié et de la considération. Il se nomme Serkis. Il a l'encolure, l'audace de son périlleux état. Ce sont de ces gens nécessaires aux civilisations commençantes et que l'on ne saurait juger sans flagrante déraison avec les poids de la justice ordinaire.

Le dit Serkis, voyant que Ménélik rêvait jour et nuit de cette locomotive, qu'un mauvais charme retenait au bas de la montagne éthiopienne vint un matin trouver le souverain et lui dit :

— Voulez-vous que j'aille vous chercher en Europe une locomotive routière, qui

sera capable de traîner après soi des vagonnets et qui écrasera comme des œufs vos cailloux, sur la route d'Addis-Alem? En attendant le chemin de fer d'en bas, elle vous rendra une première visite.

Le Négus connaît les bourbes du désert, les fleuves qui coupent les routes, les terribles escarpements que la dynamite et la poudre devront attaquer pour ouvrir le passage au chemin de fer. Et il demanda :

— Ta locomotive, Serkis, tu l'apporteras donc par les airs?

— Je la tirerai à bras d'hommes, répondit Serkis. Votre Majesté fera connaître son désir aux différents gouverneurs de provinces que la locomotive et moi nous aurons à traverser. Je suis sûr que les populations mettront de l'amour-propre à satisfaire sur ce point Votre Majesté.

L'homme semblait si sûr de son fait que l'empereur se décida :

— Soit, dit-il, fais comme tu as dit et tâche de réussir.

Serkis partit pour l'Europe et l'empereur commença de compter les jours. Il fit appeler un officier russe, qui est depuis des années à son service, M. Babitcheff. Il le chargea d'établir non une route mais une piste qui irait aussi loin que possible au devant de Serkis.

L'Afrique sera toujours la terre des Pharaons et des miracles, le pays où les pyramides sortent de terre, où des hommes primitifs accomplissent avec leurs mains des œuvres devant lesquelles reculeraient la civilisation et ses ressources. Pour satisfaire le caprice du souverain, M. Babitcheff réussit à établir à travers ravins et montagnes, sur plus de quatre cent cinquante kilomètres, une piste qui ne devait avoir que la durée nécessaire au passage de la locomotive.

LE CORTÈGE DU SOUVERAIN AFRICAÏN

Ce fut le 18 mai 1904 que je reçus de l'empereur la gracieuse invitation de me joindre au cortège qui allait descendre au devant de Serkis et de sa locomotive. Ménélik se mettait en route avec tout l'apparat et les déploiements d'une vraie partie de plaisir. Je n'avais jamais vu tant de chevaux caparaçonnés d'argent, de mules couvertes de housses précieuses, de pèlerines de soie, de toges bordées de pourpre. Tous les fonctionnaires, soucieux de faire leur cour à l'empereur, tous les princes, tous les dignitaires avaient tenu à



MÉNÉLIK II, NÉGUS NÉQUESTI (ROI DES ROIS)

Voici Sa Majesté éthiopienne, coiffée du large chapeau que tant d'illustrations ont popularisé et qu'il fait venir d'Europe. D'une rare intelligence, Ménélik représente le type abyssin dans sa primitive pureté.

honneur de figurer dans ce cortège. On comptait que, tant à l'aller qu'au retour, on serait quatre ou cinq jours sur la route ; il n'était pas question de faire vivre tant de gens sur le pays et tout le monde ne pouvait pas compter s'asseoir à la table de l'empereur. On amenait donc avec soi ses « services » et, comme on aurait dit au XVII^e siècle, ses « maisons » au complet.

L'empereur, pour sa part, ne mobilisa pas moins de sept à huit cents cuisinières. Elles étaient en grand nombre jeunes et accortes, toutes pourvues d'un mulet fringant et d'un soldat pour garder le mulet. Il montait en croupe derrière les cuisinières.

Cela mettait de la gaieté tout le long du chemin.

Je ne rejoignis l'empereur que le soir en un lieu dit Ensalalé. Le camp ne dormit que d'un œil, car Ménélik est malicieux. Il ne fait jamais connaître à personne à quelle heure il se mettra en route. Il adore jouer de la mine confuse des courtisans qui se sont levés une heure trop tôt et qui se sont éloignés dans une fausse direction.

Le lendemain, dès l'aurore, je chassais le canard aux bords du lac Kilolé, quand un cavalier accourut, bride abattue, m'avertir que l'empereur levait son camp. Il venait de recevoir l'avis que la locomotive était

proche. Je passai rapidement par le faite de la montagne et, sur les neuf heures du matin, je rejoignais Sa Majesté. Elle était déjà installée au sommet d'une côte qui dévalait vers une gorge assez profonde et dont la pente remontait du côté opposé, dans la lumière levante, jusqu'au ras du ciel.

Au sommet de la côte, la foule formait un immense fer à cheval : foule d'élite où fourmillaient les Ras, les Grazmatchs, les Dedjazmatchs, les Fitéoraris, et ces personnages qui se nomment « Bouches du Négus, Mains du Négus, etc. » L'empereur était assis au centre de ce groupe, sur un petit pliant.

Il était coiffé de ce chapeau gris large, enfente rigide, aux rebords intérieurement doublés de vert, qu'il fait fabriquer en Europe pour son usage exclusif. Comme, en tout pays du monde, c'est le souverain qui lance les modes, — demandez un peu au roi d'Angleterre ! — tous les personnages de distinction qui entouraient Ménélik étaient, eux aussi, coiffés de chapeaux gris. L'empereur tenait à la main une longue-vue : il y mettait l'œil, de temps en temps, et, aussitôt, tous les personnages de distinction qui possédaient un outil analogue, braquaient leur lunette vers les pentes de la gorge.

Ce fut à ce moment que l'empereur m'aperçut et m'appela :

— J'espère, dit-il, que tu as apporté ton appareil de photographie ? Ici, personne n'en a et je voudrais garder un souvenir de cette rencontre.

Je montrai le petit appareil que j'avais en bandoulière et demandai la permission d'aller me placer — contrairement à toute étiquette — au beau milieu du chemin, en travers du rayon visuel de Sa Majesté, afin de photographier la machine quand elle paraîtrait, mais aussi le souverain quand apparaîtrait la machine.

Déjà, arrivait jusqu'à nous, le chant confus des milliers d'hommes qui, dans la piste poussiéreuse, traînaient le formidable engin.

Déjà la tête du corège atteignait le palier où nous étions massés.

Ce qui passa d'abord, porté sur les épaules d'une tourbe d'esclaves, ce furent deux magnifiques selles d'éléphants que l'Angleterre envoyait de l'Inde, en présent, au Roi des Rois. Les harnais des bêtes formidables qui servirent à Alexandre dans sa conquête de l'Asie reparaissaient là fort à propos pour former l'avant-garde du monstre moderne qui, lui, va à la conquête du total

univers. Puis ce furent deux vagonnets tirés à bras. Puis des roues de rechange. Les hommes qui tiraient chantaient et dansaient par centaines, par milliers, en passant devant l'empereur. Ils semblaient enivrés d'une exaltation sacrée. Ils voulaient exprimer leur joie d'obéir.

LE ROI DES ROIS DEVANT LA REINE D'ACIER

Chaque contrée, chaque province traversée, avait fourni son contingent d'hommes. La corvée finie ils étaient revenus en arrière, mais nombre d'entre eux sortis du harnais s'étaient joints au cortège pour la joie de voir la locomotive passer devant l'empereur. De sorte que c'étaient des échantillons de toutes les provinces désertiques et des races échelonnées sur les contreforts de l'Ethiopie orientale qui paraissaient là.

Au-dessus de cette armée grouillante, gesticulante, au-dessus de leurs chants nous voyions monter, secoué selon les cahots de la route, un drapeau éthiopien. Il était planté sur le corps même de la locomotive routière. Quand elle parut enfin, la dernière, au sommet de la côte, une acclamation formidable éclata. Cette fois l'empereur s'était levé ; il fit un pas au-devant de cette surprenante fiancée qu'il avait tant attendue et que sa volonté hissait enfin au sommet de la montagne. Et je l'avoue, à cette minute même, j'eus moi aussi ma vision : je me souvins de la vieille parole biblique que l'Écriture met dans la bouche de Salomon, quand il voulut exprimer son amour pour cette souveraine basanée, qui était venue chercher dans ses bras la civilisation et la science :

— Tu es belle si tu es noire !

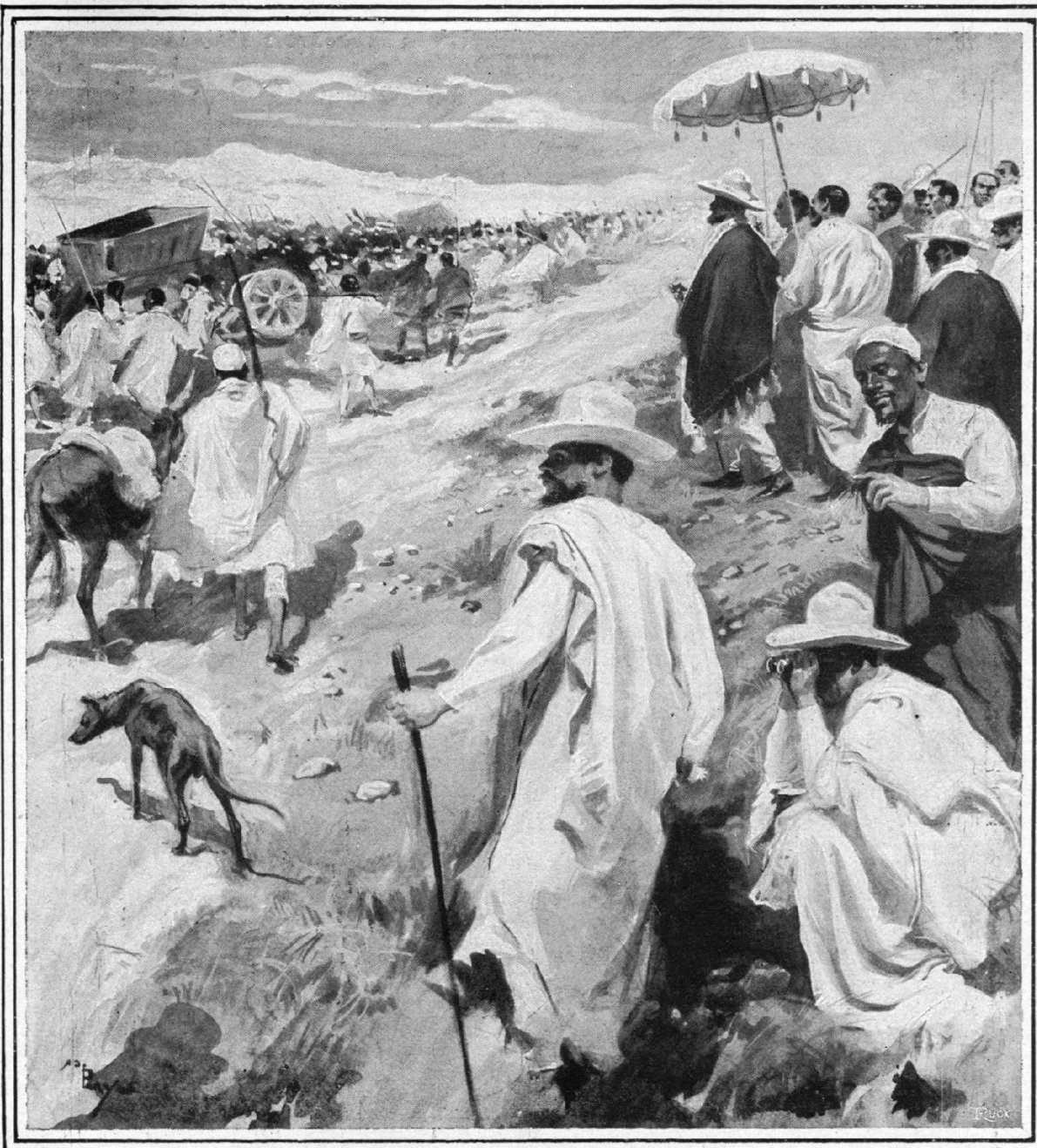
L'histoire renversait, cette fois, les rôles : ce n'était plus la reine de Saba, l'Ethiopienne, qui allait à Salomon, c'était la puissante fille de la civilisation moderne qui venait saluer l'arrière-petit-fils de Salomon, au cœur de son empire d'Ethiopie.

J'ai su depuis que l'empereur avait murmuré cette parole qu'on recueillit :

— J'aurais cru qu'elle serait plus grande.

Dans sa simplicité, ce mot dit tout le long rêve dans lequel le Négus avait vécu espérant cette minute, et la petite déception qui accompagne tous les désirs réalisés.

Il s'étonnait que cette machine miraculeuse fut, au garrot, moins haute que les éléphants que, lui-même, il avait fait tomber sous ses balles, dans le Dabous, au



LE NÉGUS A LA RENCONTRE DE LA LOCOMOTIVE

Quand, tout au bout du cortège, la machine apparut au sommet de la côte, l'empereur Ménélik se leva et salua cette surprenante fiancée qu'il avait tant attendue.

temps de sa jeunesse. Et comme sa puissante cervelle est pleine de réflexions lentes et solides, après la surprise première il admira le génie de la civilisation qui recourt à de si modestes moyens pour incarner sa puissance infinie.

Mais déjà la foule s'ouvrait. Elle faisait place à un homme que l'on entourait, que l'on poussait par derrière, que l'on soulevait presque — au triomphateur du jour, l'audacieux Serkis.

Je ne l'ai pas oubliée, non plus, cette minute qui mit en présence le Roi des Rois, le Lion de Juda, et le courtier grec de la Méditerranée orientale. C'était bien la première fois que Serkis touchait la main impériale. Toutes les nuances compliquées de son âme orientale remontaient à la surface de son large visage, ruisselant de sueur et de joie. En vérité, je vis à cette minute, illustrées d'une manière admirable, toutes les vieilles fables où se réfléchit et

sourit la sagesse du monde quand elle met en présence le renard et le lion.

Serkis avait le droit de s'enfler un peu avec la joie de son succès. Grâce au peuple de haleurs que la volonté souveraine avait mis à sa disposition, il ne lui avait pas fallu plus de vingt-huit jours pour hisser, de Diré-Daoua à cette altitude de deux mille cinq cents mètres, sur une distance de cinq cents kilomètres, cette locomotive de dix tonnes et ces selles d'éléphant qui chacune pesait trois cents kilos. On avait passé les torrents et les fleuves, sans pont, endigués dans des « cagnous », sur des câbles énormes tendus d'une berge à l'autre, comme des rails au-dessus du vide.

Hélas ! Il n'y a pas que les souverains qui aient des caprices : les locomotives en sont coutumières. Quelques semaines plus tard, le bruit se répandait dans Addis-Ababa que la fortune de Serkis le précipitait, à cette heure, dans un abîme aussi profond que son triomphe l'avait élevé au-dessus des destinées communes. La locomotive refusait obstinément de bouger de place. On lui prodiguait en vain l'huile et le charbon.

J'ai su depuis qu'après des semaines, des mois, elle avait fini par céder à la volonté d'une foule de pseudo-spécialistes acharnés après sa chaudière et après ses engrenages. Mais le charme qu'elle apportait

avec elle était tombé. Elle n'était plus le symbole glorieux de la civilisation qu'on avait cru apercevoir au matin du 20 mai 1904, lorsqu'elle apparaissait avec le soleil sur la crête orientale du plateau éthiopien. Elle n'était plus maintenant que la médiocre ambassadrice qui annonçait la vraie reine et qui, un instant, dans sa vanité de parvenue, avait espéré supplanter l'authentique Majesté.

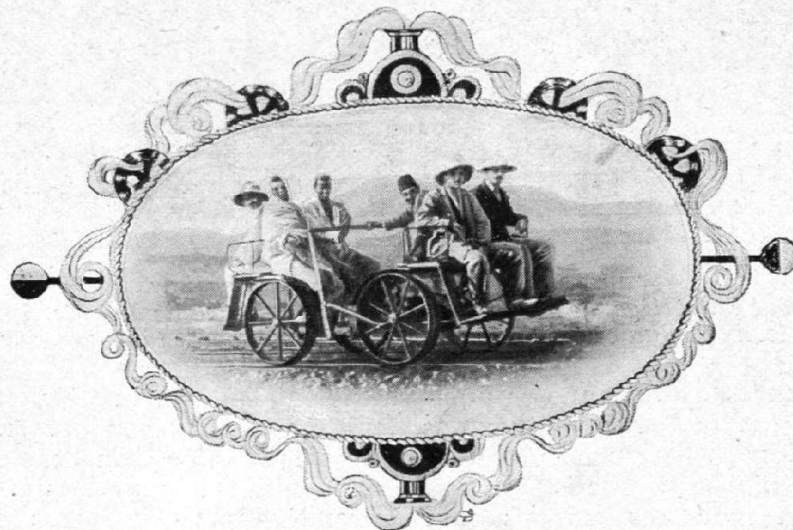
L'empereur dit avec mélancolie :

— Je comprends que nous ne verrons rien de sérieux à Addis-Ababa tant que le chemin de fer d'Ilg et de Chefneux n'arrivera pas jusqu'ici.

Et voilà pourquoi, à cette heure, l'Éthiopie est pleine d'une grande attente à la pensée que, dans un temps très court, le chemin de fer de Djibouti s'élancera sur le pont que l'on commence à lui construire du côté de l'Akaki.

Depuis près de dix sept cents ans, ce royaume africain, séparé du reste du monde, s'était endormi comme le Palais de la Belle au Bois dormant. Le coup de sifflet de la locomotive qui approche va réveiller tous les ensommeillés de ce long et pernicieux enchantement. Vraiment le Progrès monte de la Mer vers la Montagne éthiopienne avec la figure d'un Prince Charmant.

HUGUES LE ROUX.



LE PROGRÈS AU DÉSERT

Un quadricycle, mû à la main et roulant sur rails, transporte les ingénieurs occupés aux travaux du chemin de fer éthiopien.

JE SAIS TOUT-NOËL

(15 Novembre)

À la demande unanime de nos lecteurs de l'étranger, nous avons avancé d'un mois notre numéro de Noël, qui portera cette année la date du 15 novembre.

C'est donc notre prochain numéro que nos lecteurs doivent retenir à l'avance chez leur marchand de journaux, car il fera certainement prime.

Nous avons groupé dans ce véritable volume toute une série d'attractions littéraires et artistiques qui lui assurent un succès retentissant.

Planches en trois couleurs, articles sensationnels, variétés pittoresques, concours curieux, fantaisies délicieuses, poésies inédites, pointes sèches, compositions, caricatures en couleurs, musique, récits dramatiques, revue fantaisiste de l'année, horoscopes, tout a été fait pour charmer les yeux et l'esprit.

En dehors des célébrités dont nous publions les portraits autour de cette page, notons encore parmi les collaborateurs de ce numéro extraordinaire les noms de MM. Atamian, Cayron, H. Destrem, Noël Dorville, H. Duvernois, J.-J. Frappa, Jacques des Gachons, Albert Guillaume, Maurice Leblanc, René Lelong, Auguste Leroux, Maurice Level, Paul Mégnin, Nozière, De Parys, Jules Perrin, White, J. Wély, etc.



François COPPÉE
Cl. Je sais tout



Robert de FLERS
Cl. P. Boyer



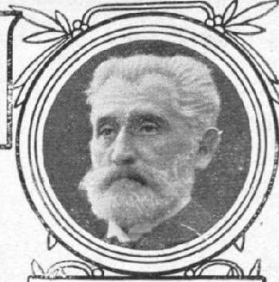
HELLEU
Cl. Femina



LÉANDRE
Cl. Gerschel



M^{me} de THÈBES
Cl. Otto



Tony ROBERT FLEURY
Cl. E. Pirou



de CAILLAVET
Cl. P. Boyer



SEM
Cl. Otto



CAPIELLO
Cl. H. Manuel



Lucien METIVET
Cl. Nadar

Retenez dès aujourd'hui le *Je sais tout-Noël* (15 novembre) chez votre marchand de journaux. Il sera vendu au prix ordinaire. Dites-le bien à vos amis et après l'avoir lu montrez-le et répandez-le.

Je sais tout



ANTOINE, PAR DE LOSQUES

Le spirituel caricaturiste a campé le nouveau directeur de l'Odéon dans la pose qu'il aime à prendre au cours des répétitions.



ANTOINE DANS LA LANDE

En de longues excursions solitaires, M. Antoine réfléchit à des idées de mise en scène et, du bout de sa canne, dessine des projets de maquettes pour des décors imaginaires.

De la Butte Montmartre à l'Odéon

Antoine, le nouveau directeur de l'Odéon et le fondateur du Théâtre-Libre est un grand ennemi de l'interview. Néanmoins, ayant invité M. Pierre Mortier, qui est un de ses amis personnels, à passer quelques jours dans sa belle propriété de Camaret-sur-Mer, où, trois mois par an, il vient, en famille, se reposer des fatigues de la saison théâtrale, il a bien voulu confier à notre collaborateur, pour les lecteurs de *Je sais tout*, de nombreux détails sur sa vie, ses débuts et ses projets ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



La dernière personne qui sortira du théâtre est priée d'éteindre le gaz et de fermer soigneusement la porte. » Cet avis, placardé dans la salle du Cercle Gaulois en 1887, était signé : Antoine.

A cette époque, le fondateur du Théâtre-Libre n'avait ni concierge, ni employé, ni garçon d'accessoires, il ne prévoyait pas qu'il serait, un jour, directeur du second Théâtre-Français, et les dernières personnes qui sortaient étaient MM. Hennique, Zola, Goncourt, Méténier...

Je pensais, un peu mélancolique, à cet écriteau en traversant l'autre jour ce passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, où était situé ce Cercle Gaulois, qui fut le berceau du Théâtre-Libre et que la pioche impitoyable du démolisseur n'a pas épargné, et j'évoquais l'extraordinaire carrière du grand artiste, du metteur en scène prodigieux, dont tout Paris, la province et l'étranger s'entretiennent.

L'envie me vint d'accepter une vieille invitation qu'Antoine m'avait maintes fois répétée, d'aller causer avec lui, à Camaret, de ses projets, de ses souvenirs, et de

faire revivre, pour les lecteurs de *Je sais tout*, la curieuse et intéressante odyssee de la plus originale des personnalités du monde des théâtres.

Alors que M. Edmond Rostand est le grand homme de Cambo, M. Alfred Capus, l'enfant chéri de la Touraine, M. Pierre Loti, la gloire de Rochefort, M. Victorien Sardou, l'aigle de Marly-le-Roy, et M. Jules Claretie, le cygne de Viroflay, M. Antoine est l'orgueil de Camaret. Sa présence en Bretagne rend heureuse, durant trois mois par an, l'âme fière et sauvage des gens de Brest, de Morgat, de Plougastel, du Fret et du Conquet; on signale son arrivée aux Roches-Noires, à la Pointe-Saint-Mathieu, et les insulaires d'Ouessant connaissent aussi bien la date de sa venue, que celle du retour des bateaux de pêche. Il est célèbre et sympathique. Cela tient peut-être à ce qu'il ne fait rien pour y parvenir. Trois mois par an, il vit là en ermite, son fusil sur l'épaule, chassant le lièvre dans la lande et le cormoran sur la mer, excursionnant, gravissant des rochers, affrontant les ravins, passant des journées au fond d'une barque à guetter les goélands ou les mouettes, ou bien, faisant chez lui, avec les amis qu'il aime à recevoir, d'interminables parties de billard dont le but, fort honorable, est de placer le plus rapidement possible les trois billes dans un rond qu'on dessine à la craie sur le tapis. Ce sont là des passe-temps innocents et qui conviennent aux grands hommes. C'est à eux, en tous cas, qu'Antoine doit cette extraordinaire force de résistance, qui lui a permis de mener à bien, depuis près de vingt ans, l'extraordinaire labeur que l'on sait, de travailler toute la journée, de jouer le soir, de passer ses nuits au café, et de se lever de bon matin, sans en être le moins du monde incommodé. C'est à ces vacances qu'il prend dans cette admirable Bretagne qu'il adore, à cette existence de plein air au milieu des siens, à ces trois mois de vrai repos où il est défendu de parler théâtre et de lire un journal, qu'Antoine doit encore à quarante-huit ans de rivaliser de santé, de force et d'énergie avec les plus jeunes.

Quelle que soit la rigueur de la consigne dont je viens de vous parler, j'ai pu, en m'astreignant — oh! sans difficultés, et avec beaucoup de plaisir! — à le suivre en ces randonnées, à chasser avec lui, à l'accompagner dans ses promenades en bateau, et à le gagner régulièrement au billard (car, quoi qu'il prétende, il y est

d'une force moyenne), parvenir à tirer de lui quelques confidences, à le faire parler de sa vie et de ses projets, à lui arracher quelques souvenirs, et à donner enfin, aux lecteurs de *Je sais tout*, des détails sur Antoine qu'ils risqueraient fort d'ignorer, s'il n'y avait que lui pour les leur apprendre.

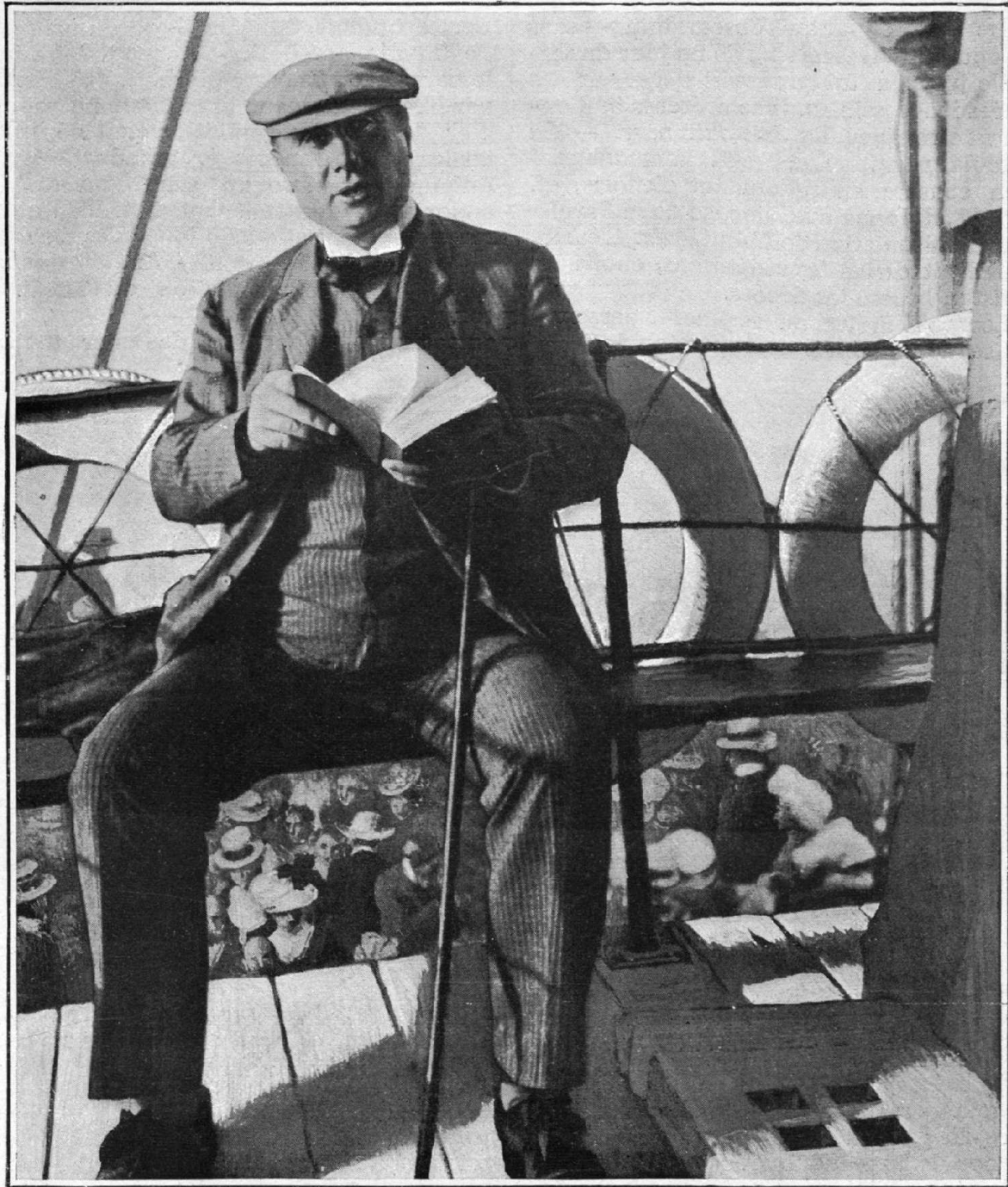
Sans doute, il a été beaucoup parlé du nouveau directeur de l'Odéon. Presque tout a été dit sur lui. Et il n'y a pas longtemps qu'un écrivain dramatique de grand talent, M. Adolphe Thalasso a écrit, sur le Théâtre-Libre et sur son fondateur, une étude qui est un des documents les plus complets, les plus nouveaux et les plus exacts que nous possédions sur la question. Mais il n'est pas inutile de rappeler qu'André Antoine naquit à Limoges, le 31 janvier 1858, qu'à huit ans, il vint à Paris et suivit les cours de l'école communale, où il obtint à onze ans, son certificat d'études primaires.

LES DÉBUTS D'ANTOINE AU THÉÂTRE. SES SOUVENIRS DE RÉGIMENT. DE MONTMARTRE A L'ODÉON

Ses parents n'étaient pas riches; il entra à l'école Turgot comme boursier, dut quitter l'école au moment de la guerre, et se placer. Il fit là un dur apprentissage de l'existence. Il n'a pas encore treize ans que nous le voyons employé chez un agent d'affaires de la rue des Bons-Enfants, puis au Bottin, et à la Librairie Hachette. A dix-neuf ans, il entre à la Compagnie du Gaz, puis à sa majorité, comme il n'avait pas les moyens de payer les quinze cents francs exigibles pour le volontariat, il accomplit cinq ans de service militaire, dont un an et demi en Tunisie.

Il a gardé de cette époque un souvenir délicieux, il aime à en parler. Il nous raconte avec joie, que c'est du métier militaire que lui est venu son caractère à la fois autoritaire et ordonné. En Tunisie, il a battu le Sud, jusqu'aux endroits où Morès a été tué. Pendant un an, il a couché par terre, fait des marches, des expéditions, et, par un contraste amusant et un singulier parallélisme qui prouvent combien, même à distance, les destinées se dévoilent, à la même époque, en 1881, M. Paul Ginisty, qui devait être d'abord son associé à l'Odéon, et qu'il vient maintenant de remplacer, était également en Tunisie, mais dans le Nord, comme correspondant militaire d'un journal...

Il y a là l'indication de deux personna-



ANTOINE SUR LE BATEAU

Une édition de Chatterton à la main, M. Antoine établit la distribution des rôles de la pièce d'Alfred de Vigny, mais, distrait par le bruit des conversations, il ne songe même pas à couper les feuillets de son livre.

lités et les deux caractères. Antoine qui, en politique, est cependant un libéral, entend chez lui être maître absolu à son bord. Le service militaire a laissé sur lui cette empreinte. Que de fois les journalistes, qui ne reculent pas devant un cliché, l'ont comparé soit à un général sur le champ de bataille soit à un amiral sur sa dunette.

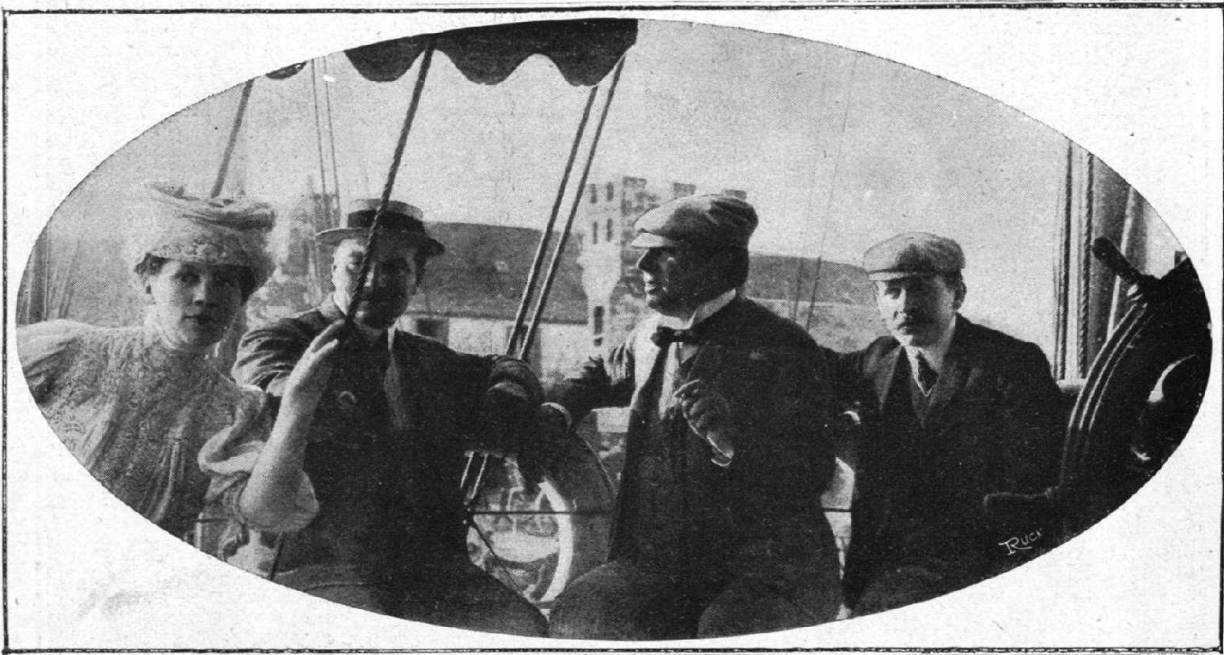
Quoiqu'il en soit, Antoine avant de gagner les galons que l'on sait, servit, si l'on peut dire, dans les bataillons scolaires de l'art, dès seize ans. Avec une ardeur fanatique, l'application soutenue et prévenue qui font prévoir les vocations fortes et les belles carrières, il suivait le cours de déclamation de M. Marius Lainé.

De là il s'en fut au Conservatoire — sans se douter qu'il ferait partie un jour du terrible jury qui lui paraissait siéger sur des nuées inaccessibles. Il se présenta au Conservatoire dans *La Joie fait peur*. — *La Joie fait peur!* — L'échec fut lamentable. Il s'en consola en redoublant d'efforts, et, en 1878, il donna au Gymnase de la Parole, une représentation de *L'Ami Fritz*. C'est lui qui avait dirigé les répétitions, choisi les artistes, brossé les décors.

Lorsqu'il arriva au régiment, personne ne se doutait qu'il avait été taquiné par

Cercle Gaulois. Situé au fond du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, ce théâtre fut le berceau du Théâtre-Libre. Il était dirigé par Krauss, un vieux brave homme routinier, dont l'unique ambition était de monter les pièces à succès des grands théâtres. Antoine lui infuse un sang nouveau, il apporte des idées, fait tant et si bien qu'il obtient l'autorisation de jouer des œuvres inédites, et, le 30 mars 1887, Antoine donna la première représentation du Théâtre-Libre.

Il serait impossible de citer toutes



EN EXCURSION

M^{lle} Jeanne Rolly, l'exquise comédienne du Vaudeville, M. Paul Clerget, l'excellent artiste de l'Odéon, M. Antoine et notre collaborateur, M. Pierre Mortier, viennent de s'embarquer pour faire une excursion à l'île d'Ouessant. La mer est mauvaise, on est secoué... On voudrait déjà être arrivé!

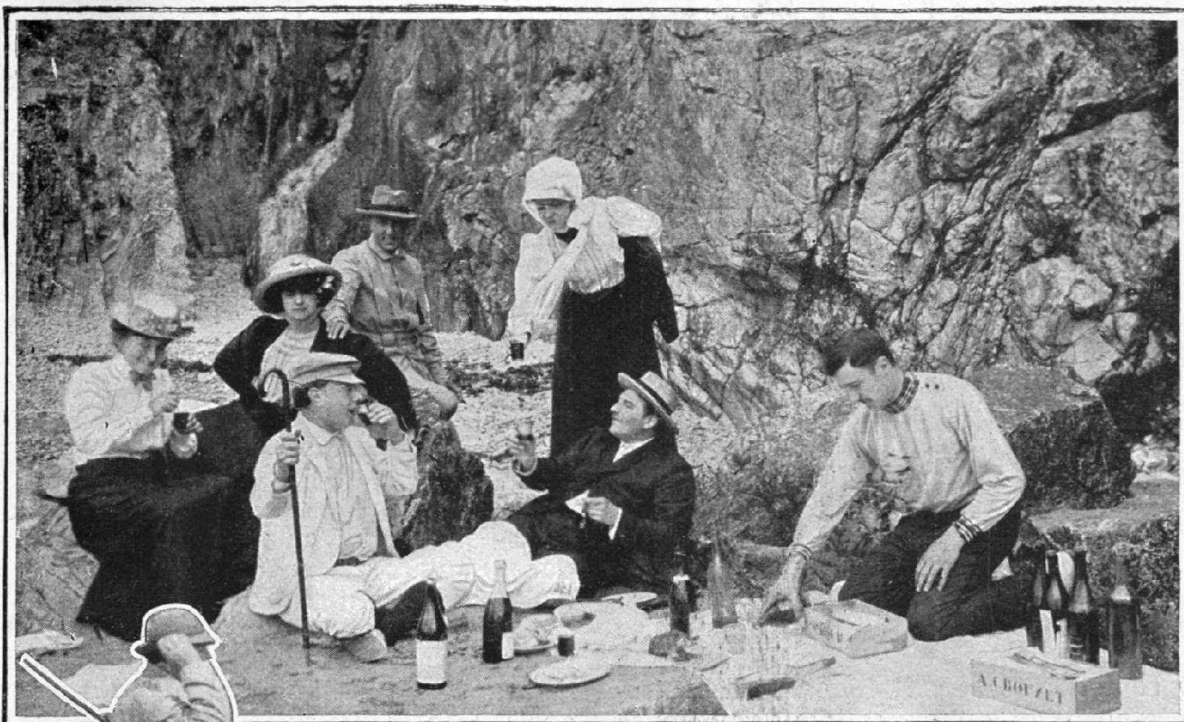
le goût des planches; il devint le secrétaire du général Philebert, un vieux compagnon de Bugeaud, qu'il suivit de Tunisie à Saint-Omer, et celui-ci fut bien surpris, lorsque, venant à Paris, il y a quelques années, il apprit que l'artiste dont tous les journaux s'occupaient, et que l'homme qui avait eu une si grande influence sur le mouvement dramatique contemporain, n'était autre que l'employé modèle qui faisait ses écritures. Il invita Antoine à dîner, causa longuement avec lui, heureux de le retrouver, surpris du chemin parcouru, et, ce qui l'étonna le plus, nous conte Antoine en souriant, « ce fut de me voir la Légion d'honneur à la boutonnière ».

A sa sortie du régiment, sa vocation théâtrale est irrésistible et il entre au

les œuvres françaises ou étrangères, en prose ou en vers, qui y furent montées. Antoine lui-même en a oublié la liste, mais il nous conte des anecdotes sur certains des auteurs qu'il a représentés. Pour se venger des attaques d'Albert Wolff, dans le *Figaro*, il joua deux pièces de son neveu, M. Pierre Wolff: *Jacques Bouchard* et *Leurs Filles*.

Un jour, en lisant des manuscrits, il trouve une pièce intitulée: *La Figurante*, signée d'un M. Windel, habitant Vienne en Autriche. Enthousiasmé par cette lecture, il lui écrit pour le complimenter et lui dire qu'il serait heureux de connaître de lui d'autres œuvres. Quelques jours plus tard, il tombe sur un autre manuscrit signé d'un M. Waterneau, rédacteur au *Moniteur uni-*

De la Butte Montmartre à l'Odéon



UN DÉJEUNER DANS LES ROCHERS

Après la promenade, M. Grand, de la Comédie-Française, M^lle Rolly, M^lle Antoine, M. Antoine et M. Paul Clerget, dégustent l'excellent déjeuner qui leur est servi par Henry, le fidèle habilleur du « patron ».

ANTOINE À LA CHASSE

« C'est gai ! Pas un cormoran. On va dire que j'ai fait un four ! »



M. Antoine. M. André Antoine. M. Ronsin. M. Pierre Mortier. Le petit Jean. M^lle Colonna. M^lle Antoine.
M. Georges Grand. M. Paul Clerget.

M. ANTOINE, SA FEMME, SES DEUX FILS ET LEURS HOTES DEVANT L'OBJECTIF

« Allons, mes enfants, prenons des poses historiques. Du haut de ces rochers, un million de lecteurs nous contemplent!... »

versel et intitulé : *L'Amour brode*; il adresse la même lettre à M. Waterneau; enfin, huit jours après, il est frappé par les qualités d'un troisième manuscrit intitulé : *L'Envers d'une Sainte* et signé de M. François de Curel. Il lui écrit également et reçoit une réponse, où le célèbre dramaturge le remercie des compliments qu'il lui a faits pour ses trois pièces et s'excuse de la petite supercherie qu'il a employée pour se faire lire. « Je ne me suis jamais pardonné, conclut Antoine, de ne pas m'être aperçu que ces trois œuvres étaient du même auteur. »

Après avoir quitté le Théâtre-Libre, il fait une longue tournée et entre au Gymnase, où il joue *l'Age difficile*, de M. Jules Lemaître, puis à la Renaissance, où il interprète *la Figurante*, de M. François de Curel. Il est ensuite nommé co-directeur de l'Odéon avec M. Ginisty; il en est chassé au bout de dix-sept jours et part en se jurant d'y rentrer un jour en maître. Le 30 septembre 1897, il fonde le Théâtre-Antoine, dont on connaît la prodigieuse réussite, et le voici maintenant directeur de l'Odéon, ainsi qu'il se l'était promis, ainsi qu'Emile Zola le lui avait annoncé dans un banquet retentissant.

A NTOINE PARLE DES PROJETS QU'IL COMPTE RÉALISER DANS SA DIRECTION

Quels projets nourrit-il? Ils sont divers et séduisants. Un jour, qu'avec M^{lle} Jeanne Rolly, la délicieuse créatrice de *Vers l'Amour* et de *l'Indiscret*, M^{lle} Colonna, la charmante comédienne de la Renaissance, toutes deux grandes amies de M^{me} Antoine, et MM. Grand, le nouveau pensionnaire de la Comédie-Française, Paul Clerget, un des meilleurs artistes de l'Odéon, le décorateur Ronsin, et M. Emile Védel, l'adaptateur du *Roi Lear* et l'auteur de *Filles d'Ouessant*, que l'Odéon jouera en mars, nous cherchions à viser des cormorans, Antoine consentit à nous confesser ses intentions.

— L'Odéon, nous dit-il, en s'interrompant de temps en temps pour tirer et recharger son fusil, n'est pas un théâtre comme les autres théâtres. Selon moi, son but principal est de compléter l'enseignement classique des jeunes gens, qui préparent des examens littéraires. Après avoir appris les classiques dans les livres, d'une manière théorique et forcément un peu froide, je veux qu'ils les voient revivre à la scène. Et pour cela, il faut prendre dans la littérature française et étrangère des points de repère, qui marquent le commencement d'une époque,

la fin d'une autre, et consacrer à chacune de ces époques une conférence et une représentation. Ce sera le but de mes jeudis classiques.

« Les premières manifestations dramatiques de notre pays sont les *mystères* et les *solies*. La première conférence sera consacrée à un mystère.

« Après avoir constaté d'où nous partons, voyons maintenant la formation de la comédie et de la tragédie. La pièce type est *l'Eugène*, de Jodelle. C'est la première comédie de caractère. Tout le théâtre vient d'*Eugène*, qui est l'ancêtre de *Tartufe*. Avec *la Mort de Sénèque*, de L'Hermitte, nous assistons à l'éclosion de la tragédie.

« Nous arrivons maintenant à l'apogée avec Corneille, Racine et Molière. Chacun de ces maîtres sera l'objet d'une conférence et d'une représentation.

« Ensuite, on cherche autre chose. C'est la comédie italienne; puis, avec Marivaux, la comédie de sentiment et, avec Beaumarchais, la comédie sociale. Puis le romantisme : Vigny, Hugo, et Musset, qui n'est autre qu'un Marivaux à qui le romantisme a profité et qui connaît Shakespeare.

« Enfin, la pièce réaliste avec *les Corbeaux*, d'Henry Becque.

« J'ai pris à dessein les échantillons types de chaque époque, tous ceux qui sont une indication pour l'avenir. La tâche du conférencier consistera non seulement à les analyser, mais encore à étudier les œuvres qui les ont précédés et qui les ont suivis.

« Voilà pour la première année des jeudis classiques.

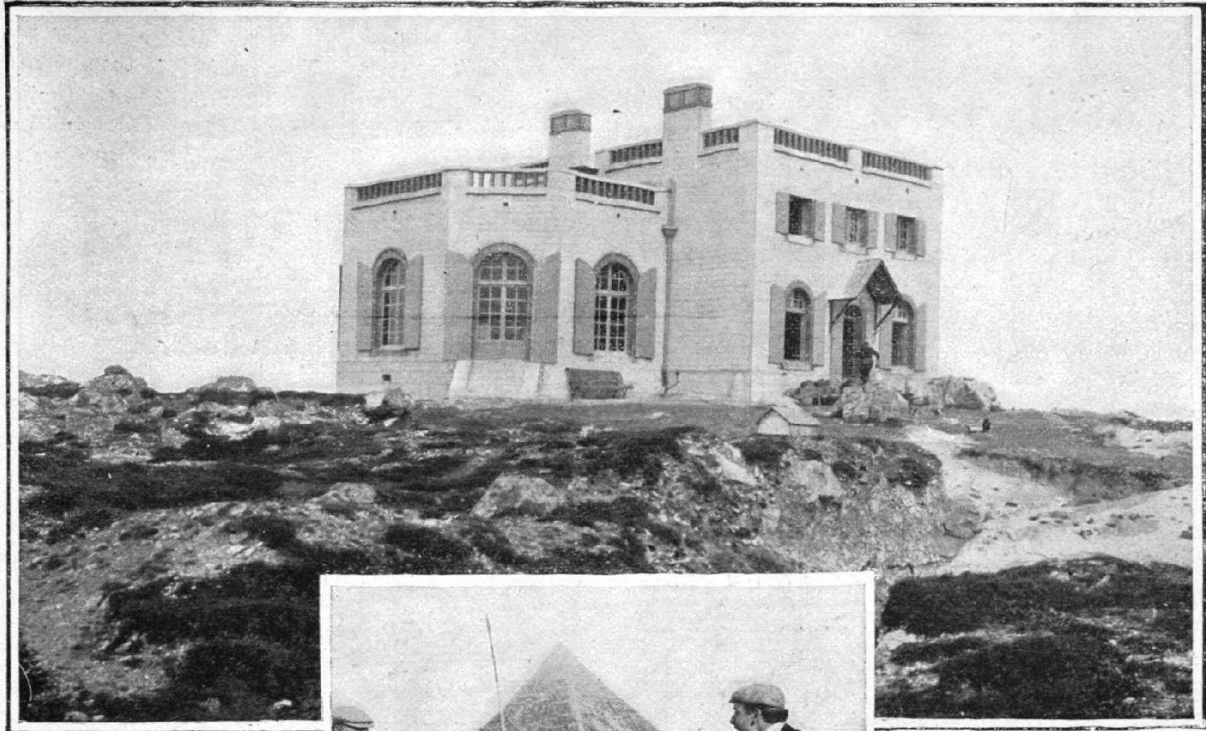
« La seconde, je passerai en revue la littérature dramatique étrangère et monterai chaque année un chef-d'œuvre d'un autre pays.

« La troisième, j'étudierai les grands ressorts du théâtre : la fatalité, l'amour, l'intérêt, depuis le théâtre antique jusqu'au théâtre contemporain. Comme je vous le disais, il faut que chacune de ces matinées soit pour les auditeurs un complément d'études.

« C'est la première partie de ma tâche. Il en est d'autres.

« Il y a les lundis classiques. Chaque lundi, je ferai revivre, au lieu des pièces jouées à la Comédie-Française, des pièces qui sont plus rarement représentées. C'est ainsi que le premier lundi comprendra le *Don Juan*, de Molière.

« La troisième partie de ma tâche est l'exploitation commerciale de mon théâtre. Je ne veux pas que l'on puisse dire que je



LA MAISON D'ANTOINE
Bâtie sur la lande,
devant la mer, c'est
dans cette demeure

fais de l'Odéon un nouveau Théâtre Antoine. Je veux faire preuve du plus large éclectisme ; je jouerai tous les genres : comédie, drame, pièce sociale, pièce à thèse, prose et vers, vaudeville même, je ne demande qu'aux œuvres qui me sont présentées d'être bonnes.

« Enfin, la quatrième partie de mon programme est le côté avant-garde. Je donnerai, chaque année, cinq soirées, où seront représentées des pièces de jeunes gens qui n'auront jamais été joués, et, là encore, il n'y aura de ma part aucune préoccupation de genre ou d'école. Je ne leur demande à tous que d'avoir du talent.

« Vous voyez l'utilité d'un pareil plan. En même temps qu'il sera pour les comédiens un merveilleux travail d'assouplissement, il sera pour le public une sorte d'exposition de la mise en scène, dans toutes ses évolutions.

« Je monterai les mystères, comme ils étaient montés à l'époque, et pour une



UN ASSAUT DE BATON ENTRE M. ANTOINE
ET M. PIERRE MORTIER

« Vous m'avez gagné au billard ! Voyons si je serai plus heureux au bâton?... »

rendra compte aux représentations. J'estime qu'il y a un manque absolu d'harmonie entre le texte des pièces de Corneille ou de Racine, par exemple, et le costume des artistes qui les interprètent. Il est ridicule de voir un comédien, vêtu d'une toge romaine, s'adresser à une comédienne, lui dire « Madame » et lui parler à la seconde personne du pluriel. Cela n'est possible qu'avec des costumes de cour contemporains de l'époque où les pièces de Racine et de Corneille furent écrites. Jadis il en était ainsi. Lekain et Talma rompirent les premiers avec cette raisonnable et intelligente tradition ; ce qui les y poussa, ce fut moins le goût de la réalité et de la vérité, que leur gêne à porter des costumes auxquels l'exiguïté de leur taille

A CAMARET
qu'Antoine vient se
reposer avec sa famille.

et leur embonpoint ne les disposaient pas. Toutes les tragédies que je monterai seront donc représentées en *costumes de l'époque*.

« Ce n'est pas la seule innovation que le répertoire classique m'inspire. Sans doute on n'a pas le droit de rompre brutalement avec les traditions, il ne faut pas être révolutionnaire, et je me garderai bien de rien bouleverser; mais, enfin, ne trouvez-vous pas que l'on pourrait arriver, par de la vérité et du bon sens, à rendre un peu plus vivants nos chefs-d'œuvre? »

« Prenons, par exemple, l'*Ecole des Femmes* : Arnolphe enferme Agnès, et, chaque fois qu'il veut lui parler, il la fait sortir devant la maison pour que tout le monde la puisse voir; il faudrait trouver dans la disposition du décor quelque chose de moins puénil. Arnolphe est jaloux, cela est bien, mais ce n'est pas une raison pour qu'il se promène devant la scène, et parle au public, comme s'il faisait une conférence. Il devrait rôder comme un chien de garde autour de la maison, aller anxieusement, fiévreusement, au lieu de nous faire son récit d'une voix froide, d'un débit monotone et pompeux.

« Examinons maintenant *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*. Ce chef-d'œuvre est gâté à la représentation par la place que prennent le valet et la soubrette. Il faudrait, dans ce théâtre où, depuis Prévile,

les valets sont les maîtres, repousser ceux-ci au second plan...

« Que sais-je!... Il y aurait encore bien d'autres choses à dire et à faire. En tout, il faut apporter du scrupule et de la bonne volonté. Vous savez que je jouerai au mois de mars une pièce de M. Emile Vedel, *Filles d'Ouessant*; c'est la raison pour laquelle j'ai télégraphié à Ronsin, qui nous écoute, de venir à Camaret. Nous irons demain à Ouessant, et, sur les lieux mêmes, il dessinera ses maquettes. C'est le seul moyen de faire du bon travail.

« Il n'y en a pas d'autre!

— Si, répondit un des interlocuteurs, il y a celui d'aller dîner à l'heure. Il est bientôt huit heures, nous avons trente-cinq minutes de route, je meurs de faim. Filons!...

— C'est juste, dit Antoine, filons!... »

Alors, comme regrettant de voir si vite interrompue notre conversation, j'avais un air désappointé. Antoine me dit :

— Tout ça ne vaut pas trois mois de campagne, au bord de la mer. Tenez, allons devant, je vous montrerai en route la petite maison que j'ai habitée pendant dix ans, où Henry Becque écrit *Les Polichinelles*, et Henry Bernstein : *Le Détour*.

« Le loyer en est de cent vingt francs par an. Si le cœur vous en dit?... »

PIERRE MORTIER.



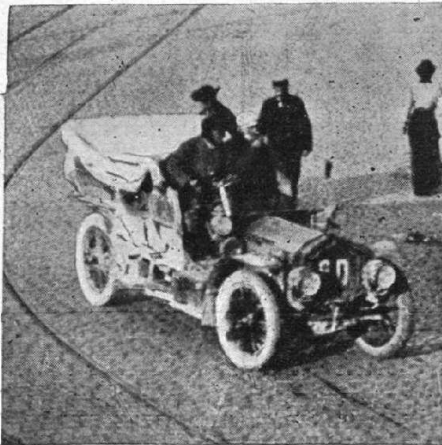
APRÈS LA SIESTE

Sous l'œil attentif de M^{me} Jeanne Rolly qui veille sur son sommeil, le petit Jean, le plus jeune des fils d'Antoine, se plaint d'avoir le soleil dans les yeux.

« Si, encore, je pouvais l'enlever !... »



LA COUPE



DU "MATIN"



DUMONT

DIRIER

RENAUX

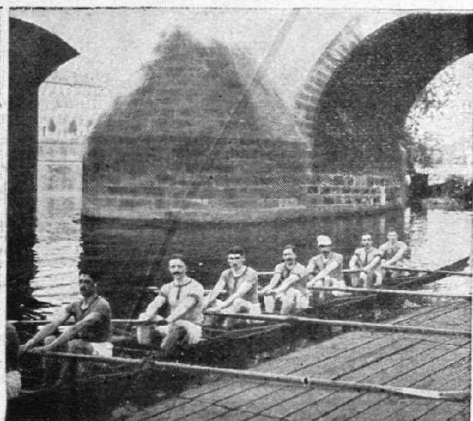
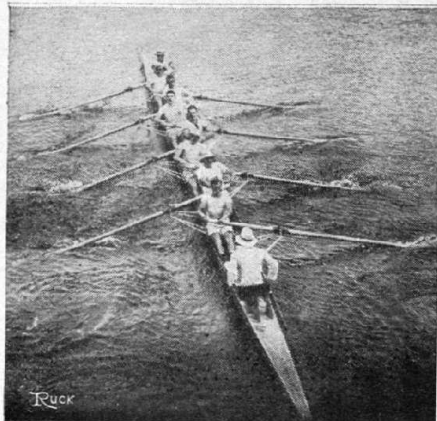
La coupe du *Matin* s'est disputée du 2 au 28 août. Sur 47 voitures parties de Paris, 31 y sont rentrées, après avoir parcouru 6.000 kilomètres sur les routes de France. 7 ont été classées premières, n'ayant subi aucune pénalisation. Nous donnons ci-dessus les photographies de trois de ces voitures.



Au cours du tournoi de tennis disputé à Etretat, du 15 au 20 août, la coupe de la *Vie au Grand Air* a été gagnée par miss CASSEL. Elle se rencontrait dans la finale avec M^{lle} Prévost qui avait remporté la victoire en 1905.

Le stayer français GUIGNARD, recordman de l'heure avec 95 kilomètres 25, a gagné, le 19 août, à Berlin, le championnat d'Europe de 100 kilomètres, en présence du kronprinz, qui lui a offert un porte-cigarettes en argent ciselé.

Au programme du championnat du monde de natation, disputé le 15 août, à Joinville, figurait le Prix *Femina*, réservé aux nageuses. Il est revenu à M^{lle} ALICE SANDOUX, qui a accompli les 120 mètres du parcours en 3 m. 25 s. 1/5.



Un match a mis en présence, le 8 septembre, les équipes à huit rameurs de l'Université de Cambridge (Angleterre) et de Harvard (Etats-Unis). Les Anglais ont triomphé par deux longueurs sans avoir été inquiétés par leurs adversaires. La course se disputait entre Putney et Nortlake, parcours classique.

La réunion d'automne de Chantilly avait été, cette année, avancée au commencement de septembre. Celle des deux épreuves du Prix La Rochette, réservée aux pouliches, a été gagnée par SIDIA, à M. Ed. Blanc (2 septembre).

Le sixième match Paris-Francfort s'est disputé, à Francfort, entre les équipes à huit, de la Société Nautique de la Basse-Seine et de Francfort, le 9 septembre. Nos compatriotes sont sortis vainqueurs par deux longueurs et demie: rarement équipe fut plus acclamée et plus félicitée que le team français.



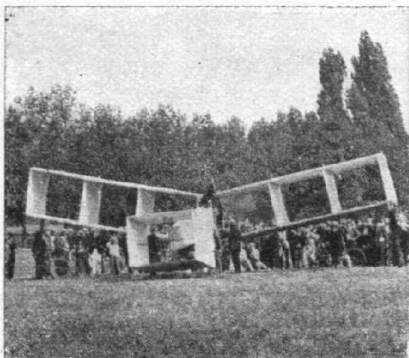
La course de 24 heures, dite du Bol d'or, s'est disputée pour la 13^e fois au Velodrome Buffalo, les 8 et 9 septembre. Il a été gagné par POTTIER, couvrant 925 kil. 200. Derrière lui viennent Trousselier, Georget, Ringeval.



Le meeting de Provence, disputé du 14 au 18 septembre, comprenait la course de côte du Ventoux, la course du kilomètre et la Coupe Rothschild à Salon. COLLOMB a fait les meilleurs temps dans les trois épreuves.



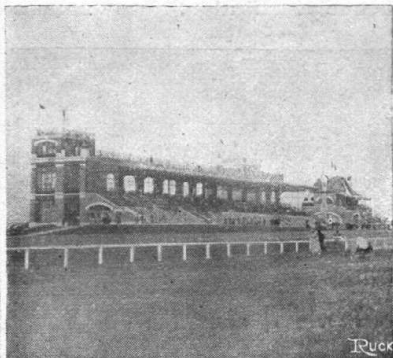
Dans ces deux mêmes épreuves, GUIPONE, à motocyclette, a monté les 21 kilomètres du mont Ventoux en 27 m. 58. Dans l'épreuve du kilomètre départ lancé en 26 secondes.



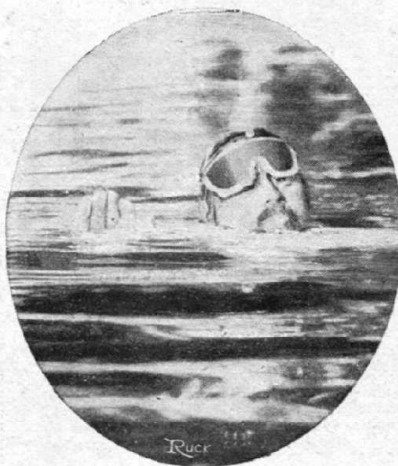
Pour la première fois, un appareil monté s'est élevé de terre par ses propres moyens. C'est SANTOS-DUMONT en effet qui s'éleva de 70 c. au-dessus du sol, pendant une dizaine de mètres, le 4 septembre avec son aéroplane muni d'un moteur de 50 chevaux.



M. ARCHDEACON a établi une motocyclette mue par une hélice aérienne; au cours d'une expérience cette motocyclette, montée par Auzain, a atteint en un kilomètre la vitesse de 79 kil. 506 à l'heure (12 septembre). On espère arriver encore à de meilleurs résultats.



Le nouvel hippodrome de la Société des Sports de France a été inauguré le 19 septembre. Il est situé au TREMBLAY sur la rive gauche de la Marne, en face de Negent. Le prix d'inauguration a été gagné par la jument PUNTA CORDA à M. J. Lieux.



Une course de 24 heures à la nage s'est disputée les 1^{er} et 2 septembre dans le bassin de Joinville. Elle a été gagnée par Burgess, couvrant 44 kil. 600, qui a terminé seul. Après lui venait Holbein qui est resté 19 heures dans l'eau.



L'hippodrome de Longchamp a rouvert ses portes le 16 septembre. Le Royal Oak et l'Omnium ont été gagnés, le premier par MAINTENON à M. Vanderbilt et le second par CHAMANT appartenant à M. Olry Roederer.



Deux épreuves sportives ont été disputées sur le Tour de Paris. L'une à la course, le 9 septembre a été gagnée par SIRET, en 2 h. 24 m. 26 s., l'autre le 16 septembre à la marche, est revenue à Fantou en 3 h. 32 m. 25 s. 1/5.



MADAME RÉJANE, dans le hall de l'hôtel où elle était descendue durant une période de représentations à Biarritz, prend son meka.



LA PRINCESSE CLÉMENTINE DE BELGIQUE, à une fête sportive donnée à Spa, s'entretient avec le colonel Campbell.



VICOMTE JEAN DE ROHAN et sa fiancée MADemoiselle DE TALHOUËT, au château de Josselin, pendant les fêtes de fiançailles.



LA MODE DES GARÇONNETS est celle-ci : petite culotte courte en velours et blouse de soie. (Modèle Cour Batave.)



CHAPEAU D'APRÈS-MIDI en feutre marron, grande plume et nœud de velours marron. (Modèle Leontine.)



LA MODE CHEZ LES FILLETES paletot en mousseline de soie plissée à volants; entre-deux dentelle. (Modèle Cour Batave.)



FOURRURE. — Grand paletot sac et manchon zibeline, chapeau feutre marron, plumes marron et grises. (Cl. Paul Boyer.)



TOILETTE D'APRÈS-MIDI. Robe drap marron, corsage blousant, parements et galons au corsage et à la jupe. (Mod. Laferrière.)



FEMINA EN PAPIER. Toilette de M^{lle} Januskiewitz, à Etretat, au bal où toutes les danseuses étaient costumées en papier.



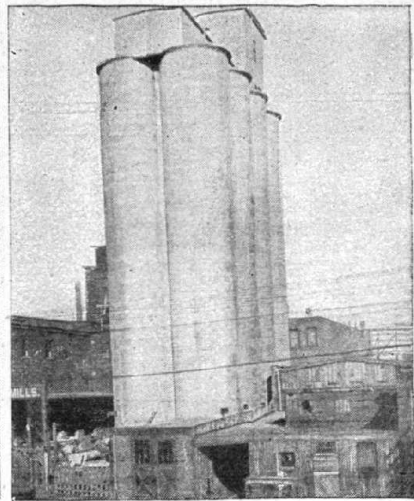
PALETOT DE SOIE. — Manteau en soie noire avec ruchés applications de dentelles blanches au col. (Modèle Doucet.)



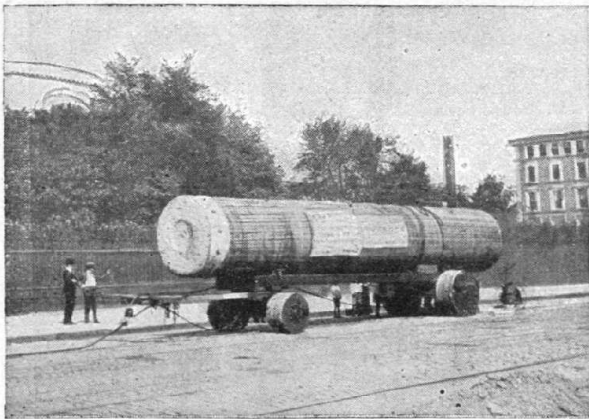
ARBRES GÉANTS. — En Californie, dans les districts de Mariposa et Calaveras Grove, certains arbres atteignent des dimensions gigantesques. Le « Père de la Forêt », notamment, mesure 150 mètres de hauteur et 37 mètres de circonférence à la base.



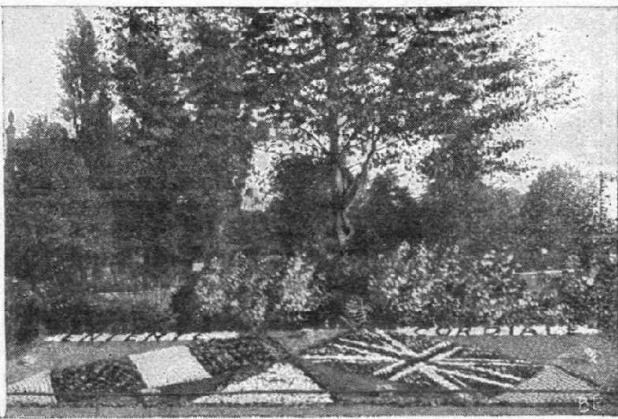
POUR LES FUMEURS. — Le père Jesaïtout est si connu qu'on le prend partout comme parrain. Voici un délicieux petit pot à tabac, en faïence artistique, que la maison G. de Bruyn et fils, à Fives-Lille, présente aux fumeurs sous les traits de l'universel bonhomme.



UN GRENIER D'ABONDANCE. — Une minoterie de Philadelphie a fait édifier une gigantesque construction, toute en tuiles creuses, — le meilleur des isolants — pour conserver le blé, en prévision d'une hausse de prix provoquée par la spéculation.



LA CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE. — On bâtit actuellement, auprès de New-York, une colossale église dédiée à Saint-Jean l'Évangéliste; elle aura 150 mètres de hauteur. Notre photographie montre le transport d'une colonne du chœur qui pèse 95 tonnes.



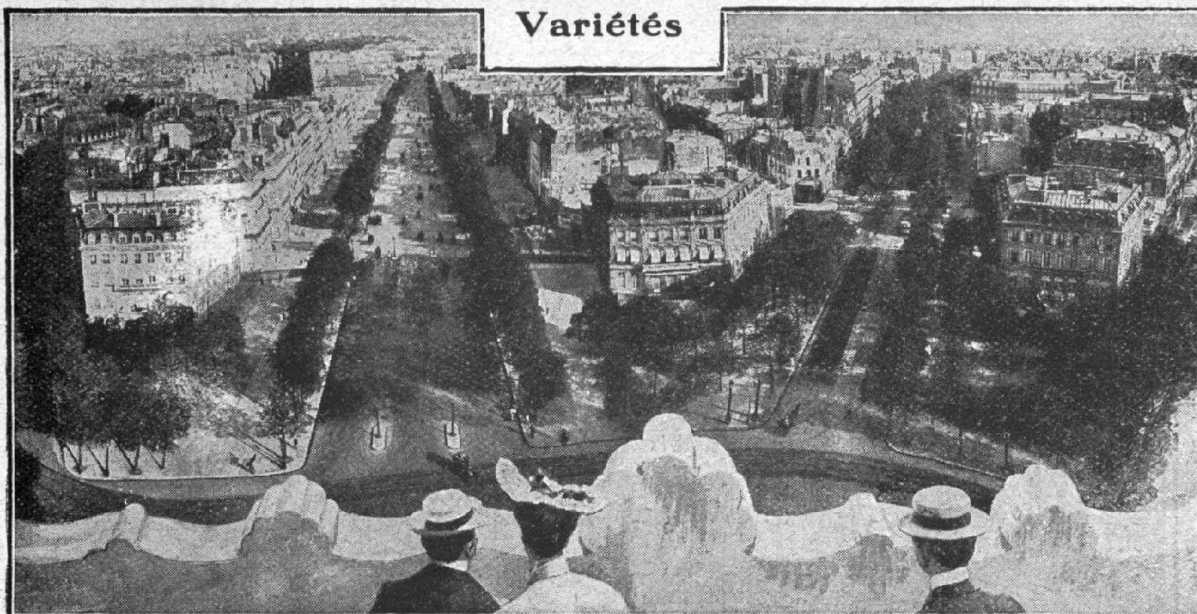
LE LANGAGE DES FLEURS. — Dans un parc d'un faubourg de Londres, un jardinier a dessiné une plate-bande en l'honneur de l'entente cordiale. Des fleurs de couleurs appropriées représentent les étendards français et anglais.



TRICYCLE NAUTIQUE. — Une actrice new-yorkaise, miss Jennie Cannar, a expérimenté avec succès un cycle nautique, monté sur trois batelets formant bouées, qui a fourni une vitesse de 9 kilom. à l'heure.



L'ÉCOLE DE PLEIN AIR. — A Dachau, en Bavière, des peintres ont fondé un club qui a acquis des champs, des forêts, des animaux. Il offre à ses adhérents une villégiature et des modèles.



SUR LA PLATE-FORME DE L'ARC DE TRIOMPHE

L'Arc de Triomphe est peut-être le monument qui attire le plus la curiosité des étrangers visitant Paris. De sa plate-forme, l'œil embrasse la capitale dans son ensemble.

L'Arc de Triomphe a cent ans

L'Arc de Triomphe que l'Empereur Napoléon voulut construire pour perpétuer les souvenirs glorieux de la Grande Armée a aujourd'hui cent ans, sa première pierre ayant été posée en 1806. Il est intéressant de voir par quelles étapes successives il passa avant d'être définitivement édifié, et d'orner la plus belle perspective de Paris 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️ 🏛️

EST-IL beaucoup de promeneurs qui, remontant les Champs-Élysées, et contemplant la perspective admirable de l'Arc de l'Étoile, se souviennent de l'histoire de ce monument? Il est permis d'en douter.

Cette porte gigantesque rêvée par Napoléon I^{er} ne fut pas inaugurée par lui. Il en franchit la voûte majestueuse, ainsi que l'écrivit Victor Hugo :

Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur
Traîné par huit chevaux sous l'Arche triomphale
En habit d'Empereur!

ramené de Sainte-Hélène par le prince de Joinville, le 15 décembre 1840. Vingt-cinq années s'étaient écoulées depuis sa chute et la débâcle de la féerie napoléonienne.

Ce fut après la capitulation d'Ulm et

après Austerlitz que Napoléon conçut le projet d'éterniser le souvenir de ses victoires en bâtissant un arc de triomphe destiné à perpétuer sa propre gloire et celle de son armée.

L'empereur décida que cette voûte géante serait construite aux frais de l'Etat, et, pour la rendre digne des batailles gigantesques dont elle devait transmettre la mémoire à la postérité, il la voulait plus élevée que tous les Arcs des temps modernes et de l'antiquité.

Et, de fait, l'Arc de Triomphe de l'Étoile laisse loin derrière lui tous ceux qui furent construits aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes. Erigé sur une hauteur, il semble dominer toute la région ouest de Paris et sa masse formidable mérite de tous points l'admiration des étrangers.



L'ARC DE TRIOMPHE SUR LES GRANDS BOULEVARDS

Si l'idée examinée par la Commission impériale, avait prévalu d'élever l'Arc de Triomphe à l'entrée du boulevard des Italiens, ce quartier, appelé à devenir le cœur de Paris, aurait aujourd'hui cet aspect bizarre.

On peut se demander si, tel qu'il est aujourd'hui, il répond très exactement à ce qu'avait rêvé l'Empereur. D'innombrables projets lui avaient été présentés, et il hésitait entre tous ces plans, lorsque Châgrin, conciliant à la fois, et les susceptibilités des divers architectes, et les nécessités de la construction, établit le projet définitif de ce que devait être l'Arc de l'Etoile tel que nous l'admirons aujourd'hui.

Il décida que sa hauteur serait de 49 mètres ; sa largeur de 44 mètres et son épaisseur de 22 mètres 10. Sa face principale devait être percée d'un grand arc haut de 29 mètres et large de 14 mètres.

L'édification du monument résolue, il ne restait plus qu'à lui trouver un emplacement.

La légende rapporte que l'Empereur choisit lui-même la place de l'Etoile. La vérité est autre.

Il avait décrété que l'Arc de Triomphe se dresserait exactement à l'Est de Paris, sur

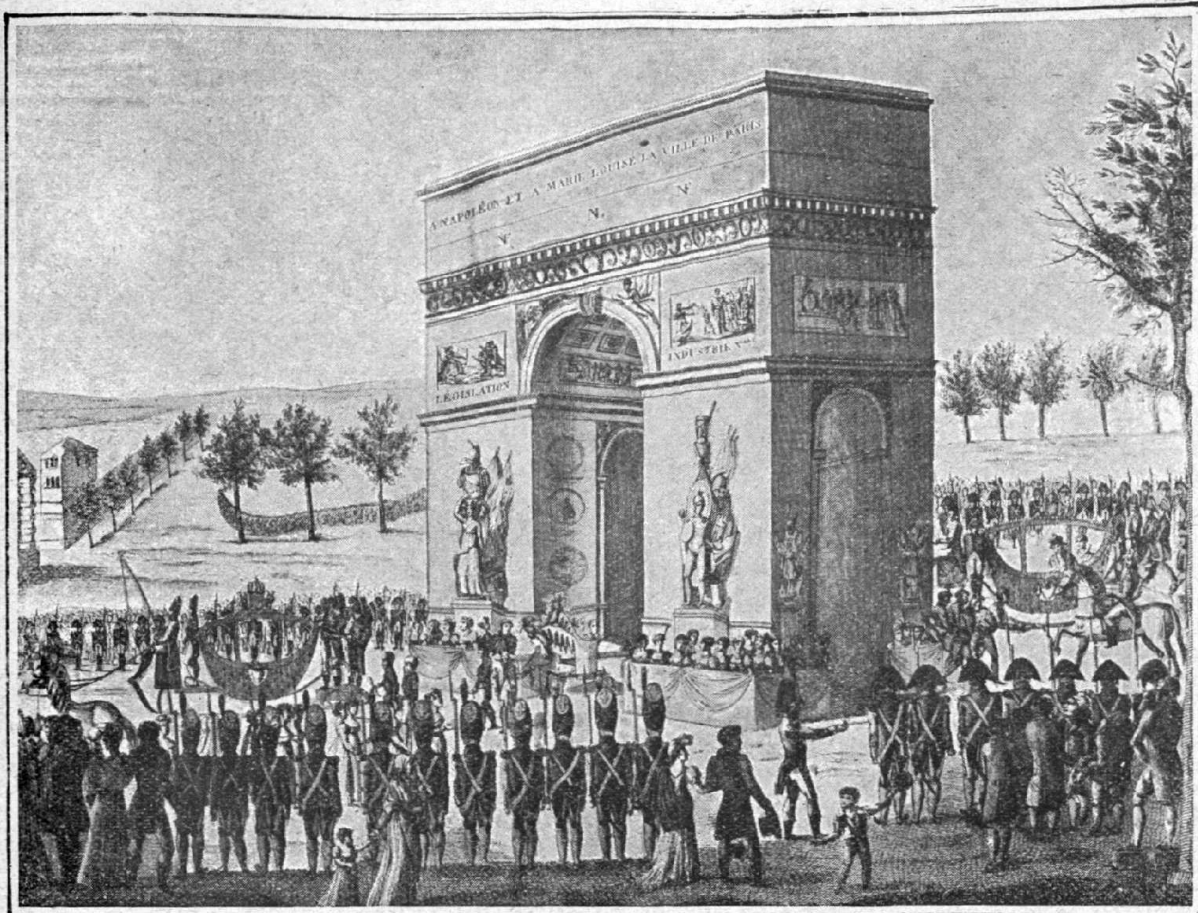
l'emplacement de la porte Saint-Antoine.

Mais, M. de Champagny, son ministre, fut d'un autre avis. On ne tarda guère, en effet, à constater combien la réalisation d'un pareil projet pourrait rencontrer d'obstacles.

COMMENT SIX MEMBRES DE L'INSTITUT NE PARVINRNT QU'APRÈS DES SEMAINES DE TRAVAUX A CHOISIR L'EMPLACEMENT DÉFINITIF

Une commission fut donc chargée d'examiner les divers projets concernant l'érection de cette porte monumentale. Six membres de l'Institut eurent donc à se prononcer « sur le choix d'un projet d'arc de triomphe, et à en désigner avec précision le plan, ainsi que le lieu que devait occuper l'édifice. »

Le 15 avril 1806, les commissaires remettaient au ministre un rapport motivé qui commençait par ces mots :



LE MARIAGE DE NAPOLÉON I^{er}

A l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise (1810), un arc de triomphe provisoire fut édifié sur les fondations du monument en construction. Le somptueux cortège nuptial défila sous la voûte, au milieu d'un imposant appareil militaire. Un graveur du temps a conservé le souvenir de cette mémorable cérémonie.

« La Commission s'est réunie pour examiner la nouvelle question que vous lui avez soumise.

Y a-t-il dans Paris, où à l'une de ses entrées, un point plus propre à l'érection d'un arc de triomphe, que le plan formé par la réunion du boulevard, de la rue Saint-Antoine et du faubourg? »

En dehors de la porte Saint-Antoine, ils avaient eu à examiner de nombreux emplacements périphériques.

Le *Pont d'Austerlitz* qui aurait mis l'Arc de Triomphe au chevet de Notre-Dame.

La *Barrière des Gobelins* qui l'eût placé entre les tanneries de la Bièvre et le marché aux chevaux.

La *Barrière d'Enfer*, où sa courbe eût abrité le Lion de Belfort.

La *Barrière du Trône*, où Louis IX et Philippe-Auguste satisfont à sa place les promeneurs, curieux d'effigies historiques.

Dans le centre, on leur proposait le *Boulevard des Capucines*, « en face de la nouvelle rue dirigée sur la place Vendôme », ce qui eût mêlé aux honneurs du couturier ou de la modiste les charges de Murat et la mort de Desaix.

L'ARC DE TRIOMPHE AURAIT PU ÊTRE ÉDIFIÉ SUR LES GRANDS BOULEVARDS

Ils eurent à statuer sur la possibilité d'inscrire l'Arche gigantesque entre le *boulevard des Italiens* et la *rue de Richelieu*, ce qui eût mis les cafés où vont s'installer les oisifs de lettres à l'heure de l'absinthe sous le pavillon de la Grande Armée, sinon à l'entrée de la *Place de Thionville* (aujourd'hui place Dauphine), les avocats auraient pu saluer, en passant, la mémoire de batailles qui ne se déroulaient pas tout à fait en paroles; enfin, au centre des *Champs-Élysées*, entre l'*Allée des veuves*

et la *Grande Avenue*. Mais Napoléon avait fait trop de veuves pour qu'un tel lieu fût heureusement choisi.

Il est permis de croire que, si l'un de ces emplacements avait réuni les suffrages de la Commission, l'axe de Paris eût grandement oscillé. Depuis bientôt un siècle, en effet, l'Arc de Triomphe est devenu le centre de tous les embellissements de la capitale dont les plus somptueuses demeures s'installant vers l'Ouest, envahissent Auteuil, Passy, empiètent sur Boulogne et s'étendent demain jusqu'à Saint-Cloud.

LE PLUS BEL ORNEMENT DE LA PLUS BELLE PROMENADE DE PARIS

Aucun des projets que nous venons d'indiquer ne plut à M. de Champagny. Il les élimina tous successivement, pour choisir un lieu d'où le nouvel édifice apparût de loin et formât une perspective de la plus grande beauté.

Un point de la circonférence de Paris était l'objet de ses préférences : la barrière de Chaillot ou la barrière de l'Étoile.

« Ce point, écrit-il, fait en quelque sorte partie du plus beau quartier de Paris, puisqu'il y touche par une promenade, les Champs-Élysées. Un arc de triomphe à l'Étoile fermerait de la manière la plus majestueuse et la plus pittoresque le superbe point de vue que l'on a du château impérial des Tuileries. »

Champagny eut gain de cause, encore qu'il ne fût pas exactement le promoteur de son heureuse idée.

Lorsque la construction de l'Arc de l'Étoile fut définitivement résolue et décrétée en 1806, il y avait déjà huit années que cet édifice avait été l'objet d'un concours.

François de Neufchâteau, ministre en 1798, s'était déjà occupé vers cette époque d'un embellissement de ce genre destiné aux Champs-Élysées.

L'emplacement adopté, il fallut choisir entre deux projets architecturaux de MM. Chalgrin et Raimond. Ce fut celui de M. Fontaine qui les mit d'accord.

Il fut donc décidé que l'Arc aurait quatre faces égales percées dans les deux sens principaux, comme l'Arc de Janus, à Rome, et décoré comme celui de la *Porte Saint-Martin*, à Paris.

Tandis que les constructions s'élevaient de terre, la puissance de l'Empire s'élargissait encore.

Après Iéna, Wagram; puis le divorce, la répudiation de Joséphine; le 30 mars 1810,

Napoléon faisant impératrice Marie-Louise d'Autriche.

Paris, pour célébrer ce mariage, donna des fêtes magnifiques. Une décoration majestueuse régnait de l'Arc de Triomphe aux Tuileries. L'Arc bâti en charpentes et revêtu de toiles fut décoré de peintures et d'inscriptions par M. Laffitte. Commencé le 3 mars, il était prêt le 25.

Puis ce furent les revers. Moscou, la Campagne de France, les Cent Jours et l'écroulement définitif.

La Restauration prit à son compte l'ouvrage interrompu et les architectes du gouvernement recommencèrent les travaux en l'honneur du duc d'Angoulême.

La première pierre avait été posée le 15 août 1806. Cette pierre, qui a la forme d'un bouclier à six pans, se trouve exactement au centre du petit arc faisant face à Passy (avenue Kléber). Elle portait l'inscription suivante :

L'AN 1806,
LE QUINZIÈME JOUR D'AOUT, ANIVERSAIRE
DE LA NAISSANCE DE SA MAJESTÉ NAPOLÉON
LE GRAND,
CETTE PIERRE EST LA PREMIÈRE
QUI A ÉTÉ POSÉE
DANS LE FOND DE CE MONUMENT.
LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
ÉTANT M. DE CHAMPAGNY.

Une table de plomb recouvrait l'inscription ci-dessus.

En 1823, nouvelle entaille, nouvelle pierre, cette fois inhumée sous le grand arc en regard de Paris :

CE MONUMENT COMMENCÉ EN 1806
ET LONGTEMPS INTERROMPU,
CONTINUÉ EN 1823, SOUS LE RÈGNE
DE LOUIS XVIII,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
EST CONSACRÉ A LA GLOIRE DE LOUIS-ANTOINE,
DAUPHIN,
VAINQUEUR ET PACIFICATEUR DE L'ESPAGNE.

Cette pierre a été posée le 23 juillet 1823. Le vicomte DE MARTIGNAC, ministre de l'Intérieur; le vicomte SIMÉON, conseiller d'Etat, directeur des Beaux-Arts; le vicomte HÉRICault DE TURy, conseiller d'Etat, directeur des Travaux publics.

Par les soins de M. HUYOT, architecte de ce monument.

Avec les trois glorieuses et la branche cadette, l'Arc de Triomphe reçut une consécration nouvelle. Une troisième pierre fut posée par la Monarchie de Juillet, sous le

ministère de M. Thiers. Cette pierre fut nosée cette fois sous l'un des piliers du grand Arc regardant vers l'avenue de la Grande-Armée.

Nouvelle inscription — où ne sont oubliées ni les guerres de l'Empire, ni les victoires de la Grande Armée.

CE MONUMENT COMMENCÉ EN 1806
EN L'HONNEUR
DE LA GRANDE ARMÉE,
LONGTEMPS INTERROMPU,
CONTINUÉ EN 1823,
AVEC UNE DÉDICACE NOUVELLE,
A ÉTÉ ACHEVÉ EN 1836,
PAR LE ROI LOUIS-PHILIPPE I^{er},
QUI L'A CONSACRÉ A LA GLOIRE
DES ARMÉES FRANÇAISES.
G. A. BLOMET, ARCHITECTE.

Rude avait été chargé de la décoration sculpturale. Mais M. Thiers pressé d'inaugurer le monument, ne lui en laissa pas le temps. Cortot, Lemaire,

Etait-ce là cette arche gigantesque rêvée par l'Empereur? Non. La Monarchie de Juillet, malgré sa bienveillance pour la mémoire de Napoléon, n'osa pas donner à l'Arc de Triomphe le couronnement qu'avaient adopté les auteurs du projet initial :

Un aigle démesuré aux ailes largement



L'ARC DE TRIOMPHE SUR LA PLACE DE LA BASTILLE

La place de la Bastille fut proposée comme emplacement du futur Arc qui devait glorifier l'épopée impériale.

Scure, Chaponnier, Marochetti, Franciet, Pradier, ornèrent la porte triomphale de morceaux de sculptures classiques qui tous disparaissent devant le groupe sublime de Rude : « *Le Départ* ».

L'Arc de Triomphe était-il achevé?

guerriers, et portant, sur ses douze pilastres, des épées et des palmes entremêlées de boucliers sur lesquels furent gravées les principales victoires de l'Empire.

La royauté n'osa pas pousser plus loin l'apothéose de l'Empire.

L'ARC DE TRIOMPHE SUR LA PLACE DENFERT-ROCHEREAU
Il fut aussi question de l'ériger à la barrière d'Enfer.

déployées eut été posé sur l'entablement du porche colossal. Frémissant, prêt à reprendre son vol, ses conquêtes et d'un regard sublime tentant le soleil au déclin, il eut représenté à la fois les gloires de l'Empire et la puissance militaire de la France.

Louis-Philippe recula devant ce majestueux symbole et l'aigle resta chez le fondeur.

QUELQUES LÉGÈRES MODIFICATIONS APPORTÉES A L'ARC DE TRIOMPHE.

L'Arc s'éleva donc, privé de son aigle, mais avec son entablement de grand style enrichi d'ornements et d'attributs

Mais, nommant les victoires de la Grande Armée, elle n'oublia pas les généraux qui les avaient gagnées, ceux qui pouvaient dire avec un légitime orgueil :

— Nous sommes des ancêtres.

Et, dans ce défilé de braves, sont joints devant la postérité, les vainqueurs de la première République et ceux de l'Empire.

Il y a quelques années, le Gouvernement de la troisième République essaya sur l'Arc de Triomphe la maquette d'un quadriges par Frémiet, que des liens de parenté, comme de talent, rattachaient à Rude.

Des chevaux gigantesques attelés à un char s'enlevaient d'un galop furieux. Le groupe qui resta en place pendant plusieurs mois fut diversement apprécié. Quelques-uns, oubliant qu'en principe une œuvre sculpturale devait couronner le monument, se déclarèrent nettement hostiles à son maintien. D'autres cherchèrent si quelqu'autre sujet n'aurait pas mieux convenu quoi qu'il en soit, et bien que le quadriges de Frémiet fut une fort belle

œuvre, on décida de le faire disparaître et de laisser à l'Arc de Triomphe sa ligne simple et grande.

En tout état de cause, il est certain d'une part que la Royauté ou la République pouvaient difficilement camper sur Paris l'Aigle de l'Empereur. Mais il devenait dès lors impossible de placer sur l'Arc de l'Etoile tout autre attribut. Sur la porte géante, il n'y avait place que pour l'Aigle de Napoléon.

Telle est l'histoire exacte de cette porte triomphale dont Napoléon posa la première pierre, et qu'il ne vit pas achevée.

Ses armées, ses soldats, les premiers du monde, défilèrent sous son arche provisoire.

La douleur nous était réservée de voir l'ennemi victorieux passer sous sa voûte. Mais elle évoque tant de héros et tant de gloires, que les vainqueurs eux-mêmes s'arrêtèrent étonnés de leur victoire et que nous pouvons malgré les désastres être fiers de cet Arc de Triomphe qui se dresse dans la splendeur du couchant comme le monument impérissable de la vaillance et des gloires immortelles de notre pays.



IL A FALLU TRENTE ANS POUR ACHÉVER L'ARC DE TRIOMPHE

Au pied du monument, l'empereur Napoléon et Thiers se tiennent par la main, évoquant les deux dates qui séparent la pose de la première pierre (1806) de l'achèvement de l'édifice, M. Thiers étant ministre (1836).



SOUS L'INFLUENCE DU NARCOTIQUE

Marriott accepta la cigarette, mais refusa la partie de billard. Il s'enfonça dans un fauteuil, ferma les yeux et s'endormit. (Page 326, col. 2).

LE COLLIER DU MORT

(Suite) (1)

par White, adapté de l'anglais par F. de Gail

Où l'on voit les chasseurs de millions poursuivre, dans le crime, l'exécution de leurs desseins. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Vous avez entendu miss Morrison, dit-il, vous n'avez rien à faire ici.

— N'ayez pas peur, docteur Bayfield, répondit l'homme avec calme.

Et il souleva barbe et moustache montrant à Wilfrid la physionomie sympathique de Jakes, adjoint à l'inspecteur Morran.

— Je viens de lui faire la cour, dit-il en riant de la surprise de Wilfrid. J'essaie de jouer mon rôle comme je le peux.

— On recherche le passé de la demoiselle, je suppose, dit Wilfrid en souriant.

— Nous le connaissons assez; elle a prêté la main à plus d'un mauvais coup... sous

(1) RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (n° 18, 19 et 20)

Dans la première partie de ce roman, un financier, M. Morrison, qui a gagné plusieurs millions au Transvaal, donne une soirée dans sa villa, aux environs de Middlesworth, petite ville

d'Angleterre. Parmi les invités, figurent deux jeunes gens, Horace Bentley et le Dr Wilfrid Bayfield. Celui-ci, sympathique et loyal, est fiancé à miss Freda Everton, dame de compa-

un autre nom. Mais nous avons appris quelque chose, vous et moi, tout à l'heure.

— J'ai appris que vous courtisiez une très jolie fille, rien de plus.

— Comment, Monsieur! N'avez-vous pas vu la frayeur de miss Morrison devant sa femme de chambre? Croyez-vous qu'une fille qui ne tient pas sa maîtresse par un secret capital oserait lui parler ainsi? Mais je cause trop, bonsoir, Monsieur.

Jakes s'en alla, sans se diriger cependant vers la sortie du parc. Wilfrid se rapprocha de la maison et aperçut Morrison et Bentley toujours seuls et engagés dans une conversation sérieuse. Un valet de pied entra, portant un plateau de whisky et soda. Bentley frappa la carafe et regarda Morrison qui, pour toute réponse, fit un signe de tête.

— Vous venez nous rejoindre, Marriott? demanda Bentley très haut. Soda et whisky?

Wilfrid entendit Marriott répondre qu'il venait dans un instant; puis, il vit une chose étrange. Morrison prit dans un tiroir un petit flacon plein d'une solution grisâtre et l'approcha du bord d'un des verres. Wilfrid eut l'idée d'intervenir et de

prévenir Marriott, mais il réfléchit qu'il lui faudrait avouer sa présence.

— J'ai soif et je serai content de boire, dit Marriott en remplissant son verre.

Puis il but tout d'un trait, et Wilfrid lut sur le visage des deux compères une joie diabolique.

— Une cigarette? Une partie de billard? proposa Morrison.

Marriott accepta la cigarette, mais refusa la partie de billard. Il s'enfonça dans un fauteuil, ferma les yeux, et s'endormit.

— Pincé, marmotta Bentley.

— Mettons-le à l'aise sur une chaise-longue, dit Morrison, et laissons-le révaser pendant deux heures; quand le vieux se réveillera, il croira avoir somméillé quelques instants; pendant ce temps nous aurons fini notre petit travail. Reculez la pendule et sa montre d'une heure et demie; entrons chez lui en faire autant à sa pendule, et il ne s'apercevra pas du tour.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Le vieillard avait été endormi pour une couple d'heures.

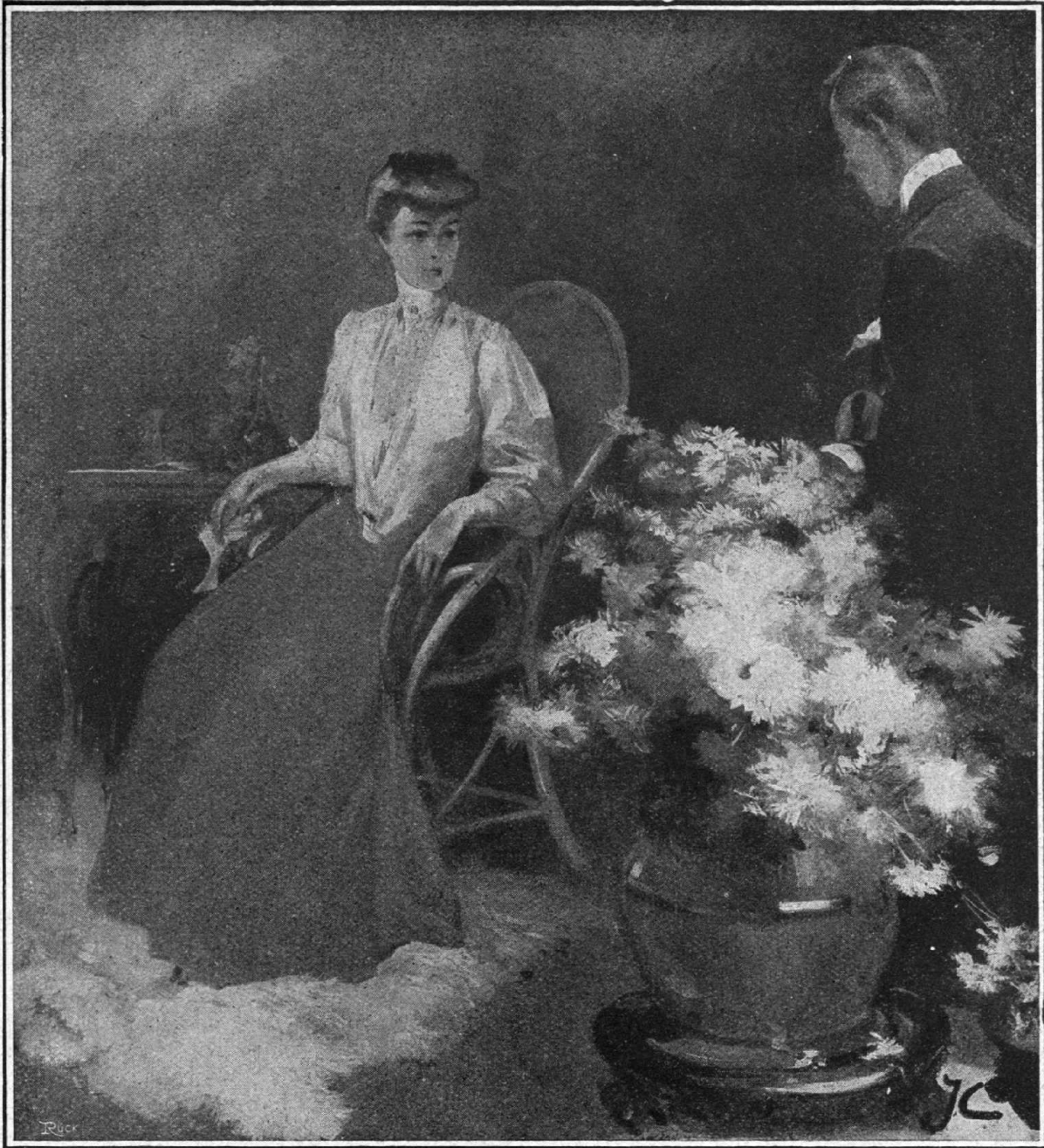
— Une idée, se dit Wilfrid qui avait tout observé.

Il se retourna et gagna le jardin des

RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (suite)

gnie de M^{lles} Grace et May Morrison. Le père de cette jeune personne, jadis riche, est aujourd'hui ruiné; elle a un oncle, vieil original, avare et très fortuné, qui habite le pays. Wilfrid se laisse entraîner à une partie de bridge avec Bentley, homme louche, et perd les deux cents livres — toute sa fortune — qu'il avait sur lui. Il avoue cette perte à Freda, venue le rejoindre dans la serre, et regrette d'autant plus sa malchance que cet argent devait servir à tirer d'embarras l'un de ses amis, Frank Saxby. Freda informe Wilfrid qu'elle peut lui procurer la somme promise à ce dernier en vendant un médaillon de grande valeur que son oncle lui a donné dans un accès de générosité. Wilfrid refuse, quand on entend du bruit dans la salle de jeu. Il s'y rend; à son retour, le bijou, imprudemment déposé sur un banc, a disparu. Les deux fiancés se séparent, en se perdant en conjectures sur ce vol mystérieux. Au moment où Wilfrid rentre dans les salons, un inconnu fait passer sa carte de visite au maître de la maison. Celui-ci le reçoit et, quand il reparait, l'air soucieux et préoccupé, c'est pour expliquer à ses hôtes qu'une affaire importante l'oblige à se lever de très bonne heure le lendemain. On se sépare aussitôt. Quelques heures plus tard, James Everton, l'oncle de Freda, est trouvé assassiné dans son lit. La police découvre dans la chambre du mort un collier de diamants et une lettre dictée par la

victime dans la soirée même du crime. Cette lettre, c'est Freda qui l'a écrite. Il manque au collier un médaillon, c'est celui que Freda a eu en sa possession. Au magistrat qui l'interroge, la jeune fille affirme son innocence. Si elle s'est rendue chez son parent, c'est pour lui emprunter la somme dont a besoin Frank Saxby. L'avare lui demanda de revenir le lendemain, et lui dicta une lettre qu'il laissa inachevée. Quant au bijou perdu, au moment même où elle se dispose à en faire connaître la provenance, un agent vient annoncer qu'il a été retrouvé dans la chambre de Freda par la camériste de Grace Morrison. Puis Saxby accourt avec un manuscrit recueilli sous le cadavre du défunt. Juge et policiers manifestent la plus vive surprise. Freda est conduite en prison. Elle trouve un précieux défenseur en la personne de l'inconnu dont l'arrivée troubla si fort Morrison, dans la soirée qui précéda le meurtre. Par ce personnage mystérieux, l'on découvre que miss Grace a pénétré dans la serre, alors que le médaillon y était déposé. C'est donc elle qui l'aurait fait disparaître? C'est donc elle aussi qui se serait entendue avec sa femme de chambre pour faire croire à la culpabilité de Freda? Dans quel but? Pour compromettre celle-ci aux yeux de Wilfrid, rendre impossible leur mariage et proposer elle-même au jeune homme de l'épouser. Aussi la police a-t-elle l'œil sur la camériste.



WILFRID SE REND CHEZ MORRISON

Morrison était absent. Ce fut Grace qui reçut Wilfrid. Il lui expliqua le but de sa visite.
(Page 332, col. 2)

roses. Là, il appela Jakes doucement. Il lui expliqua ce qu'il venait d'entendre et de voir et lui demanda de retarder Morrison et Bentley. Celui-ci promit de le faire et Wilfrid regagna son poste d'observation près du billard.

Marriott était étendu sur le divan, et Morrison et son hôte avaient revêtu de grands manteaux noirs.

— Passons par ici, dit Morrison.

Dès qu'ils furent éloignés, Wilfrid entra

dans le salon, et tâcha d'attirer l'attention de Frank Saxby. Un instant après, les deux amis retournaient ensemble au billard.

— Qu'y a-t-il? demanda Frank. Le petit vieux paraît dormir bien profondément.

— Anesthésié, répondit Wilfrid. Naturellement, c'est Morrison, aidé de Bentley, qui a fait le coup. Allez donc me chercher dans la salle à manger de la moutarde, et, sans éveiller l'attention d'un domestique, faites-nous donner un verre d'eau chaude.

Saxby fit ce que lui demandait son ami.

— Maintenant, mettez-le sur pieds et amenez-le dans le jardin, dit Wilfrid.

L'air frais ramena vite Marriott. Tout ahuri, il demanda où il était, ce qui lui était arrivé, mais Wilfrid ne le lui expliqua que lorsqu'il eut avalé toute son horrible mixture.

— Ainsi, ces monstres m'ont endormi, dit-il. Depuis combien de temps sont-ils partis? C'est important à savoir.

— Oh ! tout va bien de ce côté, dit Wilfrid. J'avais heureusement un policier sous la main ; grâce à lui les deux hommes seront retenus sous un prétexte quelconque.

— Je comprends, interrompit Marriott en riant. Je suis remis maintenant. Si j'ai besoin de vous, je vous téléphonerai.

Il salua et partit.

Quelques instants après, on sonna au téléphone.

— C'est vous, Monsieur, demanda Jakes. Le docteur Bayfield? Oui ? Les deux messieurs viennent de partir. Je n'ai pu les retenir qu'une demi-heure ; si vous voulez les faire suivre, rien de plus facile.

— Inutile, répondit Wilfrid.

Il n'y avait plus qu'à attendre des nouvelles de Marriott, pendant que les bridiens continuaient gaiement leur partie. Enfin un valet de pied vint appeler le docteur une seconde fois au téléphone.

— C'est bien le Dr Bayfield? demandait Marriott? Donnez-m'en une preuve. Bon. Merci. Venez de suite à Middlesworth. Postez-vous, sans vous montrer, en face de la maison de James Everton ; attendez, comme signal, de voir une lumière vive par la fenêtre de la chambre à coucher, puis montez. Si...

La communication fut coupée.

CAMBRIOLEURS EN HABIT NOIR

Les deux jeunes gens partirent, et gagnèrent la maison de James Everton. Puis ils se dissimulèrent en face, dans les buissons d'un jardin. Leur attente ne fut pas longue, car une fenêtre du premier étage fut bientôt vivement éclairée pendant une seconde.

Wilfrid et Saxby pénétrèrent dans la maison.

— Tout va bien, dit Marriott tout bas, dès qu'ils furent entrés. Montez sans bruit.

On entendait remuer au rez-de-chaussée, puis des bruits de pas, une clef dans la serrure et des voix étouffées.

— Les voilà ! dit Marriott.

— Mettez donc le gros tapis devant la fenêtre pour nous permettre d'allumer le gaz, disait Morrison.

Ils allumèrent le gaz, ce qui permit aux autres, dissimulés dans l'escalier, de suivre leurs mouvements. Le coffre-fort semblait surtout attirer leur attention. La porte extérieure en était ouverte, et beaucoup de papiers gisaient qui ne paraissaient pas intéresser les bandits.

— Inutile de perdre notre temps à fouiller tous ces papiers, dit Bentley. Ce qu'il faut, c'est arriver à cette diablerie de serrure.

— J'ai ici tous les instruments nécessaires, fit Morrison, qui sortit de sa poche une petite trousse et étala devant lui une série d'instruments variés.

— Ceci m'a l'air d'un foret, dit-il. Essayons-le sur la serrure.

Marriott, Wilfrid et Saxby les surveillaient avec un intérêt croissant.

A l'aide d'une allumette-bougie, Bentley inspecta l'ouvrage de Morrison.

— Vous vous intitulez homme d'affaires ! lui dit-il avec un souverain mépris. Vous pourriez aussi bien essayer d'entrer chez vous à l'aide d'un cure-dents ! Nous perdons notre temps ici et l'heure avance, tandis qu'un homme que je connais aurait fait cela si vite !

— Appelez-le donc, fit rageusement Morrison !

Marriott poussa un petit grognement de satisfaction sur son escalier.

— Nous allons assister à l'acte suivant, dit-il.

Bentley avait tout prévu. Il tira de sa poche deux petits morceaux de crêpe et en passa un à Morrison.

— Mettez ceci, dit-il, c'est un masque. Dès que Joë, l'homme dont je viens de vous parler, aura répondu au signal convenu, je mettrai le mien. Je vais le chercher.

Le trio de l'escalier n'attendit pas longtemps ; une petite toux leur annonça le retour de Bentley, suivi de son acolyte Joë. Cet homme aux cheveux noirs et épais, au regard intelligent ne portait pas de masque.

— C'est un homme de la ville, dont je trouverais bien facilement le nom, dit Marriott, mais cela n'a aucune importance ; nous mettrons la main sur lui quand ce sera nécessaire.

— Vous m'appelez pour le coffre-fort, Messieurs ? demanda Joë.

Morrison répondit d'un signe, sachant qu'un homme est souvent reconnu à sa voix, mais Joë ne paraissait pas curieux ;

seulement il tendit la main d'une manière significative.

— Il avait été question d'arrhes, dit-il.

— C'est vrai, répondit Bentley en déposant dans sa main une provision de pièces d'or. Les affaires sont les affaires. Voilà la moitié, l'autre vous sera donnée à l'ouverture du coffre. Maintenant, à l'ouvrage.

Ce fut long. Enfin on entendit un grincement, et la fameuse porte s'ouvrit.

Morrison se jeta en avant. Le coffre-fort était à peu près vide. Seul un registre y était déposé. Comme si c'était un objet précieux, Morrison le saisit précipitamment.

Bentley compta à Joë les dernières pièces, et le cambrioleur partit comme il était venu.

— Eh bien ! dit Bentley, nous avons trouvé juste ce qu'il nous faut.

— Oui, le livre est parfait, répondit Morrison qui était si agité qu'il dut s'asseoir.

— J'aurais donné mon âme pour posséder ce registre. Une fois ceci disparu, nous sommes tranquilles. Si seulement il nous apprenait où sont les valeurs d'Everton et le fameux million !

Et tout à coup il lança un juron furieux et s'écria :

— Malédiction ! ce livre est chiffré !

— Il fallait s'y attendre, répliqua Bentley.

— Je pense que c'est un effet de mon imagination, murmura Bentley, mais j'aurais juré que quelqu'un se tenait dans l'escalier.

Pour plus de sûreté il ferma la porte à clef, laissant les trois hommes dans l'obscurité.

— Voilà de l'imprévu, dit le petit vieux tout bas.

Il alluma sa lanterne sourde et inspecta la pièce ; puis il ouvrit doucement le volet de la fenêtre.

— Je crains d'avoir à prier l'un de vous de descendre par là, dit-il à Wilfrid et à Saxby. Je manque de souplesse pour ce genre d'exercice.

— Si nous avons une corde quelconque ! reprit Saxby. Ne sommes-nous pas dans la chambre du crime ? Oui ? Eh bien ! qu'est devenue la corde qui attachait le pauvre James Everton ?

On trouva très heureusement la grosse corde sous le lit de la victime.

Un instant après, Wilfrid descendait le long du mur. Il vit la corde remonter, la fenêtre se fermer, puis il rentra tranquillement dans la maison par la porte principale.

En passant devant le salon, il aperçut Morrison plongé dans la lecture de son livre, et put rouvrir la porte aux prisonniers du premier étage au moment où Bentley revenait avec un nouveau personnage.

— Allons un peu plus vite, disait Bentley à cet individu. Pensez au shilling que je vous ai promis. Fermez la porte et n'oubliez pas ce que vous allez gagner pour votre peine.

DEUX CRIS DANS LE SILENCE

Malheureusement les conspirateurs fermèrent la porte du salon, et l'on ne put rien saisir de leur conversation. Marriott et ses compagnons se demandaient ce qui se passait, lorsqu'un cri douloureux se fit entendre ; on eût dit que quelqu'un appelait au secours.

— Il n'y a pas d'hésitation possible, dit Marriott. Descendez tous les deux ; quant à moi, mieux vaut que je ne me montre qu'en cas d'urgence absolue. Il y a du drame dans l'air !

Un second cri. Wilfrid et Saxby y répondirent par un cri d'encouragement et pénétrèrent dans le salon, un peu trop tard, hélas ! Les bandits, qui les avaient entendus venir, avaient eu le temps d'éteindre le gaz et Wilfrid chercha vainement dans l'obscurité à saisir l'un d'eux.

— Partis ! Je le souhaitais presque ! dit Marriott en entrant rejoindre ses amis. Rallumez le gaz pour que nous voyions qui est là !

Un vieillard était étendu par terre qui paraissait complètement inanimé. C'était l'homme avec lequel Bentley était revenu tout à l'heure. Wilfrid se pencha et sentit pourtant son cœur battre faiblement.

— Il a eu plus de peur que de mal, dit-il. Mais voyez donc. C'est... c'est... M. Josias Everton ! Le père de Freda !

Ils se turent tous muets d'étonnement. Il était facile de voir qu'on ne l'avait pas malmené. Mais alors pourquoi avait-il poussé un tel cri ?

Au bout d'un instant, le vieillard ouvrit les yeux et regarda autour de lui, ébahi, comme quelqu'un qui n'a pas tout son bon sens.

Marriott l'examinait avec curiosité.

— Tâchez de vous ressaisir, lui dit-il. Regardez-moi bien. Ma figure vous est-elle connue ?

Le vieillard secoua la tête lentement.

— Qu'est-ce donc qui vous a fait peur ? continua Marriott.

L'homme se mit à trembler.

— Le chiffre! dit-il. J'en ai lu une partie, mais c'était trop horrible; je n'ai pas pu continuer. J'ai reconnu le chiffre que j'employais avec James Everton quand nous traitions des affaires ensemble, avant de nous brouiller.

— Et qu'est-ce que ces hommes vous ont promis pour venir ici? demanda Marriott.

— Ils m'ont promis un shilling, dit Everton d'un ton enfantin. Et maintenant, je n'aurai pas mon shilling...

— Et pourquoi, demanda Saxby, désiriez-vous tellement ce shilling?

— Parce que je n'ai pas d'argent du tout, dit Everton d'une voix très naturelle. Ma fille a de gros ennuis; elle perdra sa place et ne pourra plus me donner d'argent. C'est une bonne fille au fond, mais autrefois j'ai été très dur pour elle. Moi je n'ai plus rien dans ma poche, je n'ai pas mangé de la journée.

— Il faut emmener M. Everton chez vous, murmura Marriott, et nous verrons demain ce que nous pourrons faire. Moi je vais chez Morrison. Si j'ai la chance de le devancer, ainsi que son compère Bentley, je reprendrai ma place sur son divan et jouerai à l'endormi.

Quelques instants plus tard, les trois hommes quittaient la maison.

— J'ai faim, gémit Everton, lorsqu'il fut arrivé chez le Dr Bayfield.

Wilfrid lui donna à manger. Lorsqu'il eut fini de souper, il se coucha et s'endormit très vite. Saxby se retira.

Wilfrid était trop préoccupé pour avoir sommeil, il se mit à fumer quelques cigarettes pour calmer ses nerfs; tout à coup il entendit du bruit dans la pièce voisine, il s'y précipita et, à sa grande surprise, il vit Everton assis sur son lit, absorbé dans la lecture d'un petit carnet.

— J'ai dû le rêver, marmottait Everton. C'était si clair dans mon rêve, et maintenant cela m'échappe complètement. Oh! mon Dieu!

Il bâilla et se recoucha. Wilfrid le crut endormi, car le petit carnet tomba à terre; pris de curiosité, il le ramassa. Il n'y trouva que des lettres et des chiffres incompréhensibles pour lui. Il résolut de le conserver et de le montrer à Marriott à la première occasion.

Cette occasion ne se fit pas attendre; on frappa à sa fenêtre, il se hâta d'ouvrir la porte. Marriott était devant lui, la figure rayonnante.

— J'ai réussi, dit-il. Je suis arrivé chez Morrison avant eux et ils m'ont trouvé endormi sur le divan. Ils ne se doutent pas de l'emploi de mon temps!

— Morrison avait-il l'air embarrassé?

— Il ne paraissait pas très à l'aise. Et, soit dit en passant, voulez-vous prévenir M. Saxby de ne pas se préoccuper de son échéance de demain. Bentley a eu un accident. Morrison raconte qu'il causait avec son ami devant les grilles du parc quand ce dernier a été renversé par une automobile. Naturellement, nous savons que c'est un mensonge, mais il n'en reste pas moins vrai que Bentley a une côte brisée, et qu'il est couché pour plusieurs jours. Comment cela est-il arrivé, Dieu seul le sait!

— Mais, vraiment, sommes-nous responsables de cette aventure? demanda Wilfrid.

— Responsables ou non, en tout cas, tant pis pour lui! Quelles nouvelles de votre intéressant pensionnaire?

Wilfrid lui tendit le petit livre.

— Voilà.

— Diable! fit Marriott. Cela me semble très intéressant... Vous permettez que je l'emporte pour quelques jours?

A LA PRISON. — L'ENTREVUE DE FRED A ET DE WILFRID

Le lendemain, avant d'aller à la prison voir Freda, Wilfrid essaya de causer avec son pensionnaire, mais il n'en put tirer que des réponses sans lien. Everton paraissait de bonne humeur.

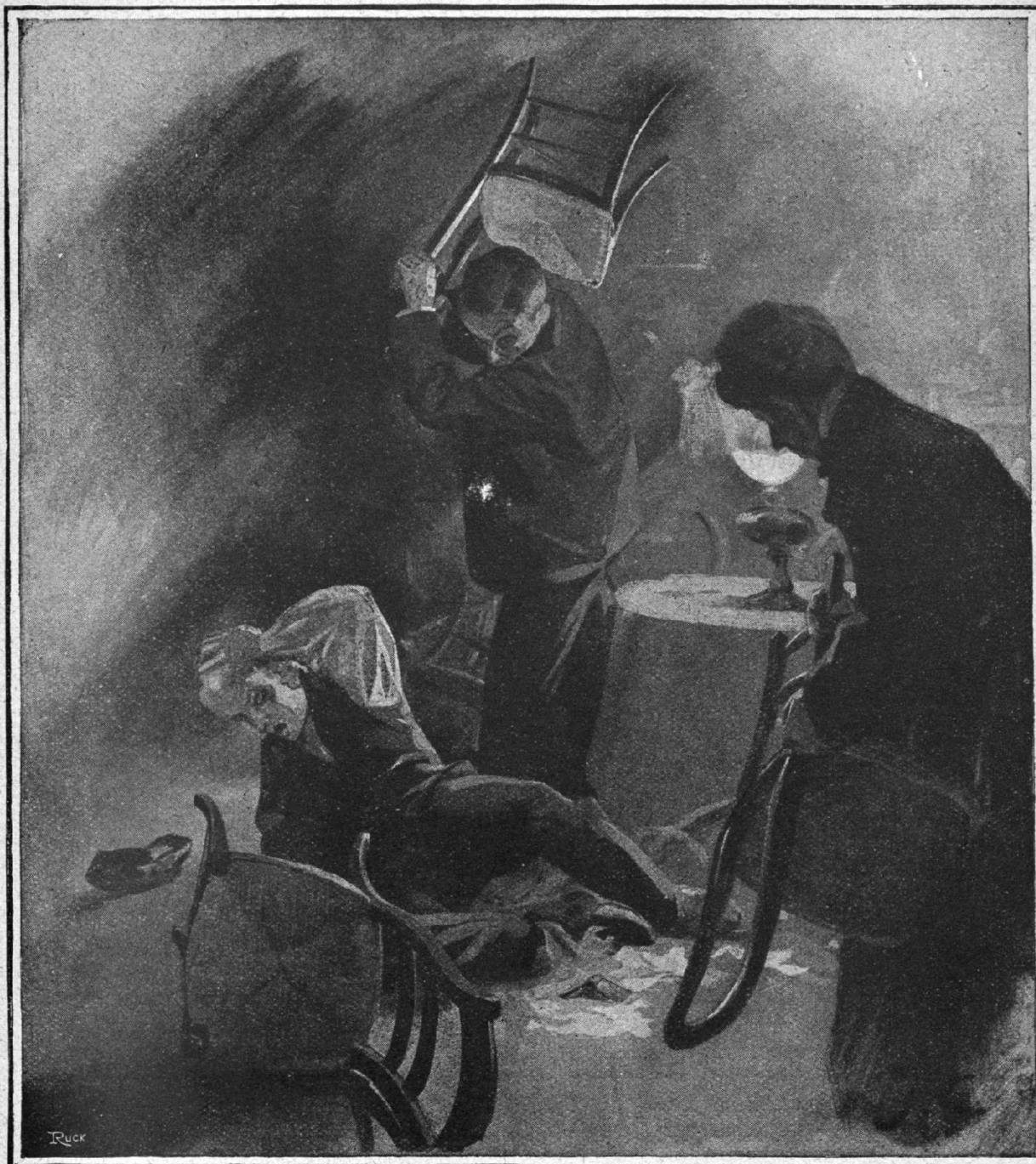
— Hier, disait-il, je suis allé au jardin public aider des gamins à mettre leurs bateaux à l'eau, c'est très ennuyant.

Wilfrid hocha la tête, certain que, pour le moment du moins, il n'y avait rien à attendre du vieillard, et sortit.

A la prison, il trouva Freda très pâle, mais courageuse. L'inspecteur Morran lui avait assuré qu'elle serait mise en liberté à l'issue de l'audience de l'après-midi, et, malgré sa joie, elle tremblait à l'idée de se trouver seule dans Middlesworth. Où irait-elle? Certes pas chez Morrison!...

— Assurément, dit Wilfrid. Je préférerais vous voir coucher à la belle étoile que de vous savoir dans cette maison. Je ne pense pas vous compromettre ainsi, mais je vous aime, Freda, et vous serez ma femme. Dès que vous serez libérée, je prierai la sœur de Saxby de vous recevoir quelques jours pendant la publication de nos bans de mariage.

Wilfrid aurait voulu rester plus long.



A COUPS DE CHAISE

Avant que le vieillard eût pu faire un seul geste, l'un des deux bandits lui asséna un coup de chaise si terrible qu'il s'abattit comme une masse, sans pousser un cri. (Page 334, col. 2)

temps près de sa fiancée, mais l'heure de l'audience approchait, il dut partir.

Il y avait très peu de monde au tribunal. Dès que la séance fut ouverte, Franck Saxby se leva :

— Monsieur le président, dit-il, un nouveau témoin se présente et déclare qu'il va faire une déposition importante.

— Introduisez le témoin, dit le président.

Quand le juge lui eut donné la parole, l'homme parla d'une voix forte.

— Je m'appelle Maybolt, commença-t-il ; je possède un petit magasin à Castleford, à quelques kilomètres de Middlesworth. Je suis cordier, je fabrique même une espèce de corde pour laquelle je possède un brevet. Or, d'après la description que j'ai lue dans les journaux, je penserais que la corde trouvée auprès du cadavre vient de

chez moi, que c'est de ma corde brevetée. Le jour du crime, j'étais dans ma boutique, lorsqu'un client vint me demander quatre ou cinq mètres de bonne corde. Il la voulait mince et forte tout à la fois; ne trouvant rien à sa convenance, il s'en allait, lorsqu'il aperçut un échantillon de ma corde spéciale. Comme il déclara qu'elle ferait parfaitement son affaire, je lui en vendis un morceau.

— Reconnaissez-vous le client?

— Oh!... ça... Ma boutique est petite et sombre.

— Mais, dit Saxby, à défaut de l'homme, vous reconnaissez la corde. Est-ce bien celle que tient l'inspecteur?

— C'est bien ma corde. C'est le morceau que j'ai vendu, je le jurerais.

Saxby s'adressa au président :

— Et maintenant, j'ai eu la bonne chance de trouver dans la maison du crime le journal du défunt. Je vous demande la permission d'en lire quelques passages.

« Vous verrez que ce journal est parfaitement en ordre et à jour. Tout y est noté heure par heure. M. Everton fait allusion à une lettre reçue au dernier courrier à 9 h. 30 du soir, il note qu'il a dicté plusieurs lettres à miss Everton. Tournez la page à la date suivante, vous y trouverez la preuve que la victime était seule après minuit puisqu'elle a commencé une nouvelle journée. Je lis ceci : « B... est venu me faire des propositions et... »

Il tendit le carnet au juge.

— Est-ce un B? interrompit le président. Il me semble à moi que c'est un R.

— Mon humble avis est que c'est un P, reprit Morran.

— Qu'est-ce que cela fait pour le moment? dit Saxby avec impatience. Que ce soit un B ou une toute autre lettre, il n'en reste pas moins certain que quelqu'un est venu après minuit trouver M. Everton, lui a fait des offres qu'il a dû refuser. Voulez-vous continuer la lecture du journal, M. le juge d'instruction?

— Certainement; voici la suite : « B ou P ou R est venu cette nuit après minuit (le 14) et m'a adressé une demande; je l'ai refusée ainsi que celle de Morrison. »

Saxby se frotta les mains et approuva de la tête.

— Mais ce n'est pas tout. Il reste un point sur lequel j'attire votre attention. L'encre de cette page est plus noire que tout le reste du journal. Il est probable qu'il a employé de l'encre sympathique. J'ai constaté que l'encrier ordinaire était

à sec, tandis que le récipient d'encre sympathique était plein. Ce B mystérieux a été envoyé à James Everton par une personne nommée dans le journal; cette personne n'est autre que Morrison. Or, son envoyé n'est autre que Bentley. Mais tout ceci est sans importance, pour le moment. La culpabilité de ces deux gredins ne fait pas l'ombre d'un doute. Il sera toujours temps de l'établir.

« Puisqu'il en est ainsi, monsieur le juge d'instruction, ajouta Saxby en se levant, je vous demande la mise en liberté de ma cliente. Nous avons en mains les preuves manifestes de son innocence.

— Telle est aussi mon opinion, répliqua le juge. M^{lle} Everton, vous êtes libre...

WILFRID, EN SA QUALITÉ DE MÉDECIN, SOIGNE UN CLIENT BIZARRE

Dès que les formalités furent accomplies, Ethel Saxby emmena Freda. Wilfrid les regardait s'éloigner, quand Marriott s'approcha de lui :

— Je désirerais vivement que vous vissiez Bentley; vous allez le voir... Passez-y même le plus tôt possible... tout de suite. Nous ferons route ensemble, voulez-vous?

Ils partirent.

Wilfrid une fois entré chez Morrison, Marriott resta sur la route près de la grille, attendant son retour.

Morrison était absent. Ce fut Grace qui reçut Wilfrid. Il lui expliqua le but de sa visite. Dès qu'il eut prononcé le nom de Bentley, la jeune fille eut une moue significative.

— Il paraît... en effet qu'il a eu un accident... Allez le voir, puisque vous êtes venu pour cela.

Et elle ajouta avec un sourire :

— Quand vous en aurez fini avec lui, revenez me faire une visite à moi.

Bentley était couché, profondément endormi. Wilfrid le toucha du doigt. Il ne bougea pas.

Une lampe placée près de lui éclairait sa poitrine découverte et ses bras rougis couverts de taches et d'ecchymoses.

— Voilà le fin mot, murmura Bayfield... L'animal se morphine.

Comme il se préparait à panser le malade, il entendit une respiration bruyante qui n'était pas celle de Bentley, et qui semblait venir de sous terre.

Il se demandait de quel prodige il allait être de nouveau témoin quand une voix monta du parquet et lui enjoignit de fermer à clef la porte de la chambre. En même

emps, Jakes, l'agent de police, glissa sa tête sous le lit et le regarda d'un air narquois.

— Je n'étais pas sûr que ce fût vous, Monsieur, dit-il. Je vous prenais pour le Dr Bell.

— Je remplace le Dr Bell, absent pour la nuit, répondit Wilfrid, mais que signifie tout ceci?

— Rien... ou bien peu de chose... J'étais là en observation... Vous semblez surpris?... Ne suis-je pas au mieux avec Ella, la gentille soubrette... Le gaillard est-il réellement malade?

— En entrant, je l'ai cru mort.

— Il n'est pas plus malade que vous et moi, sa main soi-disant écrasée n'a rien du tout.

— Alors pourquoi est-il couché là? On le dirait ivre-mort.

— C'est tout comme. Il est abruti par la morphine.

— Voilà, voilà, fit Jakes. J'aurais presque juré que cette maladie était une fumisterie!

— Expliquez-vous.

— Mon Dieu, Monsieur, un mandat d'amener est lancé contre ce particulier, mais il n'y a rien à faire tant qu'il sera malade; cette vieille canaille de Morrison, qui est un malin, a organisé cette comédie pour gagner du temps... car, s'il était arrêté de suite, le grand coup... Mais je ne peux pas vous en dire plus long... Excusez-moi...

— Toujours le mystère, maugréa Wilfrid.

Le policier lui fit un signe rapide. On parlait dans la pièce voisine :

— Entrez dans cette armoire, vite, vite..., Morrison (c'est sa voix) n'a pas besoin de savoir que vous remplacez le Dr Bell... Là... fermez en dedans... Bonsoir... A mon poste...

Et il se faufila lui-même sous le lit.

Morrison entra, suivi d'une garde et ferma soigneusement la porte.

— Alors, dit-il à la garde, vous savez exactement ce que vous avez à faire. Personne ne doit pénétrer dans la chambre, c'est compris? Maintenant, éveillez-le!

— Qu'est-ce qu'il y a? gémit Bentley.

— Des faits importants se sont produits... Voilà des jours que nous nous tuons à trouver le chiffre du registre quand la solution était à notre portée. Josias Everton l'avait sur lui le soir où des hommes mystérieux nous l'ont enlevé. Est-ce important, cela? Et maintenant, voyez.

Il lui tendit une feuille de papier sale, arrachée probablement d'un calepin de

poche. Bentley l'examina soigneusement.

— Une page de la clef du chiffre, ma parole! s'écria-t-il.

— Simplement! approuva Morrison. Et vous ne devineriez jamais comment je l'ai eue. Le fils de mon cocher va quelquefois à Middlesworth pour mettre son bateau à l'eau sur le lac du jardin public. Dernièrement, un petit accident venait d'arriver à son navire, lorsqu'un homme qui se trouvait là le raccomoda avec ce bout de papier qu'il avait arraché à un calepin qu'il portait dans sa poche. Cet homme s'appelle Everton et avait possédé autrefois beaucoup d'argent. Il ne s'agit plus maintenant que de mettre au plus tôt la main sur ce précieux calepin.

— Oui, et à tout prix, même par force, si c'est nécessaire. C'est pour cela que j'ai besoin de vous. Cette garde m'est dévouée et gardera la place pendant que vous m'accompagnez. Sortez par la fenêtre, je vous attendrai en bas avec des vêtements, une casquette et des lunettes d'automobile.

— Fort bien, fort bien, mais où trouver le vieil Everton?

— Chez Bayfield qui l'a recueilli, tel le bon Samaritain. Il s'agit simplement d'éloigner Bayfield s'il est chez lui: je me charge de cela; vous, vous aurez un flacon de chloroforme... je me fie à vous... Et sur ce, hop! descendez par la fenêtre!

Et Morrison disparut. Bentley, aidé de la garde, enjamba l'appui... Au bout d'un instant, sa voix résonna d'en bas :

— Ça y est... Tout va bien.

Le grondement d'une automobile démarquant à toute vitesse déchira le silence.

UNE BATAILLE A COUPS DE CHAISE

Wilfrid et Jakes n'avaient pas perdu leur temps. Mais une chose les gênait : la présence de la garde. Wilfrid avança la tête, Jakes en fit de même et leurs regards se rencontrèrent. Il leur était facile de comprendre, sans se parler, que tous deux avaient le même désir : filer sans être vus; mais comment?

La garde éteignit la lampe et se mit à la fenêtre. Jakes sortit alors de sa cachette, rampa sans bruit jusqu'à elle, la saisit par le col et, sans lui donner le temps de crier ou de se retourner, il la passa par-dessus bord.

Puis il courut à l'armoire de Bayfield :

— Venez, Monsieur, dit-il.

Quelques secondes plus tard, ils étaient dehors.

— Allons d'abord chez vous, Monsieur, proposa Jakes, ou du moins allez-y, tandis que je resterai ici à surveiller. Qui se tient donc là, derrière les cèdres?

— C'est moi, mon bon Jakes, fit la voix de Marriott. Je commençais à m'impatienter. Morrison est parti en auto avec un ami, et vous, avez-vous découvert du nouveau?

— Il me semble que nous avons tout découvert, répondit Wilfrid, mais je vous l'expliquerai en marchant.

En arrivant chez Wilfrid, ils ne trouvèrent pas le vieil Everton.

— Il est allé jusqu'au village de Lee, leur dit le domestique. Il m'a prié de vous informer qu'il avait à parler à miss Everton et qu'il ne rentrerait que tard. J'ai dit la même chose aux autres messieurs.

— Quels autres messieurs? demanda Wilfrid.

— Mais... ceux qui sont venus en automobile, il n'y a qu'un instant...

Wilfrid se tourna vers son compagnon.

— Montez-vous à bicyclette? Si oui, je vous donne la mienne et vous rejoins en très peu de temps.

Pendant ce temps, les bandits arrivaient à Lee. Le cottage était au fond du jardin. Une lampe brillait à une fenêtre.

— Que faire? demanda Bentley. Faut-il attendre que le vieux sorte ou faut-il entrer le surprendre?

— Il n'y a pas une minute à perdre.

Bentley l'interrompit d'un geste. La porte de la maison s'ouvrit et Freda en sortit.

— Ethel, cria-t-elle, la nuit est superbe; venez jusqu'au bord de l'allée et amenez mon père.

— Bonne affaire, murmura Everton.

Ethel apparut, suivie de Josias Everton qui parlait entre ses dents.

— Marchez en avant, disait-il. Je vous suivrai. J'ai perdu ma pomme.

— Cela ne fait rien, vous la retrouverez demain, mon père, dit Freda.

Mais le vieux, tenace et accroché à son idée, répéta :

— Allez, allez. Il faut que je la cherche. Je vous rejoins.

— Soit, dit Ethel. Venez, Freda...

Les jeunes filles avançaient et se trouveraient bientôt à la grand'route, après avoir passé devant Bentley et Morrison sans les voir.

— Ça y est, dit Bentley. Les voilà loin; entrons dans la maison.

La porte ouverte, les deux bandits entrèrent facilement.

— Qui êtes-vous? et que faites-vous ici? demanda Everton d'une voix tremblante.

— Un instant, dit Morrison. Il faut que vous nous donniez quelque chose, et si vous refusez, nous serons obligés de vous jeter dans l'étang. Donnez-nous votre petit livre, celui qui vous a servi à arranger le bateau du petit garçon. Vous savez bien!

A la grande stupeur des voleurs, la frayeur d'Everton s'évanouit. Il sembla subitement doué d'une force prodigieuse. Il saisit une chaise, la fit pirouetter au-dessus de sa tête et la laissa tomber lourdement sur les épaules de Morrison qui poussa un cri de douleur.

— Donner le chiffre! cria Everton. Je vous reconnais! C'est vous qui m'avez amené la nuit chez mon cousin. Si vous osez me toucher, j'appelle au secours.

— Assommez-le tout de suite, hurla Morrison hors de lui; finissons-en.

Et avant que le vieillard eût pu faire un seul geste, l'un des deux bandits lui asséna un coup de chaise si terrible qu'il s'abattit comme une masse, sans pousser un cri.

— Diable! le vieux saigne! dit Bentley. Voilà une clef, mais le calepin?

— Halte! quelqu'un! éteignez la lampe et filons par la fenêtre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Bentley renversa la lampe, qui se brisa en remplissant la pièce de flammes. Wilfrid jeta un tapis sur le feu et aperçut Everton étendu immobile; le petit calepin tant convoité par Bentley et Morrison était par terre, près de lui.

— Les canailles! dit Wilfrid.

Les hommes avaient disparu et, dans leur hâte de regagner leur auto, ils ne virent point Marriott qui les guettait, dissimulé derrière un bouquet d'arbres.

— Nous sommes volés! gronda Morrison. Nous avons raté le carnet.

— A tout hasard, murmura Bentley, j'ai pris une clef... Regardez-la. C'est une clef du coffre-fort central de la rue Chancery. Elle porte le n° 4.116-A.

Marriott, dans sa cachette, eut un rire silencieux.....

(La fin au prochain numéro)

F. DE GAIL.

(Dessins de Camoreyt)

